EN VERS
ET CONTRE NAPOLÉON.

POÉSIE ANTI-NAPOLÉONIENNE EN FRANCAIS
A L'EPOQUE DE LA GUERRE D'ESPAGNE

(1808 – 1814)

Textes réunis par Gérard DUFOUR

AVERTISSEMENT

Les 215 poèmes qui composent ce recueil sont le fruit d'une recherche effectuée dans le cadre du *Proyecto Nacional I+D+FF12011-23532 "Otras Lenguas, otras Armas: poesía proespañola inglesa, francesa, alemana y portuguesa de la Guerra de la Independencia (1808-1814). Edición, traducción y estudio" (Proyecto OLE'11*). Un certain nombre d'entre eux (49 pour être précis) ont été réédités dans l'anthologie bilingue que nous avons réalisée en collaboration avec Mme le Professeur Lola Bermúdez Medina, de l'Université de Cadix, sous le titre de *El Ogro corso. Poesía antinapoleónica durante la Guerra de la Independencia. Antología bilingüe,* Cádiz, Biblioteca de las Cortes de Cádiz, 2015.

Ils auraient tous dû faire l'objet d'une retranscription précédée d'une fiche signalétique sur le site internet créé à cet effet dès 2011 et hébergé par l'université d'Oviedo sous l'U.R.L. www.unioviedo.es/proyectole11/. Mais pour des motifs oiseux qu'il serait tout aussi oiseux de tenter d'expliquer ici, la rubrique «lengua francesa» de ce site a été réduite à la portion congrue, pour ne pas dire à rien, puisque, au jour d'aujourd'hui, seuls 40 textes ont été mis en ligne, la plupart d'entre eux figurant par ailleurs dans l'anthologie parue à Cadix.

L'immense travail de quête de documents que nous avons réalisé dans les bibliothèques françaises, britanniques et espagnoles pour exhumer ces pièces qui y gisaient dans le plus total oubli depuis deux siècles aurait donc été parfaitement vain si le Professeur Emilio La Parra, responsable de la section «Guerra de la Independencia» de la Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes de l'Université d'Alicante (dont il fut naguère le directeur), ne nous avait permis de les mettre à la disposition des chercheurs et des curieux. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de nos remerciements les plus vifs.

Nous profitons d'ailleurs de l'accueil de la *Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes* pour présenter un travail *considérablement augmenté* par rapport à celui qui a été réalisé pour le site www.unioviedo.es/proyectole11/. En effet, conçues sur un modèle de catalogage bibliographique, les fiches de présentation des poèmes qui y sont retranscrits excluent toute possibilité d'introduire des informations susceptibles d'éclairer le lecteur sur la personnalité de l'auteur, les risques qu'il encourut ou les peines qu'il subit pour avoir osé critiquer Napoléon; les conditions de création et de diffusion de la pièce présentée (notamment en ce qui concerne les supports musicaux utilisés pour les

chansons); l'accueil qui lui fut réservé et l'influence qu'elle put avoir sur les sujets de l'Empereur et Roi… bref, tout ce qui, au-delà du texte même (souvent, avouons-le, assez indigent) fait l'intérêt de cette quête des protestations *en vers et contre Napoléon* que nous avons tirées de l'oubli dans lequel elles étaient tombées pour la quasi-totalité d'entre elles.

La conquête de l'opinion publique étant l'objet de cette poésie de contrebande, nous avons écarté toute autre forme de présentation (par auteurs, par genres poétiques, voire par supports de diffusion) au profit de l'ordre chronologique, qui seul permet de constater l'évolution de celle que Napoléon tenait pour «une catin qui se prostituait pour des intérêts particuliers» et que nos poètes (ou plus souvent versificateurs) ont à la fois reflétée et contribué à forger. Même si nous n'avons pas été en mesure de fixer l'année de composition de tous les textes réunis, la présence à certaines périodes de thèmes récurrents (comme la conscription, le caractère d'ogre de l'Empereur ou sa lâcheté) nous a confirmé la pertinence de la méthode choisie.

Les références bibliographiques ou biographiques ne sont indiquées qu'à la première apparition d'un titre ou d'un nom. Ne sont ensuite fournis, éventuellement, que des compléments d'information susceptibles d'améliorer la compréhension du poème qui précède le commentaire. Nous n'avons ajouté aucune note aux textes retranscrits: celles qui figurent dans ce recueil sont toutes dues aux auteurs eux-mêmes. Les interruptions de texte sont signalées par des points de suspension quand elles proviennent de la source que nous avons utilisée et par le signe […] quand elles sont de notre fait. Par ailleurs, nous avons adopté la règle de transcription suivante: modernisation de l'orthographe, sauf si cela fausse la rime ou la versification, et à l'exception de l'emploi des majuscules et minuscules, qui a été scrupuleusement respecté.

Enfin, pour une étude synthétique des conditions de création et de transmission de ces poèmes, ainsi que leur impact sur l'opinion publique française, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à l'«estudio preliminar» de l'anthologie bilingue que nous avons publiée avec Mme le Professeur Lola Bermúdez Medina sous le titre de *El Ogro corso*.

Lançon-Provence, le 11 septembre 2015

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Gravure allégorique) publiée dans *La France en délire pendant les deux usurpations de Buonaparte. Par M. Mouton-Fontenille de Laclotte, Auteur de la France en convulsion,* à Paris, chez Saint-Michel, Libraire, quai des Augustins et à Lyon, chez Guyot frères, Libraires, rue Mercière, n.° 39, 1815, avec l'explication suivante (p. 187):

«*Explication de la gravure allégorique.*

Cette gravure représente le portrait de Buonaparte. Sa figure est composée de cadavres. Sur chacun d'eux on lit le nom des victimes qu'il a fait périr: telles sont le duc *d'Enghien, Pichegru, Frotté,* etc. et des villes qu'il a ruinées ou détruites: telles sont *Moscou, Hambourg, Le Caire, Saragosse, Jaffa,* etc. Son chapeau est formé par l'aigle des alliés, qui lui déchire la joue et les oreilles. L'œil de l'aigle forme la cocarde tricolore. Son collet représente les fleuves de sang qu'il a fait couler. La main de justice brise le fil de ses grandeurs, dont la fragilité est désignée par la toile d'araignée qui lui tient lieu de crachat. Son habit représente une carte de géographie indiquant le nom

des batailles perdues dans sa dernière campagne, ainsi que les fleuves qu'il a passés. Le mot *Erfurt*, qui se lit sur le cordon de sa légion, indique qu'il a perdu tout honneur et toute humanité, en laissant entièrement sans secours sept hôpitaux établis dans cette ville, et occasionnant par sa barbarie la mort des malades qui y avaient été transportés.

Les deux vers mis au bas de cette gravure sont tirés du *Chansonnier des Amis du Roi et des Bourbons*, page 100.»

1808 (juin)

J. D…

POÉSIE
A MADEMOISELLE VICTOIRE***

AIR: *Femmes voulez-vous éprouver*

L'un sur la lyre d'Apollon
Célèbre Vénus et ses charmes;
Un autre embouche le clairon
Pour chanter Mars et ses alarmes.
Voulant les imiter tous deux,
Sans oser prétendre à leur gloire,
Je vais, sur mon luth amoureux,
Chanter aujourd'hui *ma Victoire.*

La volupté guide mes pas
De l'amour suivant la bannière,
Pour trouver le plus doux trépas,
Je m'élance dans la carrière.
Transports brulants, tendres soupirs,
Sont les précurseurs de ma gloire:
Tout cède au feu de mes désirs,
Et je jouis de *ma Victoire.*

Voyez, trop illustres héros,
Entre nous quelle différence!
La mort vous suit dans vos travaux;
Des miens on reçoit l'existence.
Vos succès font souvent frémir,
Vous en détestez la mémoire:
Les miens sont enfants du plaisir,

Et me font chérir *ma Victoire.*

Cessez, ô farouches guerriers,
De vouloir dépeupler la terre!
En myrthes changes vos lauriers;
Faites une plus douce guerre!
D'une belle obtenir le cœur
Vaut une place dans l'histoire;
Moins de danger, plus de bonheur:
Je dois ce prix à *ma Victoire.*

Journal des Arts, des Sciences, de Littérature et de Politique, 22 juin 1808, p. 44-45.

Si cette comparaison entre la victoire des armes et la victoire amoureuse n'a pas attiré l'attention des censeurs, il n'en reste pas moins que les références implicites aux hymnes martiaux de la Marseillaise (avec l'allusion aux la «farouches guerriers» qui, comme chacun sait, «viennent jusque dans nos bras/ égorger nos fils, nos compagnes») ou au *Chant du départ* (avec «La volupté guide mes pas» constituent bel et bien une dénonciation de la politique guerrière de Napoléon.

Nous n'avons pas réussi à identifier qui se dissimulait sous les initiales J. D…

Ce texte était destiné à être chanté sur l'air d'un aria d'un opéra de Solié, *Le Secret,* (paroles de Haufman), dont la première représentation avait eu lieu à Paris le 1 floréal an IV de la République, soit le 29 avril 1796. Cet air servit de support musical à deux autres poèmes transcrits dans ce recueil, «Que de lauriers tombés dans l'eau…» et «La Paix avec tout le monde» de Duronceray. On peut l'écouter sur internet: http://mvmm.org/c/docs/prof/solie.html .

Nous ignorons si Solié (qui vécut jusqu'en 1812) prit connaissance de ces détournements de sa musique et, si ce fut le cas, comment il réagit.

1808 (juillet)

Jean-Gabriel PELTIER

VOUDRAIT-ON SAVOIR LA RAISON…

Voudrait-on savoir la raison
Qui fait que pour vexer le monde,
Cet effréné Napoléon
Du Styx encore n'a pas vu l'onde?
D'écarter de lui tout danger
Satan prend un soin bien louable;
Très-sûr qu'une fois en Enfer,
Il ferait abdiquer le diable.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, Recueil périodique publié vers le 10, le 20 et le 30 de chaque Mois par M. Peltier, n° CLXXXVII, 10 juin 1808 [en réalité juillet 1808], volume XXI, p. 491.

Jean-Gabriel Peltier (Nantes, 1765 – Paris, 1825) avait défendu la cause royaliste durant la révolution française dans les *Actes des Apôtres,* périodique fondé à Paris en novembre 1789 et auquel participa également Rivarol. Contrait à l'exil suite à la nuit du 10 août 1792, il se réfugia à Londres où il créa *l'Ambigu* en 1803. Ses attaques contre le Premier Consul y furent si véhémentes que Bonaparte saisit la justice anglaise pour en faire interdire la publication comme injurieuse envers le chef de la nation française. Il obtint même gain de cause. Mais le pamphlétaire ne fut condamné qu'à une amende et, les hostilités ayant repris entre l'Angleterre et la France, il continua d'écrire contre Bonaparte et fut appointé puis pensionné jusqu'à sa mort par le gouvernement britannique.

Chateaubriand (qui l'avait fréquenté à Londres) nous en a laissé un portraitpittoresque :

> «Il n'avait pas précisément de vices; mais il était rongé par une vermine de petits défauts dont on ne pouvait l'épurer: libertin, mauvais sujet, gagnant beaucoup d'argent et le mangeant de même, à la fois serviteur de la légitimité et ambassadeur du roi nègre Christophe auprès de Georges III, correspondant diplomatique de M. le comte de *Limonade* et buvant en vin de Champagne les appointements qu'on lui payait en sucre»,

le peignant également comme un «Gil Blas, grand, maigre, escalabreux, les cheveux poudrés, le front chauve, toujours criant et rigolant» (*Mémoires d'Outre-Tombe par M. le vicomte de Chateaubriand. Tome troisième,* Paris, Eugène et Victor Péraud frères, éditeurs, 10, rue du Faubourg-Montmartre, 1849, p. 157-158 et 159).

Sur *L'Ambigu…* et son rédacteur, on consultera les travaux d'Hélène Maspéro-Clerc, *Un Journaliste contre-révolutionnaire: Jean Gabriel Peltier (1760-1825)*, París, Société d'Etudes Robespierristes, 1973; "Un journaliste émigré jugé à Londres pour diffamation envers le Premier Consul", in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine***,** avril-juin 1971, pp.261-281 et "Les Journaux d'émigrés à Londres, 1792 – 1812", in *Bulletin d'Etudes économiques et sociales de la Révolution française publié par la Commission d'Histoire de la Révolution rattachée au Ministère de l'Education Nationale,* Paris, B.N.,1974. Cf. également Gérard Dufour, "Les débuts de la Révolution d'Espagne de 1808 vus de Londres par le rédacteur de *L'Ambigu...*, Jean-Gabriel Peltier", in *El Argonauta español,* 10 (2013), http://argonauta.revues.org/1905 .

Lors du procès qui fut intenté à Peltier par le ministère public anglais sur protestation du Premier Consul qui ne supportait pas les attaques dont il faisait l'objet dans *L'Ambigu,* le défenseur de Peltier, le jurisconsulte britannique Mackintosh n'hésita pas à déclarer que «ce journal *était* le moins propre à causer des alarmes au plus ombrageux des gouvernements» car, n'étant pas rédigé en anglais, il n'était pas lu en Grande Bretagne et ne pouvait l'être davantage en France «attendu que son entrée *était* prohibée par une puissance dont les ordres ne sont pas mollement exécutés». C'est pourquoi, affirmait-il, il ne pouvait avoir «d'autre objet que celui d'amuser les compagnons d'infortune de l'auteur, et ceux qui partagent ses principes, par des plaisanteries et des sarcasmes contre leur ennemi victorieux» (*Considérations sur la liberté de la presse puisées dans le plaidoyer du célèbre* qu'à Cadix *jurisconsulte et député de la Chambre des Communes M. Mackintosh, défenseur de M. Peltier, écuyer, accusé devant la Cour du banc du Roi d'être l'auteur d'un libelle politique contre Napoléon Buonaparte. Traduction libre de l'anglais, accompagnée des pièces de la*

procédure, telle qu'une ode attribuée au poète Chénier, sous le titre du Dix-huit brumaire an VIII, *le* Vœu d'un patriote hollandais *au 14 juin 1802, et* la Harangue de Lépide au peuple romain, *parodie attribuée à Camille Jordan*, *par T.P. Bertin, auteur de L'Ami des Bourbons*, Paris, J.-G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf, 1814, p. 6 – 7.). L'argument était plus spécieux que convainquant. On a peine à croire que, malgré la vigilance de la police, Peltier n'ait pu faire parvenir clandestinement sa revue aux plus enthousiastes des royalistes qui se trouvaient en France, notamment à Paris, au faubourg Saint-Germain. Mais surtout, la diffusion de *L'Ambigu* ne se limitait pas à l'Angleterre et à la France: on le lisait jusqu'à Saint-Pétersbourg (cf. *Supplément au n° 14 du Conservateur Impartial, 17 février 1813,* St-Pétersbourg, de l'imprimerie de Pluchart, p. 76). En Espagne pendant la Guerre d'Indépendance, ses articles furent repris dans bien des journaux patriotes, aussi bien à Valence, qu'à La Corogne, Palma de Majorque, ou Cadix. Etre abonné à *L'Ambigu* était même un titre de gloire dont on pouvait se recommander lorsqu'on adressait une correspondance que l'on souhaitait voir publiée dans l'un de ces périodiques comme on peut le constater dans le *Revisor político* du 25 décembre 1811, qui reproduisit une lettre datée de Cadix du 21 du même mois signée «C. R., suscriptor del Ambigu». Selon l'un de ses traducteurs, le «célèbre M. Peltier», comme le qualifiait la *Gazeta de Valencia du* du 1er de novembre 1808, était l'un des «plus illustres et intrépides défenseurs du trône et de l'autel» (*Las dos tiranías. Papel escrito en francés por Mr. Peltier, y traducido al castellano por un sacerdote gaditano*, en Valencia, por la viuda de Martín Peris, 1809, p. 3).

On pouvait souscrire à L'Ambigu…, chez l'auteur, 7, Buke Street, Portland Place, pour le prix de 5 guinées, soit 5 livres jusqu'en 1813 et 5 livres et 5 shillings à partir de cette année là.

En tant que seul rédacteur de cette revue, Jean-Gabriel Peltier ne signait ni les articles ni (sauf très rares exceptions) les poèmes qu'il y publiait. Il reproduisit également des compositions d'autres auteurs. Mais s'il prit généralement la peine de signaler qu'elles n'étaient pas de lui, ce ne fut pas toujours le cas et les attributions à Peltier de poèmes imprimés dans *L'Ambigu* … peuvent parfois être sujettes à caution.

1808 (juillet)

Charles TANCRÉ

ODE AUX ESPAGNOLS

Qu'aux mâles accents de Bellone
Tout citoyen marche aux combats;
L'honneur de l'autel et du trône
Dépend des efforts de son bras.
Vaincre ou mourir pour ta patrie,
Généreux enfant d'Ibérie,
Est un devoir digne de toi.
Armé de l'acier homicide,
Va, sur un peuple régicide,
Venger le destin de ton Roi.

Ton coeur, peu fait pour l'esclavage,
Doit un exemple à l'univers
Que plein de ton noble courage,
Il apprenne à rompre ses fers.
C'est à la valeur Espagnole
De retirer le Capitole
Du fond de ses tristes débris;
Tu peux balancer quand la gloire
Te promet que de la victoire,
La liberté sera le prix.

Je vois, du sein de sa disgrâce,
Des Germains l'aigle impérieux,
S'élevant avec plus d'audace,
Voler sur tes pas glorieux.
Des ords du Danube à l'Ibère,
Le citoyen ne voit qu'un frère,
Dans l'ennemi de ces tyrans,
Qui, toujours l'effroi de la terre,
Aiment à lancer leur tonnerre
Sur ses paisibles habitants.

Déjà, dans leur essor rapide,
D'Albion les braves guerriers,
Aux pieds des monts fabuleux d'Alcide,
Cueillent avec toi des lauriers.
Déjà, de la Lusitanie,
Luttant contre la tyrannie,
Accourent les fiers bataillons;
Et de cent hordes inhumaines,
Le sang répandu dans les plaines,
Va fertiliser les sillons.

Unis pour combattre le crime,
Animés de la même ardeur,
Les peuples fermeront l'abîme,
Creusé sous eux par la fureur.
Mais Dieu t'a fait, dans sa puissance,
Le ministre de sa vengeance,
Pour terrasser l'impiété;
Et tu paraitras dans l'histoire
Ouvrant le chemin de la Gloire
Aux amis de la liberté.

Cette ode de Charles Tancre (de Cheyne Walk, Chelsea, Londres) a été publiée dans *The Gentleman's Magazine: And Historical Chronicle. For the Year 1808.* Vol. 78/2 (London: Nichols, 1808) p. 629-630 dans la rubrique "Select Poetry, for July, 1808" avec d'autres poésies favorables aux patriotes espagnols.

Charles Tancré était donc un exilé royaliste résidant à Londres et il rentra en France à la suite de Louis XVIII puisqu'il publia à Paris, en 1814, (imprimerie de Lefebvre, 2 p.) des *Couplets sur le retour du Roi en 181.* Mais c'est tout ce que nous savons de ce personnage.

1808 (août)

Charles TANCRÉ

ODE AU PEUPLE PORTUGAIS

Vois-tu, vois-tu de la vengeance
Flotter partout les étendards?
Un dieu combat pout ta défense,
Que peuvent les foudres de Mars;
Quoi, verra-t-on la tyrannie,
Opprimant la Lusitanie,
Régner avec impunité,
Quand l'Espagnol, plein de courage,
Impatient de l'esclavage, va mériter la liberté?

N'entends-tu pas les sombres rives
Retentir des sombres accents
Qu'adressent les ombres plaintives
Au protecteur des innocents?
Des Castillans vois-tu les mânes,
Victimes de lâches profanes,
Sortir tout sanglants des tombeaux?
Ils demandent à l'Ibérie,
A l'univers, à ta patrie,
Le sang impur de leurs bourreaux.

Vole donc venger la mémoire
De ces trop généreux guerriers
Force les mains de la victoire
A te couronner de laurier.
Trop longtemps le parti du crime,
Terrible au juste qu'il opprime,
Leva son front audacieux.
Trop longtemps des pleurs de la terre
Livrée au Démon de la guerre
Se nourrit un Ambitieux.

Frappe cette hydre dévorante
Dont rien n'assouvit la fureur.
Déjà je la vois expirante
Succomber sous ton bras vengeur.
Va fouler à tes pieds l'impie
Et de la liberté chérie
Relevant le temple abattu,
T'assurer l'immortelle gloire
D'orner les pages de l'histoire
Des plus beaux traits de la vertu.

Publié dans "Poetry for august 1808" in *The gentleman's magazine and historical Chronicle for the year 1808,* op. cit., vol. LXXVIII, , p. 726, 727.

1808 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

ÉPITRE AUX ESPAGNOLS

Il renaît donc ce temps fameux,
Par les crimes, et le courage,
Par le malheur de vos aïeux,
Et les triomphes de Pélage.
Des bords de l'Afrique élancés,
Les Sarrasins, à flots pressés,
Inondèrent votre rivage.
Après d'inutiles efforts,
Contre des armes triomphantes,
Xérès vit, de ses tours sanglantes,
Briser le sceptre de vos rois.
Alors à l'Espagne captive,
Le féroce Mahométan,
N'offrit plus que l'alternative
Ou de la mort, ou du Coran!
Alors… Rochers de l'Asturie,
Asile sacré d'un héros,
Et des destins de l'Ibérie;
Salut… Voilà sous vos drapeaux
Les vrais enfants de la patrie.
Tous viennent creuser dans vos flancs,
Ces sourds, ces terribles volcans
Dont la lave, lente ou pressée,
A travers la marche des temps,
Engloutira, dans ses torrents,
La horde éparse et renversée
Et les trônes de vos tyrans.
Dans une lutte malheureuse,
Entrainés comme vous aïeux,
Votre âme, grande et généreuse,
Vous en fera sortir comme eux.
Non moins atroce que le Maure,

Et plus impie, un vil forban,
A vos princes qu'il déshonore
Ose présenter son Coran…
L'Asturie entend et se lève…
Dans le sentier qu'elle a tracé,
Tout brave Espagnol s'est lancé,
Et le midi bientôt achève
Ce que le nord a commencé.
Toi qui te dis l'âme, l'arbitre
Et le sauveur du continent:
Viens, parle!… A ce rôle éminent,
Mille forfaits sont-ils un titre?
Tu foulas aux pieds tous les droits,
Tu fis taire toutes les lois
De l'honneur et de l'Evangile;
Ta politique versatile
Trompa les peuples, et les rois:
Mais l'illusion a son terme;
Son voile hypocrite est levé
Par un bras vigoureux et ferme,
Et l'univers sera sauvé.
Inaccessibles à la crainte,
Vois les ministres révérés
D'une église fidèle, et sainte,
A la tête des conjurés.
Leur doctrine loyale et pure,
N'est pas celle de tes prélats,
Dont la voix, vénale et parjure,
Ose appuyer tes attentats
Des oracles de l'écriture…
Toi, sacrilège usurpateur,
Toi, renégat… l'oint du Seigneur?
Grand Dieu, pardonne à cet outrage
Que nous partageons avec toi;
Un brigand, souillé de carnage,
N'est pas ton Christ, n'est pas mon Roi.
Il ne sera jamais le vôtre,
Fiers Espagnols…Paix et bonheur,
Tant vantés par l'usurpateur,
Ne sont qu'au sentier de l'honneur;
Vous n'en connûtes jamais d'autres.
Votre constance, et vos exploits,
Signalèrent plus de cent lustres,

Le Cid, fut par ses faits illustres,
Digne de vous et de vos rois:
Son sang dans vos cœurs circule.
Déjà l'ombre de ce héros
Planant aux colonnes d'Hercule,
De Cadix soulève les flots,
Rosilly tremble et capitule;
Par le sceau de Napoléon,
Son escadre longtemps flétrie,
Attend que votre pavillon,
Orné des armes d'un Bourbon,
Lui rende l'honneur et la Vie.
Même valeurs, mêmes hasards,
Doivent courir semblable fortune:
Morla brille aux champs de Neptune
Et Palafox aux champs de Mars
Le Febvre, en vain, tonne et menace,
Ses blasphèmes et ses menaces
Expirent aux pieds d'un vainqueur,
Et le sang de la capitale
Tant versé par un cannibale,
Commence à trouver un vengeur.
Eh quoi! la fortune abandonne
Les fameux vainqueurs d'Austerlitz!
Contre Moncey Valence tonne
Et vingt escadrons sont détruits…
Oui, partout l'Ibère se joue
Du Corse et de ses généraux:
Dupont fuit en vain de Cordoue
Il n'évite pas Castanos.
Atteint, rompu par le héros,
Le fier Dupont chancelle et tombe,
Son auxiliaire succombe.
Même audace, aura même sort.
Il est temps, horde trop coupable,
De faire un choix inévitable,
Entre les fers, entre la mort…
Princes, voilà votre modèle;
L'Espagne a connu tout son prix,
Et jugé la valeur réelle
De ses perfides ennemis:
Osez voir et juger comme elle.
De ces ministres déhontés,

Dont tant vous fûtes les victimes,
Et qui vous ont précipités
Dans le plus affreux des abîmes,
Fuyez les conseils empestés;
Comme Gustave daignez prendre
Conseil de vous, et de vos droits,
Et si du trône il faut descendre,
Descendez-en du moins en rois.
Mais non…, vous saurez bien le défendre,
Et bientôt vous serez suivis
De ces peuples, qu'on vit se rendre,
Bien plus égarés qu'asservis.
Au chant de Morat, l'Helvétie,
Lira son code et son devoir,
Et le Batave, las de voir
Son tyran et son infamie,
Brisera l'insolent pouvoir
Qui le ruine et l'humilie.
Que ne peut l'Espagne? A sa voix
Moins éblouï d'un vain prestige
Les abords du Tibre et de l'Adige,
Enfanteront des Calabrois;
Et sortis de leur léthargie,
Défendront avec énergie
Leur Dieu, leur Pontife et leurs Rois.
Poursuis ta brillante carrière,
Peuple aussi brave que pieux.
Puisque ta confiance entière
N'est pas en toi, mais dans les cieux,
Ton bras pourra tout ce qu'il ose;
Dans ta cause, Dieu voit sa cause,
Il va combattre pour les deux.
Déjà sa bonté prévoyante
Lie un grand peuple à tes efforts.
L'Anglais t'admire et te présente
Ses nefs, son sang et ses trésors.
Le soutien de Ferdinand Quatre,
Du grand Gustave l'allié,
A ton sort, doit être lié,
A tes côtés, il doit combattre.
Contre un scélérat réunis,
Peuples, soyez toujours unis
Par l'estime et par les services:

Le crime trouve des complices,
La vertu donne des amis.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CXCIII, 10 août 1808 (publié le 22 août), volume 22, p.188 - 199.

1808 (août)

Chanoine HUMBLET

LE PIED AU CUL DE MADRID
OU
ENTRÉE TRIOMPHALE DE JOSEPH PREMIER
DANS CETTE VILLE!!!

Qu'il est plaisant de voir, *Cousin Napoléon*
A grand bruit, en Monarque, arriver en Espagne,
En vrai pénitent, en fieffé fripon,
Soudain quitter ce pays de Cocagne
Mais surtout de le voir, à grands coups d'éperon,
Remonté sur sa bête,
(Et tel doit être le lot de tout intrus,)
En lui pressant les flancs, regagner la campagne
La pèle au cul.

Deux Biscayens *Sangrado* et *Pasquillo* qui, dans ce moment, se trouvaient sur la grand route de Bayonne, voyant de loin *la farce*, se prirent à chanter les couplets suivants *à la Malborough*, sur l'air de la pèle au cul.

Sang. Que vois-je au loin dans la campagne,
Le long du bois?
C'est l'*intrus*, je le parierais,
Le frère au *nouveau Charlemagne*,
Au galop qui revient d'Espagne
C'est lui, je crois (*bis.*)

Pasq. Si j'y vois bien, oui, c'est lui-même,
C'est *le Huron,*
Qu'on aura mis à la raison,

Ou le climat trop chaud peut-être
Frère, n'est pas propre au bien-être
Du Mirmidon (*bis.*)

Sang. Non, non, crois-moi, sur ma parole,
Le malotru
Sur ses pas s'il est revenu,
Ce n'est pas ce qui le dégoûte,
Mais il aura reçu, sans doute,
Le pied au cul (*bis.*)

Pasq. Que ne sommes-nous à Bayonne,
Tous deux ce soir!!!
Pour nous, quel plaisir à les voir!!!
Corbleu! quelle chienne de mine
Ferait *Joseph* et *joséphine*
Au désespoir (*bis.*)

Sang. Et quelles seront les grimaces,
L'explosion
De ce furieux *Napoléon!!!*
Car tout en revoyant son frère,
Dieu sait quels transports de colère
Les siens seront!!! (*bis.*)

Pasq. Et les bouteilles et les verres
Y passeront,
Malheur à ceux qui serviront!
Trop étrangers métamorphoses!!!
Qu'ils chanteront de belles choses
En faux-bourdon (*bis.)*

Sang. Frère, quel triomphe est le Nôtre
Dans cet instant!
Jamais de plus heureux moment!!!
Oui, le Ciel, en brisant nos chaînes
Fait cesser nos craintes, nos peines
En le chassant (*bis.*)

Pasq. Allons, allons *boire* bouteille
Chez Valentin,
Quoique Français, il pense bien,
Toujours il soutien notre cause,

Il nous avait prédit la chose,
De longue main (*bis.*)

Sang. Valentin en fera trophée
Décidément,
Et la santé de FERDINAND
Entre nous fera la première
La seule qui nous sera chère
Dans tous les temps.

«Poésies périodiques sur divers sujets», in [Chanoine HUMBLET], *LA CONVENTION DE CINTRA ou les Lamentations de John Bull, Sur le triomphe extraordinaire de NAPOLÉON BONAPARTE et de son intime Allié, L'IMORTEL AUTOCRATE de toutes les Russies!!! Tout à la suite de deux défaites complètes? RESULTANT DES Victoires signalées du 17 août 1808* dans les passes en avant de Lisbonne *sur les* soi-disant Invincibles *aux ordres du Général Laborde, et du 21* à Vimiera, *sur le Commandant de cette Place, le sieur* Junot, *surnommé* Duc d'Abrantès, *remportées par les troupes toujours intrépides de S.M. le Roi de la Grande Bretagne, sous la conduite de SIR ARTHUR WELLESLEY, qu'en conséquence de la reddition de la flotte Russe, commandée par l'Amiral Siniavin, à SIR CHARLES COTTON, Chef des forces navales de SADITE MAJESTÉ, dans le Tage. /* La Convention *et* le Triomphe, *consommés par le* Traité définitif de Cintra, *signé le 30 août, par le Général* Sir Hew Dalrymple *et* ledit Junot, *et rédigés EN DEUX ENTRETIENS POLITIQUES INTERLOCUTOIRES intéresseront d'autant plus l'attention et la curiosité du Lecteur, qu'aux différentes particularités qui les ont accompagnés, l'Auteur a ajouté quantité d'Anecdotes, dont plusieurs pour avoir eu lieu à des époques très reculées, ne laissent pas d'y avoir plus ou moins de rapport. / La* Convention de Cintra *est suivie d'une Revue générale et Récapitulation des HAUTS FAITS du* Charlemagne moderne, *et d'un certain nombre de petites Pièces de Poésies périodiques et autres, sur différents sujets. /* Par un Buonapartiste, *comme il y en a peu,* Londres, de l'imprimerie de Cox, Fils et Baylis, n° 75, Great Queen Street, Linciln's Inn Fields, janvier 1809, p.46 – 47.

Les 9 premiers vers furent publiés comme «impromptu» dans *The Morning Post*. (Cf. *La Nouvelle Jérusalem délivrée,* p. 3; *infra* «La délivrance, ou le pied au cu [sic] de Madrid)

Humblet, chanoine de Notre-Dame de Molhain (département du Hainault, aujourd'hui des Ardennes) fut toujours un ardent royaliste qui, en 1794, proposa

à ses collègues de Liège un hymne qui prétendait être une “anti-Marseillaise”. Emigré à Londres, il gagna sa vie en donnant des leçons de latin, de français, d’allemand élémentaire et d’anglais «at moderate terms», et surtout en obtenant la souscription à ses publications antinapoléoniennes d’aristocrates émigrés. A la chute de l’empire, il offrit l’une d’elles à Ferdinand VII qui l’en remercia par une gratification qu’il lui fit remettre par son ambassadeur extraordinaire à Londres, Fernán Núñez, duc de Montebello (Cf. *Triomphe final de l’Empire d’Outre-Mer dit la Grande Bretagne…*, p. 52 et *Le Non Plus Ultra…*, janvier 1815, p. 55).

Le support musical de cette composition, «l’air de la pèle au cul» nous semble être une chanson traditionnelle que les enfants entonnaient encore au milieu du siècle dernier à l’occasion du Carnaval et s’intitulait «Mardi Gras, t’en va pas» et dans laquelle, Mardi Gras s’en étant allé et étant revenu, «on lui a f… la poèle au c…». On en trouvera la mélodie sur divers sites Internet, dont https://www.youtube.com/watch?v=5idLfyQXi7U Mais dans toutes les versions disponibles sur le web, les propos grossiers qui enthousiasmaient les jeunes chanteurs ont été remplacés par des termes plus policés, et parfois, hélas, des textes publicitaires pour des ingrédients servant à la confection des crêpes, ou accompagnant leur consommation.

..

1808 (15 août)

ANONYME

QUE DE LAURIERS TOMBÉS DANS L'EAU…
Couplet

AIR: *Femmes voulez-vous éprouver*

Que de lauriers tombés dans l'eau!
Et que de fortunes perdues!
Que de gens réduits au tombeau
Pour porter Bonaparte aux nues!
Ce guerrier vaut son pesant d'or,
En France personne n'en doute;
Mais il vaudrait bien mieux encore
S'il valait tout ce qu'il nous coûte (*bis*).

Le Chansonnier royaliste ou L'Ami du Roi, Paris, à la Librairie du Lys d'Or, quai des Augustins, n° 11, 1816, p. 80.

Les quatre derniers vers furent rapportés par le chanoine Humblet dans *La Convention de Cintra…* p. 43, avec la précision qu'ils furent «, trouvés au jour anniversaire de la naissance de Napoléon […] aux portes du palais des Tuileries». Après les avoir cités, le chanoine Humblet renchérit en publiant une *Réponse aux vers sus-énoncés, par l'Auteur du présent Ouvrage,* que l'on trouvera ci-après.

Sur le support musical utilisé, cf. supra «Poésie à Mademoiselle Victoire ***» par J. D.

1808 (16 août)

Chanoine HUMBLET

A S.A.R. MADAME LA DUCHESSE D'YORK,
A LA VEILLE DE LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR LE DUC,
LE 16 AOÛT 1808.

Sans cet instant, pour moi, si cher, si doux, si beau,
Que ne puis-je être encor dans ma plus tendre enfance!
Et, tout en m'éjouant, dans mon petit berceau,
Sans projet, sans dessein, sans but, sans connaissance,
Ainsi, loin de pense»r à chanter les vertus,
Y bégayer TON NOM, sourire à TA PRÉSENCE,
Et combler, oui, combler, par là, Ta jouissance!!!...
Mais souhaits encensés! et souhaits superflus!
Vîmes-nous, de nous jours, sur le bord du tombeau,
Quelque mortel, soudain, rajeunir de nouveau?
Non, ces temps ne sont plus, la source de Jouvence,
Et avec elle, hélas, la paix, le vrai bonheur,
Victimes du tyran, du fer dévastateur,
Ont de dessus la terre à jamais disparu!!!
Ainsi lorsqu'à ma voix la Muse devient sourde,
Qu'à mes accents glacés, Elle ne s'émeut plus,
Ah! daigne, au moins, souffrir qu'en cet heureux moment,
Qui rappelle à mon cœur celui de Sa Naissance,
Pour prix de Ses bontés, et de Ta Bienfaisance,
Je Te peigne et sa joie, et tout ce qu'il ressent,
Et pousse vers le Ciel, quoiqu'enfin je sois vieux,
Pour TOI, pour TON Epoux les plus sincères vœux,
Ceux que dicte la voix de la reconnaissance.

«Poésies périodiques sur divers sujets», in [chanoine HUMBLET], *La Convention de Cintra…*, *op. cit.*, p.46 – 47.

1808 (fin août)

Jean-Gabriel PELTIER

ODE SUR
LA DÉLIVRANCE DE L'ESPAGNE

L'ETERNEL, de son trône, a regardé la terre:
Il a vu le méchant, insolent ou prospère,
De son sceptre honteux écraser les humains.
Il a compté les jours comptés à sa puissance:
Le trait de la vengeance
Est parti de ses mains.

Vingt ans son écoulés, un sinistre génie
A parcouru le monde, et son haleine impie
Echauffe au loin le monde et flétrit les vertus.
Berceau du vieil honneur, Europe infortunée,
Ta gloire est profanée,
Tes beaux jours ne sont plus.

Jour affreux!quand ce trône, où huit cents ans la France
De l'honneur et des lys vit la sainte alliance,
Par sa chute effrayante ébranle l'univers;
Rois, au cri du malheur vous fermez votre oreille,
El le crime qui veille
Vous prépare des fers.

Altéré de forfaits, un tyran sanguinaire
Sur son rapide char épouvante la terre.
L'orgueil marque ses pas; l'audace le conduit,
L'impiété l'attend; la honte l'environne,
La crainte le couronne,
Et la haine le suit.

Quoi, ces peuples nouveaux tour à tour s'affaiblissent!

Germain, Russe, Prussien, sous un vainqueur fléchissent!
La mort va les frapper dans les bras du sommeil.
Mes yeux pleurent sur toi, malheureuse Italie!
Et toi, noble Ibérie,
Quand viendra ton réveil?

L'ennemi dans son cœur a dévoré la terre.
Au Tage, au Nil, au Gange, il va porter la terre:
Au sceptre d'Albion il croit ravir les mers…
Albion l'a vaincu: la fuite est son partage:
Il jette un cri de rage
Terrible à l'univers.

Son orgueil l'a juré, le monde dans les chaines
Expiera son affront, assouvira ses haines.
Au pied de son idole, il mettra les modèles:
Et trainant tout les cœurs au joug de sa fortune,
Du Dieu qui l'importune
Abattra les autels.

Noble église du Christ, voilà votre adversaire;
Par ses cruels complots vous verrez sa colère.
L'affreux serpent armé contre le Roi des cieux,
Croit, accablant déjà son épouse fidèle,
Etouffer l'immortelle
Dans ses plis tortueux.

Du chef de l'alliance il a forcé l'asile.
Un peuple reste encor, qui, dans ses maux tranquilles
Garde au ciel sa foi pure, et dédaigne l'erreur.
Là, de Dieu, le tyran court renverser l'empire;
Et déjà son délire
L'en proclame vainqueur.

Princes infortunés, écoutez ses promesses;
Ouvrez-lui vos remparts, acceptez ses caresses;
Vos fers!... voilà le pacte à vos sujets portés.
Et sur leurs troncs sanglants où son trône s'apprête,
Il a scellé la fête
De l'hospitalité.

Dieu vengeur des forfaits, que devient ton tonnerre?
Vois, dans le sang des tiens, cette troupe adultère

Insulter aux humains, leur ravir tes autels;
Et le crime prospère usurpant leurs hommages,
Effacer ton image
Dans le cœur des mortels.

Non! a dit l'Eternel: j'en jure pas ma gloire,
Le crime pour toujours n'aura pas sa victoire,
Où sont ces faibles cœurs qui doutent de mon bras?
Qui craignent ces mortels que mon souffle a fait naître,
Et fera disparaître
Dans l'éternel trépas?

C'est moi qui du néant ai fait sortir les mondes,
Qui fais naître les jours du sein des nuits profondes,
Qui devant leur naissance ai pesé les humains,
Ai nommé les élus enfants de ma puissance,
Et remis ma vengeance
A leurs fidèles mains.

Grand Dieu, ton jour paraît: de ta flamme immortelle
L'Espagne au même instant a reçu l'étincelle.
Ton nom de ses héros vient animer les rangs.
Ce peuple désarmé qu'on destine à la honte,
Se lève, combat, dompte
Et poursuit ses tyrans.

Sur ces monts de la foi l'invincible barrière*
L'étendard de la foi voit un peuple de frères.
Au bruit de leurs combats, à leurs nobles accents,
Le vaillant Portugais réveille son courage,
Et l'ombre de Pélage
Applaudit ses enfants.

Illustre Andalousie, à tes fils intrépides
Cèdent en frémissant ces ravisseurs avides
Leurs vaisseaux sont conquis: appui de tes guerriers,
Albion généreuse a volé sur ta rive,
Et vient joindre l'olive
A tes nobles lauriers.

---

* Asturies, Galice, Léon.

Mais quel brillant héros dans ces assauts terribles
Enflamme d'Aragon les guerriers invincibles!
De quels flots d'ennemis il repousse le poids!
Ti vaincras, Palafox! De son trône, Marie
Est le puissant génie
Qui guide tes exploits**.

Frappez, Valenciens, ces bandes orgueilleuses,
Vengez des Castillans les ombres généreuses.
Quoi! sous vos coups tout tombe, où portent vos liens!
Leur frère a fui: qu'il dise à ses frères coupables
Quels soldats formidables
A le Dieu des Chrétiens.

Tels, invoquant l'appui du grand Dieu des armées,
Triomphaient sous ses yeux les héros Macchabées:
Tel Alphonse parut des Sarrasins vainqueurs.
Tel ce vaillant Rodrigue, honneur de l'Ibérie,
Préparait sa patrie
Aux jours de sa grandeur.

Mais les tyrans encor disputent leurs conquêtes;
Leurs foudres réunis vont menacer vos têtes;
D'un jour encor, d'un jour dépendent vos destins.
Castanos a vaincu: tous rendent leurs épées;
Et leurs fameux trophées
Ont passé dans vos mains.

Fuis, fantôme royal, instrument des ravages;
Charge ta lâche cour des honteux brigandages,
Dépouille des autels et du trône usurpé.
Paraissez Navarrois! la colère céleste
Vous montre ce vil reste
Aux glaives échappé.

Gloire au Dieu des combats: confessez sa puissance,
Princes, qui, dans vous seuls, mettiez votre assurance.
L'intérêt et l'orgueil de ces vils dieux de vos cœurs
N'ont pu sauver du joug votre astuce timide.
Le bras seul que Dieu guide
Peut dompter vos vainqueurs.

** Voyez les proclamations du général Palafox sur la victoire du 15 juin, remportée sous l'invocation de la Mère de Dieu.

Sublimes espagnols, achevez votre ouvrage;
Dans le sein d'un Dieu seul puisez votre courage.
Ce Dieu qui vous choisit marche encore devant vous.
Pour sa loi, son amour, enflammez votre zèle;
Il vous voit, vous appelle
Et vaincra par vos coups.

Que dis-je? à l'univers la voix des cieux s'explique,
Des plaines de Baylen au rivage Baltique,
L'Espagne de l'honneur a montré le flambeau.
Peuples, réveillez-vous! à l'Eternel la gloire!
Aux justes la victoire!
Au tyran le tombeau!

Bientôt le Tage*** est libre: Albion triomphante,
Et la mer et les flots sentent ta main puissante.
O mère des héros, asile du malheur,
C'est toi qui réunis les Bourbons magnanimes,
Ces guides légitimes
Des projets de l'honneur.

Et toi d'un Dieu jaloux longtemps fille chérie,
O France, de forfaits et de larmes nourrie
Console tes douleurs: revois un jour serein.
Tu ne porteras plus l'opprobre des parjures,
De qui les mains impures
Ont déchiré ton sein.

Mais te tes vrais enfants j'entends les cris fidèles;
Je vois des Vendéens les ombres immortelles.
Français, voici le jour de vaincre pour les lys.
Le ciel combat pour vous; il va briser l'impie
Et rendre à sa patrie
Son bonheur et Louis.

Grand Dieu! nous adorons ce céleste présage;
De tes plans éternels nous en voyons l'image.
Quand sur le monde en deuil le monde étend sa loi,

*** A l'instant de l'impression, cette annonce se trouve heureusement réalisée par la victoire glorieuse du général sir Arthur Wellesley.

Le juste attend son jour; le lâche désespère;
Tu parais, et la terre
S'incline devant toi.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CXCV, 30 août 1808, volume 22, p.325 - 330. Ce numéro fût publié, en fait, le 10 septembre et la dernière note, qui fait allusion à l'annonce en Angleterre de la victoire de sir Arthur Welleslay (futur duc de Wellington) sur Junot à Cintra, le 30 août 1808, permet d'affirmer que ce poème était achevé à la fin de ce mois.

1808 (septembre)

Alexandre COUPÉ DE SAINT-DONNAT

JUSTICE ET VAILLANCE
Fable

Du roi des animaux on vantait le courage,
Son œil étincelant au milieu du carnage,
Ses griffes et ses dents, attributs des héros.
Courtisans d'applaudir. Mais parmi ces propos
Il s'élève une voix qui dit: Monarque auguste,
On cesse d'être grand en cessant d'être juste.
Qui parlait donc ainsi? C'était sire Eléphant,
Connu depuis longtemps pour sa rare prudence.
-Eh! qui l'emporte donc du juste ou du vaillant?
Dit le lion. –Seigneur, voilà ce que je pense:
Si la justice régnait parmi les potentats,
On pourrait, je crois, se passer de vaillance:
Le courage souvent a perdu des états.
Réfléchissez-y bien: Seigneur, c'est la justice
Qui des trônes des rois affermit l'édifice.

Ce poème fut publié dans les *Fables du chevalier Coupé de Saint-Donnat, ancien officier supérieur d'Etat Major; chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, de l'ordre royal et militaire de Saint-Henri de Saxe; membre de la société royale académique des sciences, lettres et arts, de l'Athénée de Paris, de l'Académie des Arcades de Rome, etc., etc.* Nous avons consulté la *Troisième édition, suivie d'une petite galerie de fabulistes anciens et modernes,* Paris, Rousselon Libraire, rue d'Anjou-Dauphine n° 9, 1825, p. 19. L'édition originale fut publiée sous le même titre à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine n° 30 et Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons Enfants, n° 34, 1818.

Alexandre Coupé de Saint-Donnat (1775-1845) fut officier dans les armées révolutionnaires et napoléoniennes. Chef de bataillon, il publia en 1815 un

«prospectus» de l'ouvrage intitulé *Mémorial d'artillerie de la marine* (Toulon, A. Curet).

Sous l'apparence d'une leçon valable pour tous les plans et tous les royaumes, cette fable dénonce la fourberie de Napoléon lors de l'entrevue de Bayonne avec les souverains espagnols et évoque sous les traits de l'Eléphant le «prudent» Talleyrand qui alors critiqua l'Empereur.

1808 (octobre)

Charles TANCRÉ

ODE AUX ROMAINS

Réveillez-vous, nouveaux Camilles,
Pour châtier ces fiers Gaulois
Qui dévorent vos champs fertiles,
En foulant à leurs pieds vos lois.
Vous, héritiers de ce courage
Qui dompta l'orgueil de Carthage,
Et fit trembler tout l'univers;
Sans rougir, enfants d'Ausonie,
Pouvez-vous de la tyrannie
Condescendre à porter les fers.

Souvenez-vous de votre race
Si féconde en fameux guerriers,
Et volez sur leur noble trace
Vous couvrir de justes lauriers.
Oui, Romains, pour briser vos chaînes,
Il faut de ces vertus Romaines
Dont s'honoraient tant vos aïeux.
La source n'en est point tarie:
Chez vous, mourir pour sa patrie
C'est encor un sort glorieux.

Volez donc arracher la foudre
Des mains de ces cruels brigands
Qui voudraient tout réduire en poudre
Dans leurs projets extravagants.
Chassez, chassez du Capitole,
Ces adorateurs d'une idole,
L'image de l'Iniquité.
Que bientôt l'Europe affranchie
Doive à votre mâle énergie
Le retour de sa liberté.

D'un œil satisfait Dieu contemple
Le triomphe de la vertu,
Le profanateur de son temple
Aux pieds de l'Ibère abattu.
Ainsi sa Divine puissance
Aime à protéger l'innocence
Contre les complots criminels.
A l'ombre de son bras terrible,
Le Chrétien devient invincible
Quand il combat pour ses autels.

Publié dans "Poetry for octuber 1808" in *The gentleman's magazine and historical Chronicle for the year 1808*, *op. cit.*, vol. LXXVIII, p. 926.

1808 (15 novembre)

J.-F. BOISARD
peintre

LE RENARD ET LE SINGE A LA COUR DU LION
Fable

[Extraits]

[…]

A la cour du lion, le singe et le renard
Un jour furent de compagnie
Que sait-on? disaient-ils, il ne faut qu'un hasard
Pour rendre illustre notre vie.
Il suffit d'employer de l'adresse et de l'art…
Je veux, dit le premier (après un long silence),
Porter chez l'étranger le nom d'ambassadeur,
Et me voir honorer du titre d'excellence!
Moi, reprit le renard, j'aime lieux la finance:
Plus de profit et moins d'honneur.
Les titres sans argent sont pure extravagance
Et c'est à son poids seul qu'on sait notre valeur.
(Le renard, vous voyez, n'était pas le plus bête.)
Ils arrivent donc à la cour,
Où du grand roi lion on célébrait la fête
Qui rappelait cet heureux jour
Où l'on vit couronner ne tête si chère.
(C'était ce que l'on nomme un jour anniversaire.)
Là, tous les courtisans
Venaient se prosterner pour offrir leur encens
Au monarque suprême.
Les princes agissaient de même.
Les uns paraissaient mécontents:
D'autres cherchaient à feindre;
Mais un seul ne put se contraindre,
Et refusa tout net le salut au lion.
(C'était un fier coursier, dit-on?)

L'on croit que le monarque,
En fit la terrible remarque…
Ce que je sais c'est qu'à l'instant,
L'ours appliqua le châtiment
Au courtisan impolitique…
Nos deux voyageurs stupéfaits
Bientôt changèrent de rubrique,
Et regagnèrent leurs forets,
Avec beaucoup de diligence;
Le singe renonçant au nom d'ambassadeur,
A la cour, à l'honneur,
Et le renard à la finance.

Ce n'est pas à la cour qu'on trouve le bonheur:
Je l'ai toujours entendu dire.
L'ambition est une erreur,
Qui peut causer la chute à plus d'un grand empire.

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, à Paris, chez Germain Mathiot, libraire, quai des Augustins, n° 13, près le pont Saint-Michel; et à Bruxelles, même Maison de Commerce, Marché-aux-Bois, n° 1310, 1817, p. 109 - 110. Nous avons omis l'introduction de 38 vers destinée à consoler «M. R.A. Apvril, capitaine de grenadiers, demeurant à Harfleur» qui avait prié l'auteur de «s'intéresser pour lui, dans sa disgrâce, auprès du général, pour qu'il fût remis en activité de service» et auquel il adressa cette fable de Cherbourg le 15 novembre 1808 (p. 108).

Dans la préface de cette édition, J. F. Boisard, peintre, déclara: «Le libraire à qui je m'étais adressé au commencement de l'année 1814 ayant parcouru devant moi mon manuscrit , et s'étant aperçu que j'avais composé beaucoup de fables contre le gouvernement tyrannique de ce Napoléon qui sera à jamais l'exécration de la terre et de la postérité la plus reculée, ne voulut pas se charger de l'imprimer, par la crainte qu'il avait de l'usurpateur.
Je profite donc d'un jour de bonheur, et du rétablissement de Louis XVIII, mon roi légitime, sur son trône pour faire paraître mon livre; étant sûr que la protection d'un auguste Bourbon sera plus utile à l'auteur, que ne pouvait lui être funeste la cruauté d'un empereur qui l'emportait sur tous les *Phalaris*, les *Tibère*, les *Caligula*, les *Néron* réunis ensemble.
Il se trouvera peut-être des lecteurs qui m'en voudront d'avoir jeté sur ce vil usurpateur quelques traits de mépris, de haine et d'indignation; mais, comme j'ai toujours professé la même façon de penser et le même dévouement à la famille auguste et respectable de Louis XVI, et pendant mon émigration, et depuis mon

retour sur le sol ensanglanté de la France, où j'ai toujours eu en horreur les *Républicains*, les *Terroristes*, les *Jacobins*, et tous les amis de ce *monstre corse*, qui s'était assis aussi lâchement et avec autant d'effronterie sur l'antique trône de Clovis, je brave la censure des ces *cannibales lettrés*, et de ces *caméléons* qui ont figuré si bassement dans la révolution française, après s'être abreuvés du sang des victimes que leurs barbares suppôts envoyaient tous les jours par milliers sur l'échafaud, et dont j'ai moi-même failli augmenter le nombre, ayant été condamné, comme émigré, à la peine de mort en 1793, dans le moment où je rentrais dans ma patrie, pour servir la cause de mon Roi. Mais Dieu m'a sauvé pour être le témoin du bonheur de la France, et le remercier d'avoir remis sur le trône l'auguste petit-fils de Henri IV.
[…] Il y en a beaucoup [de fables] où la date des années que j'ai pris le soin scrupuleusement d'y mettre, prouvera au lecteur combien je détestais cet odieux usurpateur dont je n'ai pu m'empêcher de dévoiler les vives et l'horrible caractère» (p. vi-vii).

J. F. Boisard (Caen, 1762 – 1821), signa ses pièces en précisant sa qualité de peintre pour se distinguer de son oncle, le fabuliste Jean-Jacques Boisard (Caen 1744-1831).

1808

ANONYME

LA NAPOLÉONIQUE

Quelle est cette race superbe
Qui croît et s'élève à nos yeux,
Ainsi qu'on voit du sein de l'herbe
Sortir des pavots orgueilleux?
D'où lui vient sa toute-puissance?
Est-ce du droit de sa naissance,
Ou d'une libre adoption?
Ou bien un bras irrésistible
A-t-elle à son joug invincible
Asservi notre nation?

Non, c'est d'une race étrangère
Qui se glisse sous nos drapeaux,
Sous la promesse mensongère
De concourir à nos travaux;
Sur le trône elle s'est assise,
L'Europe à nos armes soumise
Est le prix de sa trahison;
Mère du deuil et des alarmes,
Elle grandit au sein des larmes
Et l'audace fait sa raison.

Eh quoi! fiers enfants de la France,
Vous que l'on a vus partager
Avec une égale vaillance
Même hasard, même danger,
Vous, artisans de la victoire,
Pouvez-vous ternir votre gloire
Au service d'un imposteur,
Et voir le laurier des conquêtes
A jamais flétri sur vos têtes,
Sous le joug d'un usurpateur?

Quels sont ses titres à l'Empire?
L'airiez-vous oublié, Français?
Dois-je souiller ma chaste lyre
Par le récit de ses forfaits?
C'est lui dont l'âme sanguinaire
Fit du treize vendémiaire
Un jour de désastre et d'horreur,
Lorsque sa sombre politique,
Pour renverser la République,
Feignait d'être son défenseur.

Suivez-le aux champs de l'Italie:
Corrupteur de ses légions,
Du luxe pompeux de l'Asie
Il entoure ses compagnons,
Il tolère le brigandage,
L'indiscipline, le pillage,
Ferme les yeux sur les excès,
Afin que le soldat docile
Devienne un instrument servile,
Prêt à couronner ses projets.

Marchant sur les pas d'Alexandre
De Gengis et de Tamerlan,
Quel guerrier fit autant répandre
De flots de larmes et de sang?
Insatiable de carnage,
Si vous écoutez son langage,
C'est pour mieux assurer vos droits,
Mais sa constante félonie,
Joignant le crime à l'ironie,
Trompe les peuples et les rois.

En vain sa parole est promise
A de trop confiants guerriers,
Dans les murs de Jaffa soumise
Il égorgea ses prisonniers.
Empoisonneur de son armée
Dans les plaines de l'Indumée,
Il en déserte les drapeaux,
Et couvert d'un masque héroïque,
Vient ravir à la foi publique

Le prix des plus nobles travaux.

Bientôt sa noire jalousie
Du plus grand de nos généraux
Voulut trancher l'illustre vie
Par le fer honteux des bourreaux;
D'un Bourbon la tête innocente
Dégoutte sous sa main sanglante.
Monstre né pour tous les forfaits,
Ce sang que tu viens de répandre,
Tu fis serment de le défendre!
Tu fus l'objet de ses bienfaits (1)!

Animés d'une ardeur guerrière,
Soldats, où portez-vous vos pas?
Contre un ennemi téméraire
Cherchez-vous de nouveaux combats?
Non, de l'Espagnol fier et brave
Vous voulez faire un peuple esclave
A la voix d'un tigre irrité,
Et vous vous rendez les complices
Des exécrables artifices
Ourdis par sa perversité?

Allez, prodiguez votre vie,
Formez-lui de vastes états,
Assouvissez sa frénésie;
Couronnez tous ses attentats:
La servitude et l'indigence
Vous tiendront lieu de récompense,
Et pour prix de tous vos travaux,
A votre retour des batailles,
Vous trouverez dans nos murailles
Des fers, ou la paix des tombeaux.

Ame atroce de Robespierre,
Quitte le séjour ténébreux,
Viens contempler notre misère,
Un Corse a dépassé tes vœux! …
L'Europe est le cercueil immense
Où ce monstre engloutit la France.
S'il aspire au trône des mers,
C'est pour en tarir les abîmes

En les comblant de ses victimes,
Et changer le monde en déserts.

Et toi, Sénat, que l'on dut croire
Prêt à venger l'honneur français,
Satisfait d'un titre illusoire,
Tu souscris à tant de forfaits!
Dieux! quelle abjection profonde!
Un brigand ravage le monde,
Et tu dors sourd à ton devoir!
Réveille-toi, le danger presse,
Préviens la foudre vengeresse
Que prépare le désespoir.

Périsse le jour exécrable
Où, pour mieux envahir nos droits,
On vit cet insolent coupable
Violer le temple des lois!
«O vous qui me servez d'égide,
«Soldats! s'écriait le perfide,
«Si je trahis l'égalité,
«Si jamais je deviens parjure,
«Vengez, dans mon sang, cette injure
«Sur l'autel de la liberté (2)!»

Exécutez cette sentence,
Frappez, soldats, qu'attendez-vous?
Remplissez le cœur de la France.
Qu'il expire enfin sous vos coups.
Entendez la voix suppliante
De cette jeunesse naissante
Par lui dévouée au trépas,
Comme vous future victime
Du despote qui vous opprime,
Si vous ne le prévenez pas.

Voyez ce moderne Tibère,
Fort de notre division,
Disposer de votre salaire
Au gré de son ambition:
Spoliateur de votre gloire,
Il en étouffe la mémoire,
Il s'arroge le nom de Grand.

Ecrasez ce nain ridicule
Couvert des dépouilles d'Hercule,
Et rendez un monstre au néant.

Mais quoi! les hommes intrépides
Sont-ils tous morts au champ d'honneur?
Dans nos phalanges homicides
N'est-il point de libérateur?
Leur instinct aveugle et sauvage
N'est-il plus ardent qu'au pillage?
Applaudis-toi, Napoléon,
L'argent a dégradé les braves;
Tu n'es entouré que d'esclaves,
Enfants de ta corruption.

Contemplons ce nouveau cortège,
Il se dispute tour à tour
Le triste et honteux privilège
De former son infâme cour.
L'aigle, symbole des rapines,
Brille à mes yeux sur leurs poitrines.
Déserteurs de la liberté,
Déserteurs de la monarchie,
Vous portez sous la tyrannie
La sceau de l'infidélité (3).

Quoi! vous prétendez à l'estime
Qu'on doit aux grandes actions,
Assassins d'un roi légitime,
De liberté, vils histrions!
Ah! grands Dieux! quelle erreur étrange!
Sous la pourpre cachez la fange
Dont votre cœur est infecté;
Mais abjurez l'espoir coupable
De laisser un nom respectable
Et cher à la Postérité.

Sous l'ascendant de tels exemples
Germes de crimes éclatants,
Religion ferme tes temples;
Morale, étouffe tes accents;
Thémis, emporte ta balance;
Détournez vos yeux de la France,

Honneur, vertu, gloire, équité,
Jusqu'à ce qu'une main hardie
Frappe un usurpateur impie
Et venge enfin l'humanité.

Mais si le sort permet qu'il vive
Entre le glaive et le cordeau,
Que notre haine le poursuive
Bien au-delà de son tombeau;
Que le fier burin de Tacite
Flétrisse à jamais l'hypocrite,
Ses attentats et ses succès;
Et que son affreuse mémoire
Soit la honte de notre histoire,
Comme il est l'horreur des Français.

NOTES

(1) Buonaparte était élève de l'Ecole Militaire.

(2) Paroles textuelles de Buonaparte au 18 brumaire.

(3) Ceci ne s'applique qu'à l'emblème et non point à l'institution; l'auteur étant lui-même décoré depuis 1805, n'a pu avoir l'intention d'offenser les braves gens qui ont mérité cette décoration par leurs services envers la Patrie.

La Napoléonique. Ode composée en 1808, [Paris], imprimerie de P. Gueffier, rue Guénégaud, n° 31 [1816].

Cet ouvrage est conservé à la Bibliothèque Nationale de France, sous la côte: YE 48177. Quand nous l'avons consulté en septembre 2012, les p. 1 et 2 étaient encore non découronnées.

1808

ANONYME

ALLONS, MESSIEURS, TRÊVE A TANT D'INJUSTICES…

Allons, messieurs, trêve à tant d'injustices,
De ce grand Prince admirons la bonté
S'il nous réduit à la mendicité,
Il daigne au moins agrandir nos hospices.

Napoléoniana ou Recueil d'anecdotes pour servir à l'histoire de la vie de Buonaparte par M. Charles Malo, deuxième édition, augmentée, à Paris, chez J. Moronval, imprimeur-libraire, quai des Augustins, et rue des Prêtres S.-Séverin, 1814, p. 170 et dans *L'Echo des Salons de Paris depuis la Restauration; ou Recueil d'anecdotes sur l'ex-empereur Buonaparte, sa cour et ses agents; de pièces officielles inédites, ou peu connues, relatives àplusieurs événements de son règne; de faits et de particularités piquantes concernant d'autres personnages et d'autres époques de la révolution; de couplets, chansons, facéties, jeux de mots, morceaux satiriques faits avant et après la chute du gouvernement impérial; d'épigrammes littéraires et autres, composées dans le même temps, etc., etc., etc.* Tome second, à Paris, chez Delaunay, libraire Palais Royal, Galerie de Bois, n° 243, 1814 – 1815, p. 138 - 139.

1808

ANONYME

UN BRUIT SE RÉPAND DANS LA VILLE…

Un bruit se répand dans la ville,
Que notre sublime empereur
Ajoute à son titre d'honneur
Celui de Barbier de Séville.

Recueilli dans *Les Tyrans démasqué. Recueil d'anecdotes historiques, épigrammes, chansons, etc. inédites ou peu connues sur les turpitudes des premier et second empires*, Londres – Bruxelles, 1870, p. 66. Séville connut un soulèvement populaire anti-français qui entraîna la création de sa *Junta Suprema* le 27 mai 1808; mais, à notre connaissance, Napoléon (qui alors n'en avait d'ailleurs pas les moyens) n'a jamais donné l'ordre de la raser.

1808

P. V. LENOIR

ODE PINDARIQUE
A L'OCCASION DE LA NOBLE ET GLORIEUSE INSURRECTION DES ESPAGNOLS CONTRE LES FRANÇAIS

Trop longtemps l'effroi de la terre,
As-tu, Mars, en de viles mains,
Permis l'abus de ton tonnerre,
Exterminateur des humains:
D'un Monstre digne du supplice,
Ah! cesse d'être complice;
Viens mettre un terme à ses fureurs:
Si la bravoure et le courage,
Des mortels méritent l'hommage,
C'est lorsqu'ils en sont les vengeurs.

Lâche assassin, dont la jactance,
Naguère assourdissait les airs,
Si nous jugeons par ton silence,
Enfin tu connais des revers.
L'amour sacré de la patrie,
Aux fiers enfants de l'Ibérie,
A donc fait entendre sa voix;
Ministres saints des Euménides,
Enfin de tes trames perfides,
Ils s'arment pour venger les Rois.

Déjà plus juste, la Victoire,
Fuyant tes infâmes drapeaux,
Sur ton Chef dépouillé de gloire,
Invoque le fer des bourreaux;
Et la voie de la Renommée,
Par toi si longtemps comprimée,

Plus véridique désormais,
Lasse de décorer tes rimes,
Dans tes projets illégitimes,
N'annonce plus que des forfaits.

Qu'est donc devenu ton courage?
Tu fuis; vil oppresseur des Rois!
Le Guadalquivir et le Tage
Arrêtent tes affreux exploits.
Pour vous, Peuples de Germanie,
Quelle nouvelle ignominie!
Voyez, d'Austerlitz le Héros,
Désolateur de vos campagnes,
Aux braves guerriers des Espagnes,
Est réduit à tourner le dos.

D'une noble et sainte harmonie,
Connaissez les fruits précieux;
Jamais nation bien unie
Subit-elle un joug odieux?
Germains, chez vous, si la concorde,
Calmant vos levains de discorde,
Vous eût guidés dans les combats,
Vous eussiez vu vos champs arides
Engloutir les spectres livides
De ses misérables soldats.

Par vos malheurs rendus plus sages,
Hâtez de les mettre à profit;
La foudre de nouveaux orages
Sourdement au loin retentit.
Pour laver l'affront des Ibères,
De ses légions sanguinaires,
Il s'apprête à vous inonder;
Tyran, que nul respect ne touche,
Il n'est crime qui l'effarouche,
Dès qu'il conduit à commander.

Auprès de lui, ses invincibles,
Honteux d'avoir été vaincus,
Forment leurs bataillons horribles,
Pour venger ses projets rompus.
De son orgueil, lâches esclaves,

Par le désespoir rendus braves,
Ces impitoyables guerriers
Se flattent sur vos territoires,
Par de faciles victoires,
De voir reverdir leurs lauriers.

Vous, peuples de l'autre Hespérie,
Jadis si féconde en héros,
D'une somnifère incurie,
N'osez-vous rompre le repos?
Enfants d'une race intrépide,
N'êtes-vous qu'un troupeau timide,
Enervé par le goût des arts?
Ardents à repousser l'insulte,
Montrez que des muses le culte
Rend plus propre à celui de Mars.

Quel peuple eut jamais tant d'injures,
A venger sur ses oppresseurs?
Quel sol a vu plus de souillures?
De plus infâmes ravisseurs?
De profanation des temples;
De crimes qui n'ont point d'exemples;
D'embrasements, d'assassinats;
L'âge, la faiblesse et l'enfance,
Objets de l'affreuse licence,
De démons vêtus en soldats?

Hé! quoi! de leur fureur impie,
La tombe n'a pu garantir
La tête du Sixième PIE!
Ha! dors en paix, sacré Martyr!
Quoiqu'ils nous semblent déplorables,
Hélas! tes destins vénérables,
Du moins ont-ils été soustraits
A la sacrilège contrainte,
De profaner l'onction saine,
Sur un Chef souillé de forfaits.

Tyran, trop digne de la foudre,
Vas! perds l'espoir fallacieux,
Qu'il soit Chrême qui puisse absoudre
Front comme le tien odieux.

Des Rois, la Majesté sacrée,
Par les peuples n'est révérée,
Qu'autant qu'ils sont leurs bienfaiteurs:
Mais sache qu'il n'est diadème,
Qui garde d'un juste anathème,
La tête des usurpateurs.

O France! ô coupable marâtre!
C'est donc à de tels Dieux malfaisants,
Que ta main, vingt ans idolâtre,
A sacrifié tes enfants!
Et toujours prête à leur complaire,
Du sang et des pleurs de la terre,
Baignant à grands flots leurs autels,
Veux-tu, par tes propres blessures,
Jusque dans les races futures,
Etre encor l'effroi des mortels?

Ainsi, pour des monstres perfides,
Au mépris des plus saintes lois,
Tu plongeas tes mains parricides,
Dans le sang du meilleur des Rois!
Et ta rage, que rien n'apaise,
Après avoir d'un LOUIS Seize,
Transmis le sceptre à des *Danton*,
Pour combler ta triste manie,
Lui réservait l'ignominie
De passer à *Napoléon*.

Du moins cette fois ton délire,
D'avance, révèle aux humains,
Quel sort les attend sous l'empire
Commis à ses féroces mains:
Malgré leur décevante amorce,
Les succès de ton Brigand Corse
N'appellent sur toi que malheurs;
La légitime Monarchie,
Triomphante de l'anarchie,
Seule a droit d'essuyer tes pleurs.

Rappelez-vous ces jours de gloire,
Où, sous de plus justes drapeaux,
Français, une humaine victoire

Honorait vos nobles travaux:
La clémence, jointe au courage,
Du soldat alors le partage,
Tempérait sa férocité;
Au fort des combats intrépide,
Il eut frémi d'être homicide,
Hors d'urgente nécessité.

L'honneur, alors d'un ton sévère,
Plaidait la cause du vaincu;
Le vainqueur ne voyait qu'un frère,
Quand l'ennemi s'était rendu:
Telle, du pouvoir légitime,
Fut l'invariable maxime,
Chère encore au cœur des BOURBONS;
Et loin que leur bonté tarisse,
Elle attend le moment propice
Pour vous pardonner leurs affronts.

*Ode Pindarique adressée Aux Peuples gémissants sous le Joug tyrannique et oppresseur de ce fléau de l'Humanité, se disant EMPEREUR DES FRANÇAIS, à l'occasion de la glorieuse de la noble et glorieuse insurrection des Espagnols contre ce dévastateur de l'Europe. Dédiée, par Consentement spécial, A SA MAJESTE TRES-CHRETIENNE*LOUIS XVIII *ROI DE France ET DE NAVARRE. Par M. LENOIR, Auteur des* Fastes Britanniques *et de plusieurs autres Ouvrages, et Professeur de Langue et de Belles Lettres Françaises, à Londres*, A Londres, imprimée aux dépens et profits de l'Auteur, et se trouve chez lui, n° 3, Barton-Street, Westminster; chez Dulau et Co. Soho-Square; et W. Walker, n° 192, Strand, 15 p. Le texte fut imprimé par C. Spilsbury, Angel-Court, Snowhill.

La dédicace, publiée par «consentement spécial» (p. 5 – 6) précise les intentions de l'auteur:
«AU ROI.
Sire,
Une grande Nation, qui paraissait endormie, se réveillant tout-à-coup pour prendre une attitude terrible et majestueuse, s'est placée à la tête des peuples de l'Europe, à qui la religion, la liberté, et l'amour de l'ordre, sont encore chers.
Un spectacle si magnifique et si inattendu dans l'affaiblissement actuel des âmes, a échauffé mon cœur du désir de me placer dans le premier rang des Poètes Lyriques, pour célébrer sa gloire, pour exciter les autres nations à

l'imiter, et pour concourir avec elle à la confusion des ses ennemis et des vôtres. Puissent mes faibles efforts être couronnés d'un heureux succès! Mais surtout, puissent les Français, sensibles à leur ignominieuse dégradation, recourir au seul moyen qui leur reste de se réhabiliter dans l'estime universelle dont ils ont joui jadis, en rentrant dans les bornes d'un juste devoir, et en expiant, par leur attachement respectueux pour la personne de Votre Majesté, les torts à jamais déplorables qu'ils ont eu envers celle de votre auguste et infortuné Prédécesseur. Tels sont les vœux sincères que forme,

SIRE,

De votre Majesté,

Le très-humble, très-respectueux,

Et très loyal Sujet et Serviteur,

P. V. LENOIR.»

P. V. Lenoir était donc un exilé royaliste résidant à Londres, mais nous ne savons rien de plus de ce personnage.

Ce texte nous a été communiqué par le Professeur Agustín Coletes Blanco, de l'Université d'Oviedo, que nous remercions pour son obligeance.

1808

ANONYME

AU MÉDECIN DE BONAPARTE

O Corvisart! pour dépeupler la terre,
C'est assez de ton art destructeur,
Et devais-tu, plus fatal que la guerre,
Nous conserver cet empereur?

Acanthologie, ou Dictionnaire épigrammatique. Recueil, par ordre alphabétique, des meilleures épigrammes sur les personnages célèbres, et principalement sur ceux qui ont marqué depuis le commencement de la révolution, op. cit., p. 40.

1808

MARIE – JOSEPH CHÉNIER

LA PROMENADE A AUTEUIL
[Extraits]

[…]

Saint Cloud, je t'aperçois. J'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi;
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent les coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux;
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du Guerrier qu'admira l'Italie.
Des plaisirs champêtres tu n'es plus le séjour;
Ah! de la liberté tu vis le dernier jour.
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage;
Un Corse a des Français dévoré l'héritage.
Elite des Héros aux combats moissonnés,
Martyrs, avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits, dans une autre espérance!
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France.
De ce sang, de ces pleurs un homme est héritier:
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier.
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux?
Cet homme a-t-il pensé que vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir leur puissance?
Jeune imprudent, arrête: où donc est l'ennemi?
Si dans l'art des Tyrans tu n'es pas affermi…
Vain cris! plus de Sénat; la République expire.

Sous un nouveau Cromwell naît un nouvel empire.
Hélas le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes;
Au Forum, au Sénat, dans nos jeux, dans ses fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois;
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Eridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques Tyrans pervers,
Des Nations en pleur sa main brisait les fers
Ou quand son noble exil, aux sables de Syrie,
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais lorsqu'en fugitif rejoignant ses foyers,
Il vint contre l'Empire échanger ses lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie.
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre, avec l'Etat, leurs vers adulateurs,
Le Tyran dans sa cour remarqua mon absence,
Car je chante la gloire et non point la puissance.

[…]

La Promenade à Auteuil, Élégie, composée sous le régime impérial et trouvée dans un bosquet de cette campagne classique de la poésie classique par un Auteur qui se fait reconnaître comme les grands peintres, à Paris, chez Delaunay, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, Nepveu, Libraire, passage des Panoramas, 1817, vers 37 – 86 (p. 11 – 13).

Ce poème de 120 vers est précédé d'une préface dans laquelle l'éditeur nous déclare: «A l'une des époques sanglantes où le Tyran de la France jetait annuellement le deuil dans les familles, j'allais pleurer sur le départ d'un Fils qui venait d'atteindre sa 19ème année. Entraîné par mes rêveries hors des murs de la Capitale, j'avais suivi le peuple qui se portait à St-Cloud. Etourdi par cette multitude, je m'en éloigne et je gagne les hauteurs du charmant village d'Auteuil. […] Fatigué, abîmé dans mes réflexions, je m'assieds sur un tertre… Quel objet vient frapper mes regards? Un PAPIER sur lequel je lisais distinctement ces vers:
Saint Cloud, je t'aperçois. J'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes Naïades plaintives.
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi;

L'air de la servitude est trop pesant pour toi.

Surpris, effrayé de voir, comme par enchantement, ma pensée si fidèlement traduite, je me lève brusquement; je doute si je veille, je cherche à m'en assurer. Je ramasse cet écrit mystérieux. Vingt fois je le parcours avec avidité. Vingt fois mon étonnement et mon enthousiasme sont à leur comble. Rentré chez moi, l'esprit encore troublé, et après avoir de nouveau visité mon trésor, je le cache avec précaution pour le soustraire aux yeux profanes et indiscrets. […] Mais, ô douleur! le lendemain je ne puis me rappeler où je l'ai déposé. […] J'ai retrouvé ces vers sublimes dont l'auteur, par prudence, à en juger par un silence de trois ans, n'avait sans doute qu'une seule copie. Je ne crains plus qu'ils soient perdus pour la postérité et je m'empresse de les livrer à un public éclairé qui saura en apprécier le mérite» (p. 5 – 7).

Une note manuscrite sur la page de titre de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris attribue ce poème à Marie-Joseph Chénier. Celui-ci étant mort en janvier 1811, La «découverte» du manuscrit par l'éditeur (qui évoque un silence de trois ans) aurait donc eu lieu en 1808. Cette date semble confirmée par le fait que la classe 1809 fut appelée par anticipation en 1808, et que les conscrits partirent donc à 19 ans, âge qu'avait alors le fils de l'éditeur du poème (cf. François Monnier, «Conscription» in Jean Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon,* Paris, Fayard, 1987, p. 467).

Marie-Joseph Chénier (Constantinople, 1764 – Paris, 1811), frère du poète André Chénier, mort guillotiné le 7 thermidor an II (25 juillet 1784, vieux style), membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, poète, dramaturge fut le parolier de nombreux hymnes révolutionnaires, dont le célébrissime *Chant du départ.*

1808

J.-F. BOISARD
Peintre

LE FOU DE QUALITE ET LE LAPIDAIRE
Fable

Un fou de qualité court chez un lapidaire
Lui porter un beau diamant,
Plus gros que celui dit le *régent*[1].
Mettez-moi, lui dit-il en œuvre cette pierre;
Et faites de ce bloc, ajoute l'ignorant,
Dix petits diamants de figure ordinaire.
A ce discours extravagant,
L'ouvrier répondit: demain, certainement!
Vous aurez votre affaire;
Et notre adroit fripon,
Quand il revient lui donne
Dix morceaux bien polis de cailloux d'Alençon[2],
Que le sot crut valoir la plus riche couronne.

Je ne dirai jamais son nom;
Mais je connais un fou, très illustre personne,
Qu'on peut avec le mien mettre en comparaison,
Voulant rétablir l'ordre un jour dans sa maison,
Il confia les clefs à son voisin, dit-on,
Pour en distribuer commodément chaque être.
Celui-ci fit comme le hérisson:
A peine est-il entré qu'il s'en rendit le maître…
A tout mortel cela peut servir de leçon…

---

[1] Gros diamant de la couronne de France , acheté par le duc d'Orléans, régent sous la minorité de Louis XV.
[2] Faux diamants connus sous le nom de *Cailloux d'Alençon*.

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, *op. cit*., p. 33-34. En 1808, la moralité de la fable constituait un commentaire évident des récents événements d'Espagne.

1808

EVE, dit DÉMAILLOT

LE CŒUR HUMAIN

L'homme s'est arrogé de singuliers droits;
Il prétend être libre et despote à la fois:
Tout le monde frémit au seul mot d'esclavage!
Et, dès que pour soi seul on veut en faire usage,
Le tyran se découvre et veut dicter ses lois.
Comment concilier deux effets si contraires?
Ce moyen est trouvé; le ciel nous en fit don:
Comme, pour aliments, ils n'ont que des chimères,
C'est de mettre sans cesse entre eux deux la raison.

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, à Paris, chez Delaunay, Chaumerot, libraires, Palais Royal, 1814, p. 42. D'après l'auteur, ce poème aurait été composé dans une cellule de la Conciergerie où il avait été transféré de Sainte-Pélagie pour interrogatoire, et envoyé par bravade au préfet de Police, Dubois, et au conseiller d'Etat Réal.

Eve, dit Démaillot (Dôle, 1747 – Paris, 1814), comédien, journaliste et littérateur, fut l'auteur de l'opéra-comique *Madame Angot ou La Poissarde parvenue* (1796) et de diverses pièces ayant pour héroïne ce personnage. Agent du Comité de Salut Public en 1794, il fut emprisonné lors de la réaction thermidorienne. Il fut arrêté le 8 juin 1808 comme suspect de participation à la première conspiration du général Malet (qualifiée par Fouché de «conspiration des conjectures») et resta emprisonné pendant tout le reste de l'Empire.

1808

Louis-François JAUFFRET

LE LOUP, LE RENARD ET LE CHIEN
Fable

Empressé de revoir les forets, sa patrie,
Et peu jaloux de vivre avec le genre humain,
Certain loup s'échappa d'une ménagerie,
Et des bois reprit le chemin.
Il avait, à travers les barreaux de sa grille
Entendu maints docteurs (il s'en souvenait bien)
Soutenir que le Loup, le Renard et le Chien,
Sont des animaux formant une même famille.
De cette découverte il veut à ses parents
Faire une prompte confidence,
Et former avec eux une étroite alliance,
Dont les Dieux seraient les garants.
En arpentant les bois, au lever de l'aurore,
Il voit un Chien, tout jeune encore,
Qui courrait après un Renard.
Sire Loup s'en approche, et d'un ton papelard,
Que faites-vous? dit-il; quelle erreur est la votre!
Au nom de Jupiter, arrêtez l'un et l'autre!
D'une paix générale le jour a lui.
Je puis vous en donner des nouvelles certaines.
Nos races n'en font qu'une; on le sait aujourd'hui;
Et c'est le même sang qui coule dans nos veines;
De nos mœurs, et surtout des climats différents,
Peut-être la longue influence
Altéra de nos traits l'exacte ressemblance;
Mais en sommes-nous moins parents?
La nature a parlé. L'expérience prouve
Que le Chien peut avoir des enfants d'une Louve.
Resserrons donc, ici, des nœuds sacrés et doux:
De l'instinct fraternel respectons la puissance;
Et qu'entre eux, Chiens, Renards, et Loups,

Vivent en bonne intelligence.
A ces titres de parenté,
Qu'il ne peut, au fond, méconnaître,
Le jeune chien s'émeut de sensibilité
Et pense qu'ici bas la céleste bonté
Va tout à coup faire renaître
L'âge d'or qu'on a tant vanté.
On lui donne un repas. L'honnêteté demande,
Exige même qu'il le rende.
Il le rend. Les cousins viennent secrètement
Avec lui, vers le soir, faire un souper charmant.
Qui l'eut cru! le matin, dans la fête alarmée,
Du trépas d'un oison la nouvelle est semée.
A quelque temps de là, les cousins, de nouveau,
Visitent leur parent, qui, de bon cœur, les traite.
Autre rumeur. Le jour qui suivit cette fête,
Le berger s'aperçoit qu'il manque à son troupeau
Un agneau.
Le Chien, dès ce moment, quoique bonne personne,
Pense à ses deux cousins, dans son cœur les soupçonne.
Les guette une autre fois, et les prend sr le fait,
L'un saignant un mouton, l'autre un jeune poulet.
Ah! monstres, leur dit-il, qu'à jamais je renie,
Vous pouvez jusque-là pousser la barbarie!
Fuyez, retournez dans vos bois:
C'est en vain que du sang vous revendiquez les droits,
Je romps le traité qui nous lie;
Et pour trancher ici des discours superflus,
Vous êtes des brigands, je ne vous connais plus.

Fables nouvelles dédiées à Son Altesse Royale Madame, Duchesse d'Angoulême, par M. Jauffret, Paris, chez Marandan, Libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9, 1815, I, p. 196 – 198.

Dans sa dédicace, l'auteur laissa entendre en ces termes que certaines des poésies qu'il publiait alors avaient été composées sous l'Empire:

Quand d'autres briguaient les honneurs,
Moi, je cherchais la solitude.
Là, sous les traits des loups, destructeurs de troupeaux,

Je peignais les tyrans auteurs de tous nos maux;
Sous les traits des renards, ceux qui flattaient les crimes;
Et sous l'emblème des agneaux,
Je représentais les crimes (p. III – IV).

En réalité, seule cette fable pourrait avoir été composée sous l'Empire, quand Napoléon ruina les espoirs qu'avait fait naître le traité de Tilsitt par diverses agressions comme celles commises contre le Portugal et l'Espagne.

Louis François Jauffret (Laroque-Brussane, Var, 1770 – Marseille, 1840) fut un homme de lettres prolixe. Son *histoire impartiale du procès de Louis XVI, ci-devant roi des Français* (1792-1793) connut un grand succès. Légataire des manuscrits de son ami Florian (exécuté sous la Terreur) il en publia les Fables en 1800.

1808

J. B. P. DALBAN

LE MONASTÈRE
DE LA GRANDE CHARTREUSE
Élégie

Quel est ce monument dont le faîte orgueilleux
S'élève au fond des bois, solitaire comme eux?
J'avance, et par degrés la forêt moins obscure,
Dont l'Automne orageux fait tomber la parure,
Me laisse entrevoir… Ah! déjà j'aperçois
La tour qui de l'airain fait entendre sa voix;
Les cellules aussi, réduits du Monastère,
Régnant autour du temple ouvert à la prière.
Eh quoi! c'est donc ici que des mortels pieux,
S'exilant de la terre, ont approché des cieux.
Hélas! ils n'y sont plus! Un orage du monde,
Qu'ils croyaient oublier dans une paix profonde,
Grondant sur ces hauteurs chassa leurs habitants.

Malheureux! ah! depuis qu'ils ont quitté ces champs
L'Automne rigoureux vingt fois les décolore,
Et moi, dans ce désert, moi je les cherche encore!
L'air pur de ces coteaux et le calme enchanteur
Dont le baume ci-doux se répand dans mon cœur,
N'est pas le seul attrait dont le pouvoir m'attire;
J'entends une autre voix; elle semble me dire:
«La pénitence encore habite dans ces lieux,
Ils te parleront d'elle, approche.» Hommes pieux!
Une ombre de vous-même enchante vos retraites.

Que j'aime à parcourir ces ruines muettes
Dont la voix entendue au cœur religieux,
Seule, interrompt parfois le deuil silencieux!
Je n'erre donc pas seule au fond de ces allées,

Dont le vent fait gémir les branches effeuillées?
Ce cloitre est habité, dont les obscurs détours
Au chemin que j'ai fait me ramène toujours?
Que dis-je?... Le voilà l'asile inévitable
Où de saints descendait un peuple vénérable.
Lui seul est habité: soumise aux lois du sort,
Là, la destruction a respecté la Mort.
D'oubli, de vétusté, ce monument succombe,
Et ce funeste asile est toujours une tombe.
Source de rêverie et de long souvenir,
Une nymphe des eaux s'y vient entretenir,
Et roule tristement ses flots mélancoliques
Où des morts oubliés ont cessé les cantiques.

Mais l'airain retentit! Nul n'entend ses accents!
Nul ici ne s'émeut à cette voix du temps!
C'est moi seul qu'à présent dans ces vides demeures
Sur des tombeaux ouverts presse le poids des heures.
A ce triste penser, douloureux sentiment
Que nourrit de l'horloge un long frémissement,
Je m'éloigne rêveur au sein du Monastère.

L'asile où, méprisant une règle vulgaire,
Des frères de leur mort quelquefois écartés,
Par delà de la retraite et les austérités,
Se perdaient dans leur Dieu, de fervents solitaires,
La cellule toujours pleine de doux mystères
S'offre devant mes pas. Je n'y vois plus la croix,
L'eau sainte, le missel de l'ermite des bois;
Mais ce mur d'un patron étale encore l'image.
Ah! l'humble adorateur d'un Bruno, d'un Pélage,
Quand sa dévotion implorait leur appui,
Souvent priait le saint, tourmenté comme lui,
Qui connut ses erreurs et leur dut sa victoire.
Peut-être dans ses traits lis-je l'obscure histoire
Du fils que la cellule a perdu pour jamais?
Son histoire!... Qui peut pénétrer ses secrets?
Hélas! le plus heureux a connu tan de peines!
C'était peut-être un grand, transfuge de ses chaînes,
Qui vint ici prier et mourir: quelquefois
La bure, de la pourpre a secouru les rois,
Peut-être un Abélard, une vierge paisible;
Dieu seul toucha son cœur, seul la trouva sensible;

Le Jour elle priait, et la Nuit, dans son cours,
Ne roulait que les chants de ses pures amours.
Longtemps on entendit cette autre Philomèle
S'annoncer les beaux jours d'une terre nouvelle.
Enfin, l'Ange de paix lui répondant des cieux,
On ne l'entendit plus: la Mort ferma ses yeux.

O paisible trépas! Inaltérable vie!
Vous, dont la solitude enfermait la patrie,
Les amours, tout l'espoir; quels regrets éternels!
Quand, vous forçant pour elle à des adieux cruels,
Il fallut délaisser, perdre à jamais de vue
Et la vie espérée et la tombe attendue.
Ces lieux que vous aimiez, quoi? ne plus les revoir!
N'entendre plus la cloche ou de l'aube ou du soir!
S'exiler sans aïeux de cette antique race
Dont dix siècles peut-être honorèrent la trace!
Mais plus que l'habitude et vos engagements
Vous écoutiez encore de secrets sentiments.
Ces êtres jadis chers, cet époux, cette épouse
Sur vous des voiles saints jetant l'ombre jalouse,
Qui firent vos destins, dont vous trompez les vœux,
De vous voir fixés, ils moururent heureux;
Ils erraient quelquefois sous ces espaces sombres;
Où faut-il maintenant que vous cherchent leurs ombres?

Si mon luth, confident de vos longues douleurs,
Ainsi qu'il en gémit, pouvait toucher les cœurs,
Bientôt vous reverriez le lointain Monastère.
Un jour quelque avocat du simple solitaire
A recouvrer les champs créés par vos labeurs
Fera parler vos droits, je vais parler vos pleurs.
Où veut-on que votre âme, en peines si féconde,
Porte l'amer dégoût qu'elle nourrit du monde?
Car en vain la raison s'armerait contre lui,
Le plaisir même, hélas! nous condamne à l'ennui.
Du bonheur fugitif abordez la demeure;
Voyez autour de nous chaque jour, à chaque heure,
La Vérité frappant des yeux désenchantés,
Eveiller la tristesse au sein des Voluptés.
Celui-ci s'avançait et crédule et sensible,
Tout le trompe, il gémit; d'une pente invincible,
Tant de douleur l'égare autour des bois, des eaux;

Il cherche, il est heureux s'il peut cacher ses maux.
Cet autre, même avant d'apprécier la vie,
Par instinct s'abandonne à la mélancolie,
Croît, dérobant à tous son obscurité.
Et de ce siècle heureux ce savoir si vanté
Pour tant d'infortunés n'a fait que des ruines.

Ah! jadis le front ceint d'auréoles divines,
La Piété rêveuse et portant sur ces monts
L'humble mais triste oubli d'injurieux affronts,
A soulager nos maux fut plus industrieuse.
Nos crimes l'exilaient sur la roche orageuse,
Il fallut l'arracher aux landes, aux frimas:
A vaincre un sol rebelle elle occupa ses bras;
S'attachait au rocher, de ses mains pénitentes
Etreignait à plaisir des ronces déchirantes;
Se vengeait, en livrant à ses persécuteurs,
Pour prix de son exil la terre de ses pleurs.
L'or germa sous ses pas dans des sillons arides.
Elle étendit au loin de vastes Thébaïdes;
De sons harmonieux peupla les airs muets.
Dans les bois souriant à de nouveaux attraits,
Dans les vallons ouvrit l'ombre à la rêverie,
Un ciel à l'Espérance, au pauvre une patrie,
Et loin dans l'avenir, guidant l'homme aux déserts,
Endormit sa tristesse et charma l'univers.

Poésies diverses et pièces de théâtre par J.-B. P. Dalban, à Paris, chez Ponthieu, libraire au Palais-Royal, Delaunay, libraire au Palais-Royal, A. Eymerye, libraire, rue Mazarine, n° 30, 1824, p. 28 – 33.

Sous l'allure d'une songerie romantique sur les ruines d'un monastère, cette élégie constitue en fait une critique de la politique napoléonienne envers les ordres religieux qui (sauf exceptions, comme pour les souers de charité ainsi que les trappistes du Mont Genièvre, dont le monastère constituait un utile refuge pour l'armée) étaient proscrits de l'empire (cf. Claude Langlois, «Ordres religieux» in *Dictionnaire Napoléon sous la direction de Jean Tulard*, Paris, Fayard, 987, p. 1268-1272.)

Pierre Jean-Baptiste Dalban(1784-1864) fut l'auteur de nombreuses tragédies.

Fin 1808-début 1809

ANONYME

NAPOLEON A ENFIN PASSE L'ACHÉRON….

Napoléon a enfin passé l'Achéron!…
C'est du moins ce que l'on publie
Dans ce cas, mon pauvre Pluton,
C'en est fait de ta dynastie

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, n° 19 (juin 1820) p. 21: «le bruit se répandit qu'il [Napoléon] avait été tué en Espagne. On fit à ce sujet le quatrain suivant…»

1808

Chanoine Humblet

ÉMANCIPATION OU LIBERTÉ PREMEDITÉE
DE L'EMPIRE DU CROISSANT

Chrétien, tour à tour, Athée et Musulman,
(Quoique bien chancelant aujourd'hui sur son trône),
Pour donner plus de lustre à sa double couronne,
Suivant de son cœur l'irrésistible élan,
Que ne peut pas sur nous la tendre humanité!!!
Par un coup éclatant, que le *Trajan* prépare
Aux peuples *sous les fers* de l'Empire Ottman,
Il cherche à réunir *les perles* du Turban
Aux modestes *Onyx* de la Sainte Thiare
En lui rendant *la liberté!!!*

La Convention de Cintra… op. cit., p. 46.

Le chanoine Humblet dénonce dans ces vers l'attitude favorable à l'Empire ottoman de Napoléon qui, par le traité de Tilsit, s'était engagé «à intervenir comme médiateur entre les Russes et les Turcs» et devait, en cas d'échec, agir conjointement avec le tsar Alexandre Ier «pour enlever aux Ottomans leur domination sur l'Europe balkanique. En fait, Napoléon Ier n'entreprit rien contre ceux-ci», alors que les Russes soutinrent les Serbes et les Moldaves dans leur lutte contre les Turcs. (Robert Mantran, «Les débuts de la question d'Orient (1774-1839) in Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1989, p. 433.)

1808 ou 1809

PERCEVAL – DESCHENES

JE CHANTE CE HÉROS DONT LA HAUTE FORTUNE…

Je chante ce héros dont la haute fortune,
Ayant conquis la terre, ira prendre la lune;
Et de là, s'élançant au-delà de Syrius,
S'élever si haut qu'on ne le verra plus.

Ce «début de poème épique» fut publié dans *L'Echo des Salons de Paris depuis la Restauration…, op. cit.*, tome premier, p. 100, où il est indiqué qu'«un homme d'esprit avait commencé, il y a quelques temps, un poème épique sur Buonaparte. Il n'avait fait que les quatre premiers vers, qu'il récitait tout bas à ses amis, en leur recommandant le silence, parce que, disait-il, ils sentent la paille fraiche.»

Ce texte fut repris dans *Anecdotes inédites ou peu connues sur Napoléon Bonaparte, Contenant beaucoup de Faits qui ont échappé à ses historiens, et les traits les plus propres à caractériser ce personnage singulier et extraordinaire, dont l'ambition, exaspérée par les succès, faillit bouleverser l'Europe entière, par L. B.*, à Paris, chez Tiger, imprimeur-libraire au Petit Pont, n° 10, au pilier littéraire, s. d. [1822], p. 43, avec cette présentation: «à l'époque où Napoléon était à l'apogée de ses triomphes, un homme d'esprit qui n'était ni un de ses amis ni un de ses admirateurs, commença un poème épique sur cet illustre conquérant. Il n'avait fait que les quatre premiers vers, qu'il récitait tout bas à ses amis, parce que, disait-il, ils sentent la paille fraiche» (p. 42 – 43). L'auteur est identifié par Auguste de Labouisse - Rochefort in *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826) ou Mémoires politiques et littéraires*, Toulouse, imprimerie d'Aug. de Labouisse – Rochefort, hôtel de Castellane, Paris, Poirée, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, 2, 1847, tome 8, p. 605. Dans une note p. 605 – 606

du même volume, de Labouisse-Rochefort précise que l'auteur est M. Perceval – Deschènes, auteur également «de fables satiriques pleines d'allusions très hardies».

Nous ne sommes pas parvenu à déterminer qui fut Perceval-Deschènes, qui pourrait d'ailleurs être Jean-Marc Parseval-Deschènes (cf. infra, p. 539).

1808 ou 1809

CHEVALIER DE BOUFFLERS

DÉDAIGNER D'ENCENSER UN CORSE AMBITIEUX…

Dédaigner d'encenser un Corse ambitieux,
C'est te rendre immortel par un noble silence.

Extrait d'une épitre inédite du chevalier de Boufflers «à Delille que Joséphine voulait engager à chanter les louanges de Napoléon, alors au faîte de sa gloire». Ce texte est cité par de Labouisse-Rochefort, *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826) ou Mémoires politiques et littéraires,* tome VII, p. 625.

Le chevalier de Boufflers (né à Lunéville en 1737 selon les uns, à Nancy en 1738, selon les autres – mort à Paris en 1815), filleul et protégé du roi Stanislas de Pologne, jouit durant toute sa vie d'une excellente réputation d'homme de lettres et avait été élu membre de l'Académie française en 1788.

1809 (janvier)

Chanoine HUMBLET

TON PERFIDE EMPEREUR, DIS-TU, VAUT SON POIDS D'OR…

Ton perfide *Empereur*, dis-tu, vaut son poids d'or;
Plaisant Badaud, comment oses-tu le prétendre?
Quand en nous rappelant son plus beau fait, encor
A peine vaudrait-il la corde pour le pendre,
Oui, malgré toi, la France en convient en secret,
Dès longtemps elle fait ses vœux à cet effet:
Et qui sait, oui, qui sait, pour terminer en *anvre*,
Si le champ bienheureux qui porterait le chanvre,
N'aurait pas du regret de sa production,
En voyant accrocher *ton Grand Napoléon!*
Dont les atrocités, que l'Enfer même abhorre,
Changent en pleurs de sang les doux pleurs de l'Aurore.
Quoi! tu nommes *Empereur* le premier des fripons,
Seul couvert de forfaits de mille autres Nérons!!!
Ah! peux-tu, sans rougir, oui, peux-tu le prétendre,
Qu'un être aussi cruel vaille son pesant d'or,
Quand en nous rappelant son plus beau fait, encor
A peine vaudrait-il la corde pour le pendre.

«Poésies périodiques sur divers sujets», in [chanoine HUMBLET], *La Convention de Cintra…*, *op. cit.*, p. 43 – 44.

Cette composition constitue une réponse du chanoine Humblet aux vers trouvés, «au jour anniversaire de la naissance de Napoléon […] aux portes du palais des Tuileries» publiés *supra* («L'Empereur vaut son pesant d'or…», 1808, 15 août).

1809 (janvier)

Chanoine HUMBERT

MÉTAMORPHOSE
ET EFFET DU *CORDON D'HORREUR*
DONT *LADITE ENTREVUE*
EST UNE PREUVE BIEN SENSIBLE
ET LE SECOND TOME DE CELLE DE TILSIT

Oui, je l'avais prédit que ce *fatal cordon*,
Exécrable *tissu* de forfaits et de crimes,
Et dont le seul aspect me fait frémir d'horreur,
Tissu qu'on ose hélas! nommer *cordon d'honneur,*
(Peste à qui n'en croit pas à la Métempsycose,)
Ferait, en culbutant et son bon sens, sa raison,
Par un étrange effet de la métamorphose,
A la fin, d'Alexandre un vrai Napoléon!!!

«Poésies périodiques sur divers sujets», in *La Convention de Cintra…*, *op. cit.*, p. 44 – 45.

1809 (janvier)

Chanoine HUMBLET

ÉPITAPHE PROVISIONNEL D'UN PRÉTENDU GRAND HOMME

Passant, au lieu de gire, entre ces deux poteaux,
Pour prix de ses hauts faits, fut ainsi suspendu
Le Roi, le Musulman, le Pontife de Rome,
L'Empereur, le Consul, le Héros prétendu,
Le prétendu *grand'Homme!!!*
Qui, malgré tant d'éclat, malgré tant de noblesse,
De talents, de vertus, et de traits de prouesse,
Devait enfin servir de pâture aux corbeaux,
Et que, *là bas*, surtout, les vautours infernaux,
Mégère et ses serpents, et le peuple cornu,
(Ami, qui que tu sois, non, ne t'en effarouche)
Eussent avec bien du regret perdu:
A ses traits, à sa taille, à son regard farouche,
Non tu ne peux le méconnaître,
C'est l'enfer qui lui donne l'être,
Et la main qui le frappe, ici le lui remet:
En disciple de Mahomet,
Vivant, en plus d'un cas, il s'en est rapproché,
Et mort, si comme lui, dans un riche tombeau,
Le trop maudit foudre de guerre
Eut, en dépit du sort, de même été niché,
Et, conduit avec pompe, en un brillant caveau,
Penses-tu qu'entre le ciel et la terre,
Par un second prodige, un miracle nouveau,
Tel celui du Prophète, il eut resté perché? …
Non, non… non, sois en sûr, l'honneur en était dû,
Pas au tombeau, mais à *l'individu.*

«Poésies périodiques sur divers sujets», in *La Convention de Cintra…*, *op. cit.*, p. 45.

1809 (février)

Victor Alexandre Chrétien LE PLAT DU REMPLE [?]

JE PERSISTE
[fragment]

Attaquer *Bonaparte*! ah! c'est un si bon homme!
Garat en fait l'éloge en cent endroits divers
BOILEAU

«Eh bien! ces beaux discours, ces sermons ampoulés,
«Ces satiriques vers d'épithètes enflés,
«Ces portraits, ces chansons, ces histoires, ces contes,
«Ignorés du héros, et des ducs et des comtes,
«Chez l'épicier bientôt en cornets arrondis,
«Au poivre, à la cannelle, iront servir d'habits;
«Tandis que, de Son vol soutenant la durée,
«Notre Majesté corse, obéie, honorée,
«Des trônes décrépits dévore le déclin,
«Des trésors de l'Europe augmente Son butin,
«Et fait, sans nul effort, sur un quart de ce monde
«Asseoir le sceptre en main sa parenté féconde.
«De Ses constants succès le cours prodigieux
«De votre verve enfin amortira les feux:
«Quand l'Espagne succombe, et que de la Russie
«La fierté passagère est plus que radoucie,
«Du haut de votre Pinde, écrivailleur altier,
«Sur les feuillets légers d'un obstiné papier
«Répandrez-vous encore les torrents d'une bile,
«Coupable, assurément, mais surtout inutile?
«Avec *Charle* et ses fils vous pourriez bien, je croi [sic],
«Du maître européen subir l'aimable loi:
«Abdiquez donc comme eux, et, sujet du Parnasse,
«Plus que les souverains ne soyez pas tenace.
«Je vois par ce discours que votre esprit touché
«A ses égarements est près d'être arraché:

«Allons, quelques efforts! dans la meilleure voie
«De demain au plus tard que le ciel vous revoie;
«Et qu'une ode polie, ou quelque madrigal,
«Célèbre ce retour à l'ordre impérial.
«Ainsi votre faiblesse, avec art expiée,
«Par le prince indulgent pourrait-être oubliée;
«Etre sans doute sur vous, Sa généreuse main
«Daignerait… Que sait-on, du soir au lendemain
«On est élu préfet, baron, général même;
«Ou, ce qui de nos jours fait le bonheur suprême;
«Tel se lève indigent qui le soir bien renté
«Vante de l'empereur la libéralité:
«Ce grand chœur des bienfaits toujours fit Ses délices.
«Il paie au prix de l'or les plus légers services.
«A de tels arguments si vous demeurez sourd,
«Je vous crois un peu fou, et vous le dis tout court.»
Ma foi, de *Neufchâteau* l'éloquence connue
Se reproduit ici, sans fard et toute nue.
J'avais cru, j'en conviens, sans crainte de trébucher
Quiconque sur ses pas tenterait de marcher;
Mais ce siècle est en tout le siècle des merveilles,
Et, tandis qu'un héros de vertus non pareilles
Etonne tout à tour et charme l'univers,
Dans une longue prose ou dans d'éternels vers,
Les *Arnault*, les *Cuvier*, héros d'une autre espèce,
Epuisent à l'envi les charmes du Permesse.
Leur morne idolâtrie est fort peu de notre goût;
Ma raison, mon honneur, et, s'il faut dire tout,
Ma santé, mon plaisir, veulent que sans relâche
Je poursuive le monstre, aussi cruel que lâche,
Par la Corse vomi sur nos malheureux bords.
«Ce monstre, dira-t-on, se rit de vos efforts;
«Peuvent-ils ébranler Sa solide puissance?»
- Cette prétention passe notre espérance;
La rime en aucun temps a-t-elle du canon
Encloué la lumière et fait taire le son?
Il est vrai; cependant que les fils du Parnasse,
Rivaux de dignité, de vigueur et d'audace,
Sur l'oppresseur commun, de leurs sonores voix,
Dirigent, quelque jour, les foudres à la fois;
Et l'oppresseur commun, de son artillerie
Invoquant, mais en vain, la puissance flétrie,
Verra si le fer seul, des droits d'un souverain

Est le gage constant, l'appui le plus certain.
Au reste, prosateurs et rimeurs mes confrères
Peuvent sans se lasser, de phrases mercenaires
Saturer le brigand qu'ils nomment empereur:
J'aime la liberté, même pour le flatteur;
Pourvu qu'au nom du droit qu'à tout autre j'alloue,
Je puisse mépriser ce que le flatteur loue.
Ma raison, je l'ai dit, m'en prescrit le devoir:
Faut-il avoir des yeux et ne jamais y voir?
Au sortir du berceau, pour unique science,
Un barbare idiome attriste notre enfance;
Nous savons accorder l'adjectif et le nom,
Surmonter les écueils du verbe et du pronom;
Raconter les hauts faits de la Grèce et de Rome:
Nous ignorons, hélas! la science de l'homme.

[…]

Dans mes conclusions, moins diffus que *Merlin* (4),
Mais peut-être plus clair, par mon constant refrain
Je vais de ce discours déduire la morale,
Qu'on devine déjà sans qu'au long je l'étale.
Tandis que *Napoléon* et Ses valets dorés
Souilleront et le trône et ses sanglants degrés,
Je jure à cette horde une guerre sans trêve;
Je jure que ma plume, et s'il le faut, mon glaive,
Poursuivront sans repos l'opprobre couronné,
Devant qui tant de fois *Garat* (5) s'est prosterné;
Et si le sort longtemps soutient ce dieu d'argile,
Moi, je veux à ce dieu longtemps être indocile.

(4) *Merlin*, d'abord enfant de chœur à Douai où il sut se rendre agréable aux moines; depuis, leur avocat; quelque temps après, à l'assemblée constituante, provocateur infatigable de suppressions; à la convention, auteur de la loi des suspects, ainsi que de celle sur l'organisation du tribunal révolutionnaire; ensuite ministre archi-républicain de la police et de la justice, remplaçant *Barthélemy,* aujourd'hui chevalier patenté, l'un des commandants de la légion d'honneur, conseiller d'Etat, procureur général impérial, à la cour de cassation, et comme tel, Baron en perspective, moyennant dix ans d'exercice de cette charge. On présume que ce législateur expérimenté aura aidé S. E. le Ministre Président de la section de législation au conseil d'Etat, le comte *Treihard,* également républicain ex-directeur, à rédiger le bénin décret du 6 Avril 1809 sur la manière de fusiller et de piller tout individu tirant son origine d'un pays subjugué par le Corse, et vivant ailleurs. Voyez ce grand ouvrage dans le Moniteur

du 7 Avril, non pas 1793, mais 1809. Aussi la même année a-t-elle vu se transformer ce *Merlin* en comte.

(5) Sans doute qu'on n'attend pas ici l'énumération de toutes les belles choses adressées au Corse par ce comte-sénateur républicain. Ses plus récentes adorations se trouvent consignées dans le Moniteur du 7 février 1809. Sera-ce le cas de le dire? Finis coronat opus.

Les Voilà. Deuxième partie, à Londres, de l'imprimerie de John Dean; à Paris, chez les Marchands de nouveautés, 1815, p. 75 – 79 (vers 1 – 84) et p. 84 – 85 (vers 189 – 200). *Les voilà* fut également publié en 1815 à Amsterdam chez C. G. Suelke, (2 vols). Nous ignorons quelle édition vit le jour la première.

Dans la *Première partie* de *Les voilà*(également à Londres, de l'imprimerie de John Dean; à Paris, chez les Marchands de nouveautés, 1815), les éditeurs de l'ouvrage précisaient dans un «avis»:
«Pendant dix ans, les pièces qui forment ce recueil ont en secret passé sous bien des yeux. Dans nos voyages, nous avons eu l'occasion d'en voir diverses copies en Italie, en Allemagne, et même en Angleterre.
Il est nécessaire aujourd'hui de se rappeler la frayeur sans bornes que le principal héros de ces vers répandait d'un bout de l'Europe à l'autre, pour concevoir que, parmi tant d'opprimés, parmi tant d'amis de la liberté, aucun individu n'ait eu assez de hardiesse, ou de moyens, pour faire imprimer un ouvrage qui dévoilait la faiblesse réelle de l'oppresseur.
Mais comment se fait-il que depuis la chute du colosse, personne encore ne se soit empressé à mettre au jour une collection de portraits, dont même les plus subalternes appartiennent à l'histoire de nos malheurs?
Se serait-on reposé de ce soin sur l'auteur lui-même, qui peut-être est trop en vue, ou surchargé d'autres occupations, ou qui même n'est plus au milieu de nous. Ou bien, pouvant avec facilité publier à présent son ouvrage, dédaignerait-il de faire entendre de nouveau, et dans des jours de sécurité, une voix qui avait tonné avec tant de persévérance au milieu des plus grands dangers?
[…]
Au risque de rencontrer des concurrents plus voisins de la source, et propriétaires de manuscrits plus exacts, quelques amateurs qui s'étaient communiqué leurs copies, ont donné leurs soins à une édition que sans doute ils n'osent pas regarder comme la meilleure possible, mais qui pourra la provoquer, en attirant l'attention de ceux qui posséderaient un recueil ou plus complet, ou plus correct.» (pages non numérotées correspondant aux deux premières de l'ouvrage).

Cet auteur auquel les éditeurs font allusion de façon si sibylline pourrait être, selon Google livres, Victor Alexandre Chrétien Le Plat du Temple, qui publia en

1807 un *Virgile en France, poème héroïcomique* (Bruxelles, Weissembruch). Cette indication est portée au crayon, de façon erronée ou tout du moins lacunaire, sur l'un des exemplaires mis en ligne par ce site sous la forme «by Victor Alexander Christ» sur l'exemplaire conservé par la bibliothèque de la Columbia University. Les autres exemplaires mis à disposition du public ne portent pas ce type de renseignement et Google Livres ne précise pas les sources qui lui permettent une telle attribution.

1809 (mars)

DURONCERAY

LA PAIX AVEC TOUT LE MONDE
chanson morale

AIR: *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Pax vobiscum, enfants de Dieu!
C'est le discours d'un bon apôtre,
A ses frères dans le saint lieu:
Un tel refrain n'est point le nôtre;
Sur le bonheur du genre humain,
Amis, notre bonheur se fonde;
En chœur, et le verre à la main,
Chantons: paix avec tout le monde.

Comme un chat avec la souris,
J'ai vu Damis, avec adresse,
Faire la guerre à vingt maris
Pour conquérir une maîtresse;
Mais nous, amis de la raison,
Nous répéterons à la ronde:
Que chacun, maître en sa maison,
Reste en paix avec tout le monde.

Egaré par un zèle ardent,
Quand Zoïle, sous sa férule,
Tient certains rimeurs imprudents;
Ah! comme il frappe sans scrupule!
Consultons mieux nos intérêts:
Que lui seul frappe, peste ou gronde;
Pour nous, nous désirons jamais
Que la paix avec tout le monde.

Assommez-nous de méchants vers,
Petits rimeurs impitoyables;
Midas, jugez tout de travers:
Femmes, chez vous soyez des diables!
Nous ne voulons rien condamner,
En dépit du censeur qui fronde;
Le sage, prêt à pardonner,
Vit en paix avec tout le monde.

Harpaginet, de tes aïeux
Porte encore les habits de bure;
Sois fourbe, avare, astucieux,
Va! ne crains plus que j'en murmure.
Que dis-je? ô ciel! quel changement!
Censeurs, que ce trait vous confonde!
Gratis, il a prêté… serment
D'être en paix avec tout le monde.

Que votre sang ne coule plus,
Habitants des deux hémisphères;
Au sein des plaisirs, des vertus,
Il est si doux de vivre en frères!
Vainement l'implacable Mars
Vous dispute la terre el l'onde,
Lorsque le plus grand des Césars
Veut la paix avec tout le monde.

Journal des Arts, des Sciences, de Littérature et de Politique, 6 mars 1809, p. 44-45.

Malgré les deux vers de la fin du poème, qui excluent Napoléon de toute responsabilité, les allusions au fait de laisser chacun maître chez soi, aux rimailleurs va-t-en guerre et à l'attention de la censure sont autant d'indices que cette chanson pacifiste constitue une critique «soft» de la politique napoléonienne.

L'auteur, Pierre Lagneau Duronceray (1774-183?) avait été, avant la Révolution, membre de la Congrégation des Oratoriens. Avocat à Paris, il fut défenseur officieux au tribunal révolutionnaire. Il a laissé de nombreuses œuvres, dont le *Développement des principes et des lois qui servent de garantie aux défenseurs officieux des accusés dans l'exercice de leur ministère* (1799) et publia les *Tablettes philosophiques, religieuses et littéraires* (1804).

1809 (avril)

ANONYME

A PIE VII

Fac cum impiis nulla!
Rompez, rompez, tout pacte avec l'impiété!
ATHALIE, A. I Sc. 1

Depuis six mois au moins, mon cher *Pie*,
De causer avec toi la plus pressante envie:
Mais par divers travaux constamment absorbé,
Sous leur faix renaissant j'ai presque succombé.
Tes états envahis, ta défaillante église,
Te donnent moins de soin que ma folle entreprise.
Peut-être l'on-t-a dit que, sans trop consulter
Ce que mes faibles bras parviendraient à porter,
J'ai promis de tracer la peinture fidèle
Des crimes dont nos jours offrent seuls le modèle.
Jadis mon jugement sur l'ogre italien,
(Je souffre fort d'y penser) différa fort du tien;
Piqué de ton erreur et de ta complaisance,
Je me souviens qu'un jour, sans aucune indulgence,
Du Parnasse sur toi je décochai les dards;
On s'arme comme on peut: enfin, à tous hasards,
N'ayant pu l'empêcher, je maudis le voyage
Qui des Parisiens te fit voir le rivage.
Pour mon opinion, à jamais affermi,
Tu ne m'entendras pas, doucereux ennemi,
Rétracter mes discours, affermir ma censure:
Non; mais d'un peu de baume au sein de ta blessure
Je me plais à verser le doux soulagement.
Si ma sévère voix de ton aveuglement
Au Français indigné dénonça la folie,
Ta vertu courageuse à ton sort me rallie.
D'ailleurs, un de tes mots est venu jusqu'à nous,

Qui sous tes étendards doit nous réunir tous.
«De mon prédécesseur ne suivons pas la trace;
«Il vécut, as-tu dit, plein d'une sainte audace,
«Mais lion décrépit, mourut comme un mouton,
«Nous, timide brebis, mourons comme un lion!»
Dans ce beau sentiment l'Europe ainsi que Rome
Retrouve un grand pontife, un grand prince, un grand-homme.
Il fallut peu de jours pour dessiller les yeux
Sur ce brigand cruel, ignare, astucieux,
Que ta facile main avait parfumé d'huile,
Sans laver de Son cœur la fange indélébile.
Jadis lorsque les rois, de la sainte onction
Recevaient aux autels la consécration,
Ils avaient, par l'aveu de la plus simple offense,
Obtenu le pardon du dieu de la vengeance.
Leur front du saint bandeau n'osait se revêtir
Avant d'être marqué du sceau du repentir.
Aux pieds du tribunal où se lave le crime
A-t-on vu S'abaisser ce conquérant sublime?
Quel ministre du ciel a reçu ses aveux?
Qu'eut-il dit: «Tourmenté d'un besoin désastreux,
«Et voulant au pouvoir Me frayer une voie,
«L'honneur et la vertu sont devenus Ma proie;
«J'exilai Mes rivaux… par les plus lâches coups
«J'immolai *Pichegru*… Mon ténébreux courroux
«Doit par d'autres moyens se signaler encore,
«Rien ne peut assouvir l'orgueil qui Me dévore.
«S'il faut charger de fers un pontife égaré,
«Pour prix de ce bandeau dont il M'a décoré,
«Je suis tout prêt: allons, soldats, qu'on M'obéisse!
«*Miollis, Lemarrois*[1], préparez Son supplice.»
Le sceptre des Français une fois usurpé,
D'un plus facile vol on Le vit occupé:
Il voulut sur Son chef de la faible Italie
Placer, au nom de dieu, la couronne avilie.
Caprara, dans ce but lui parut inventé;
Ce flasque cardinal à Milan transplanté
Répéta noblement l'injurieux scandale
Dont Paris avait vu remplir Sa capitale.
Il fallut, pour orner ce triomphe nouveau,
Que Monza déterra le fabuleux anneau[2]

---

[1] Deux généraux qui gouvernent les états du pape au nom de *Bonaparte.*

Qui des vieux rois lombards est appelé couronne,
Et qui depuis longtemps n'avait coiffé personne,
Quand le joujou royal sur l'autel fut placé,
Tel qu'un loup pressé, de soif, de faim, de soif pressé,
Maître *Napoléon* saisit le diadème,
Et le mit brusquement sur son front triste et blême.
On croit qu'en ce moment le larron satisfait
Va rendre grâce au ciel de ce dernier bienfait:
Non; la couronne mise, il dit d'un ton farouche:
«Je la tiens de dieu même, et gare à qui la touche!»
Toi, vicaire de dieu, certes, tu savais bien
Que le drôle mentait, et qu'il n'en était rien.
Enfin, lorsque deux fois des mains sacerdotales
Le Corse eut extorqué les enseignes royales,
Lorsqu'il eut sur Son front fait répandre deux fois
L'huile qu'à Sa bassesse interdisaient les lois,
Par de nouvelles moeurs, du culte qu'Il professe,
A-t-Il su pratiquer le rigide sagesse,
Et, rival de *David* en ses égarements,
Imiter de ce roi les soupirs repentants?
C'est alors qu'abjurant la sainte modestie
Qui de ses premiers pas cacha la perfidie,
Dans Son brutal orgueil, dans Sa lubricité,
Le tigre triomphant ne fut plus arrêté.
D'outrages et d'argent Il charge Ses complices,
Fait de les avilir Ses plus chères délices,
Et Son sceptre levé sur ce troupeau sanglant
Frappe maître et valet, piqueur et chambellan;
Et lorsque, fatigué des plaisirs de l'inceste,
De ses feux insolents Il promène le reste,
Le cynique mouchoir par Sa fureur jeté
N'est jamais sans péril reçu ni rebuté[3].
Mais, je supprime ici de trop vives peintures,
Et ne veux pas rouvrir tes cuisantes blessures.
«Tu pensais, diras-tu, que les plus viles mains
«Pouvaient de l'éternel accomplir les desseins,
«Et des autels sacrés relever la ruine:
«Du bien qui se produit, qu'importe l'origine?»
Par les tiens et par toi mille fois répété

---

[2] Tous les antiquaires s'accordent à dire qu'il n'y a rien de certain sur l'usage qu'on a pu faire de cet anneau, dont les dimensions resserrées ne font aucunement présumer qu'on s'en soit jamais servi comme d'une couronne.

[3] Nous croirions imiter l'indélicatesse de ce soudard , si nous citions le nom des femmes qu'il a déshonorées, maltraitées ou affichées.

Ce futile discours m'a toujours révolté;
Excuse le courroux qui de nouveau m'échappe,
Il faudrait être un dieu pour gourmander un pape;
Mais réponds-moi: jamais le nocturne voleur
Du fanal qui l'accuse aima-t-il la lueur?
Et jamais l'assassin peut-il voir sans détresse
Le fer que l'on aiguise, ou le gibet qu'on dresse?
Au vil usurpateur assis au rang des rois
Que présentaient pourtant l'évangile et ses lois?
Des arrêts foudroyants: éternel anathème
Au prince enorgueilli qui du pouvoir suprême
Sur les peuples courbés aggrave le fardeau!
Ce langage, sans doute, est consolant et beau,
Mais le meurtre et l'orgueil ensanglantent la terre;
Sous les coups prolongés d'une féroce guerre
Les générations succombent en naissant:
Ministres de la paix, votre sévère accent
Poursuivit-il jamais l'auteur de nos désastres?
Dans de plats mandements L'élevant jusqu'aux astres,
Des pontifes vendus célèbrent le héros
Qui du sang des humains verse à plaisir les flots.
Ecoutez ces pasteurs qui, des hommes champêtres
Consolateurs pieux et pacifiques maîtres,
Devraient en adoucir les pénibles travaux,
Et des douces vertus instruire les hameaux;
Du tyran couronné, satellites fidèles,
Vers le champ du carange et ses scènes cruelles
Ils poussent à l'envi l'innocent laboureur,
Le timide berger, peu faits pour tant d'horreur;
Bien plus; des vérités prostituant la chaire,
Et souillant chaque jour leur sacré ministère,
Du code des chrétiens ils font un code affreux,
Ils ordonnent d'aimer un monstre furieux;
Organes complaisants d'un honteux catéchisme
Ils ne prêchent la foi qu'au nom du despotisme.
Faut-il donc s'étonner si le RESTAURATEUR
Qui parut un instant les remettre en honneur,
Avec si peu d'égards traite cette milice
Qui de tout sentiment fit le plein sacrifice?
Toujours de ses mépris le tyran sait couvrir
L'esclave trop facile et trop prompt à servir.
Que ne viens-tu revoir les bords de notre Seine?
Non plus comme un captif que la terreur amène,

Mais comme un voyageur sage et religieux:
Quels spectacles divers attristeraient tes yeux!
Tu verrais que ce culte, objet de tant d'alarmes,
Qui d'apôtres si vifs a suscité les armes,
Compte, hélas! parmi nous peu de vrais sectateurs:
Tu connais leurs discours; tu connais leurs mœurs.
Le prêtre, du pouvoir mendiant son salaire,
Par sa cupidité souille le sanctuaire;
Le bâton pastoral pour prix d'un peu d'encens
Tombe avec déshonneur aux mains des courtisans;
Encore cicatrisés des traits de la luxure,
Fesch d'une double mitre[4] orne sa tête impure,
Et d'un zèle excessif affichant l'âpreté,
D'effronté libertin catholique exalté,
Outré dans le désordre, outré dans le scrupule,
Devient de vil laïque évêque ridicule.
Mais cette hypocrisie a gagné les mondains:
On voit nos grands seigneurs, changés en petits saints,
Fréquenter les autels pour prouver leur noblesse,
Et faire au TIERS-ETAT un peu goûter la messe.
Un sénateur illustre, et d'argent bien fourni,
Doit avec dignité rendre le pain-béni.
La majesté de dieu sans doute est bien flattée
D'entendre le PATER de *Laplace* l'athée.
En plein Institut même on entendit *Garat*
De la religion parler presque en béat;
Par prudence, en effet, de l'empereur son Maître
Il y joignait l'éloge, et plus brillant peut-être.
Si d'exemple si beau on n'était pas touché,
Que par *Frech,* et *Laplace* et *Garat* prêché,
On se sentît encor l'âme un peu trop rebelle,
Il est une autre voie, agréable et nouvelle
Qui fait de la morale un divertissement:
On peut être chrétien, mais poétiquement;
Des préceptes sacrés on apprend le génie,
Les beautés de leur style, et leur mythologie:
D'*Atala*, de *Chactas* l'on suit les pas errants,
Les mystiques amours, les doux raisonnements;
On quitte l'Achéron, les rives du Permesse,
Tous ces dieux échappés du cerveau de la Grèce,
Et, de diables cornus remplissant son esprit,

[4] L'archevêché de Paris et celui de Lyon.

On vend ses romans chers, et le salut s'en suit.
Mais revenons à toi, courageuse victime:
La persécution t'a rendu notre estime;
Fidèles, mécréants, tous admirent dans toi
Le pape vertueux, le prince homme de foi.
Tu n'as pas consenti que ton peuple fidèle
Embrassât du brigand la cause criminelle[5],
Et payât de son sang de féroces exploits;
La sainte humanité dont tu soutins les droits
Vient te remercier de ton noble courage.
Va, tu défendis bien l'honorable héritage
Que la religion déposa dans tes mains.
Entouré des respects et des vœux des humains,
Plus grand dans ta prison que sur le trône même,
D'avance tu jouis de ce bonheur suprême
Qui d'un prix éternel doit payer tes vertus.
Détourne tes regards d'un pays où tu n'es plus:
Fixe les vers le ciel, c'est là qu'est ta patrie;
C'est là que l'innocent brave la tyrannie,
Et là réside aussi ce juge dont la voix
Nous a promis un jour d'interroger les rois.

Les voilà. Deuxième partie, op. cit., p. 87 - 97.

[5] Un des principaux griefs de *Bonaparte* contre le pape est le refus qu'a fait ce dernier de la conscription militaire dans ses états.

1809 (avril)

V. VASTEY

SATIRE

Homme, rentre en toi-même et dompte ton orgueil!
Ne vois-tu pas la main qui creuse ton cercueil!
Imprudent, où cours-tu? qui te pousse à ta perte?
Arrête, un pas encor, et ta tombe est ouverte;
La terre t'engloutit et dévore son roi…
Mais l'instant où je parle est déjà loin de moi.
Rien ne peut-il combler cet abîme effroyable,
Ni changer, des destins, l'arrêt irrévocable!
Etre né pour un jour, tyran chargé de fers,
Réponds: Dieu pour toi seul forma-t-il l'univers?
Pour réjouir tes yeux, lança-t-il dans l'espace,
Ces globes inconnus que règle ton audace!
Tu veux à tes calculs assujettir leurs cours;
Eh! connais-tu, dis-moi, le nombre de tes jours?
Tu te lèves; ce soir, reverras-tu ta couche?
Crains de rentrer chez toi, la parque à l'œil farouche
Peut-être a, d'un seul coup, dépeuplé ta maison.
Un malade soupire après sa guérison.
L'insensé! pense-t-il retourner en arrière?
Quand est-on à couvert de la faux meurtrière?
Je quitte mon ami, je lui serre la main:
Adieu, lui dis-je, adieu, je te verrai demain.
Vain espoir! Sous son toit j'arrive avec l'aurore:
Où donc est mon ami: sommeille-t-il encore?
Qu'entends-je? des sanglots… Que fait-il? Il n'est plus!
Brusquement chez les morts ses mânes descendus
Y devancent mes pas, et m'y gardent ma place.
Du trait qui fend les airs, l'œil ne voit pas la trace;
Passagers sur ses bords, rien ne reste de nous.
Humains, incessamment la mort plane sur vous;
Vos dangers sont communs, votre sort est le même:

Tels Ulysse et les siens vivaient chez Polyphème.
Le monstre en dévorait quelques uns chaque jour.
Atropos, à son gré, nous surprend tour à tour:
En détail, son ciseau mutile la nature;
Le monde tout entier deviendra sa pâture.
Malheureux! nous marchons sur nos propres tombeaux.
Ce gobe, composé de débris, de lambeaux,
De la destruction nous présente l'image.
Aux âges accomplis, succède un nouvel âge:
Hier encor, hier existaient nos aïeux;
Nous céderons, demain, la place à nos neveux.
Dans cette mer sans fond, qi jettera la sonde?
Qu'êtes-vous devenus, premiers peuples du monde?
Vos noms, même, des temps n'ont pu percer la nuit.
Quels sages, quels héros chez vous ont fait du bruit!
Sans doute ils ont rempli vos fastes de leur gloire;
Celui qui tout dévore engloutit leur mémoire.
Rien n'échappe à sa faux, et l'immortalité
N'est qu'un mot trop fastueux par l'orgueil inventé.
Réprime les fureurs de ton âme cruelle;
Homme, donc existence est-elle donc trop belle?
Pour vous exterminer, peuples, seriez-vous nés?
La haine convient-elle à des infortunés.
Sans votre aide, Caron remplira bien sa barque;
Et, pour venger vos torts, laissez faire la Parque.

Journal des Arts, des Sciences, de Littérature et de Politique, 26 avril 1809, p. 444-445.

Sous l'apparence d'une réflexion générale sur la brièveté de la vie, on trouve dans ce poème diverses allusions à un «tyran bardé de fers» et un appel au pacifisme bien en contradiction avec la politique militariste de Napoléon.

L'auteur, V. Vastey, n'avait toutefois rien d'un opposant farouche à Napoléon et il n'eut aucune peine à faire à faire publier des poèmes isolés (au demeurant parfois bien mièvres) dans les journaux ou chansonniers de l'époque (cf., par exemple, le *Journal de Paris* du 8 novembre 1809 ou l'Almanach des grâces ou Les Hommages à la beauté, à Paris, chez Pillot Jeune, libraire, place des Trois-Maries, n° 2, vis-à-vis le Pont-Neuf, an XIII, 1805). En revanche, d'après le Catalogue général de la Bibliothèque Nationale de France, il n'a laissé aucun recueil de ses poésies, et nous ne savons rien de plus sur ce personnage.

1809 (juillet)

Louis de FONTANES

ODE
SUR L'ENLEVEMENT DU PAPE

Les temples se rouvraient, et, longtemps exilée,
La tribu de Lévi, parmi nous rappelée,
Relevait sur l'autel les tables de la loi;
Et sous la main d'Asaph, ainsi qu'aux jours antiques,
Les harpes prophétiques
Redisaient dans Sion les hymnes du saint Roi.

Sion, reprend ton deuil! Cessez, pieuses fêtes!
Un orage nouveau gronde encor sur nos têtes;
Aaron est enlevé au milieu d'Israël;
Et le troupeau choisi, que la nuit vient surprendre,
Ne pourra plus entendre
La voix de son pasteur sur le haut du Carmel.

L'encensoir a perdu ses derniers privilèges;
Comme aux jours d'Attila, des hordes sacrilèges
Courent assujettir la Reine des cités;
Et Rome, en implorant les vengeances divines,
Du haut des sept collines
Tend ses augustes bras vers les cieux irrités.

O scandales! O forfaits réservés pour notre âge!
Le Hun déprédateur eut jadis moins de rage,
Lui qui changea l'Europe en un vaste tombeau,
Lui qui, sur les débris des villes embrasées,
Des couronnes brisées,
Osait du ciel vengeur se nommer le fléau.

Le Pontife de Rome, arrêtant le barbare,

Fit du moins respecter les droits de la tiare,
Et la religion, et le Dieu son appui.
Seul il osa marcher sous leur garde invisible,
Et le prêtre paisible
Vit les glaives païens s'abaisser devant lui.

Des chrétiens, ses enfants, ont eu moins de noblesse:
Ils ont d'un vieux pontife offensé la faiblesse;
Par eux ses cheveux blancs d'opprobre sont couverts;
En vain brille à son front le triple diadème,
Devant qui le ciel même
A fait dix-huit cents ans prosterner l'univers!

Hélas de ses bienfaits lui-même est la victime.
Il couronna le front de l'ingrat qui l'opprime;
Charlemagne et Pépin en rougissent pour nous.
A-t-on droit d'attester leurs grandeurs souveraines
Quand on charge de chaînes
La main, la même main qu'ils baisaient à genoux?

Le Vatican frémit; l'Europe s'épouvante;
D'un triomphe prochain l'Athéisme se vante,
Et son coupable orgueil a déjà redoublé.
L'Eglise, au bruit des chaînes qu'à son chef on apprête,
Voile en pleurant sa tête,
Et sur son ancre d'or la Foi même a tremblé.

Les martyrs glorieux s'élevant de leurs tombes,
A ce bruit ont quitté les saintes Catacombes,
Où la Religion se cachait autrefois;
Et, cachant sous leurs seins tout couverts de blessures
Leurs célestes armures,
D'un rempart invincible ils entourent la Croix.

Eux-mêmes ont admiré la foi vive et sincère
De ce Pontife-Roi, banni de sa chaire,
Comme eux accrut sa gloire au milieu des malheurs;
Et, dans l'ombre guidant sa fuite glorieuse,
Leur main victorieuse
Portait devant ses pas des palmes et des fleurs.

Un heureux fils du sort voit, dans l'Europe entière,
Tous les Rois devant lui courber leur tête altière,

Et briguer en tremblant son coup d'œil protecteur;
Tels jadis Prusias, Antiochus, Attale,
De la pourpre royale
Livraient l'antique orgueil au dédain du préteur.

Mais le chef des chrétiens, lorsque tout l'abandonne,
Ne perd point sa grandeur quand il perd sa couronne;
Il a placé pus haut son espoir immortel.
Seul roi de tous ces rois que le sort persécute,
Il garde dans sa chute
La majesté du trône et les droits de l'autel.

Il montre aux vils brigands, opprobre de la France,
D'un monarque et d'un saint l'héroïque assurance;
Pauvre et chargé de fers, on l'honore en tous lieux;
Il règne, il porte encore et les foudres sacrées,
Et ces clés révérées
Dont la double puissance ouvre et ferme les cieux.

Cependant, s'il est seul, que pourra son courage?
La barque du pécheur flotte au gré de l'orage;
Les astres obscurcis ne la dirigent plus.
Oh! quand retentira, sur l'onde mugissante,
La voix toute puissante,
Qui rend le calme aux flots et l'espoir aux élus?

Le danger croît; les vents redoublent leur colère,
Quel port nous recevra dans son sein tutélaire?
Dieu semble sourd aux vœux qui lui son adressés:
Veut-il, de sa fureur exécutant l'oracle,
Oter son tabernacle
Aux perfides Gentils comme aux Juifs dispersés?

Toi, qu'entendit Pathmos, misérable prophète,
O du sombre avenir le plus sombre interprète,
Les jours prédits par toi sont-ils donc arrivés?
Et, lorsqu'un monde impie a comblé ses offenses,
Du livre des vengeances
Les sceaux mystérieux vont-ils être levés?

L'ange qui tient la clé des ténébreux abîmes,
L'ange exterminateur, pour expier nos crimes,
De Mog et de Magog a-t-il brisé les fers?

Et le grand séducteur, levant contre Dieu même
L'étendard du blasphème
Pour la dernière fois arme-t-il les enfers?

De la guerre en tous lieux s'étendent les ravages;
Les mœurs du genre humain redeviennent sauvages;
L'impiété féroce abrutit tous nos sens,
Et des mille poisons qui naissent autour d'elle,
L'influence mortelle
Hâte les derniers jours des peuples vieillissants.

Les générations dans leur fleur sont séchées;
Les races des vieux rois sont partout retranchées,
Les débris des grandeurs s'écroulent sous nos pas;
Et cependant, au bruit des autels qui succombent,
Des empires qui tombent,
Les mortels endormis ne se réveillent pas!

Malheur à nous! malheur à la race naissante!
De sa fécondité la mère gémissante
Ne voit pour ses enfants qu'un affreux avenir;
L'heure approche, et le siècle, aveuglé par les sages,
Rit de tous nos présages,
En niant le Dieu même armé pour nous punir.

Ainsi quand Jéhovah, cessant de faire grâce,
Voulut sur les Hébreux accomplir sa menace,
Leur orgueil jusqu'au bout refusa de ployer;
La foudre en vain grondait sur le front des perfides,
Leurs fureurs déicides
Méconnaissaient la main prête à les foudroyer.

Il fut pourtant rempli, l'oracle trop fidèle!
Le fier Juda, vaincu jusqu'en sa citadelle,
Reçut, au jour marqué, son juste châtiment;
Et ses fils, dont la race est en tous lieux flétrie,
Sans autel, sans patrie,
Sont du courroux divin l'éternel monument.

Exilé rallié à la cause bonapartiste, Louis de Fontanes (1757 -1821) faisait partie de la *nomenclatura* de l'Empire: il fut président du corps législatif (1804) et grand maître de l'Université impériale (septembre 1808), puis sénateur

(1810). C'était pourtant, au dire de Napoléon, «une mauvaise tête» et en diverses circonstances il manifesta à l'Empereur son désaccord sur sa politique. Il garda toutefois par devers lui les poèmes que lui inspira son mécontentement, comme une *Ode sur la mort du duc d'Enghien* (1804) et celle que nous publions ici, sur l'enlèvement du pape Pie VII, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809. Ce n'est qu'en 1839 que ces poésies antinapoléoniennes furent divulguées au public in *Œuvres de M. de Fontanes recueillies pour la première fois et complétées d'après les manuscrits orignaux; précédées d'une lettre de M. de Chateaubriand avec une notice biographique par M. Roger, de l'Académie française, et une autre par M. Sainte-Beuve;* à Paris chez L. Hachette, Libraire de l'Université Royale de France, rue Pierre-Sarrazin, 12, 1839. L'*Ode sur l'enlèvement du Pape* se trouve au tome I, p. 86 -91.

1809 (4 août)

ANONYME

INFÂME USURPATEUR QUE TOUT LE MONDE ABHORRE…

Infâme usurpateur, que tout Français abhorre,
Tyran dont le seul art est de nous avilir,
Que ne puis-je moins te haïr
Pour te mépriser plus encore!
Va, malgré les flatteurs que ton stupide orgueil
Tient enchaînés autour du trône;
Malgré le faux éclat d'une double couronne,
Un jour la vérité debout sur ton cercueil
Redira de Moreau l'exil et la misère,
D'un prince infortuné l'odieux assassinat,
La honte de nos fers, les malheurs de l'Etat,
Et vingt peuples livrés aux horreurs de la guerre
Pour assouvir les fureurs d'un soldat.

Ce poème fut publié dans le numéro447 (mardi 4 août 1809) du *Courier* [sic] *d'Angleterre* qui le présenta en ces termes: «Nous avons vu quelques uns des écrits satyriques qu'on fait circuler avec soin contre Buonaparté. Le suivant a été saisi dans un lycée, et l'auteur supposé en a été heureusement quitte pour quelques mois de prison» (p. 2 755).

Le *Courier* [sic] *d'Angleterre* parut à Londres, de 1805 à 1815, tous les mardis et vendredis. Selon les indications portées à la fin de chaque numéro, il était «imprimé et publié par Thomas Harper le Jeune et James Regnier, 4 Crane Court, Fleet Streetà qui les Avis et Communications p*ouvaient* être adressés (franco de port), [et] on p*ouvait* également s'abonner chez M. Hubert n° 8, Moore Street, Soho». Il était possible de s'y abonner en s'adressant au contrôleur des Postes étrangères à Londres, aux tarifs suivants: 4 livres pour un an, deux livres pour six mois et une livre pour un mois pour Londres et le Royaume Uni; pour le Continent européen, ces prix passaient, respectivement, à 6 livres, 3 schillings et 6 pence; 3 livres et 2 shillings et 1 livre et 11 shillings. Ils

étaient de 6 livres et 16 shillings; 3 livres et 8 shillings et 1livre et 14 shillingspour les Indes occidentales; de 5 livres et 13 shillings; 2 livres, 16 shillings et 6 pence, 1 livre, 8 shilling et 6 pence pour l'Espagne et le Portugal; et enfin de 6 livres et 14 shillings; 3 livres et 7 shillings et 1livre, 15 shillings et 6 pence pour le Brésil[1]. Son tirage était de 490 exemplaires par numéro.

Bien que défendant lui aussi les «droits» au trône de Louis XVIII, Régnier, jadis condisciple de Jean-Gabriel Peltier, avec lequel il aurait vécu jusqu'en 1804 «dans les termes d'une intimité plus qu'ordinaire», entretenait avec le rédacteur de *L'Ambigu…* une rivalité dépourvue de la moindre retenue, qui se traduisait par une polémique sans retenue, au cours de laquelle les deux publicistes n'hésitaient pas à se traiter de «rabâcheur et de fat», de «loustic» ou de «plagiaire» et d'entretenir de vives polémiques au cour desquelles Peltier qualifiait son confrère, entre autres noms d'oiseaux, de «plagiaire». Cf., par exemple,«L'éditeur de l'Ambigu aux lecteurs du Courier d'Angleterre» (*L'Ambigu…, op. cit.*, n° CCXXII, 10 mars 1810, tome XVIII, p. 599 – 608) et*Le Courier d'Angleterre*, n° CCCXXIII, 20 mars 1812, p. 673-688.

Sur *Le Courier d'Angleterre,* cf. Simon Burrows, «The Cosmopolit Press, 1760-1815», in Hannah Barker and Simon Burrows (ed.), *Press, Politics and the Public Spere in Europe and North America, 1760- 1820,* Cambridge, Cambridge University Press, 2002, pp. 23 – 47.

[1] Indications portées à la fin de chaque numéro.

1809 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE PARIS

On mande de l'Armée, qu'après la bataille de Gros-Aspern, on entendit Buonaparté, plongé dans le délire, déclamer ces vers qu'on trouve dans la Marianne de Tristan, et qu'on appelle les fureurs d'Hercule.

Vous, peuples oppressés, spectateurs de mes crimes,
Qui portez tant d'amour à vos rois légitimes,
Montrez de votre *haine enfin les vrais effets,*
Employez votre zèle à punir mes forfaits.
Venez, venez venger, sur un tyran *dyscole*,
Ces troupeaux de sujets qu'à mes fureurs j'immole;
Punissez donc enfin mon injuste rigueur,
Accourez me plonger des poignards dans le cœur.
Apaisez de mon sang *tant de plaintives ombres*
Que je précipitai dans les royaumes sombres.
Mais vous n'en ferez rien, timide nation,
Qui n'osez entreprendre une belle action.
Vous avez trop de peur d'acquérir de la gloire,
Vous auriez du regret de vivre dans l'histoire,
Et qu'un trait de courage et de fidélité
Vous *signalât* un jour à la postérité.
Témoins de leur bassesse et de ma violence,
Cieux, qui voyez le tort que souffre l'innocence,
Versez sur ce climat un malheur infini;
Punissez ces ingrats qui ne m'ont pas puni;
Dennez-les pour matière à la fureur des armes;
Qu'ils flottent dans le sang, qu'ils nagent dans les larmes;
Faites marcher contre eux des Scythes, des Gelons,
Et, s'il se peut encor, des monstres plus félons,
Qui mettent sans horreur, en les venant surprendre,
Et leurs troupes en sang, et leurs maîtres en cendre;

Qu'on leur vienne enlever leurs enfants les plus chers,
Et qu'une main barbare en frappe les rochers;
Qu'on viole à leurs yeux leurs femmes et leurs filles:
Que la peste et la faim consument leurs familles;
Les temples orgueilleux, parmi ces mouvements,
Qu'ils soient tous renversés jusqu'à leurs fondements;
Et, si rien ne doit rester de leur maudite race,
Que ce soit seulement des sujets de disgrâce,
Des gens que la fortune abandonne aux malheurs;
Qu'ils vivent dans la honte et parmi les douleurs;
Qu'ils se trouvent toujours couverts d'ignominie;
Qu'on les traite toujours avec quelque tyrannie;
Que sans fin par le monde ils errent dispersés;
Qu'ils soient en tous endroits et maudits et chassés,
Qu'également partout on leur fasse la guerre;
Qu'ils ne possèdent plus un seul pouce de terre;
Et que, servant d'objet à *toute* inimitié,
L'on approuve leurs maux sans en avoir pitié;
Faites pleuvoir sur eux de la flamme et du souffre.
Des Gaules en un mot ne faites rien qu'un gouffre;
Qu'un abîme infernal, qu'un palus plein d'horreur,
Dont le nom seulement donne la terreur.

L'Ambigu, ou variétés littéraires et politiques, n° CCXXXI (30 aout 1809), vol. XXVI, p. 437- 438.

Il s'agit d'une reprise, avec modifications de Peltier signalées ou non par les italiques, des vers 1599 – 1647 (tirade d'Hérode) de *Marianne* de Tristan: *Marianne. Tragédie. Seconde édition, revue et corrigée chez Auguste Courbé, Imprimeur et libraire de Monseigneur, frère du Roy, dans la petite Sale du Palais, à la Palme,* MDCXXXVII, avec privilège du Roi, p. 112-114, édition critique de Jacques Madeleine, Société des Textes français modernes, Paris, Librairie Hachette et Cie, 79 bd Saint-Germain, 1917.

1809 (octobre)

Commandeur de THUISY

VERS ADRESSES AU CHATEAU DE WANSTEAD

[Fragment]

Asile d'un héros qui possèdes mon Roi,
Quels trésors tu contiens pour mon âme attendrie!
Les plus sacrés débris de ma triste patrie,
Les plus chers à mon cœur sont confiés à toi!

Déjà, lorsque j'atteins ton auguste portique,
Je suis tout palpitant?... un plaisir précurseur
Devance l'intérêt, et l'annonce à mon cœur!

Aux pieds du rejeton de cette race antique,
Du fils de tant de rois, sacré par ses malheurs,
Qui n'a que ses vertus et pour garde et pour suite,
Le respect m'introduit, l'amour me précipite,
Je le vois et mes yeux se remplissent de pleurs

[…]

Avant ces jours de deuil, de fureur, de carnage,
Ces jours que Lucifer a marqué&s par sa rage,
La France, ma patrie, idolâtrait ses rois!
Ah! ne seraient-ils plus ces Français d'autrefois?
Maîtres du continent, brillants par leur courage,
Ils endurent le joug d'un despote oppresseur!
Et, détestant leurs fers, ils portent l'esclavage
Aux peuples dont leur nom est devenu l'horreur!!!

Pardon, Prince chéri, de ces plaintes amères:
Pardonne ces accents de mon cœur irrité;
Ces Français sont tes fils, ces Français sont mes frères;
Déplorables jouets de fureurs sanguinaires,

D'un délire éternel ils n'ont point hérité;
Mais si le repentir, le temps que tout efface,
Des crimes les plus grands peut affaiblir la trace
Si, trop longtemps déçus, en des jours corrupteurs
Tes sujets à tes pieds abjurent leurs erreurs!....

[…]

In *L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques*, n° CCXLIX (28 février 1810), vol. XXVIII, p. 419. Le poème entier occupe les pp. 419 - 420.

L'auteur est Louis Jérôme Goujon de Thuisy, ancien capitaine des dragons, né en 1749, chevalier de l'ordre de Malte en 1751 et commandeur en 1785, représentant «extraordinairement» l'Ordre à la cour d'Angleterre. Cf. *Dictionnaire universel de la noblesse de France* […] *par M. de Couceles, ancien magistrat* […], Paris, au Bureau général de la noblesse de France, rue Saint-Honoré, n° 290, près de l'église Saint-Roch, 1821, IV, p. 398 et *L'Ordre de Malte, ses grands-maîtres et ses chevaliers par M. de Saint-Allais, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, etc. Directeur-propriétaires des archives généalogiques et héraldiques de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (Malte),* Paris, chez l'auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs; chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, 1839, 286.

Lady Jerningham, qui le rencontra à Bath en 1808, le peint de la sorte: «Commandeur de Thuisy. 64. Grave, sensible, slow» (*The Jerningham Letters (1780-1843). Being excepts from the correspondance and diaries of the honourable Lady Jerningham and of her daughter Lady Berdingfeld. Edites, with portraits, in two volumes,* vol. I, London, Richard Bentley and Son publishers in ordinary to her Majesty the Queen, 1896, p. 325.

1809

ANONYME

EH QUOI! NAPOLÉON HABITE CE PALAIS…

Eh quoi! Napoléon habite ce palais!
Bon Dieu, mais c'est une risée;
Et l'on peut bien dire… Français,
C'est le diable dans l'Elysée.

Anecdotes inédites ou peu connues sur Napoléon Bonaparte, Contenant beaucoup de Faits qui ont échappé à ses historiens, et les traits les plus propres à caractériser ce personnage singulier et extraordinaire, dont l'ambition, exaspérée par les succès, faillit bouleverser l'Europe entière, par L. B., à Paris, chez Tiger, imprimeur-libraire au Petit Pont, n° 10, au pilier littéraire, s. d. [1822], p. 45.

Il y est précisé que cette épigramme fut composée quand Napoléon alla habiter au palais de l''Elysée – Bourbon, après le départ de Murat pour Naples. Lorsque, le 15 juillet 1808, Murat accéda au trône d'Espagne, il lui fut imposé de céder à la Couronne tous ses biens français et le palais de l'Elysée qu'il avait acquis le 6 août 1805 fut rebaptisé Elysée-Napoléon. L'Empereur y fit à partir de 1809 plusieurs séjours, certains avec Joséphine (Georges Poisson, «Elysée *(palais de l'*)» in Jean Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 658.

1809

François CHÉRON

NAPOLÉON,
OU LE CORSE DÉVOILÉ,
Ode aux Français.

Strophe I

De la plus sanglante anarchie
Le règne était près de finir[1],
Et de l'antique monarchie
Bientôt les lys allaient fleurir;
Du sein de l'impure licence
S'éleva, pour punir la France,
Un mortel farouche et pervers
Qui, dans son audace insensée,
Conçut l'infernale pensée
De bouleverser l'univers.

II

Dans la Corse[2] qui le vit naître,
Façonné à la trahison,
Son âme semble toujours être
Le triste asile du soupçon;
Son visage sombre et livide[2],
Son œil incertain et perfide
S'abreuvant de sang et de pleurs,

---

[1] On se rappelle la lutte glorieuse des citoyens de Paris contre la Convention nationale en vendémiaire an V (1796): le despotisme affreux de cette assemblée paraissait toucher à sa fin; tous les cœurs appelaient Louis XVIII; les *sections* de Paris, trop confiantes dans cette unanimité de vœux, se laissèrent tromper par un aventurier nommé *Danican*, qui les trahit sous le masque du royalisme. C'est alors qu'apparut l'étoile sanglante de Buonaparte, qui offrit ses services à la convention, et fit mitrailler les habitants de la capitale.

[2] Le monstre Corse a fait périr plus de *quatre millions* de Français, et le bon Louis XVI a mieux aimé mourir victime des factions que de répandre une goutte de sang!

Ses épouvantables conquêtes
Ont accumulé sur nos têtes
Des siècles entiers de malheur [7] [sic].

V [sic]

Par quelles vertus, à quel titre
Prétendit-il régler nos destins?
Eh! qui l'a rendu l'arbitre
Des peuples et des souverains [8]?
Son génie?... Orgueil déplorable!
Ah! de ce génie effroyable,
Dieu! délivrez ma nation!
Ton génie, inflexible Corse?
Tu n'as que celui de la force,
Celui de la destruction.

VI

Que devons nous à ce génie
Dont on proclame la grandeur[9] ?
Du commerce et de l'industrie
Et la ruine et le malheur;
Accablés d'impôts arbitraires,
Tous les Français son tributaires
Du luxe de ses courtisans,
Les campagnes sont dépeuplées;
Partout les mères désolées
Lui redemandent leurs enfants[10].

---

[7] Cette ode a été faite en 1809: l'auteur était loin de prévoir l'étonnante révolution du 31 mars 1814 dans laquelle, sous les auspices du magnanime Alexandre et de ses généreux alliés Guillaume et François, les français ont reconquis leur légitime souverain, sans trouble et sans effusion de sang.

[8] On a fait un abus bien terrible de certains mots de la langue française: les écrivains les plus insensés, les plus pervers, des prédicateurs de débauche et d'athéisme ont été honorés comme des *génies*. Ce mot faisait oublier tous leurs principes funestes , toutes leurs doctrines erronées. Un homme qui a versé pendant quinze ans des flots de sang, qui menaçait de détruire l'espèce humaine, qui disait: «Il importe peu de régner sur les Français, pourvu que je règne sur la France», cet homme a été proclamé un homme de *génie!!!*

[9] Il faudrait le pinceau de Tacite pour retracer l'épouvantable série de malheurs qui ont si longtemps pesé sur la France, et dont nos augustes libérateurs ont enfin marqué le terme. On a osé faire mille rapports calomnieux sur les maux inséparables de la guerre, qui ont précédé la chute de Napoléon: mais ces rapports, fussent-ils aussi vrais qu'ils sont démontrés faux, quel en est l'auteur? … En paraissant l'ignorer, on ressemblerait à un animal stupide, qui mord la pierre et méconnaît la main qui la lui jette.

[10] Pauvres mères!... Je ne puis que pleurer en songeant à vos malheurs; il me serait impossible de les décrire.

VII

Luxembourg! Catinat! Turenne!
Et vous, noble et vaillant Bourbon,
Condé, dont la jalouse haine
Frappa l'illustre rejeton!
Au milieu des camps, des alarmes,
Vos lauriers vous coutaient des larmes;
Mais lui, sans pitié, sans remords[11],
Dans sa fanatique démence,
Il ne pourra trouver en France
Assez de sang et de trésors.

VIII

Que d'autres célèbrent encore
Sa clémence envers les proscrits[12]!
Fausse clémence, que j'abhorre!
Savez-vous quel en est le prix?
Les d'Harcourt, les Clermont-Tonnerres
Sont, aux emplois les plus vulgaires,
Obligés de s'assujettir;
Et leur noblesse révérée
Est de son abjecte livrée
Obligée de se revêtir.

IX

---

[11] Que de traits d'humanité je pourrais citer de ces braves généraux et chevaliers dont la France s'enorgueillit! Mais ils sont dans la mémoire et le cœur de tous les bons Français!
Napoléon, au contraire, aimait le sang et le carnage: c'est lui qui disait dans ses bulletins que *huit cents bouches à feu vomissant la mort de toute part offrait un spectacle admirable*; qui s'extasiait, sur le champ de bataille d'Eylau, à la vue *du reflet que le sang produisait sur la neige*; qui écrivait à un commandant de place: *Les bombes brûlent une ville, écrasent les vieillards, les femmes et les enfants, mais elles ne font pas sourciller un homme de cœur*; c'est lui qui disait à ses soldats: *Ne prenez pas garde aux blessés; marchez sur eux*!!! etc.

[12] Le tyran avait bien ses raisons pour rappeler les émigrés; il voulait en imposer au peuple: plusieurs nobles familles ont été les dupes de ses promesses fallacieuses. Pendant longtemps, il a laissé croire qu'il voulait rendre le trône à ses rois légitimes: une fois rentrés en France, les nobles ont été obligés de subir le joug. Napoléon, par une de ces contradictions ordinaires aux tyrans, aurait bien voulu honorer sa cour; mais il ne dissimulait pas qu'en même temps il ne cherchait qu'à *compromettre* ceux qu'il attachait à son service. Il savait donc bien que toute sa puissance ne pouvait lui conquérir les cœurs. Non, il ne les avait pas conquis; et Louis XVIII sait bien aussi qu'il avait d'aussi zélés serviteurs aux Tuileries qu'auprès de sa personne.

Mais de la religion sainte
Il a relevé les autels!
L'imposteur! sa piété feinte
Cachait des desseins criminels[13];
Couvert de ce voile hypocrite,
Il trompa la foule séduite;
Que voulait-il? Que ses forfaits [14],
Publiés jusques dans les temples,
Fussent célébrés comme exemples,
Et célébrés comme bienfaits.

X

Dites nous, ô pontife auguste,
De la foi glorieux martyr,
Dites nous combien il sait trahir[15]!
Vous vous taisez… votre âme sainte
Dédaigne toute humaine plainte;
Mais, s'élevant jusques aux cieux,
Sa vive et fervente prière
Allume le divin tonnerre
Qui doit écraser l'orgueilleux.

XI

Partout ce tyran sacrilège[16],

---

[13] C'est une des plus savantes manœuvres politiques du Corse, que d'avoir laissé croire qu'il était chrétien et catholique. Mais aussi cet acte fameux d'hypocrisie est un des plus éclatants hommages qu'ait pu recevoir la religion. C'est encore pour *compromettre* le clergé qu'il a voulu le rendre l'instrument de ses desseins. Le clergé a mieux aimé plier sous un joug passager, que d'exposer la France aux horreurs d'un schisme. Il a cédé, mais en implorant Dieu chaque jour pour la délivrance de la chrétienté. La Providence a exaucé ses vœux.

[14] Le plus grand nombre des prélats et curés de France ont montré le plus noble caractère dans les circonstances difficiles où ils se sont trouvés.

(15) J''aurais pu faire la même invocation à Leurs Majesté l'Empereur de toutes les Russies, l'Empereur d'Autriche, le Roi de Prusse et à tous les autres Souverains que Napoléon a trahis. Quelle révélation l'histoire nous fera de toutes ces horreurs!

Et je n'ai point parlé du sacrilège enlèvement de la famille royale d'Espagne! Le récit de don Pedro Cevallos est publié et en fera connaître tous les détails odieux. C'est la vérité elle-même qui a dicté ce chef d'œuvre de candeur et de simplicité.

Quant au long martyre de Pie VII, on en connaîtra bientôt toutes les circonstances. Cette histoire sera un triomphe pour la religion de nos pères.

[16] Nous rappellerons ici le distique de Sénèque sur le peuple Corse:

Lex prima ulscisci, lex alter avivera rapto,
Tertia mentiri, quarta negare deos.

Se venger, piller, mentir et nier Dieu voilà les quatre préceptes fondamentaux de ces Insulaires. Napoléon n'en a démenti aucun, et les a tous portés jusqu'à la même exagération que sa colossale puissance.

Profanant la religion,
Marche toujours tendant un piège,
Ou semant la corruption:
Flattant le peuple qu'il domine,
De Jésus il suit la doctrine
Favorable à son intérêt;
Naguère, aux plaines de l'Afrique,
Sa détestable politique
Suivait le dieu de Mahomet[17].

XII

Et c'est ce monstre abominable
Que plus d'un écrivain flétri
Ose nous monter comparable
Au bon et magnanime Henri[18]!
O délire de la bassesse!
Et c'est aux Français qu'on s'adresse! …
Jamais, sur ce front détesté [19],
Ce peuple sensible et fidèle
Ne reconnaîtra le modèle
De l'honneur et de la bonté.

XIII

OhHenri! si ta noble cendre[20]
Pouvait se ranimer un jour!

---

[17] On peut lire les bulletins de l'Egypte; Bonaparte disait alors que *le Dieu de Mahomet était le vrai Dieu,* et que lui, général français et chrétien, était *l'envoyé de Mahomet.*

[18] Rendons hommage aux écrivains français. Aucun de ceux dont les ouvrages sont faits pour honorer la littérature, n'a fait un semblable parallèle. Je ne parle ici que d'un très petit nombre d'hommes qui, depuis longtemps, sont perdus d'honneur, même dans le parti pour lequel ils écrivaient. J'en connais d'autres qui, depuis plusieurs années, versent des larmes de sang sur les quelques phrases qui leur ont été arrachées par la terreur. Leur prompt retour aux principes conservateurs les a promptement justifiés.

[19] Des milliers d'individus des deux sexes et de toutes les classes de citoyens, n'ont jamais pu regarder, sans frémir, la figure du tyran, même sur les monnaies où elle est inscrite.

[20] Le nom de Henri IV a toujours produit une émotion involontaire dans tous les cœurs français, même dans les temps d'anarchie et sous le règne démocratique. Le peuple ne perdra jamais la mémoire de ce bon roi. Combien ce nom chéri devient plus touchant et plus doux à prononcer, à l'époque de la restauration de son illustre famille! Eh! qui pourrait méconnaître la bonté, la magnanimité, toutes les vertus des Bourbons? *Leurs mains sont pures du sang français.* Hâtez-vous de vous rendre à nos vœux, Louis, Charles, Henri, dont les noms nous rappellent tant de règnes paisibles et fortunés!Et vous, belle et noble princesse, digne fille de Louis XVI, venez soulager les maux des infortunés qui gémissent de votre absence! Vous serez la mère des pauvres, et leurs cœurs se briseront d'attendrissement à votre vue.

Oh si le ciel pouvait te rendre
A nos souhaits! à notre amour!
Que de transports! Que d'allégresse!
Et que de larmes de tendresse
S'échapperaient de tous les cœurs!
O bon roi! Ta seule présence
Ferait oublier à la France
Vingt ans de crime et de malheurs!

XIV

Mais toi, l'opprobre de la terre,
Tremble sur ton trône sanglant!
Tyran, ton règne est éphémère [21];
Et la postérité t'attend!
A la gloire solide et pure
Jamais l'assassin, le parjure
N'auront de véritables droits:
Pichegru, frappé dans ses chaines[22];
D'Enghien, massacré dans Vincennes,
Parlent plus haut que tes exploits.

XV

On ose dire que ces crimes
Sont ceux de la nécessité[23],
Qu'un petit nombre de victimes

---

[21] Je ne puis me défendre d'un peu d'orgueil en répétant que c'est en 1809, quand le tyran était au faîte, je n'ai pas dit de sa gloire, mais de sa puissance, que j'ai composé cette Ode. Je n'ai pas un seul instant été ébloui par les victoires de ce nouvel Attila. Bien loin de là, j'en ai toujours gémi, et je n'ai cessé de prédire que sa chute serait plus rapide encore que son élévation.

[22] Français! la vérité toute entière vous sera bientôt connue, et il ne vous sera pas permis de douter que Pichegru a été étranglé dans sa prison par l'ordre de ce cannibale, qui redoutait les déclarations, terribles pour lui, de ce général aussi estimé des étrangers que de ses compatriotes.
Quant au massacre du duc vertueux d'Enghien, vous en connaissez déjà d'horribles circonstances. Bientôt aucune d'elles ne vous sera cachée et vous frémirez d'horreur!

[23] Il faut rendre cette justice à la nation française, que ces crimes n'ont trouvé dans son sein aucun apologiste déclaré: mais les tyrans ont toujours à leurs ordres trop d'esclaves, qui, dans l'impossibilité de justifier les forfaits, s'étudient à en atténuer l'horreur, à force de subtilités et de sophismes. Napoléon lui-même, effrayé de cette force d'opinion qui le condamnait par son silence, n'a pas trop osé multiplier ces exécutions sanglantes. A quoi fûmes-nous redevable de ce sommeil du tigre?... A cette *léthargie de servitude* suivant la belle expression de Balzac, qui avait prostitué jusqu'à l'obéissance. Mais, à la moindre apparence de révolte, des flots de sang auraient coulé, et Paris se serait écroulé sous les mains incendiaires du Corse.

A suffi pour sa sûreté! …
Non, il laisse dormir sa rage,
Déjà plus d'un triste présage
Glace mon cœur épouvanté.
Un péril… un soupçon peut-être…
Et la France verra renaître le règne de la cruauté.

XVI

Chantez, poètes mercenaires[24],
Chantez le grand Napoléon!
Chantez ses lauriers sanguinaires,
Sa dévorante ambition.
Pour nous, plus de paix, plus de trêve,
Le cruel a tiré le glaive;
Chantez, le sang coule à grands flots;
La guerre est une boucherie;
Chantez!… ou craignez la furie
De votre implacable héros.

XVII

Mais moi Français, sujet fidèle [25]
A l'illustre sang de mes rois,
Je vous une haine éternelle
A l'usurpateur de leurs droits.
Quand viendra le jour de la vengeance
Où de sa coupable puissance
Finira le cours désastreux?

---

[24] *Facit indignatio verbum*. J'avoue que c'est à ce sentiment indomptable, qu'est dû le mouvement de cette strophe, dont plusieurs de mes amis ont été frappés; mais j'ai besoin de répéter que je ne comprends pas parmi les écrivains *mercenaires* tous ceux à qui on *commandait* des louanges, et qui en regardaient avec horreur la chétive rétribution. Je ne veux parler que de ceux qui flattaient pour être payés, et qui, trop souvent, recevaient l'affront d'être privés du prix de leur bassesse. Tous les hommes de lettre, tous les poètes dignes de ce nom, ont déjà prouvé, par une manifestation authentique de leurs sentiments, combien leur était odieux le joug sous lequel ils étaient asservis.

[25] J'étais fort jeune quand la révolution a commencé; je n'avais ni titres, ni places, ni pensions, ni privilèges, d'aucune espèce. Je n'ai donc perdu aucunes richesses au changement de gouvernement: c'est donc par un sentiment pur et désintéressé que je suis resté fidèle à mes rois; et ce sentiment n'est rien autre chose que l'horreur du crime, de l'anarchie et du despotisme, et l'amour de l'ordre et de la paix. Ils ne peuvent être ramenés en France, que sous les drapeaux d'un prince, qui, par ses droits légitimes au trône de la France, peut seul faire aire toutes les ambitions, finir tous nos malheurs, et nous assurer un repos et une prospérité inébranlables.

Tombe ce tyran exécrable
Et que sa chute épouvantable
Serve d'exemple à nos neveux!

XVIII

O France! ô ma chère patrie[26]!
Jusques à quand souffriras-tu
Qu'une race impure et flétrie
Opprime ton peuple abattu?
Reprends ta Royale couronne,
Et précipite sur son trône
Ce fils du crime et des hasards;
Trop longtemps la pourpre décore
Un infâme, qui déshonore
Le diadème des Césars.

Napoléon ou le Corse dévoilé. Ode aux Français, Paris, Le Normant, libraire, rue de Seine, 1814.

Dans un «Avertissement» précédant cette ode, l'auteur anonyme (François Chéron) déclarait: «Cette Ode a été composée en 1809. Il n'ya avait aucun moyen de la faire paraître en France. Sil n'y avait eu de danger que pour moi, je ne l'aurais pas redouté; mais la tyrannie, sous laquelle nous gémissions, était trop habile et trop vigilante pour ne pas s'être emparée de toutes les presses; et je n'ai voulu compromettre aucun des imprimeurs qui m'étaient connus par leur sentiment d'attachement pour leur Roi. Cette ode n'a été communiquée qu'à un petit nombre d'amis sûrs, et elle n'était point sortie de ma mémoire jusqu'au mois de septembre 1812. A cette époque, une Française, dont le caractère et les qualités du cœur et de l'esprit sont au dessus de tout éloge, obtint un passeport

[26]Ma patrie est sauvée. Nous devons ce bienfait à la Providence, qui a dirigé vers nous ces souverains magnanimes, qui offrent à l'univers le plus beau spectacle dont les annales du monde fassent mention. La calomnie et la trahison n'ont pu parvenir à les irriter. Quelle a été l'admiration des Parisiens, quand ils ont vu la bonté, l'affabilité, la grâce, se peindre dans tous les traits, dans toutes les paroles de nos libérateurs; lorsqu'ils ont vu les généraux, les officiers, et jusqu'au moindre soldat des armées alliées, se disputer, en quelque sorte, à qui se distinguerait le plus par ses égards et ses ménagements envers les citoyens de toutes les classes!... Alexandre! François! Guillaume! vos noms illustres sont à jamais inscrits au temple de mémoire parmi les défenseurs de l'humanité… Et vous, héros du midi, lord Wellington! vous tous, généraux et ministres, habitants de cette terre hospitalière de notre roi et de nos preux, une gloire immortelle a couronné vos généreux efforts, et l'Angleterre est devenue l'amie de la France!

pour aller rejoindre son mari en Angleterre. La confiance qu'elle avait su m'inspirer, ne me laissa pas résister à lui donner connaissance de mon ouvrage. Elle me pressa de lui permettre de prendre copie. Je lui fis envisager les périls qu'elle courait; elle ne voulut rien entendre, et partit, munie de cette pièce, qui pouvait l'exposer à la vengeance du tyran. La Providence a permis qu'elle arrivât heureusement en Angleterre, où j'ai appris que cette Ode est imprimée depuis dix-huit mois avec des notes. Il ne m'en est parvenu aucun exemplaire; et j'ignore quelles notes on a pu y joindre. Plusieurs volumes ne suffiraient pas à retracer le nombre des crimes du tyran le plus exécrable, dont les annales du monde fassent mention. Je dois pourtant aussi faire quelques notes, non pour l'intelligence des faits, que personne, hélas! ne peut nier, mais pour les renouveler dans le souvenir d'un trop grand nombre de Français, qui justifient aux yeux des nations de l'Europe les reproches de légèreté, d'insouciance et de frivolité, dont ils ont été si souvent l'objet. Je tâcherais du moins que ces notes soient de la plus grande brièveté. C'est au burin de l'histoire de graver d'une manière ineffaçable, dans l'esprit des hommes, les forfaits des tyrans, ainsi que la faiblesse et la longue patience des peuples qui les ont soufferts» (p. I – II).

Cette ode fut signalée aux lecteurs du *Journal des débats politiques et littéraires* du dimanche 10 avril 1814, qui, en publia la strophe X pour mieux convaincre les lecteurs de l'intérêt de cette «pièce de vers […] d'autant plus remarquable qu'elle fut composée et 1809 et imprimée en Angleterre».

François Chéron (1764-1828), royaliste convaincu, proscrit de France à la suite des événements du 13 vendémiaire an IV auxquels il avait pris une part active, fut chef de division au Trésor public jusqu'en 1814. Auteur de plusieurs poèmes antinapoléoniens qui circulèrent clandestinement, il vit sa fidélité à la «légitimité» récompensée lors de la Restauration et devint censeur de La *Gazette de France* et directeur du *Mercure de France.* Cf. *infra,* «La Fuite de Russie» (1812, décembre).

1809

Guillaume de LA MADELEINE

LA MORT DE HENRI IV
Ode

Opprobre aux enfants du Parnasse,
Le crime achète leurs accords.
Bravant la faveur, la menace,
D'Achéron je franchis les bords:
le bon Henri sur tous les sages
Et les héros de tous les âges
Règne dans cet heureux séjour;
A ses louanges consacrée,
Ma voix, ma lyre est enivrée
De joie et d'orgueil et d'amour.

Quel noble cortège environne
Ce fils de l'immortalité!
De lauriers César le couronne,
Titus célèbre sa bonté,
Hannibal l'admire en silence,
Achille lui livre sa lance
Et le contemple en soupirant:
C'est un héros, dit Alexandre,
Et près de lui je dois descendre
Au titre seul de conquérant.

Vers lui marche un roi déplorable,
Grands dieux! Louis l'infortuné!
Epoux et père inconsolable,
Il tient un enfant couronné,
C'est son fils: ce jeune monarque
Vient au noir séjour de la Parque
Joindre son aïeul sans effroi;
Il voit ce Henri magnanime,
Il s'embrase d'un feu sublime,

Il s'écrie: ah! si j'étais Roi!

Noble enfant, dont le ciel nous prive,
Maître des cœurs dès ton berceau,
Ta voix, ta majesté naïve,
A désarmé plus d'un bourreau.
Dis-moi de quel monstre farouche…
Ah! ce nom souillerait ta bouche:
Pour accabler mon cœur flétri,
Qu'il te suffise de m'apprendre
Que ta bonté devrait nous rendre
Le règne immortel de Henri.

Il fit le bonheur de nos pères,
Et nous massacrons ses enfants!
De sur des trônes adultères
Vous règnez, tigres triomphants.
Courtisans, prélats vils et traîtres
Montez au ciel, vendez vos maîtres,
Et tous dans leur sang prosternés,
Servez leur bourreau sur leur tombe:
Moi, pauvre et fidèle, je tombe
Aux pieds des Bourbons détrônés.

Quand le sort qu'ils ont à combattre
Pourrait anéantir leurs droits,
Dans les enfants de Henri quatre
J'adorerais encor mes Rois.
S'il faut que mon cœur se démente,
Je veux qu'aussitôt Rhadamanthe,
M'ouvrant les enfers satisfaits,
Les étonne par mon supplice,
Comme un vil Corse, leur complice,
Les effraya par ses forfaits.

Bannis des foyers domestiques,
Tous les Bourbons, sans défenseur,
Ont perdu leurs sceptres antiques
Souillés par ce monstre oppresseur.
Mais, bravant ses aigles infâmes,
Leur trône est toujours dans nos âmes,
L'âge d'or attend leur retour.
Notre splendeur nous déshonore:

La foudre qui brille et dévore
Doit faire place au Dieu du jour.

Je viens à la France abusée
Dicter des oracles certains:
Au sein du paisible Elysée
Henri veille sur nos destins.
Il peut tout: à peine il ordonne,
Soudain la Discorde abandonne
Les cœurs dès longtemps embrasés,
Et près d'un olivier fertile
Thémis désormais inutile
Dort sur des serpents écrasés.

Henri, comme un nouvel Auguste,
Calmant son Empire agité,
Sait faire aimer son sceptre juste
Aux rebelles qu'il a domptés.
Son bras, ses vertus révérées,
Ses promesses toujours sacrées,
En on fait l'arbitre des Rois:
Tel Jupiter, maître suprême,
Aux Dieux habitants du ciel même
Impose et fait aimer ses lois.

Arrête, sacrilège atroce,
Et brise un parricide fer;
Mais déjà ton poignard féroce…
O Ravaillac, monstre d'enfer!
Dieux, grands Dieux! les bons Rois périssent!
Tyrans, les Parques vous chérissent,
Vous vivez d'honneurs accablés;
Le ciel sur vos cœurs détestables
Fixe des yeux inévitables,
Il vous épargne encor… tremblez.

Où courrez-vous, vieillards débiles,
Femmes en pleurs, vierges en deuil?
Ils vont de larmes inutiles
De Henri baigner le cercueil.
Leur effroi ressemble au délire:
Le Roi se meurt, non, il respire,
Non, non, tout espoir est détruit.

On se parle, on ne peut s'entendre,
On s'interroge, on craint d'apprendre
Le malheur dont on est instruit.

De son plus jeune enfant suivie,
Une femme marche à grands pas:
Quoi! les justes n'ont qu'une vie
Et les méchants n'ont qu'un trépas?
Nous perdons le meilleur des pères,
J'ai vécu sous ses lois prospères,
Mais toi, mon fils… Il est ici,
Un tombeau, voilà sa demeure.
En disant ces mots elle pleure:
L'enfant l'embrasse et pleure aussi.

Des Dieux la rigueur souveraine,
Grand Roi, t'enlève à notre amour,
Pour fixer, par ta mort soudaine,
Nos vœux sur l'éternel séjour.
L'Incrédulité qui m'écoute
Laisse enfin éclaircir le doute
Que formait son esprit flottant;
Oui, puisque la tombe réclame
Celui qu'un feu céleste enflamme,
Un autre monde nous attend.

La Mort de Henri IV, ode composée en 1809, par M. G^me^ de La Madeleine, de l'imprimerie de Richomme, à Paris, chez Mme Jacob, libraire, Palais Royal, Galerie de Bois, n° 203, 1814.

«Cette Ode, composée en 1809, fut récitée alors à un petit nombre de vrais royalistes, et ce fait, lorsque j'ai eu l'honneur de la présenter à Monsieur, lui a été affirmé par des personnes que placent aux premiers rangs leurs lumières et leur naissance» (p. 2).

L'ouvrage de la BN YE 45649 n'était pas découronné quand il m'a été communiqué en septembre 2012.

D'après le Catalogue général de la Bibliothèque Nationale de France, *La Mort de Henri IV* fut le seul opuscule publié par Guillaume de La Madeleine et nous ne savons rien de plus sur ce personnage.

1809

vicomte de RIVAROL

DESCRIPTION DE FONTBELLE
[Fragment]

[…]

Plût à Dieu! qu'autrefois au bord du Borystène,
Ovide, qui d'Auguste excita le courroux,
Eût pu jouir en pais d'un exil aussi doux:
Sans doute qu'un beau ciel eût adouci sa peine;
Mais transi par le froid, dévoré par l'ennui,
Il soupirait des vers aussi tristes que lui.
Victime ainsi que moi d'une implacable haine (1),
Pour fléchir son persécuteur
Il tourmente sa muse, il fait mentir son cœur;
Lorsqu'il flatte César peut-il être sincère?
On gémit de lui voir si peu de dignité:
Pour moi j'ai plus de fermeté,
Je sais souffrir et me taire.
A jamais oublié de tous ces vains amis,
Qui me cherchaient en foule au milieu de Paris,
Auprès d'une épouse chérie (2)
Je coule de tranquilles jours;
Jeune encor, elle est au malheur aguerrie,
Pour me faire l'objet de ses tendres amours.
Je l'aime, je la plains, j'admire son courage,
Moi, qui n'ai déjà plus les grâces du bel âge,
Et qui ne comptais plus goûter le bonheur.

Belle nymphe du Thuel! ma femme est votre image,
Elle est pure, elle est belle, elle a votre fraicheur;
Vous êtes le trésor de mon doux ermitage,
Elle est le trésor de mon cœur.

(1) Buonaparte m'a tenu deux ans au Temple, et dix ans en exil.
(2) Mademoiselle Silbert de Cornillon, nièce du marquis de Cornillon, ancien page de madame la Dauphine, et ensuite officier aux Gardes- Françaises.

Ce texte bucolique où est évoquée la situation de l'exilé victime de Napoléon est parue, signée «M. le vicomte de Rivarol, *ancien colonel, et chevalier de Saint-Louis*» dans le *Mercure de France,* n° DCLXXIV, samedi 11 mars 1815, p. 67-68. Nous avons omis les 78 premiers vers, uniquement consacré à la description idyllique du refuge du proscrit.

Claude-François de Rivarol (Bagnols-sur-Cèze, Gard, 1762 – Brie-Comte Robert, Seine et Marne, 1848) était le frère du célèbre auteur de*de l'universalité de la langue française,* le comte Antoine de Rivarol (1753 - 1801). Poète et dramaturge, il reprit apparemment du service dans l'armée du Roi, puisqu'en 1832 il se présentait comme «général comte de Rivarol» dans *Le monde tel qu'il est et tel qu'il sera. Satire* (Paris, Malaunay).

1809

J.-F. BOISARD
Peintre

LES DINDONS
Fable

Dans une basse-cour où plus de cent dindons,
Avec quelques cochons,
Faisaient un bruit, une tempête,
Que tout en résonnait dans les bois, les vallons,
Un cochet[1] méditait murement dans sa tête
Un projet de gouvernement;
Et ce cochet n'était pas bête,
Car il voulait adroitement,
Pour mieux y parvenir proposer une fête.
La volaille eut bientôt accepté le bouquet.
Honneur soit au brave cochet!...
Et tous d'une voix unanime
En veulent faire un empereur.
Au vieux monarque on fait un crime,
D'être la cause du malheur
De la volaille.
Bref, on l'étouffa sous la paille,
Et le petit coche régna;
Et pour lors bientôt étala
Son despotisme et sa puissance.
On cherche à réprimer d'abord sa violence;
Mais la volaille et les cochons,
Et notre troupe de dindons
Qui dans la cour était éparse
Firent en vain des motions;
Ils furent, voyez-vous, les dindons de la farce…

[1] «Cochet, s. m. Petit coq, poulet à qui la crête vient, et qui commence à chanter. *Un cochet et une poulette. Chaponner des cochets.*» *Dictionnaire de l'Académie françoise,* cinquième édition, an III.

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Première partie, à Paris, chez Germain Mathiot, libraire, quai des Augustins, n° 13, près le pont Saint-Michel; et à Bruxelles, même Maison de Commerce, Marché-aux-Bois, n° 1310, 1817, p. 58-59.

1810 (janvier)

ANONYME

LE DIVORCE

«Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa dame
«Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
«Sur la nécessité présente»
LA FONTAINE, Liv. 2, fab. 2.

Je croyais sur le Corse et sur Son triste empire,
Après avoir tant dit, n'avoir plus rien à dire;
Dans un profond oubli le laissant végéter,
Je prévoyais Sa fin sans la trop souhaiter;
Me reposant sur Lui du soin de sa ruine,
Je l'attendais en paix. Mais voilà *Joséphine*
Qui des parleurs français réveillant les soupçons,
Me force, ou de grossir leurs ineptes clameurs,
Ou de les repousser par des clameurs contraires:
Mon choix n'est pas douteux; les raisons en sont claires.
Napoléon, ingrat, sans amour et sans foi,
Ne connaît d'autre dieu, d'autre intérêt que Soi;
On le sait, et pourtant d'une chaîne ambigüe[1]
Veut-il rompre les nœuds? tout Paris s'évertue;
Le salon, le café, d'un uniforme bruit
Presqu'au nez des mouchards à la fois retentit.
Dans la rue on s'aborde: «Eh bien! et le divorce,
«Vit-on rien de pareil? se gêne-t-il, ce Corse?
«L'aurait-on cru si prompt à briser ce lien,
«Quand, petit lieutenant et maigre citoyen,
«On Le vit, pour saisir le spectre d'une armée
«Epouser de *Barras* l'épouse réformée!»

[1] Malgré la nullité prononcée par l'Officialité de Paris sur des témoignages aussi respectables que ceux d'un *Talleyrand*, d'un *Duroc*, d'un *Berthier*, il est encore permis de douter que *Napoléon Bonaparte* ait jamais été marié catholiquement. C'est bien ici que Tacite se serait écrié «gravioribus lubridiis quam malis» Ann. Lib. XIV, cap. 69. Ils mettaient dans leurs forfaits plus de dérision encore que de noirceur.

D'une pitié comique attendris jusqu'aux pleurs,
D'autres de *Joséphine* expriment les douleurs:
«Il est bien dur, hélas! de descendre du trône!»
En s'essuyant les yeux, dit certaine matrone,
Qui de Lucine a vu s'échapper les beaux jours.
«Est-on reine une fois, on doit l'être toujours.
«Voyez le beau motif pour renvoyer Sa femme:
«Elle n'enfante plus! Voisine, sur mon âme,
«Si mon mari me faisait un tel dessein,
«Le monstre! il serait sûr de mourir de ma main.
«ces hommes sont bien forts avec leur tyrannie,
«Sous la loi qu'ils ont faite, ils veulent que tout plie.
«Lui qui fait tant le fier, je voudrais bien savoir
«S'il est, cet empereur, si ferme à Son devoir.
«Voisine, on m'en a dit là-dessus de plaisantes!
«Mais ces vilains mouchards aux oreille béantes…
«On n'ose plus parler … Au reste, tu L'as vu,
«Tu sais comment il est: huilé, gonflé, trapu;
«Ma foi, cet oiseau là ne fait pas mon caprice.
«Quand on joint à cela la gale, la jaunisse,
«Voyez le beau ragoût! on ferait beaucoup mieux
«D'interdire l'hymen aux empereurs rogneux.
«Et ces vieux sénateurs! n'en ris-tu pas, ma chère,
«Qui dans leur Sanhédrin traitent cette matière!
«Est-ce avec des décrets, des discours, des sénats,
«Que se font les enfants, ou qu'ils ne se font pas?
«Pour moi je gagerais que, malgré Son beau dire,
«Nous ne verrons jamais régner le fruit du Sire[2].»
Puis vient des créanciers l'innombrable troupeau
Frappé comme on peut croire à ce coup si nouveau.
Ils avaient lu cent fois d'un œil plein de croyance
Que le restaurateur, le sauveur de la France,
Du dieu qui nous créa fidèle et doux portrait,
De Ses solides plans, jamais ne S'écartait.
Sur la foi des autels et du saint hyménée,
Sur la double onction du pontife émanée,
Ils voyaient *Joséphine* et son *Napoléon,*
Dans les nœuds prolongés d'une sainte union,
Du culte rétabli consacrer l'existence,
Et surtout des prêteurs assurer la créance.
Aussi par ces dehors mille artistes séduits,

[2] Le désire-t-il sincèrement Lui-même? Le père le moins sage et le moins prévoyant ne voudrait laisser à ses enfants qu'un héritage paisible et consacré par la justice.

Accouraient-ils offrir leurs plus brillants produits,
Et, payés d'un regard de la reine créole,
S'endormaient dans l'espoir d'un paiement moins frivole.
Nos rois du temps jadis, très gros consommateurs,
De leurs peuples souvent épuisaient les sueurs:
Ils en furent punis; et leur peine sévère
A dû des plus cruels adoucir la colère;
Hélas, laissons en paix leurs mânes dispersés,
Leurs affreux successeurs les excusent assez.
Quand on naît sur le trône, avec imprévoyance
On sème des trésors offerts à la puissance,
Et, longtemps prévenus, quelques fois les désirs
S'éteignent amortis dans le sein des plaisirs:
Mais préserve, grand dieu, la race qui t'est chère,
Préserve-là d'un chef sorti de la poussière,
Qui dans les rangs obscurs d'abord humilié,
Etourdi du pouvoir qu'il se voit confié,
Par les profusions d'un Crésus en démence
De ses jours de disette efface la souffrance;
Et dont l'ignoble ardeur, qu'aiguillonnent les ans,
Se tourmente et s'accroit de souvenirs cuisants!
Digne d'un roi hier, son épouse altérée
De plaisirs trop nouveaux n'est jamais saturée.
Ministres de la mode, artistes empressés,
De son aveugle luxe agents intéressés,
Qui, sottement épris d'une splendeur sans base,
Devant son faux éclat vous teniez en extase,
Et vantiez sans tarir les succès glorieux,
Qu'obtenaient à la cour vos soins industrieux.
Maintenant, créanciers de feu l'impératrice,
Qu'il faut de son époux attendrir le caprice,
Graisser même la patte à l'âpre *Defermon*[3],
Pour obtenir le quart d'un billet qu'on croit bon,
Vous vous écriez tous: «Ce Corse n'est qu'un traître,
«La France n'eut jamais un plus indigne maître.»
- Quitter sa femme est mal; mais à ses créanciers
Dire adieu sans payer livres, sous et deniers[4],

---

[3] Sous le règne de la Convention, il s'occupait des finances avec une activité fâcheuse. Nommé depuis par le Directoire, par le Consul et par l'Empereur à des fonctions administratives, il s'y est distingué tantôt par une rigueur injuste, tantôt par une facilité dont il est évident qu'il recueillait les fruits. Si la justice revenait jamais sur la liquidation des créanciers américains, occasionnés par la vente de la Louisiane, des pièces très authentiques et déposées à la Trésorerie feraient connaître ce Comte Ministre , Président de la section des finances au conseil d'état, Directeur général de la liquidation de la dette publique, Grand-officier de la légion d'honneur.
[4] Ces dettes n'ont pas pu être faites à l'insu du monarque dont les espions flairent les moindres choses.

Messieurs les fournisseurs, d'un accord unanime,
Vous l'avouerez, je crois, voilà le plus grand crime!
Un profond politique (ils sont nombreux ceux-là)
Dit d'un air pénétrant: «Plus je rêve à cela,
«Et plus, j'en conviendrai, de cette impératrice,
«J'y vois luire, éclater l'étoile protectrice.
«Un oracle prédit à la jeune *Tascher*,
«Qu'au rang des souverains on la verrait marcher.
«Le même oracle a dit (ici de la sorcière[5]
«Peut-être le public remplit le ministère)
«Qu'un jour sa majesté, dans un humble hôpital,
«Doit pleurer de son rang l'abaissement fatal.
«de la prédiction la plus belle partie,
«L'Europe en est témoin, est bien plus qu'accomplie;
«Si *Joséphine* encore de ce double destin
«Par ses soins prévoyant peut éviter la fin,
«Certes, c'est en brisant la douloureuse chaîne
«Qui la lie au bourreau que d'une longue haine
«Le poids accumulé doit écraser un jour.»
Pourtant de pleurs baignée elle quitta la cour;
Elle devait bénir la rigueur salutaire
Qui replonge son nom dans l'ombre et le mystère,
Et des sanglants excès d'un affreux dénoûment
A ses sens éperdus peut sauver le tourment.
Ah! si nos yeux ont vu d'un prince légitime
L'épouse infortunée en butte aux traits du crime:
Si, du faible *Louïs* suivant l'injuste sort,
Le front sans diadème, à l'autel de la mort,
A travers les clameurs d'une atroce licence,
La fille des Césars expia sa naissance;
Quel dessein penses-tu qui te soit réservé,
Femme d'un imposteur par le meurtre élevé?
Toi, qui de Ses fureurs ne fus pas la complice
Il est vrai; mais enfin, au bord du précipice
Qu'avait creusé l'orgueil sous vos pas détestés,
Tranquille et savourant de calmes voluptés,
Tu ne t'informais pas, si tes jeux, si tes charmes,
Au pauvre, au malheureux, avait coûté des larmes?
Prodigue des dépouilles qu'extorquait ton époux,
Des attraits du pouvoir pour ton cœur le plus doux,

---

[5] Mle *David*. Voyez la description de la Martinique par M. *Traversay* en deux vol. in 12.

C'était de te parer d'une pompe inhumaine:
Tu n'étais que *Laïs*, et tu te croyais reine.
En vain quelques journaux, que l'on ne crut jamais,
Dans leurs feuillets menteurs publiaient tes bienfaits:
Va, ton plus grand mérite, ici je le confesse,
C'est d'avoir su déplaire au Monstre qui te laisse.
Mais n'a rien entendu qui des pieux esprits,
Qui des fermes croyants n'entendit pas les cris:
«Un vil mortel briser les nœuds que le ciel même
«Consacra par la main du pontife suprême!
«Relever les autels, et renverser la foi!
«Proclamer l'évangile, et mépriser sa loi!
«Aux peuples opprimés prêcher l'obéissance,
«Et d'un exemple impur afficher l'insolence!
«De la religion le divin fondateur
«Des humains tous égaux préparant le bonheur,
«D'une voix à la fois impérieuse et tendre,
«Dit: rendez à César ce que l'on doit lui rendre;
«Et ce précepte enfin, par les *Nérons* cité
«Rencontra quelquefois trop de docilité:
«Mais, dit-il à César, sois cruel, sois impie;
«Au gré de ton caprice et de ta barbarie
« Fais couler des mortels le misérable sang:
«Tout oser est le droit de ton auguste rang;
«Impose des fardeaux d'une rigueur extrême,
«Mais de ton doigt royal crains d'y toucher toi-même;
«Couvre-toi de mon nom; sers-toi de mon pouvoir;
«Resserre pour autrui la chaîne du devoir;
«Pour présenter d'un dieu la ressemblante image,
«Gouverne par l'effroi, conquiers par le carnage,
«Et que l'Europe en pleurs, enchaînée à ton char,
«Reconnaisse à la fin ce qu'on doit à César!»

A ce grave murmure, à ces alarmes saintes,
Succèdent tout à coup de plus austères plaintes.
Des ministres sacrés le premier tribunal[6],
Celui qui, des croyants vénérable fanal,
Devrait par tous les temps par sa vive lumière,
Eclairer les esprits, et diriger la terre,
Ce tribunal impur, devant l'autorité
Fait taire le devoir, la foi, la vérité.

---

[6] Voyez dans le Moniteur du 14 janvier 1810, ou dans le Journal des curés, et celui de l'empire, quelle sentence a été prononcée par l'Officialité de Paris, sur l'intervention des cardinaux *Fesch*, *Maury* et *Caselli*.

Il ment; et, déchargeant du poids de la morale
Celui dont les trésors affrontent le scandale,
Il dit à ce troupeau trop pauvre pour pécher:
«L'évangile, chrétiens, qu'on nous entend prêcher
«Doit être, pour vous seuls, un joug invariable;
«Propice à l'opulence, au crime secourable,
«Il sait selon les temps modifier ses arrêts;
«Autres sont les liens des rois et des sujets.
«Notre main, à son gré peut nouer ou dissoudre,
«Lancer avec éclat, ou retenir la foudre.»
A ces mots, les parleurs pour la première fois
N'ont qu'un seul sentiment, n'ont qu'une seule voix.
Dans l'indignation dont l'ardeur les rassemble,
Je les vois s'élever et s'écrier ensemble:
«*Maury, Fresch,* vils marchands dans le temple introduits,
«De votre cœur vénal si les sales replis
«Développés à nu montraient toute leur fange,
«On y verrait, d'un style encore plus étrange,
«Gravés cette doctrine et ses affreux secrets.
«Poursuivez, sains prélats, poursuivez ces hauts faits;
«Vous recevrez un jour le prix de votre zèle:
«Au sénat toi, *Maury,* ton courage t'appelle;
«Pour toi, *Fesch*, le poison, le fer, ou le destin,
«Bientôt du Vatican t'ouvriront le chemin.»
Mes amis, c'est assez de vous échauffer la bile,
Et j'en attendais moins d'un peuple si docile.
Je ne reconnais plus ce cœur si patient
Qu'en mes sermons rimés[7] je vous reprochai tant.
Eh quoi! dans ces combats qu'amène chaque année,
De vos enfants chéris la fleur est moissonnée;
Ceux que dans vos foyers élève votre amour,
Par la mort appelés, auront bientôt leur tour;
Et, du tigre affamé nourrissant la pâture,
Votre chagrin soumis, depuis dix ans l'endure:
Au gouffre où tant de pleurs, tant de sang ont coulé,
Et que tant de trépas n'ont point encore comblé,
Sur les corps palpitants des valeureux Ibères
Tombent, sans triompher, des phalanges entières:
Vous voyez tous les jours dans de vils préjugés,
Dans de gothiques mœurs les Français replongés;
La noblesse naissante et la vieille noblesse

[7] Surtout dans la N° III, ou: Les admirateurs ; le N° IV, ou: Les flagorneurs; et le discours d'*Annibal* rapporté par *Charlemagne,* N° VII.

Disputer d'avarice et lutter de bassesse;
Des soldats sans honneur, des prêtres sans vertus,
Des magistrats sans honte, à l'intérêt vendus:
Arbitraires prisons, vexations, corvées,
Par votre humble respect paraissent approuvées:
Et tout à coup voilà que sur les moindres maux
Des discours les plus vains vous répandez les flots!
Eh! qu'importe après tout que d'un Corse farouche
Quelqu'un subisse ou non la dégoutante couche?
Qu'importe, que d'un nom horrible à tous les yeux
Il transmette à des fils l'héritage odieux?
Quels droits apporterait cette race étrangère?
Le fils doit-il jouir des crimes de son père?
Le crime, en expirant, à Sa postérité,
Du Français, du Germain justement irrité,
Léguera le courroux, la haine et la vengeance;
Peut-être la pitié… Mais quelle prévoyance!
Est-il éclos déjà ce noble rejeton?
Pour s'allier au sang du dieu *Napoléon*
Il faut un sang fameux: la pauvre Martinique
Ne saurait remplacer la dame qu'on abdique[8];
Dans les petites cours des électeurs faits rois
Arrêter son grand cœur, ce serait bien bourgeois.
Au reste, écoute – moi, soit bourgeoise ou princesse,
Qui de t'unir à l'Ogre aura la hardiesse;
Sans être grand devin, d'une prédiction
Je ferai précéder ta sublime union:
«LA MORTELLE ASSEZ VILE, ASSEZ PEU RÉFLÉCHIE
POUR ATTACHER SON SORT AU SORT DE L'ASSASSIN?
VIVRA DANS LE MÉPRIS, ET SON IGNOMINIE
VENGERA LES MÂNES D'ENGHIEN.

Les voilà. Deuxième partie, op. cit., p. 99 – 111.

[8] Mad. *Bonaparte,* née à la Martinique, est fille d'un colon de cette île.

1810 (20 janvier)

Jean-Gabriel PELTIER

Fragment d'un Poème Inédit
INTITULÉ
L'ENTREVUE DE TILSIT

DIALOGUE
ENTRE ALEXANDRE ET BUONAPARTÉ

BUONAPARTÉ

Hélas!

ALEXANDRE

De ce soupir que faut-il augurer?
Explique toi, de grâce….

BUONAPARTÉ

Ah! peux-tu l'ignorer?
Que nous achetons cher la puissance suprême!
Quel terrible fardeau *qu'un double diadème!*
Lorsque je m'en chargeai, je fus trop généreux.
Complaisance fatale! Heureux, cent fois heureux,
Qui vit *incognito* dans son humble chaumière!

ALEXANDRE

Hé! que ne restais-tu dans celle de ton père,
Où nul n'aurait troublé ton modeste bonheur,
Au lieu de prendre ainsi le titre d'Empereur!

BUONAPARTÉ (*Avec un profond soupir*)

Un bon cœur, Alexandre, est toujours trop facile,
Et j'en sens tous les jours un regret inutile
Il faut subir le joug. Tel est mon naturel
Que j'aurais vraiment crû me rendre criminel
Si j'avais refusé par un dédain coupable
De changer les destins d'un peuple misérable.
La France si longtemps en proie à des tyrans
Qui suçaient sa substance et déchiraient ses flancs,
Vit en moi, tu le sais, *son héros et son père,*
Un second Charlemagne, un ange tutélaire,
Et surtout, connaissant *mon amour*, *ma douceur*,
Soudain elle conçut l'espoir le plus flatteur.
Je crois la voir encor, pâle et défigurée,
Les cheveux en désordre, et la mine effarée,
Déposant à mes pieds le sceptre et le laurier,
M'adresser ce discours: «Magnanime guerrier,
«Favori de Bellone et l'idole du monde,
«Sur vous de mes enfants l'espérance se fonde.
«Seul, vous pouvez finir les malheurs des Gaulois,
«En acceptant ce sceptre et leur donnant des lois.
«C'est demander, Seigneur, beaucoup de complaisance.
«Mais comprenez aussi quelle reconnaissance
«Vous devra tout un peuple, à vos pieds prosterné,
«Etonné de se voir à la fin gouverné!
«Ce peuple, dégoûté d'une longue anarchie,
«de lui donner des fers humblement vous supplie.
«Héros, si jeune encore, quelle gloire pour vous!
«La grande nation embrasse vos genoux!»
A ces mots, agité de diverses pensées,
Et ma langue et ma voix furent embarrassées.
Mon visage couvert d'une étrange rougeur
Indiquait au-dehors les combats de mon cœur.
Oui, maudissant tout bas ma gloire et mes faits d'armes,
A peine vins-je à bout de retenir mes larmes,
Et l'on me vit trembler pour la première fois.
De la couronne offerte appréciant le poids,

Et d'un peuple léger redoutant l'inconstance,
J'allais me refuser au salut de la France;
Mais enfin, rappelant ma générosité,
Méprisant les douceurs de la tranquillité,
Je fis cette réponse et si noble et si belle,
Dont les fastes anciens n'offrent pas de modèle.
«Pardonnez, si j'accepte à regret ce fardeau,
«Aux vulgaires esprits il peut paraître beau;
«Mais ma gloire, au dessus de ces titres frivoles,
«Dédaigne un vain honneur qui consiste en paroles.
«Le pouvoir m'appartient comme à votre sauveur,
«Buonaparté est un nom au dessus d'Empereur.
«Je sens que pour sauver ma seconde patrie
«Il faut sacrifier le repos de ma vie.
«Pourquoi suis-je le seul dont l'esprit, les talents
«Pour un emploi si haut s trouvent compétents?
«Et parmi des Français l'antique et noble race
«Que n'est-il un seul chef digne de cette place?
«Un seul qui possédât cet air de majesté? …
«Eh bien! Je m'y résous; *prenez ma liberté*;
«Je renonce à la Corse, à ses plaines fleuries,
«Pour loger tristement dedans les Tuileries;
«Je vais troquer ma paix contre mille embarras,
«Des gardes vont partout se presser sur mes pas,
«Je ne verrai plus mon paternel domaine,
«Où nous vivions sans bruit, sans honneur et sans peine,
«Esclave du public, je lui livre mon temps.
«Mais Français, c'est à vous d'être reconnaissants,
«Car je me démettrai d'une charge si rude
«S'il me faut des méchants souffrir l'ingratitude.
«Quand je suis assez bon pour être votre roi,
«Songez à vous montrer sujets dignes de moi.
«Votre gloire à la mienne est désormais unie,
«Ne comptez plus pour rien vos biens et votre vie;
«Trop heureux de périr dans les champs de l'honneur,
«Et de devenir gueux pour plaire à l'Empereur.
……
……
……

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCXLV, 20 janvier 1810, volume 28, p. 122 – 124.

1810 (février)

Jean-Gabriel PELTIER

JOSÉPHINE ABANDONNÉE

OU

LE PLUS GRAND DES SACRIFICES.

ACTE I.

Scène Ière

JOSEPHINE (seule)

(Le théâtre représente la chambre à coucher de l'Impératrice Joséphine. On voit un lit où elle repose. Tout à coup, réveillée en sursaut par un songe qui lui retrace le prochain dont elle est menacée, elle sort brusquement de son lit et s'écrie, d'une voix entrecoupée par les sanglots:)

Au secours! – Que soudain ma garde m'environne!
On me prend – on me prend – on me prend ma couronne!
Dieu! quel songe effrayant a troublé ma raison?
Hélas, que dis-je, un songe? ah! de la trahison
Le coup le plus affreux, mais le plus véritable,
Le jour, la nuit, sans cesse, et me frappe et m'accable!
Un vrai songe, c'était de croire à mon bonheur,
A la foi d'un ingrat qui me perce le cœur,
Au plaisir de me voir triomphante, adorée,
Non plus, comme autrefois, par les grâces parée,
Et ne possédant pas d'autres dames d'atours;
Pour mes pages, n'ayant que l'essaim des amours;
Et pour seul écuyer, l'amant en exercice.
Mais avec tout l'éclat du rang d'impératrice,
J'ai perdu mes attraits et je perds mes honneurs!
Que me reste-il donc, dans ce comble d'horreur?
Ah pas même une dent contre un tyran barbare,

Contre un perfide époux qui de moi se sépare.
Je lui pardonne tout, si tout est réparé.
Si ce Napoléon, de succès enivré,
Se souvient un moment, au sein de la victoire,
Que ma main lui fraya le chemin de la gloire,
Lorsque j'errais encore au sentier de l'amour
Où Barras inconstant me quitta sans retour!
Barras, du moins, fut juste, en se montrant volage;
Il ne me laissa point dans un triste veuvage,
Et crut, pour adoucir ses torts et mes ennuis,
Devoir former ces vœux qui vont être détruits.
Quel présent fis-je, alors, au cruel qui l'oublie?
Pour dot, je lui portai la superbe Italie:
Oui, ce champ que d'abord ton bras a moissonné,
C'est moi, Napoléon, moi qui te l'ai donné!
C'est par moi que, depuis, bien plus fameux encore,
Ton nom fut redouté du couchant à l'aurore,
Et que ton front porta, par un rare bonheur,
Ce que seule j'y mis: les lauriers du vainqueur
Et des rois tout puissants le sacré diadème!
Connais donc ton forfait et mon injure extrême,
Connais donc mon malheur, fruit de ta cruauté!
Et dis si c'est le prix que j'avais mérité!
Je me meurs! je succombe à l'excès de la rage!

(Dans ce moment une dame d'honneur de l'Impératrice sort d'une porte latérale pour recevoir dans ses bras Joséphine qui tombe évanouie).

(*L'Impératrice reprend ses sens*)

Jamais je ne reçus un plus terrible outrage!
Quand mon premier époux me mettait au couvent,
Je conservais, du moins, tout comme auparavant,
Le droit de le tromper: j'étais jeune et jolie;
Mais dans ce jour funeste, hélas! tout m'humilie,
Jusqu'aux vœux impuissants de ma juste fureur!
O vous qui m'écoutez, qui voyez ma douleur,
Osez, pour la charmer, me répondre et me plaindre!
Du despote, en ces lieux, vous n'avez rien à craindre;
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins!
Mais vous ne dites rien!

LA DAME D'HONNEUR

Je n'en pense pas moins.

JOSÉPHINE

Ah! je vois la raison de ce lâche silence!
De votre esprit déjà la barbare prudence
Anticipe l'instant où, sous une autre loi,
La fortune inconstante aura fui loin de moi;
Où, pour orner la cour d'une épouse nouvelle,
Napoléon aussi doit vous rendre infidèle;
Où, sans lui résister, vos soins ambitieux,
Peut-être, préviendront ses ordres odieux!
Mais d'un tel procédé, faut-il que je m'étonne,
Moi qui, dans tous les temps, et bien plus que personne,
Ai toujours préféré les sentiments du cœur
A ceux dont s'applaudit une dame d'honneur!
Quelqu'un s'approche: on vient chercher la victime!

SCENE II

JOSÉPHINE, NAPOLÉON

NAPOLÉON

Paraissez, tout est prêt, le dessein qui m'anime
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement.
Les flambeaux de l'hymen, pour nous sans aliment,
Ne jettent plus déjà qu'un feu pâle et livide,
Qu'à mon appartement, je vous serve de guide;
Là, devant quatre rois, par mes soins rassemblés,
Nous allons nous offrir, l'un par l'autre immolés,
Au bien de ce public qui, d'un amour extrême,
Vous aima constamment et fut aidé de même;
De ce public, pour moi, toujours docile et bon,
Dont je suis satisfait, tant qu'il tremble à mon nom.
Il n'est qu'un seul moyen pour que la France espère
Dans son maître absolu jamais trouver un père;
Ce moyen, c'est qu'enfin je puisse avoir un fils.

Mais pour ce grand objet, nos efforts réunis,
Auraient à rencontrer de trop puissants obstacles,
Car il me manque encor le pouvoir des miracles!
Si mon bonheur, aussi, va jusqu'à l'obtenir,
De la commune loi, je veux vous affranchir.
J'en jure par ma gloire et l'honneur de mes aigles,
Je soumettrai, pour vous, le temps à d'autres règles
Qui faisant, désormais, renaître vos beaux jours,
N'en laissent plus tarir l'inépuisable cours!
A ce prodige encore, si je ne puis prétendre,
Prenez votre parti: ne faites point attendre
Ces Rois Napoléon, arrivés tout exprès
Pour tout voir, tout entendre et repartir après.
Au sénat convoqué, dans ce jour mémorable,
Bientôt Cambacérès, sur un ton lamentable,
Va peindre nos regrets, nos généreux combats,
Notre amour, nos vertus… que ne dira-t-il pas
Pour immortaliser un si grand sacrifice?

JOSÉPHINE

A ses talents, Seigneur, je sais rendre justice,
Et conçois qu'aisément votre archichancelier
Dans sa mâle vertu renfermé tout entier,
Contre de chastes vœux éloquemment déclame,
Au mépris de l'hymen et des droits de la femme.
Mais enfin ce n'est pas à son seul jugement,
Qu'il appartient de rompre un saint engagement,
D'anéantir pour nous les devoirs et la force
D'un serment que peut bien abroger un divorce;
Mais que n'abroge pas la puissance du ciel.
Vous le voyez, ici je vous parle sans fiel,
Daignez, Napoléon, m'écouter sans colère;
Ah! quand on ne vit plus pour aimer et pour plaire,
Il faut, je le sens trop, il faut un autre bien.
M'amuser à régner, c'était là tout le mien!
Comment exigez-vous qu'aujourd'hui je m'en prive?
Cédez à la prière et si tendre, et si vive
Que vont vous adresser ces yeux baignés de pleurs,
Ces bras, tendus vers vous pour fléchir vos rigueurs,
Ce sein, offrant encore un repos à la gloire!
Songez à notre amour, songez à notre histoire,

Songez –

NAPOLÉON

Et vous, songez, Madame, à m'obéir.
Vos pleurs, ni vos appâts ne peuvent m'attendrir;
Hâtez-vous de cacher et les uns et les autres!
Si mes destins longtemps furent unis aux vôtres,
Ils devaient tôt ou tard en être séparés,
Mais, pour que vos regrets soient enfin modérés,
De richesses, d'honneur et de pompe environnée,
Restez Impératrice et reine couronnée!

JOSÉPHINE

Non, cruel, tu n'es pas fils de Laetitia,
Dont la bonté jadis la Corse édifia,
Qui des pauvres humains soulageant la souffrance,
Se plaisait à combler leur plus tendre espérance!
Et comment de son cœur doux et compatissant,
Le tien aurait-il pu recevoir, en naissant,
Le naturel farouche, inhumain, implacable,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir détestable,
Pour qui les jours de paix sont des calamités?
La mort, l'affreuse mort, de ses flancs empestés,
Dans un embrassement, incestueux, immonde,
Livrée au crime heureux qui la rendit féconde,
Te fit naître; et soudain, te vomit des enfers
Pour désoler, corrompre et haïr l'univers!
Que dis-je? infortunée! ah! la douleur m'égare,
Et mon ressentiment, malgré moi, se déclare!
Oui, je viens, un moment, d'oublier qu'à tes yeux,
Mes jours, mes tristes jours, désormais odieux,
Offrent au coup fatal leur trame abandonnée!
- «Rester Impératrice et tête couronnée» -
C'est donc là ce qu'obtient, en tombant à genoux,
Joséphine éplorée, aux pieds de son époux!
Et que me fait à moi ce don d'une couronne,
Ce don fallacieux que la crainte empoisonne,
Qui ne peut racheter ni déguiser l'affront
Dont ton nouvel hymen fera rougir mon front,

Lorsqu'une rivale, illustre, jeune et belle,
La main aura reçu, de ta main criminelle,
Ces vœux et ces serments qui ne sont dus qu'à moi;
Lorsque le la verrai, brillante, auprès de toi,
Par un peuple léger, sur le trône, encensée,
Et moi, loin de la cour, errante et délaissée;
Lorsque l'injuste orgueil de son sang avili
Usurpera le droit d'insulter à l'oubli,
Auquel m'auront livré et ton cœur et la France;
Ou que peut-être enfin, malgré mon impuissance,
Les soupçons ténébreux, les jalouses noirceurs
Menaceront ma vie et ma honte et mes pleurs!
Mais Seigneur c'en est fait: je marche au sacrifice!
Epargnez-vous pourtant le frivole artifice
Dont vous cherchez en vain à couvrir aujourd'hui
Votre visible joie et mon cruel ennui!,

Pourquoi feindre en public une fausse tristesse?
Pensez-vous, par des mots, prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces baisers que vous m'avez rendus,
Ces soupirs enflammés, ces regards éperdus,
Ces efforts qui d'un cœur vainquent la résistance
Et condamnaient jadis ma pudeur au silence?
Voilà par quels exploits il faut persuader,
Cruel, que votre amour cherchait à me garder!
Vous voulez, par un fils, affermir votre empire!
Mais obtient-on toujours tout ce que l'on désire?
Avez-vous oublié quel âge encor j'avais,
Quand j'ai quitté pour vous le nom de Beauharnais
Et n'est-il pas douteux que le printemps vous donne
Les fruits qu'en vain déjà put vous offrir l'automne?
Je vous crois très puissant, lorsque dans un état,
Il faut tout renverser par un grand attentat,
Que, pour faire couler et le sang et les larmes,
Il s'agit d'employer la terreur de vos armes;
Voler, piller, brûler, être sans foi ni loi,
Tuer les gens enfin, sans leur dire pourquoi,
Est peut-être, après tout, plus aisé qu'on ne pense;
Mais faire des enfants est une autre science!
Et je puis, sans montrer trop d'incrédulité,
Soupçonner, sur ce point, votre capacité!

NAPOLÉON

Avec vous, sur ce point, je crois n'avoir, Madame,
Plus rien à tenter! ainsi point d'épigramme!
Surtout ne conservez, de toutes vos fureurs,
Que des yeux attendris où roulent quelques pleurs:
Cela convient assez au rôle que l'on vous donne.
Allons, habillez-vous, prenez votre couronne;
Venez, et vous aurez, en entendant raison,
Trois millions de francs, avec la Malmaison!

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCXLVIII, 20 février 1810, volume XXVIII, p. 329 – 334.

1810 (mars)

ANONYME

TYRAN NE COMMETS PAS UN FORFAIT INUTILE…

Tyran ne commets pas un forfait inutile,
Laisse au destin le soin d'allonger tes états:
Le sein le plus fécond pour toi serait stérile,
Les monstres ne se reproduisent pas.

Cité par de Labouisse-Rochefort, *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826) ou Mémoires politiques et littéraires, op. cit.*, tome VII, p. 222. Selon l'éditeur, cette épigramme fut écrite «secrètement, sous le manteau […] au sujet du divorce» de Napoléon d'avec Joséphine, en mars 1810.

1810 (mars)

ANONYME

NÉCROLOGIE
[Fragment]

«--Primo, avulso non deficit alter
Aureus-----»[1]
AENEID. Lib. VI, v. 142

[…]

J'en appelle à vous tous, peintres impériaux,
Qui depuis si longtemps versez l'huile à grands flots,
Et qui sur tous les murs, dans toutes les postures,
Du Monstre italien nous montrez les figures;
Il est certes bien doux d'entendre les passants,
De ces tableaux divers spectateurs caressants,
Les comparer entre eux, et selon leur mérite
Décerner un laurier que chacun sollicite,
Et que le public seul a le droit d'adjuger.
Je me plus quelquefois à l'entendre juger,
A l'aspect de la noble et fameuse effigie
Qui de plusieurs pinceaux exerça la magie.
- «C'est bien Lui, disait l'un, c'est bien là Son regard,
«C'est la douceur du tigre, et l'air fin du renard.»
- «Eh! quand il était moins gros, Il avait plus de grâce.»
- «Eh! ne voyez-vous pas que sous une cuirasse
«La frayeur jour et nuit Le tient incarcéré?»
-«Comment! même la nuit il est ainsi serré?
«D'un héros à ce prix la fonction est dure;
«Ne quittera-Il pas un instant Son armure
«Pour créer ce Dauphin promis à l'univers?
«Ce Dauphin qui des eaux, des terres et des airs
«Doit assurer la paix, gouverner la fortune,
«Et de Vienne augmenter la gloire non commune?»

[1] «------- Arrachez un rameau
De cet arbre fécond, il en naît un plus beau.»

- «Ah! je reconnais bien Son grossier vêtement:
«Les grands hommes toujours s'habillent simplement»
Dit un censeur savant, qui lut dans son *Plutarque*
Sur les habits râpés quelque longue remarque,
Et qui croit les impôts abolis à jamais,
Si de quelques galons on évite les frais.

[…]

Les voilà, *Deuxième partie, op. cit.,* p. 113 – 115 (vers 1 – 44). Le reste du poème porte sur les séides de Napoléon, et non l'Empereur lui-même.

1810 (mars)

ANONYME

SAVEZ-VOUS POURQUOI L'ARCHIDUC….

Savez-vous pourquoi l'Archiduc
Du Grand Napoléon doit épouser la femme?
C'est pour accoutumer la jeune et noble Dame
Aux attaques du mal caduc.

L'Ambigu, ou variétés littéraires et politiques, n° CCLII (30 mars 1810), vol. XXVIII, p. 667.

Le texte est ainsi introduit pas Peltier: «Nous n'avons pas encore la nouvelle de la célébration du premier acte de la célébration à Vienne, le 11; nous savons seulement que l'Archiduc Charles avait consenti à représenter son cher neveu dans cette cérémonie provisoire. Après avoir cherché longtemps pourquoi ce Prince dont nous avions toujours eu jusqu'ici une si haute opinion, comment le vainqueur d'Esling, avait pu consentir à devenir l'instrument de l'homme qu'il avait vilipendé naguère dans ses proclamations, nous avons cru en trouver la raison dans l'épigramme que voici…»

1810 (mars)

ANONYME

SES GOÛTS SONT D'UNE DOUBLE CLASSE…

«Ses gouts sont d'une double classe,
Il aime sa femme et *la chasse.*»

L'Ambigu, ou variétés littéraires et politiques, n° CCLII (30 mars 1810), vol. XXVIII, p. 700.

Ce distique est ainsi introduit par Peltier: «d'autres beaux esprits qui s'apitoient peut-être sur le sort de la bonne Joséphine, ont fait courir l'épigramme suivante sur les plaisirs de son époux.»

1810 (mars)

ANONYMES

EPIGRAMMES GROTESQUES

L'ogre corse, enivré d'exploits,
Sous la griffe de qui nous sommes,
Mange par an deux cents mille hommes
Et va partout *pendant* les Rois.

Si l'Empereur faisait un…
Geoffroi dirait qu'il sent la rose,
El le Sénat aspirerait
A prouver la chose.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCLIII, 30 mars 1810, volume XXVIII, p. 700.

Ces deux quatrains sont ainsi présentés par Peltier: «Nous faisons connaître à nos lecteurs deux épigrammes grotesques qui ont été affichées à Paris; et qui prouvent que la crainte et le respect ne vont pas toujours ensemble.».

Ces textes furent reproduits in *Anecdotes inédites ou peu connues sur Napoléon Bonaparte, Contenant beaucoup de Faits qui ont échappé à ses historiens, et les traits les plus propres à caractériser ce personnage singulier et extraordinaire, dont l'ambition, exaspérée par les succès, faillit bouleverser l'Europe entière, par L. B.*, à Paris, chez Tiger, imprimeur-libraire au Petit Pont, n° 10, au pilier littéraire, s. d. [1822], p. 65, avec la précision que la seconde épigramme fut placée au bas de la statue de Napoléon, aux écoles de droit, le 17 mars 1812. La première fut rapportée, avec deux variantes dans: [VERNEUR, Jacques

Thomas], *L'écho des Salons de Paris depuis la Restauration, ou Recueil d'Anecdotes sur l'ex-empereur Buonaparte, sa cour et ses agents; de pièces officielles inédites ou peu connues, relatives à plusieurs événements de son règne; de faits et de particularités piquantes concernant d'autres personnages et d'autres époques de la révolution; de couplets, chansons, facéties, jeux de mots, morceaux satiriques avant et après la chute du gouvernement impérial, d'épigrammes littéraires et autres composés dans le même temps, etc., etc. etc.* , à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais Royal, Galerie de Bois, n° 242, 1814-1815, p. 55.

L'Ogre Corse, rassasié d'exploits,
Sous la griffe duquel nous sommes,
Mange par an cinq cent mille hommes,
Et va partout ch… des rois.

Il est cité également dans J. B. Salgues*Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Buonaparte et pendant l'absence de la maison de Bourbon; contenant des anecdotes particulières sur les principaux personnages de ce temps*, Paris, imprimerie-librairie de J. G. Dentu, rue du Colombier, n° 21, tome 7, 1826, p. 19.
Sous la variante:

L'Ogre Corse, avide d'exploits,
Sous la griffe de qui nous sommes,
Mange par an trois cent mille hommes,
Et va partout crachant des rois.

Ce quatrain inspira la gravure suivante, conservée à La Bibliothèque Nationale de France(Qb. 1 (1813) :

L'Ogre Corse crû qui nous renonce,
Cherchant toujours nouveau exploit,
Mange par un dîner neuf mille hommes,
Et un portrait chaque jour du Roi.

1810 [2 avril]

EVE, dit DÉMAILLOT

ÉPITRE ADRESSÉE
A SON A. I. MADAME L'ARCHIDUCHESSE
MARIE-LOUISE D'AUTRICHE
LE JOUR DE SON MARIAGE AVEC BUONAPARTE

Muse! viens ranimer ma verve;
Que, cédant au cri de l'honneur,
A mon pays, plus on l'énerve,
Plus je redonne de vigueur!
Epure le feu qui m'inspire;
Et qu'un hymen si merveilleux,
Qu'à peine y croiront nos neveux,
Guide les accords de ma lyre,
Dut le fer des ambitieux
Ma punir d'un si beau délire!
Peu m'impute qu'à la Toussain[1]
Se termine ma destinée,
Si je n'ai pas prédit en vain
Les fruits de si grande journée.
Est-ce Judith ou Dalila
Qui, sous tes traits, belle Marie,
Vienne du moderne Attila
Affranchir l'Europe avilie?
Connaissant peu la vérité,
Aux préjugés ces héroïnes
Durent leur immortalité;
Mais à tes grâces enfantines
Quand cède un tyran indompté,
L'on voit que la Divinité,
Préparant quelque sourdes mines,
Te lègue à la postérité,
Comme ayant par humanité

[1] Tousain-l'Ouverture , étouffé dans les cabanons du château de Joux.

Fait cesser carnages et rapines,
Et rallumé, sur ses ruines,
Le flambeau de la liberté.
Peuples et rois en esclavage,
Espèrent donc, dans tous leurs droits,
Par les efforts de ton courage,
Rentrer d'une commune voix.
En effet, qu'attendre des lois
Où, visant de près a la rage,
Un fou, gonflé de vanité,
A leur place met en usage
Les décrets de sa volonté;
Et, se permettant tout les crimes,
Sous le nom d'intérêt d'Etat,
Confond dans les mêmes abîmes
L'homme probe et le scélérat.
Puis, raffinant sur les supplices,
Le fait périr en temps et lieu,
Quand, au cachot, comme complices
D'autres meurent à petit feu!
Ce, qu'aux jours d'affreuse mémoire,
N'eussent pas osé nos tyrans,
Lui s'en fait des titres de gloire,
Ou ses plus doux délassements.
L'on y victimait l'innocence,
Bons et méchants on entassait,
Et le fanatisme frappait:
Mais cette atroce extravagance,
Fixant les regards, chaque jour,
Des Français à résipiscence
Annonçait le juste retour:
Maintenant, orgueil et vengeance,
D'un parjure acérant les traits,
C'est la filière des secrets
Qui, sous l'ombre de vigilance,
En éternise les effets;
Et ses agents, à l'ignorance
Faisant croire ce qu'il lui plait,
Comblent ses horreurs en silence;
Mort à qui les dévoilerait!
Tel est le tableau de la France.
Par son air de magnificence
Ne t'en laisse pas imposer:

Vit-on jamais plus de misère,
Même au sein du propriétaire?
Et, de ne pouvoir rien oser
Quand le peuple s'y désespère,
Chez nos heureux Trymalcions,
Pour le mieux narguer, à sa vue,
Les vices viennent en cohue
Gagner des indigestions.
Sois-lui donc au plus tôt propice;
Et rends nous cher le sacrifice
Que, du très-haut les volontés
Destinèrent à tes beautés.
Ainsi Joas dans son enfance,
David encore adolescent
Furent tour à tour l'instrument
Qui, du Ciel, remplit la vengeance:
Par eux disparut, d'un seul mot,
De Jézabel la fille atroce,
Et, l'on vit cet homme colosse,
Epouvantail d'un peuple sot,
Tomber sous la main d'un marmot
Qui lui creusa sa propre fosse.
Ne crois pas qu'il t'en faille autant
Contre un Nain qui fait le géant:
Que peur et bassesse élevèrent,
Et dont, comme les plus beaux traits,
Nos talents flétris exaltèrent
Le *nec plus ultra* des forfaits:
Car, en est-il un dans la vie
Qui surpasse en atrocité,
Sous l'heureux nom d'égalité,
Celui d'asservir sa patrie,
De lui forger de nouveaux fers?
Mais, si des trompettes vénales,
Que gorgeait l'or de l'univers,
Or dont ses mains sont libérales,
Seulement pour sots et pervers,
Quand chaque badaud s'émerveille,
Font retentir à son oreille
La liste de ses attributs;
A l'instant même, les vertus
Se relèguent sous la chaumière;
Et du ciel fixant la lumière,

En attendent un doux rayon
Qui, tout en réchauffant la terre,
Eclaircisse enfin l'horizon.
L'Europe en toi, jeune princesse!
Voit poindre ce rayon d'espoir,
Et dans les vœux qu'elle t'adresse,
Aspire un céleste vouloir
Qui, t'éclairant sur les outrages
A redouter d'un tel époux,
Livre ton cœur à nos hommages,
Mais, pour lui, fixe tes dégoûts,
Rien qu'en voyant ses entourages.
L'opprobre des divers partis,
Formant son vicieux cortège,
Tout méchant a le privilège,
Non d'être au rang de ses amis,
Nul tyran n'en a, quoi qu'il fasse;
Mais du crime, s'il a l'audace,
D'être au rang de ses favoris.
Pour toi, quelle épreuve, ô Marie!
Elle égale ton dévoûment;
Heureux, s'il clôt d'un règne impie,
L'inévitable dénoûment.
La fable eut son *Iphigénie* ,
Et dans la fille de *Jephté*,
Au vœu paternel, de sa vie,
Faisant le don avec gaîté,
La bible offre en réalité
Le plus touchant des sacrifices;
Mais si, pour la paix c'est un bien
De t'immoler au sein des vices,
La mort terminant les supplices,
Leu sort fut doux auprès du tien.
Eh quoi! fille et nièce de Reines
Que proscrivit l'usurpateur,
Avec lui, sans frémir d'horreur,
Porteras-tu ces douces chaînes
Où l'homme croit voir le bonheur?...
La pensée en brise le cœur.
Plus que l'amour, la politique
Entraîne son âme de fiel;
Et dans cet Ogre épileptique,
Les feux que fit naître le ciel,

Grâce à sa morgue fantastique,
Sont des indices trop certains,
Que d'avilir les souverains
Fut en tout temps son but unique;
Il n'y pouvait mieux réussir
Qu'à tes charmes de parvenir.
N'importe, le sort en décide;
La Providence qui te guide
Sans doute assurera tes pas.
Vois, en pitié, les vains éclats
D'un vulgaire ignare et crédule,
Qui, tout à ses faux intérêts,
Ne se ferait aucun scrupule,
Changeant d'idole et de hochet,
De se couvrir du ridicule
D'absorber tes nobles projets.
Mais surtout prodigue l'éloge
Aux talents de ton forcené
Qui croit qu'au respect on déroge,
D'un mot qu'il n'a pas ordonné:
De sa fastueuse avarice,
Flatte jusqu'au moindre caprice:
Qu'envers lui tes soins assidus
Soient d'exalter sa fausse gloire:
Pour ton compte, garde d'y croire;
C'est l'antipode des vertus.
Que l'adage suivant, Princesse,
Te touche autant qu'il t'intéresse;
«Gloire et vertu sont de niveau;
«leur aspect enchante et console,
«Mais un nombre de gloriole
«En affadit tant le tableau,
«Eût-il la royale auréole,
«Qu'il cesse d'être vraiment,
«Ne pouvant plus servir.»
Ton cœur plein de ces sentiments,
Poursuit ta brillante carrière;
Au peuple franc, dans la poussière,
Rends les plus sublimes élans:
S'il fut, par trop de confiance,
Pendant seize ans mystifié,
Don sort est mis en ta puissance:
Que tes appâts, ton innocence,

Au crime personnifié
Soient tous livrés sans résistance;
Mais, déguisant ta répugnance,
Cajole à tel point son orgueil,
Que multipliant ses caresses,
Il s'énerve de tes tendresses;
Et soupçonnant peu ces écueils,
De ton sein… qu'il tombe au cercueil.
La politique ni la guerre,
Outre la lâcheté de tous,
N'ayant rien pu contre ses coups,
Le ciel en toi mit l'art de plaire,
Comme le moyen le plus doux,
Sans rien risquer de s'en défaire.
Mais, supposant qu'un rejeton,
Né de l'hymen d'un si vil traître,
Eût de régner l'ambition,
Sera-t-il jamais notre maître?
Tout bon Français s'écriera non.
Quant à vous, Princesse adorable,
A vos pieds sera l'univers:
Plein du sentiment délectable
De voir par vous briser nos fers;
Nul pinceau ne serait capable
D'en tracer les transports divers;
Mais si c'est la reconnaissance
Qui montre au grand jour les bons cœurs,
Croyez, ayant tari nos pleurs,
Que tous vous béniront en France.

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, *op. cit.*, p. 73 – 81.

1810 (avril)

Alphonse MARTAINVILLE

CHANSON POISSARDE
A l'endroit d'un grand mariage.

AIR: Reçois dans ton galetas.

C'est donc ben vrai qu'not' Emp'reur
Epouse un'Princess' d'Autriche
Fau ben qu'un si grand Seigneur
S'marie avec queuqzun d'riche;
Et puis c't homme a sa raison
Pour prendr' un' femme de bonn' maison. (*bis)*

J'aurions ben gagé six francs
Qu'on n'li donn'rait pas c'te fille.
Il était d'puis si logtemps
Si mal avec tout' la famille
Q'deux fois il lui fit par peur
Prendre Jacq' Délog' pour procureur. (*bis)*

J'voyons des marriag' comm' ça
D'temps en temps à la Courtille,
D'abord on rosse l'papa,
Et puis on couche avec la fille.
L'beau-père n'ose pas dir' non,
D' peur d'rececoir encore l'oignon. (*bis)*

Pour ell' il s'est fait l'aut'jour
Peindre en bel habit d'dimanche,
Et d'gros diamants tout au tour,
Près d'sa figure, ah! comm' ça tranche!
La petit luronn', j'en suis sûr,
Aim'ben mieux l' présent qu' l' futur. (*bis)*

Ah! comm' ell' va s'amuser
C'te Princess' qui nous arrive;
Nous allons boire et danser
Et nous enrouer à crier *vive.*
Ell' s'ra l'idol' d'la nation,
J'l'on lu dans la proclamation. (*bis)*

C'tapenant, sus mon honneur,
J'plaignons c'te pauv' Joséphine;
All' fait cont' fortune bon cœur,
J'suis sûr qu'au fond ça la taquine.
L'métier lui semblait si bon,
V'la qu'on l'oblige à vend' son fonds. (*bis)*

D'ces deux Rein' chacun' rendra
Tour à tour visite à l'autre.
L'ancienne à la jeun' dira
Moi, j'ai fait mon temps, fait' l' vôtre,
Si vous ne travaillez pas mieux,
A la Malmaison y'a plac' pour deux. (*bis)*

J'tâchrons d'nous placer c' grand jour,
Pour bien voir les réjouissances,
D'puis l'Emp'reur chang' tout' sa cour,
J'y avons pas tant d' connaissances.
Mais nous espérons par bonheur
Y voir un jour un' dam' d'honneur. (*bis)*

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLV, 30 avril 1810, volume XXIX, p. 241 – 242.

Cette chanson fut publiée, avec quelques légères variantes, dans *Le Petit roman d'une grande histoire ou Vingt ans de plume,* Paris, Alexis Eymerye, libraire, rue Mazarine, n° 30, 1814, p. 35 -36, la seule différence importante portant sur la musique qui est indiquée sur l'air de «Ah ça, v'là qu'est donc bâclé!».

De Labouisse-Rochefort, dans *Trente ans de ma vie, (de 1795 à 1826), ou Mémoires politiques et littéraires,*op. cit., 1847, tome VII, p. 222 – 223, n'en transcrit, faute de place, que les deux premiers couplets en les accompagnant de

ce commentaire: «quand le mariage a été arrangé avec une princesse Autrichienne, alors on a chanté, dans le style de la Courtille, ces paroles piquantes et grivoises, dont Napoléon aurait bien voulu connaître l'auteur; il l'eut envoyé périr, comme tant d'autres, dans les fossés de Vincennes». En fait, d'après les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Buonaparte et pendant l'absence de la maison de Bourbon; contenant des anecdotes particulières sur les principaux personnages de ce temps*, de J. B. Salgues, *op. cit.*, les «chants de triomphe» qui accompagnèrent les épousailles «furent néanmoins troublé par une chanson grivoise qui échappa à la plume poissarde de M. Martinville, auteur de quelques pièces de boulevard. La malignité publique la rechercha beaucoup plus que les hymnes d'allégresse. […] Ces couplets grivois valurent quelques jours de prison à l'auteur, qui ne tarda pas à se convertir, et chanta, l'année suivante, la naissance du roi de Rome (p. 314-315.)

Alphonse Martainville(Cadix, 1777 – Sablonville, actuellement quartier de Neuilly-sur-Seine, 1830) fut un publiciste et auteur de vaudevilles. Il fonda en 1818 le *Drapeau blanc*, le plus ultra des journaux royalistes de la Restauration.

Le support musical de cette «chanson poissarde», «Reçois dans ton galletas» appartenait au répertoire traditionnel français puisqu'il avait déjà servi, en 1745, pour un poème sur la bataille de Fontenoy. Cf. le site internet http://mp3truck.org/play/WmhBZmNpcHBXVW8-43/chansons-historiques-de-france-27-aux-plaines-de-fontenoy-1745 où l'on trouvera plus de détails et où on pourra écouter cet air.

1810 (mai)

ANONYME

NOS CENSEURS
[Fragment]

«Pour avoir de l'esprit, allez à la police;
«Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse.»
VOLTAIRE[1]

[…]

Napoléon! pourquoi poursuivre en Ton délire
Cet art si précieux de penser et d'écrire?
Peut-être quelque jour, du trône culbuté,
Au rang d'où Tu sortis Tu seras rejeté:
Si le mépris public Te condamne à la vie,
Quelle carrière par Toi alors sera suivie?
Tu pourrais imiter l'exemple de *Denis*,
Ce modèle piquent des despotes bannis;
Tu pourrais, préférant le travail à la plainte,
Enseigner l'alphabet sur une autre Corinthe:
Mais non, dans nul pays Ton obscure patois
Ne réussirait mieux que Tes absurdes lois;
On sait qu'un peu de Corse et de français barbare
Forme tout le jargon de Ton jargon bizarre;
Pour T'instruire, il est vrai, dans le sein des amours
Il Te reste à puiser de bien doctes secours:
Pour peu qu'aux tons divers de Ta langue grotesque
Vienne se marier la puissance tudesque,
Le Français T'écoutant cherchera si l'Ohio
Ou la Seine, à Paris voit serpentant son eau.
Néron, qu'on détestait avant de te connaître,
Des Romains avilis burlesque et cruel maître,
Oubliant sa grandeur, et oubliant son rang,
Promenait sur un luth des doigts rougis de sang.

[1] Epitre au roi de Danemark Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états – 1771.

Il chantait, et rival des bouffons d'Italie,
Dans d'éternels concerts il consumait sa vie:
On l'écoutait, hélas! et les Romains parfois,
Les larmes dans les yeux, applaudissaient sa voix.
Un courtisan lui dit «Ô, puissant empereur,
«Qui donc a fait naître en vous une telle ardeur!
«Un semblable talent sied mal au diadème.»
Néron, sans s'offenser de cette audace extrême,
Et d'un mot très sensé justifiant son goût,
Lui répondit: «Mon ami, l'artiste est partout»[1].
Que je voudrais Te voir, triomphateur du monde,
Vivre des grands talents dont Ta cervelle abonde.
Mais pourquoi, me trainant sur la trace des *Nérons*,
M'écarter si longtemps des modernes *Catons*?
Voulez-vous échapper à leur sot ministère?
Le remède est facile: il consiste à vous taire;
Ou, si de vous produire au grand jour imprimé,
Le désir est trop vif pour être réprimé,
Rimaillez comme *Arnault,* ou bien tel autre encore,
Comparez à *Titus* un Corse qu'on abhorre,
Chantez de Son hymen la gloire et le bonheur,
Des enfants qu'Il fera présagez la splendeur;
Et vos bénins écrits, munis de privilège,
Craindront peu qu'en boutique un arrêt les assiège,
Et qu'un sbire fripon les confisque à vos yeux,
Pour les vendre plus cher au public curieux[2].
Car, soit dit en passant, chez nous tout se compense;
On a vu bien souvent une aveugle défense
D'un livre peu sensé faire un livre divin:
Le mystère a son prix; et l'auteur clandestin,
Ainsi que la beauté qui voile son visage,
S'il se montrait, souvent perdrait plus d'un hommage.
Dites dans un journal, chaque jour dispersé:
«Sans doute contre nous le ciel fut courroucé,
«Quand du chef -déserteur d'une armée engloutie
«Il poussa sur nos bords la nacelle ennemie,
«Et du Français, déçu par un frivole espoir,
«Soumit l'esprit léger à son fatal pouvoir.

---

[1] τΰ τέγνιου πάσα γαϊα τξεφεϟ. Quo majore venia meditaretur citharoedeicam artem principi sibi graram, private necessariam" Suetonii duodecim Caesares; , cap. 40 *Nero Claudius.*

[2] C'est ainsi qu'une édition du plus sale roman qu'ait composé le dévergondé *Sades,* après avoir été confisqué à Paris, fût revendue en masse, avec la clause d'en exporter une partie; ce qui, au grand profit des mœurs, a fait voyager cette belle production dans toute l'Allemagne, et sans doute un peu plus loin.

«Le monstre a Sa parole a-t-Il été fidèle?
«Il promettait la PAIX! et la guerre cruelle
«N'a pas un sel instant suspendu sa fureur;
«L'ABONDANCE! et nos champs, que fuit le laboureur,
«Appellent vainement l'immobile charrue;
«DES LOIS! Il en donna: la foule en est connue:
«LIVREZ-MOI VOS TRÉSORS, LIVREZ-MOI VOTRE SANG,
«COURBEZ DEVANT MON JOUG UN FRONT OBÉISSANT!
«Voilà toutes ses lois, voilà le code unique
Dont le juge *Régnier*[3] surveille la pratique!»
De pareils discours sans cesse répétés,
Fatigueraient sans cesse les esprits dégoûtés;
Mais si, d'un air inquiet, *Otrante*[4] les surveille,
L'action piquée aisément se surveille:
Ce que l'on dit tout bas prend un air important;
Tel n'eut été qu'un sot qu'un parleur assommant,
Qui se fait écouter, qu'on trouve plein de grâce,
Quand, s'approchant de vous, il dit d'une voix basse:
«Le Corse est un bourreau, *Fouché* est un fripon,
«*Talleyrand* un égout, *Borghèse* un oison.»
C'est pourtant vous, censeurs, dont la haute sagesse
De traits aussi piquants aiguisa la sagesse[5].

[…]

Les voilà, *Deuxième partie*, *op. cit.*, p. 131 -136 (vers 85 – 170). Le reste du poème ne vise pas directement Napoléon, mais ses séides.

---

[3] Le même qui présenta aux Anciens le projet de translation du corps législatif à Saint-Cloud, et qui s'opposa à l'explication des motifs de cette translation, lorsqu'il fut demandé par les Cinq Cents. Aussi est-il Grand Aigle, Ministre de la justice, Duc de Massa-Carrara.
[4] Sobriquet de *Fouché*.
[5] «…libros exhuri jussit, conquisitos lectatiosque , donec cum periculo parabantur: mox licentia habendi oblidionem attulit» *Tac.* Ann. Lib. XIV, cap. 50. Il ordonna que ces livres fussent brulés; et tant qu'il y eut du péril à les lire, on les chercha avidement; dès qu'ils furent tolérés, on les oublia.

1810 (juillet)

ANONYME

LA PREMIERE ENTREVUE
Buonaparte – L'Archiduchesse

BUONAPARTÉ

Princesse, à cette cour soyez la bienvenue;
Soyez en l'ornement. *(A part.)* On la dit ingénue.
(Haut.) Moi j'ai compté sur vous pour faire le bonheur
De mes nombreux sujets, et de leur Empereur.
Napoléon Premier vous est connu, Madame,
Par ses succès, au moins; des secrets de son âme
Nul n'est encore instruit: l'objet de son amour
Pourrait seul espérer les pénétrer un jour;
Si vous le désirez, bannissant toute crainte,
Il faudra qu'avec moi vous agissiez s ans feinte.
L'Autriche m'est suspecte, et de son Cabinet
Je m'attends que de vous j'apprendrai le secret.
Songez que d'aujourd'hui vous devenez Française:
Que je pouvais vous faire Suisse ou Polonaise;
Je le pouvais, Princesse, il ne tenait qu'à moi
D'envoyer en Pologne, ou bien en Suisse, un Roi,
De vous donner à lui, Madame, pour épouse,
Mais je suis au dessus de toute humeur jalouse.
Quoique le protecteur de ces Rois que je fais,
Sous ce titre pompeux, que sont-ils? Mes Préfets.
Et s'ils se hasardaient un jour à me déplaire,
Bientôt je les ferais rentrer dans la poussière.

Si vous tenez encore à de vieux préjugés,
Contemplez ces Héros autour de vous rangés.
Qui ne leur envierait leur généalogie,
Le sang que chacun d'eux versa pour la patrie.
Chacun d'eux a conquis ces titres, ces honneurs,

Qu'on accorde chez vous qu'à des prédécesseurs.
Voilà les vrais supports, les soutiens des Empires,
Non ces vils courtisans, ces ignobles vampires,
Qui, jadis enrichis des bienfaits d'un Bourbon,
S'honorent, aujourd'hui, d'entrer dans ma maison,
Et n'en rougissent point, quoique certains d'avance
De n'obtenir jamais la moindre confiance.
S'il me plait d'assouvir leur basse vanité,
Je n'en connais pas moins toute leur nullité
De même que je sais distinguer le mérite;
Votre présence ici l'annonce. Ma conduite
A déjà dû prouver à vingt peuples soumis,
Que j'ai bien mérité d'être ce que je suis,
Et je veux que mon nom, si cher à la Victoire,
Soit à jamais inscrit au temple de Mémoire.
Pour mieux y parvenir j'ai demandé la paix,
Sacrifiant ma gloire aux désirs des Français,
De mes sujets chéris. Vous avez pu, Princesse,
Témoins de leurs transports et de leur allégresse,
Vous avez pu juger par la commune voix,
Qu'ils honoraient leur Chef en approuvant son choix.

L'ACHIDUCHESSE

Cet accueil si touchant, dont je suis pénétrée,
Je le dus à vous seul, sans doute, à mon entrée
Dans vos Etats, Seigneur, et j'apprendrai de vous
Le moyen d'acquitter ce que je dois à tous.
En attendant, souffrez que d'ici, sans mot dire,
La fille des Césars à l'instant se retire.

(Elle sort.)

BUONAPARTÉ

La fille des Césars! quel langage! quel ton!
Est-ce ainsi qu'on me parle, à moi, Napoléon?...
Voulait-elle imiter la superbe Antoinette?
Du Baume de Jaffa nous avons la recette…
Si, trompant mon attente, et l'espoir de Paris,
La fille des Césars n'accouche pas d'un fils,
Plus coupable envers moi que ne fut Joséphine,

Je me garderai bien d'user la guillotine,
Elle disparaitra: mais donnons-lui dix mois
Pour remplir mon objet: la Nature a ses lois.
Le vulgaire y souscrit, et parfois, sans murmure;
Moi, je fais plus, et j'accorde dix mois à la nature.

On nous dit qu'il existe un Ciel de procréer
Les sexes à plaisir: je prétends l'essayer.
S'il ne réussit pas, qu'elle en soit responsable
La fille des Césars… S'il faut que trop aimable
A mes yeux fascinés, par un charme imprévu,
Sur mon cœur elle obtient un pouvoir absolu,
Et que je sois réduit, par une erreur fatale,
A filer aux genoux d'une nouvelle Omphale,
Nouvel Hercule alors je défendrai mon choix
Contre la Nation, *singe* et *tigre* à la fois,
Je lui ferai sentir le poids de ma massue.
Si je lève le bras, si je frappe, je tue.
Quand on a rien à craindre, on peut tout pardonner,
Mais qui ne sut sévir, ne sut pas bien régner.
La bonté dans un Roi faiblesse, ou plutôt vice,
Invite le poignard, ou conduit au supplice.
L'exemple en est récent, et le dernier Bourbon
Pourrait régner encore s'il n'eût été trop bon.
Puis-je oublier, d'ailleurs, que ma triste patrie,
Par ces mêmes Français fut un jour asservie,
Que la Corse à grands cris réclamait un vengeur?
Tremblez, Français, tremblez, je suis votre Empereur,
Et vous verrez bientôt ma patrie outragée
S'enorgueillir par moi d'avoir été vengée.

J'estime que la guerre et mes conscriptions
A la France ont coûté deux générations.
Ce début est heureux. De nouvelles conquêtes
Lui couteront encor quelques milliers de têtes.
Sachons dissimuler, ne précipitons rien,
Laissons-lui quelques jours de repos… Mais le mien
Est-il bien assuré? – Bannissons toute idée
Qui pourrait obscurcir le flambeau d'Hyménée,
Ou nuire aux doux transports d'une première nuit…
Mon bonheur est au comble, et mon âme en jouit!…
Vais-je adorer l'idole, ou parer la victime?
Dans l'un ou l'autre cas quel triomphe sublime!

Je vais verser du sang! Même au sein du plaisir,
Su sang, premier objet de mon premier désir.
Dans l'un ou l'autre cas, Henri Huit d'Angleterre
Me servira d'exemple, et «*Vogue la galère*»

Ce dialogue en vers fut publié comme «Poésie» dans le *Courier d'Angleterre* du vendredi 6 juillet 1810 (n° 542), p. 3 515-3 516.

1810 (juillet)

ANONYME

LA Bonne MERE – Patrie
Par un Conscrit Champenois

Je ne demandais pas à naître
Quand deux individus
En jouent me donnèrent l'être;
Depuis ils m'ont donné bien plus.

Ces bons parents dans la misère
Sont morts sans me laisser de bien;
«Votre patrie est bonne mère»,
Me dit-on «soyez citoyen».

Mais né, dis-je, en rase campagne,
Je ne prétends, ni ne dois rien.
«Comment, vous êtes de Champagne
Vous êtes libre, ayez du bien».

On m'ajouta que la sagesse,
Est d'amasser pour ses vieux jours;
Qu'un bon emploi de la jeunesse,
A un homme réussit toujours.

Voilà-t-il pas qu'à la patrie
On soutient que je me devais:
Quoique libre, on vient, on me lie,
On me fait voir la mort de près.

Je ne pus jamais bien comprendre
De quel droit j'étais enrôlé,
Ni pourquoi j'allais me défendre
Quand je n'étais pas attaqué.

On m'expliqua que la victoire
Est utile à de nouveaux grands,
Qui, pour avoir beaucoup de gloire,
Devaient tuer beaucoup de gens.

N'ayant rien dans cette patrie,
Je croyais pouvoir en sortir;
Mais on me dit «la loi vous lie,
Il est défendu de partir».

Ah! sur une rive sauvage,
Plût à Dieu que je fusse né!
Là, l'homme n'est anthropophage
Qu'autant qu'il n'a pas bien diné.

On dit que la patrie est chère
A tous les cœurs un peu bien nés;
Que le diable emporte la mère
Dont les fils en naissant sont ainsi condamnés!

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCLXIV, 30 juillet 1810, volume XXX, p. 241 – 242.

1810 (décembre)

Auguste MOUFLE

LA BREBIS
Fable

A l'aspect de l'infâme couteau,
Une brebis infortunée
En gémissant, suppliait son bourreau
De prolonger sa destinée.
Hélas! disait-elle au boucher
Inexorable à sa prière,
Que n'attends-tu pour immoler sa mère,
Que mon agneau, plus fort, puisse marcher?
Si jeune encor, délaissé sur la terre,
Bientôt il va mourir de faim et de misère!
Au nom du ciel vengeur qui punit le méchant,
Ne sois pas insensible à ma douleur amère!
Rends une mère à son enfant.
Moi, t'épargner! répond le boucher en colère;
Madame la brebis, de tels vœux sont outrés!
Je n'aime pas qu'on me réplique:
Ton enfant et toi vous mourrez
Pour l'intérêt de ma boutique.

Cette brebis, c'est l'innocent
Qui tombe assassiné par le fer d'un tyran;
Et le boucher est le tyran lui-même:
Le sang qu'à plaisir il répand
Est toujours versé justement
Quand il affermit son diadème.

Cette fable fut Publié par *Le Mercure de France, Journal littéraire et politique,* tome soixantième, à Paris, chez Arthus Bertrand, Libraire, rue Hautefeuille, n°23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Mme Ve Desaint, n° DCLXI, août 1814, p. 191. Il y est précisé en note: «l'auteur de cette fable,

alors âgé de dix-huit ans, a failli être incarcéré pour l'avoir fait imprimer en décembre 1810 dans le journal de son département». Nous n'avons pas pu retrouver ce journal. Mais on observera qu'il «faillit» seulement…

Ce texte figure également, sans indication de date de composition, dans *Poésies diverses par Augustin Moufle,* Paris, chez Le Fuel, Libraire, rue Saint-Jacques, n° 54, Delaunay, Libraire au Palais-Royal, 1818 [de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, chevalier de l'Ordre royal de Saint-Michel, imprimeur du Roi], p. 134-135.

On notera toutefois qu'en 1812, le même Moufle fit paraître, une *Ode sur l'embrasement de Moscou,* à Paris, chez Martinet, rue du Coq Saint-Honoré et chez les Marchands de nouveauté (7 pages) dans laquelle il dénonçait la barbarie des Moscovites et promettait l'Olympe au demi-dieu Napoléon.

Auguste Moufle (Chartres, 1794 -18??) fut aussi du nombre de poètes (dont Victor Hugo) qui répondirent aux vœux des Bourbons rétablis sur le trône de France en publiant en 1821 une *Epitre à S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux à l'occasion de son baptême.*

1810

ANONYME

LE CONSCRIT DU LANGUEDOC

Je suis un pauvre conscrit
De l'an mil huit cent dix;
Faut quitter le Languedo,
        Le Languedo.
Oh! il faut quitter le Languedo
Avec le sac sur le dos.

Monsieur le maire et m'sieur le préfet
N'en sont deux jolis cadets:
Ils nous font tirer –z-au sort
        Tirer –z-au sor,
Oh ils nous font tirer –z-au sort
Pour nous envoyer à la mort.

Adieu, donc, mes chers parents,
N'oubliez pas votr'enfant:
'Crivez lui de temps en temps,
        De temps en temps,
Oh! 'crivez lui de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.

Dites à ma tante que son neveu
A tiré l'numéro deux,
Qu'en partant son cœur se fend
        Son cœur se fend,
Oh! qu'en partant son cœur se fend
Tout comme un fromage blanc.

Adieu donc, chères beautés
Dont nos cœurs sont-z-enchantés
Ne pleurez pas not' départ,
        Notre départ,
Oh! ne pleurez pas not' départ,

Nous reviendrons tôt -z- ou tard.

Adieu donc mon tendre cœur
Vous consolerez ma sœur:
Vous lui direz que Fanfan,
        Oui, que Fanfan,
Oh! vous lui direz que Fanfan
Est mort en combattant.

Qui a fait cette chanson?
N'en sont trois jolis garçons:
Ils étaient faiseux de bas,
        Faiseux de bas,
Oh! ils étaient faiseux de bas,
Maintenant ils sont soldats.

Reproduit in http://www.musicanet.org/robokopp/french/jesuisun.htm . D'après cette source, cette chanson était encore chantée par les conscrits lorrains peu avant 1914. Enregistrée par le chanteur Guy Béart (né en 1930), on peut l'entendre sur internet: http://www.ina.fr/economie-et-societe/vie-sociale/video/I07085678/guy-beart-le-conscrit-du-languedoc.fr.html .

1810

ANONYME

SAGE EMPEREUR, TA GLOIRE EST ASSURÉE…

Sage Empereur, ta gloire est assurée;
Rien ne manque plus à nos vœux:
Nous sommes dans le siècle heureux
Du sirop de raison et de la chicorée.

Recueilli par de Labouisse-Rochefort, *Trente ans de ma vie, (de 1795 à 1826), ou Mémoires politiques et littéraires, op. cit.,* tome VIII, p. 78 qui ajouta ce commentaire: «Mais que l'anonyme me permette de lui donner ce petit avertissement:

Monsieur le plaisantin , en chantant sur ce ton,
Croyez - moi, vous sentez Vincennes ou…Charenton.

Ne savez-vous pas que ce sont deux hôtelleries que Sa Majesté tient ouverte aux railleurs qui vous ressemblent? Choisissez l'un des deux… ou cachez vous».

La critique porte sur le «système» ou blocus continental, qui privant les Français des denrées coloniales, les contraignait à utiliser des «erzats», comme l'on dira pendant l'occupation allemande. Le donjon de Vincennes était prison d'Etat; Charenton une «petite maison» ou asile d'aliénés, où finirent leurs jours le marquis de Sade et le poète Désorgues, qui y avaient été enfermés sur ordre de Napoléon pour écrits séditieux. Cf. Gérard Dufour, *El Ogro corso, poesía francesa antinapoleónica durante la Guerra de la Independencia. Antología bilingüe. Textos recogidos y presentados por Gérard Dufour. Traducción de los poemas de Lola Bermúdez*, Cádiz, 2015, p. 21.

1810

Pierre HÉDOUIN

LA MORT DU DUC D'ENGHEIN
Stances

Au pied de ce donjon dont la cime hautaine
Près des murs de Paris s'élève avec orgueil,
D'infâmes assassins une troupe inhumaine
D'un fils du grand Condé préparait le cercueil.
Le vent faisait voler, au milieu des tempêtes,
De sa royale voix, les éclats menaçants:
Telle parfois la foudre, errante sur nos têtes,
Gronde!... et vomit dans l'air ses feux étincelants!

«Tombe, cruel tyran! péris avec ta gloire
«D'un opprobre éternel que tes drapeaux couverts,
«Sur son aile d'azur, porté parla victoire,
«D'un faste ambitieux n'insultent plus les airs.
«Rien, dans l'ombre des nuits, ne calmera tes craintes;
«Malgré ton glaive impie et la pompe d'un roi,
«Oui, partout des Bourbons les sanglots et les plaintes
«Partout leurs cris vengeurs s'élèveront vers toi!

«Dans les temps à venir, ton règne épouvantable
«Comme un règne de sang sera toujours cité;
«De sa plume d'airain, Mnénosyne implacable,
«Dévorera tes forfaits à l'immortalité!
«Tu jouis maintenant; mais qu'un espoir frivole
«Ne te séduise pas sur les revers du sort:
«Tyran! oublierais- tu que le laurier d'Arcole
«Peut s'unir dès maintenant au laurier de la mort!

«Adieu, je suis content, je brave en paix ta rage;
«Le Ciel a préparé mon destin et le tien:
«Vivre dans les tourments, tel sera ton partage
«Mourir et triompher, tel doit être le mien!»

Il dit, et promenant son regard intrépide
Sur les lâches brigands rassemblés en ces lieux,
Il donne le signal… et le plomb homicide
S'échappe, et le rejoint à ses nobles aïeux.

P. Hédouin, avocat, *Le Bouquet de lys, Recueil de poésies sur les révolutions de 1814 et 1815, suivi de quelques Morceaux détachés,* à Boulogne, chez Le Roy-Berger, Imprimeur – Libraire, Grande Rue, n° 34, janvier 1816 p. 11 – 12.

L'auteur précise (p. 115): «Ces vers ont été faits en 1810, lorsque Bonaparte était encore au faîte de sa puissance; et il m'eut été impossible de les mettre au jour sans m'exposer à la persécution, peut-être même à la mort. Ils n'on été communiqués qu'à un petit nombre d'amis, qui me conseillèrent de n'en point garder de copie, tant l'inquisition qui existait alors était à craindre: c'est de mémoire que je les ai conservés».

Pierre Hédouin (Boulogne-sur-Mer, Pas-de-Calais, 1789 – Paris, 1868) fut avocat à Boulogne-sur-Mer de 1812 à 1832, puis chef de bureau au Ministère des Travaux publics, à Paris, de 1842 à 1850. Homme de lettres et musicien, il fut l'auteur d'ouvrages historiques, d'ouvrages sur l'art et la musique, de romances et de chansons.

1810

F. DE LA POMMERAYE

ODE A L' AMBITION

Ambition, monstre fertile
En forfaits les plus odieux,
Dont le pied pose sur l'argile,
Et le front menace les dieux!
Quitte l'espoir du diadème,
Quitte la soif du rang suprême
Où tu t'efforces de monter!
Crois-moi, pardonne à tes victimes,
Et tremble à l'aspect des abîmes
Où tu cours te précipiter.

Muse, dont la savante lyre
Charme l'oreille des mortels,
Redouble l'ardeur qu'elle inspire,
Détruis son culte et ses autels!
Montre à la terre épouvantée
Sa main perfide ensanglantée
Et son cœur noir d'affreux projets;
Descends, ô fille de Mémoire,
Saisis le burin de l'Histoire,
Et fais détester ses forfaits.

Pour s'élever son front superbe,
D'abord abaissant sa fierté,
Comme le vermisseau sous l'herbe,
Se cache avec humilité;
Après de longs efforts pénibles,
Par des sentiers imperceptibles,
Tel le serpent audacieux
Gravit sur la roche élevée,
Et détruit la noble couvée
De l'aigle au vol audacieux.

Le Despotisme et l'Anarchie,
Monstres sans cesse dévorants,
Prirent leur odieuse vie
Dans ses abominables flancs:
Le premier, faible, mais terrible,
Est atteint d'une soif horrible,
Et d'une éternelle langueur;
L'autre atteint d'une fièvre ardente,
Est plus cruel que la tourmente
Qui détruit tout dans sa fureur.

Jadis de Rome trop crédule
L'ambition causa l'erreur,
Et para l'hypocrite Jule [sic]
Des traits d'une fausse grandeur.
Le tyran, prenant l'apparence
De la véritable clémence,
Sut, des lâches fils de Brutus
Former, en politique habile,
Une populace servile,
Et des délateurs sans vertus.

Mortels, quelle est la différence
D'un roi père de ses sujets,
Dont la plus douce jouissance
Est de répandre des bienfaits;
Qui sans cesse combat le vice,
Prête sa force à la Justice,
Dont l'empire est celui des cœurs?
Après une trop courte vie,
Il voit sa mémoire chérie
L'objet d'éternelles douleurs.

Je te vis, dans ta rage impie,
Inexorable ambition,
Déchirer ma triste patrie,
Y souffler la rébellion;
Les bras armés de la puissance,
Je te vis frapper l'innocence
Au nom des plus iniques lois.
J'ai vu ta tête triomphante;
Je vois ta main encore fumante

Du sang du dernier de nos rois.

Heureux habitant des chaumières!
Son cœur ignore les tourments,
Les remords, les peines amères
Qui dévorent celui des grands.
Il jouit d'une paix profonde,
Et savoure, éloigné du monde,
Des plaisirs purs et naturels;
Aucun souci ne l'importune,
Et de la volage fortune
Il ne craint pas les jeux cruels.

Recueil des poésies de Mr F. D. L. P., Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, 1819, p. 61-65. Une note manuscrite sur l'exemplaire conservé par la Bibliothèque Nationale de France (Ye 25521) attribue cet ouvrage à M. de la Pommeraye.

La strophe 6 et l'allusion au «véritable empire» ne laisse aucun doute sur le fait que c'est bien Napoléon qui est la cible de la critique, tandis que l'extrême prudence de l'auteur («pas de nom!») accrédite le fait que cette ode a bien été composée en 1810, ou du moins sous l'Empereur.

Dans ses *Souvenirs poétiques et satiriques, deuxième édition,* Paris, chez G. Trouvé, Imprimeur-libraire, rue de Filles-Saint-Thomas, n° 12, Michaud Libraire, place des Victoires n° 5, Ponthieu, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, n° 252, 1825, La Pommeraye expose dans un «Avis au lecteur» (p. VJ) ce point de vueplein de lucidité : «Ma médiocrité ne sera point louée par le Constitutionnel, parce que je ne suis pas libéral, et ne pourra trouver la plus petite place dans le Moniteur ou dans l'Etoile parce que je suis quelque peu antiministériel; de telle sorte que mes poésies, je le prévois, ne me rendront heureux ni dans ce monde-ci ni dans l'autre; car je ne suis ni assez bon poète pour passer à la postérité, ni assez joli versificateur pour voir un jour pendre à mon cou un beau ruban rouge de commandeur».

La première édition de ces *Souvenirs poétiques ou Recueil de poésies par M. F.D.L.P.* avaient été publiées pour la première fois par l'imprimeur – libraire parisien Eymerie, mais c'est tout ce que nous savons de cet auteur aussi modeste que discret.

1810

P. L. GUINGUENÉ

LE LION ET LA GRENOUILE
Fable

D'une bataille meurtrière,
Le lion revenait, sa gueule et sa crinière
Encore dégouttaient de sang.
Sa garde le suivait, à double et triple rang,
Et devant lui flottait sa royale bannière.

Près d'un fossé bourbeux il lui fallut passer.
Une grenouille enrouée,
Et de sa voix engouée,
Entre les troncs se mit à coasser,
A déclamer dans la fange,
En style de grenouille, une rauque louange,
Une ode, un hymne, enfin je ne sais quoi,
Dont le refrain était: *Vive le Roi!*
Tout à coup le Lion s'arrête;
On voit le superbe animal
Dérider son front martial,
Adoucir ses regards, et d'un signe de tête,
Et d'un *bravo*, répondre à ce chant triomphal.

Un de ses officiers, connaisseur en musique,
Vers la fosse avait fait un pas
Pour imposer silence au Pindare aquatique;
Mais après ce *bravo* du prince, il n'osa pas.

Louez, louez toujours: Rossignol ou Grenouille;
Qu'importe de rimer, de chanter de travers?
Ce n'est ni le chant, ni les vers,
C'est la louange qui chatouille
Et maîtrise les rois, maîtres de l'Univers.

Fables inédites de M^r^. P. L. Guinguené, membre de l'Institut de France, servant de supplément à son recueil publié en 1810; et suivies de quelques autres poésies du même auteur, à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur du Roi, rue des Bons enfants, n° 34, 1814, p. 13 – 14.

Dans l'«Avertissement» qui ouvre ce recueil, Guinguené déclarait: «Plusieurs des Fables que je publiai en 1810, parurent avoir un ton de liberté qui était devenu peu commun, et contraster, d'une façon remarquable, avec les adulations poétiques qui étaient alors d'étiquette, et presque de devoir.
La plupart des journaux firent un acte de bienveillance, auquel je fus encore plus sensible qu'aux éloges qu'ils voulurent bien m'accorder; ils évitèrent, comme de coutume, de rien citer, et même de rien dire de celles de mes Fables sur lesquelles il pouvait être dangereux d'attirer l'attention, et ne parlèrent que de celles qui ne prêtaient à aucune application suspecte.
Le Censeur qui m'avait été donné, homme d'esprit, et d'un bon esprit, avait usé de beaucoup d'indulgence. Il n'avait cependant pas pu fermer les yeux sur deux ou trois passages, que je fus obligé de changer; et six Fables qui devaient entrer dans le recueil en furent irrémissiblement écartées, soit par moi-même, soit par lui» (p. 5 – 6).

Cette poésie fut reprise par *Le Mercure de France, Journal littéraire et politique,* tome soixantième, à Paris, chez Arthus Bertrand, Libraire, rue Hautefeuille, n°23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Mme Ve Desaint, n° DCLXI, juillet 1814, p. 97 – 98, et fut présentée en ces termes: «Cette fable est la première du nouveau recueil de fables et de poésies que vient de publier M. Guinguené, membre de l'Institut. […] La plupart de ces fables devaient faire partie de l'ancien recueil publié par l'auteur; mais la *censure* de Buonaparte s'y opposa. On n'en sera point surpris en les lisant». Le *Journal des débats politiques et littéraires,* sous la plume de Duffault, fit chorus, non sans quelque perfidie, en soulignant que: «la censure *impériale* a pris soin d'assurer à quelques unes d'entre elles [de ses fables] la seule espèce de recommandation à laquelle elles pussent prétendre; elle leur a fait l'honneur de les écarter, comme trop *hardies,* du premier recueil qu'elle a permis à l'auteur de publier» (*Journal des débats*… du mercredi 5 octobre 1814, p. 3).

A vrai dire, si «Le Lion et la grenouille» constituait une charge bien faible contre l'Empereur, les autres fables, soi-disant écartées du premier recueil par l'auteur ou le censeur en raison de leur irrévérence envers Napoléon, sont si peu

virulentes qu'on ne peut véritablement pas les considérer comme des poésies antinapoléoniennes.

Pierre-Louis Guinguené(Rennes, 1748 – Paris, 1816) collabora, pendant la Révolution, à la *Décade philosophique*; emprisonné pendant la Terreur il ne dut son salut qu'à la chute de Robespierre. En 1791, il fut à l'origine d'une pétition demandant le transfert au Panthéon des cendres de Jean-Jacques Rousseau et participa activement à ce transfert en 1794. Directeur de l'Instruction publique sous le Directoire (novembre 1795 – mars 1798), membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles Lettres), ambassadeur de la République française à Turin, il fut membre du tribunat dont il fut exclu en 1802 en raison de sa collaboration à la *Décade philosophique*. Il continua à publier dans cette revue ainsi que dans la *Revue philosophique, littéraire et politique,* tout en donnant des cours d'italien. Guinguené fut également un membre actif de la loge maçonnique des *Neuf Sœurs*.

1810

BOHAIRE – DUTHEIL

EPITRE A NAPOLÉON
SUR L'ABUS DES CONQUETES
(en abrégé)

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire
Tant de sang répandu doit enfin te suffire,
Nous avons dépensé, pour te faire empereur,
Des millions en or, sans compter la valeur,
De ceux en vrais héros péris dans la victoire,
Le tout pour que tu règnes au faîte de la gloire.
Il n'est point de cités, il n'est point de tribut [sic]
Qui n'ait fourni du sang, pour atteindre à ton but,
Su sang… toujours du sang!... quelle fatale chance!...
Ce fléau vint miner la déplorable France!...
Les hommes ne sont nés en révolution,
Que pour voir les effets de leur destruction,…
Nos persones… nos biens… Ah! massacrer tant d'hommes!
Pour faire prospérer quarante ou vingt atomes…
Le Dieu du ciel ne voit que comme roitelets, [b]
Les plus puissants des rois qu'il prend dans ses sujets.
D'un seul trait il pourrait écraser ces atomes
Qui pour savoir tuer ne sont pas moins des hommes, etc.
Qu'un fade Adulateur, dans sa fade harmonie,
Vienne te haranguer, avec cérémonie:
Qu'un soldat entêté, major ou général,
Dans la perte de sang, ne trouve pas de mal,
Qu'on te compare à Dieu, qu'on te dise infaillible!…
On souffre de tels flatteurs, cela n'est que risible!
Mais l'auteur qui veut plaire a un tout autre ton,
Il faut qu'il soit rigide et parle avec raison,
Conservant noblement le droit de la satire,
Même sur tes défauts, il peut parfois écrire.
A la victoire alors, s'il arrache ton bras,

[b] Voyez les vers de Racine, «*Ce Dieu maître absolu etc.*

Il épargne le sang, en blâmant les combats:
Et de tes grands exploits sans perdre la mémoire,
Il ne vante pas moins tous les traits de la gloire.
Son éloge est plus pur, dans sa sévérité
Il sera lu, crois moi, par la postérité.
Grand Roi! tu le sais bien, les amis les plus sages
Ne veulent que le vrai, jusque dans leurs hommages,
Et pour un vrai héros, la vérité suffit,
On a beau le prôner, on croit plus qu'on en dit… etc.
Ô célèbre Monarque! Imite cet Henri,
Loyal, excellent Prince, il serait ton ami,
Si nous le possédions, comme toi, fort aux armes,
Il serait empressé de finir nos alarmes…
Ah! Deviens sur le trône un bon et franc bourgeois,
Mettant la poule au pot… et même en villageois,
Visitant ses sujets, en campagne, à la ville,
Toujours prompt à saisir quelque projet utile;
Et des Rois bienfaisants, mais surtout de Titus,
Suivant les procédés et toutes les vertus… etc…
Pour s'égayer aussi par un peu de malice,
Permet qu'à l'institut, exerçant un office,
Je puisse signaler les faux faiseurs de vers,
Et bien d'autres lettrés comme esprits de travers…
Si tu voulais encore par grâce me permettre
De jaser avec toi[a], commandant de m'admettre
En plus d'un comité… Prince, que de grand cœur!
Je te démontrerais que pour notre bonheur,
Il est certains abus, il est *certains*[b] Ministres
Dont les vœux et talents, dont les projets sinistres
Sont bons à rejeter… Enfin tu jouirais
D'une gloire très pure au bien que tu ferais.
On pourrait rire alors de quelques gens en place,
Souvent portés si haut par la grâce efficace,
Tantôt d'un intrigant… tantôt d'un Damoiseau
Lancé par privilège au poste le plus beau…
Cet autre chargé d'or, bon à mettre en parade
Aux emplois distingués, attrape un premier grade…
Tandis que le mérite, en végétant bien loin,
A peine à te parler, trouve un petit recoin, etc.
Fixe ce fat en place, auprès de son trésor,
Par trop grande faveur, il fut tiré du port,

---

[a] Louis XIV, sa montre en main, disant à Boileau qu'il avait toujours une heure à lui donner.
[b] Je dis *certains*, parce que le ministère actuel n'offre que des exemples de lumières et de sagesse.

Et puis un tel lourd marchand a quitté sa boutique,
Il prétend en simarre à l'estime publique…
Celui-là par sa mise, en impose à des sots,
Il donne pour parole, des moyens, des mots.
Cet homme est-il bien riche, et gros propriétaire,
Alors à lui permis de ne savoir rien faire, etc….
Tu ne peux tout savoir, les grands en ta présence,
Exaltent du sujet, l'esprit et la prudence:
Et chacun est enclin d'avancer ses amis,
Ses parents, et tous ceux chez les Princes admis, etc….
Un Roi blâmant la guerre, …aimant la paix, … il brille…
Plus que des conquérants… En père de famille,
Occupé du bonheur de ses moindres sujets,
Pour leur félicité, de succès en succès,
Il parcourt en affaire, un court et droit et sage,
On voit sa gloire en tout, se citer d'âge en âge.
Au célèbre Alexandre, on préfère Titus,
On admet les talents, on chérit les vertus,
Et cet amour du bien est la flamme éternelle
D'un Roi semblable aux Dieux dans sa gloire immortelle…
D'autant plus recherché dans sa belle existence,
Qu'il réunit d'un ange et les traits et l'essence.
Abhorrant donc le sang proclame à tous les Rois
Que tu veux par la paix, couronner tes exploits, etc….
Mais toute multitude a le sort des moutons,
On les voit égorgés comme de vrais oisons, etc….
Dieu! ton image!… Nous!… ainsi que de vils troupeaux,
On nous conduit en plaine… on massacre… extermine…
Et le peuple est traité comme de la vermine, etc….
On méprise le sang… et l'on tire à mitraille
Pour punir, nous dit-on, détruire la canaille…
Mais être né pour voir… pour connaître un tel sort,
Pourquoi donc exister?... autant vaudrait la mort…
Qu'on vienne s'étonner de cette barbarie,
En révolution, qui d'un peuple en furie,
Excite les clameurs contre les Potentats
Ne vivant que pour eux, en vexant leurs Etats…
Ah! nous ne manquons plus de ces fameux exemples
De carnage et de sang, même au centre des temples…
Sachons en profiter, et respirons enfin,
Chérissant le Monarque, et suivant son destin, etc….
On viendrait dire encore, «Dieu permit les fléaux»
Il a créé les loups pour manger les troupeaux…

La terre trop peuplée, en vain en bonne mère,
Voudrait pouvoir nourrir… il faut bien quelque guerre…
Ce prétexte est affreux… l'univers est si grand…
Pour nous suffire à tous, il est surabondant.
Que n'établissez-vous de belles colonies
A les trouver sans peine, excitez vos génies,
Il est tant de déserts!… il est de si beaux lieux!…
Qui pour être habités ont la faveur des Cieux,
Vous n'avez qu'à choisir, mais souvent on préfère
Ce qu'on appelle gloire acquise en folle guerre…
Et notre sang pour rien, est compté par des Rois
Qui se laissent flatter pour conter leurs exploits
Or fixez donc l'histoire et des illustres têtes
Parmi les souverains, redoutant les conquêtes,
On veut pour les garder, énerver le plus fort,
Et d'un grand conquérant faire un *zéro* du sort…
J'aime bien mieux celui qui mesurant ses forces,
De vouloir tout dompter rejette les amorces…
Tel Prince est vraiment sage, on remarque toujours
Qu'il sait mieux disposer pour les plus heureux jours;
Un Etat épuisé n'est que grande carcasse,
C'est un vaisseau battu, qui n'est plus que crevasse,
Et l'eau pour le détruire entrant de toutes parts,
Chacun entraîne à soi, tous les débris épars, etc….
Que la paix, la concorde et l'aimable candeur
Pénétrant jusqu'à Londres, y portent leur ferveur,
Changent de tous brouillons les esprits homicides
Pour nous en faire amis… devenant moins avides:
Qu'une paix réciproque étant de tous, le choix
Inspire l'amitié due à tout bon François;
Qu'enfin partout le sang qui découle et se verse
A travers les complots d'un barbare commerce,
Cesse de se répandre, et partout respecté,
L'Anglais pourra jouir de sa prospérité;
Allié de la France et fort de son commerce,
Ils pourront vivre heureux dans un sens tout inverse,
L'un est un peuple guerrier, et l'autre est commerçant,
Tout deux peuvent régner… mais c'est en s'accordant etc….

L'une de mes anciennes épîtres, en abrégé, à Napoléon sur l'abus des conquêtes, qui bien que refusée , par ordre, à l'impression vers 1810, et m'ayant même valu l'injonction formidable dont j'ai parlé dans mes antécédents [ouvrages] peut néanmoins, selon moi, servir encore de bonne leçon Philosophique à des ambitieux, se disant grands hommes d'état, qui voudraient entreprendre, ou seraient conseillés d'entreprendre de folles conquêtes, au préjudice de la cruelle, ou barbare effusion du sang humain , effusion dont on ne peut trop s'empresser de tarir toutes les sources, par M. Boihare – Dutheil [sic, pour Bohaire – Dutheil], *ancien avocat, ancien officier de Monsieur, pensionnaire de S. A. R.*, à Meaux, imprimerie de Dubois – Berthaut, 1824.

L'auteur précise en note: «telle était en précis, à peu près, cette ancienne épître qui contenait environ 248 vers, c'est-à-dire le double de celle de Boileau, dont j'ai pris, comme on l'a vu, le premier vers» (p. 9). Il avait déjà fait référence à cette épitre dans un autre ouvrage, publié en 1814, en spécifiant: «Il m'est arrivée de lui en envoyer une autre [épitre à Napoléon] commençant par ce vers de Boileau:

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire
Tant de sang répandu doit enfin te suffire.

Cette épître m'a valu des menaces et une injonction *formidable.* Je m'appuyais pourtant de l'avis de Fénelon sur l'abus des conquêtes, et tellement que l'ordre de marcher sur Moscou eut été déchiré si pour m'appuyer aussi, il se fut trouvé un ministre aussi puissant que Sully, et cela comme cette fameuse promesse de mariage , dont je cite l'anecdote dans mon épître au prince de Naufchâtel» (*Satire. L'Aristaque à la campagne par M. Bohaire-Dutheil, ancien avocat, ancien écuyer, huissier de S. A. R. Mgr. Comte d'Artois,* MONSIEUR, à Meaux, chez Dubois Berthault, impr. – libr. de Mgr l'Evêque, 1814, p. 4).

Dans ce dernier ouvrage, Duhaire – Dutheil (1755 (?) – 1825) écrit également: «En ce qui concerne Buonaparte, ébloui comme tant d'autres, du premier éclat de ses victoires, je les ai souvent prônées, mais il faut bien réfléchir sur les nuances et les modifications de mes louanges.; d'abord j'ai cru devoir observer qu'il devait la faveur de ses armes à une sorte d'électricité, d'enchantement, produits par des idées nouvelles et fausses sur notre prétendue liberté… Voyez à ce sujet l'épitre en vers que je lui ai adressée à Bayonne dans le cours du mois de novembre 1808 (p. 4) et «J'ai souvent aussi reproché à Buonaparte son ingratitude, voir encore à ce sujet mon épître de 1808» (p. 18). Malheureusement, nous n'avons pas retrouvé cette pièce dans les œuvres de Bohaire – Dutheil conservées à la Bibliothèque Nationale de France.

1810

J.-F. BOISARD
peintre

LE NUMIDE A ROME
Fable

De plus d'un roi vaincu par les consuls Romains,
A Rome on admirait mainte et mainte statue.
Celle de Jugurtha frappait, surtout, la vue.
Cet excellent ouvrage était sorti des mains
D'un des plus grands sculpteurs de Grèce.
La déesse de la sagesse,
Minerve, était encore un morceau précieux.
Une vénus en pied étonnait tous les yeux:
Vrai chef-d'œuvre de Praxitèle,
Elle attirait sans cesse un tas de curieux;
En un mot, c'était un modèle
Que l'artiste avait su par son art animer;
Et que l'œil ne pouvait se lasser d'admirer.
L'on y voyait aussi plusieurs tableaux d'Apelle,
De Protogène, de Zeuxis:
Les regards étaient éblouis;
Et ce n'était qu'à la victoire
Que les Romains devaient ces monuments exquis.
C'est donc pour se couvrir de gloire,
Qu'on dépouille ainsi tous les rois?
Dit un Numide à haute voix:
Hélas! ces vainqueurs de la terre,
Qui veulent nous donner des lois,
Devraient bien craindre le tonnerre
Du maître des destins,
Qui peut un jour ravir à ces cruels humains,
Le droit d'aller ravager la patrie
De cent peuples divers,
Qui semblent exciter leur fière jalousie,
En les forçant d'asservir l'univers…

Il en aurait dit davantage
Mais un licteur parut armé de ses faisceaux,
Qui fit sentir à ce sauvage,
Qu'avec ses conquérants, Rome avait ses bourreaux…

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, *op. cit*., p. 78 – 79.

1810

[VERLAC]

LE RÈGNE DE BUONAPRTE

SATIRE PREMIERE

Espérons! et les dieux, justement irrités,
Mettront peut-être un terme à nos calamités.
Que de sang répandu pour renverser le trône!
Hélas!et sur quel front ont-ils mis la couronne?
Français, vous dont le nom fut en honneur jadis,
Voyez jusqu'à quel point vous êtes avilis.
Eh! qui vous a courbés sous ce joug tyrannique?
Un parjure, un fuyard, un homme frénétique,
Qui, pou savoir lever des soldats, des impôts,
S'arroge les honneurs qui sont dus aux héros;
Qui, tout bouillonnant d'orgueil et pétri de colère,
Menace l'univers du bruit de son tonnerre;
Qui, traînant sur ses pas l'esclavage et la faim,
Ose se proclamer l'ami du genre humain.
Orateurs apostés! phalange régicide!
Portez-lui votre encens sacrilège, homicide.
Ministres sans pouvoir, muet législateur!
Adorez le veau d'or, exaltez l'imposteur;
Cachez-nous le tyran à l'ombre de vos vices,
Soyez de ses fureurs les agents, les complices.
Trois fois ce Minotaure exige le tribut,
Ecriez-vous trois fois: Honneur! gloire! salut!
Egorgez nos enfants au nom de la patrie.
N'êtes-vous pas déjà tout couverts d'infamie,
Lâches! qui n'avez su faire parler les lois,
Que pour assassiner vos légitimes rois.
Ah! loin de m'étaler vos fabuleux trophées,
Prêtez l'oreille aux cris des mères désolées;
Contemplez ces soldats mutilés et sans pain,
Ces colons mendiant sur un sol inhumain;
Leurs travaux soutenaient la fortune publique,
Vos féroces Cortez ont détruit ce Mexique;

Le sol, les habitants, avec eux tout périt,
Et ce sont les hauts faits que la France applaudit!
Ce Corse, méditant de nous donner des chaînes,
Voulait remettre aux fers les races africaines.
Il voulait immoler sur ces sables brûlants,
L'élite des guerriers sous *Moreau* triomphants.
Il voulait que Verrès s'engraissât de rapines;
Qu'un proconsul plus noir que le noir *Dessalines*,
Qui dicta cet arrêt: de l'or ou l'échafaud [1]…
O honte! et c'est alors que *Haïti* le brave
Que la France s'abaisse à devenir esclave.
Quand le luxe a vaincu les peuples et les rois,
La liberté s'éteint… Plus de mœurs! plus de lois!
J'ai vu… j'ai vu de près la discorde et la haine,
Disputant le pouvoir, ensanglanter l'arène;
Les hommes corrompus s'emparer de l'état,
Et l'intrigue élever jusqu'au trône un soldat.
Les prêtres cependant annoncent des miracles.
Voici, voici le temps prédit par les oracles:
Des sept bouches du Nil, un homme sortira;
Que de rois vont jaillir de sa tige féconde!
Il leur répartira le domaine du monde.
Vos lauriers sont flétris, Ulysse, Agamemnon!
Les harpes de David, les armes de Samson,
La tour de Danaé, les grands travaux d'Hercule,
Il éclipsera tout… Magdebourg capitule,
Les murs de Jéricho tombent au bruit du cor,
Ulm se rend, Mack est pris dans des rets tissus d'or.
Le trône de Pologne, il l'exhume. O prodige!
Soudain vers Pétersbourg cet aigle se dirige,
Le Cosaque indompté se soumet à sa loi,
Déjà Jérusalem l'a reconnu pour roi;
Il triomphe du Czar, fait la triple alliance,
Et le divan lui doit sa haute indépendance.
Profanes! C'est ainsi qu'ils font parler les dieux

(1)L'assassinat du sieur Fédon, négociant au Cap.

Pour vendre notre sang à ce séditieux;
Et lorsque, désolés par ses injustes guerres,
Il ne nous reste plus pour cultiver les terres
Que des femmes en pleurs, et des vieillards tremblants,
De soldats prussiens ils repeuplent nos champs.
Partez, conscrits, volez, assurez ses conquêtes,
Napoléon sait vaincre et garantir vos têtes.
Tout est miraculeux en cet homme divin,
Le pain devient biscuit et l'eau se change en vin.
Couronné de frimas, s'il campe sur la glace,
L'aquilon disparaît, le zéphyr prend sa place.
Sa main royale panse et guérit les blessés,
Pour les rendre immortels, qu'ils meurent… C'est assez.
Aux bords de la Vistule il a posé ses tentes.
Idolâtres du joug, et d'espoir rayonnantes,
Les peuplades du nord accourent dans son camp;
Le Tartare croit voir un autre Gengis Khan.
La panthère soumise et l'ours de Sibérie
Viennent prêter hommage au roi de Varsovie.
Là Momus et Bacchus président aux festins,
Lorsqu'à Paris on braille au bruit des bulletins.
Fatale Ambition, ô cruelle Euménide!
Te verra-t-on toujours, de querelles avide,
En triomphe ériger les plus noirs attentats?
Le laurier ne sied-il qu'au front de tes soldats?
Fêtes du champ de Mars, que vous serez brillantes
Ce jour où rentreront ces cohortes errantes!
Massacres d'Iéna, de Lubeck, d'Austerlitz,
Par des bouches d'airain vous serez applaudis.
Quel est ce monument incrusté d'or, d'ébène,
Qui par décret s'élève où git la Madeleine?
C'st un temple qu'il voue au dieu dévastateur;
Là sont inscrits les morts tués au champ d'honneur.
Les murs épouvantés y liront son histoire.
Là sur nos ossements reposera sa gloire.
Puissent-ils avorter, ses sinistres projets!
Grands dieux! pour les tyrans les hommes sont-ils faits?
Qu'il refoule vers lui le sang de ses victimes;
Que sous ses pas la terre entrouvre ses abymes!
Eucelade veut-il escalader les cieux?
Au front des rois se peint la colère des dieux.
La tête de Louis peut tomber sous la hache…

Mais il sera vengé d'un peuple ingrat et lâche.
Depuis ce jour fatal, jour d'opprobre et de deuil,
La France de ses mains a creusé son cercueil.
Ces superbes cités, ces campagnes fertiles,
De la paix, du bonheur autrefois les asiles,
Que sont-elles? Hélas! un horrible désert
Où le Français esclave, et de lèpre couvert,
Honteux et fatigué du poids de l'existence,
Tend la gorge au tyran et s'immole en silence.
Parais à la tribune, insolent orateur,
Et de ce règne affreux vante-nous la splendeur.
Sur l'autel des vertus que ta harangue impie
Place Napoléon, qu'elle le déifie.
Proclame hautement que l'aigle des Césars
Peut enfanter des rois sans craindre les hasards;
Dis-nous qu'il veut la paix, qu'il déteste la guerre,
Que ce n'est qu'à regret qu'il lance son tonnerre.
Etale avec orgueil ces immenses tributs
Qu'il lève chaque jour sur les peuples vaincus,
Va dans les temples saints honorer les batailles,
Bénis les fils ingrats, les pères sans entrailles,
De ce trône usurpé prépare les complots,
Monstre! Bientôt la foudre atteindra tes héros.
Malheur à qui se fie à l'aveugle déesse,
A qui boit le nectar dans sa coupe traîtresse!
Trop de prospérité soulève les destins.
L'ambitieux consul trouve encor des Romains,
Et c'est lorsqu'au sénat il vint parler en maître
Que Brutus indigné dans César voit un traître.
De sinistres éclairs, présages des malheurs,
Et des ides de mars, et Calpurnie en pleurs,
Voulaient qu'il différât ces honneurs, cette pompe.
Il part… Le fer l'atteint aux marches du triomphe.
Peuples! instruisez-vous à ces grandes leçons,
Vous qui, d'hommes obscurs armant les passions,
Les placez sur un trône en dépit de l'envie.
Des rois fait dans les camps ont-ils une patrie?
Une patrie? Hélas! dans ce siècle maudit
La patrie est un mot, et ce mot est proscrit.
Indignes qu'ils étaient de briser nos entraves,
Sous la verge d'un maître ils marchent en esclaves,
Ces Gracques apostats, ces Brutus convertis,
Ces Catons éternels et ces grands si petits,

Si dignes d'habiter la cour des Ptolémées,
Où se fait le trafic du sang de nos Pompées.
Ici tout est vénal… Ici l'or de Pyrrhus
Achète le sénat, corrompt Fabricius.
Ici des écrivains la langue mercenaire
Des vertus de Trajan sait embellir Tibère.
Quiconque a jeté bas le masque de l'honneur
Ici peut aspirer au rang de sénateur:
Leur tâche est de mentir et de voiler l'abyme.
Du grand Attilius l'exemple est trop sublime,
Il révolte à Carthage, il y meurt en héros,
Ici de la patrie ils rompent les lambeaux.
Et toujours des conscrits… et toujours des batailles…
Ah! plutôt décréter nos tristes funérailles.
De ce Caligula couronnant les désirs,
Décernez-lui l'honneur de nos derniers soupirs;
Jetez-lui notre tête… afin qu'il la contemple:
Peut-être de Janus fermera-t-il le temple?
Mais ne peut-on s'armer de flèches et de dards?
Ne peut-on terrasser ces orgueilleux Césars?
Belléphoron! ton bras a défait la Chimère;
Ce monstre règne au Louvre… Il désole la terre.
De ce farouche *Omar,* faut-il que les fureurs
Préparent à l'Europe un siècle de malheur?
Ecroulez-vous, autels qu'il élève au mensonge,
Un oracle imposteur doit passer comme un songe.
Quand les loups affamés, la terreur des troupeaux,
Menacent d'égorger nos brebis, nos agneaux,
Du moins voit-on les chiens courir à leur défense,
Et cependant l'instinct fait toute leur science.
Ce tigre est dans nos murs… Ses yeux étincelants
Convoitent chaque jour nos membres palpitants;
Et nous… de courir *sus*…nous n'avons pas la force,
Et la France recule en voyant qu'un Corse…
Et ce prêtre apostat, qui vient bénir sa loi,
Ose le saluer du beau titre de roi;
Et des cieux indignés méprisant la colère,
Il appelle cet ogre un ange tutélaire.
Tant il sait prodiguer notre or à ses flatteurs,
Tant il faut l'aduler pour monter aux honneurs.
De la terre autrefois ils avaient les prémices,
La dîme de nos champs, leur part des sacrifices,
Que leur a-t-on laissé? Le sang des immortels.

Du puissant *Teutatès* relève les autels,
César Napoléon! ce culte anthropophage
Est le seul qui convienne à ton aréopage.
Mais qu'entend-je? Echappé des murs du Vatican,
Le prince Belzébut harangue Balaam,
De son seigneur et maître il annonce la gloire.
«Fuyez, disparaissez du temple de Mémoire,
» Louis douze… Henri… place à Napoléon;
»Et vous, sourds et muets, bégayez ce doux nom.
»Du néant aux grandeurs, de la poussière au trône,
»Maîtrisant à son gré la Fortune et Bellone,
»Il élève, il abaisse, il fait, il défait les rois,
»Et la terre et les cieux bondissent à sa voix;
»Téméraires! osez le braver dans sa tente.
»Là git d'Enghien la dépouille sanglante.
»Plus grand qu'Agamemnon, il immole *Aréna*,
»Bientôt, rival d'Auguste, il pardonne à *Cinna*.
»*Pichegru* suicide [sic]! Ah! le fer, la victime,
»Tout vous dit sa justice et révèle le crime.
»Que d'ennemis défaits, que de peuples vaincus!
»Albion! qui t'a mis dans cet état de blocus?
»De paix… il n'en est point entre Rome et Carthage.
»Le trident de Neptune est au pouvoir du sage,
»Ses alliés sont forts, invincibles, puissants,
»Au Caucase les Turcs… au Taurus les Persans…
»Déjà sa flotte touche aux rives de Golconde,
»Que d'or il va tirer des entrailles du monde!
»De trahir son secret que, s'il m'était permis,
»Sur les trônes des Czars vous le verriez assis.
»Mais plutôt rappelons les secrets de Dieu-même;
»Du vicaire du Christe, il tient son diadème,
»Gloire à sa dynastie, anathème aux Bourbons,
»Non! non! point de salut, hors les Napoléons!
»Empereur très-chrétien, la terre t'est promise,
Hérisse tes remparts des foudres de l'église,
»Donne à *Melchisédech* la dîme du butin,
Et frappe l'Univers de ta verge d'airain.»
Ainsi finit le Prince… et la robe, et l'épée,
Le sénat, l'institut, les questeurs, le lycée,
Et tous ces beaux parleurs qu'il gorge de notre or
Vont redire aux échos ce que dit Belphégor.
Les prélats affamés, les pasteurs mercenaires,
Distribuant ce miel à leurs brebis, leurs frères;

Chers enfants, disent-ils, levez-vous et parlez;
Voici, voici le jour de vos solennités;
Avec Napoléon les combats son des fêtes,
Levez-vous, les lauriers n'attendent que vos têtes.
Mais de montrer le bien que vous fait ce héros,
De dire que le fisc arrache moins d'impôts,
Que le commerce enfin nourrit nos ports, nos villes,
Ce chapitre est rayé de leurs saints évangiles,
Et l'exil, les cachots, soudain viendraient punir
Quiconque sur ce texte oserait discourir.
Tandis que nos Midas, goûtant cette harmonie
S'en vont offrir la palme à ce rare génie,
Et bravant d'Apollon le trop doux châtiment,
Affecte d'ignorer que *Minos* les attend.
Jupiter! Jupiter! prête-moi donc ta foudre,
Et bientôt ces Midas seront réduits en poudre.
Sur ma tête, je sens se dresser mes cheveux,
De les voir, ces écrits infâmes, venimeux,
D'heure en heure forgés à l'atelier du crime;
Faut-il de tant de fleurs couronner la victime?
Sans ce bandeau fatal ne peut-on l'immoler?
Scélérats! le remord viendrait-il vous troubler?
Eh! que peuvent, hélas! sous l'escorte cruelle
Des sbires soudoyés que la France recèle,
Que peuvent des enfants que vous osez flétrir,
Si pour donner la mort ils ne savent mourir?
Allez donc vous baigner dans le sang, dans les larmes,
Vous tous pour qui le meurtre est si rempli de charmes,
De votre Don Quichotte adoptez les travers
Et protégez le faible en lui donnant des fers.
Des impôts… des soldats… de l'or… de l'arrogance,
Voilà tout son génie et sa toute puissance.
Corrompre et diviser, trahir tous ses serments,
Remettre le pouvoir aux mains des intrigants,
S'approprier le fruit des crimes qu'il ordonne,
Les voilà les vertus qui décorent son trône.
Oui! dussent ses poignards me menacer encor,
Je le déclare infâme et je brave la mort.
Que nous importe à nous qu'il règne en Italie,
Lorsque du sang français cette terre rougie,
S'indignant d'adopter ses coutumes, ses lois,
Ne voit que des vizirs au trône de ses rois?
Que nous importe à nous que le peuple Batave,

Au cœur républicain, sous son joug soit esclave,
Alors que ses vaisseaux, l'aliment de ses ports,
De la fière Tamise enrichissent les bords?
Et parce qu'autrefois une imprudente lutte
Du trône de Pologne accéléra la chute,
Faut-il pour lui ravir ses funèbres lambeaux
Toujours de la discorde agiter les flambeaux?
Si des dieux immortels les rois sont une image,
Pour régner suffit-il d'un féroce courage
Et quand de leur bonté rien n'arrête le cours,
Le sceptre convient-il aux milans, aux vautours?
Témoin du déshonneur qui flétrit ta patrie,
Descends du haut des cieux, ombre auguste et chérie,
Courageux Fénelon! déchire les lauriers
De ces dévastateurs, de ces aventuriers
Dont les noms vont salir les pages de l'histoire,
Si jamais nos neveux en gardent la mémoire.
Ami des souverains, interprète des dieux,
D'un peuple qu'on égare, ah! dessille les yeux.
Au cœur des nations, rétablis l'harmonie,
Et dis-leur que la paix est l'œuvre du génie,
O paix! aimable paix! idole des mortels!
Est-ce pour t'adorer qu'ils brisent tes autels?
Au lieu de protéger des rois l'antique race,
D'honorer leurs vertus, de les mettre à leur place,
Grand dieux! qu'avons-nous fait? que faisons-nous? hélas!
Pour des usurpateurs nous armons notre bras
Et, croyant élever un temple à la Concorde,
Nous infectons les airs d'un germe de discorde.
N'était-ce pas assez pour notre ambition
Des trésors de Cérès, des palmes d'Apollon?
Que si l'honneur consiste à suivre leurs bannières,
Sortes du fond des bois, désertez nos tanières,
Panthères et lions! tigres et léopards!
Venez, vous prendrez place à côté des Césars!
Un grand législateur au trône vous appelle.
Oh! que sa politique est d'un brillant modèle!
Des canons, vous dit-il, sont le nerf d'un état.
Pour le régénérer, il suffit d'un soldat.
Gloire au mortel qui tue, et qui, bon cannibale,
Danse autour de sa proie, et d'un seul trait l'avale.
Sous la garde du chien tel l'agneau vit en paix,
Tel sous Napoléon doit vivre un bon Français.

Retenez, proclamez ces vérités frappantes,
Nobles inquisiteurs! milices triomphantes!
Et si quelque Aristide offusque vos héros,
Que les voutes du temple attestent ses complots.
Tels foulant les décrets d'un concile moderne,
Maury de la tribune allait à la lanterne,
Illustre cardinal! Denis Napoléon
Te voit à Syracuse en dépit de Platon.
Que ton encens est pur! qu'il est digne d'un homme
Qui l'a fait aumônier d'un prince, de Jérôme!
De ce navigateur, dont la foi, les serments
Vont servir de modèle aux époux, aux amants.
Je te salue aussi, grand roi de Westphalie!
Oh! qu'il st glorieux de servir sa patrie!
Silence, faux dévots, envieux, loin d'ici!
Fallait-il que de Rome il fut à la merci
Pour avoir d'une amante effleuré la tendresse?
Lui du sang des héros, lui le fils d'une déesse,
Lui qui tenant en main le gouverneur des ers,
Voyait son trône écrit au front de l'Univers.
Tant il est vrai qu'un Corse est bon cosmopolite!
Tant la fortune sait où trouver le mérite!
Etats westphaliens! son joug sera si doux
Que tout noble Allemand s'en montrera jaloux.

[Verlac] *Le Règne de Buonaparte. Quatorze satires en vers français par un imitateur de Juvénal*, A Paris, chez Laurens ainé, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19, 1814, 16 p. La première satire constitue un cahier dont les pages 9 à 12 n'étaient pas découronnées avant que nous ne le consultions à la Bibliothèque Nationale de France en septembre 2012 (BN: YE-50773).

Le texte est précédé d'un avertissement où il est précisé que la rédaction de ces satires a été commencée après la paix de Tilsitt (1807). Le premier jet de celle-ci a bien été écrit à cette date comme en témoigne l'allusion à Jérôme fait roi de Westphalie. En revanche, comme toutes les autres, elle a dû être remaniée jusqu'en 1810.

Ce même avertissement précise que «chaque satire aura des notes, lorsque l'auteur sera à même de donner une édition complète». En fait, la publication s'arrêtera à la septième.

Bertrand Verlac (Montpellier 1757 – 1819), fit paraître fin 1818 – début 1819, un opuscule intitulé *Nouvelle satire Ménipée, composée de quinze satires en vers alexandrins, suivies de notes historiques, critiques et littéraires, pour servir à l'histoire de la France, par M. VERLAC, ancien avocat, homme de lettre. Prospectus*, de l'imprimerie de Mme Hérissant le Doux, Impr. ordinaire du Roi et des musées royaux, rue Sainte-Anne, n° 20, s.d. Il s'agissait en fait du prospectus de cette *Nouvelle satire Ménipée* qui ne vit jamais le jour, dans laquelle il donnait l'historique et le plan de l'ouvrage:
«En 1814, sept satires furent publiées à Paris sans *notes* et sous l'anonyme. L'ouvrage avait été commencé dès l'année 1807. Le séjour de l'auteur depuis 1815 en divers pays étrangers en a retardé jusqu'à ce jour la publication. Cette production est en quelque sorte épique. L'interrègne y était décrit jusqu'à sa fin, chaque satire a un cadre particulier d'où ressortent des événements, des caractères, des épisodes et plusieurs anecdotes. La physionomie de cet ouvrage est originale, personne n'ayant écrit sur l'*Usurpation* en faisant usage du style satirique et en mariant la gravité avec l'ironie. Eclairer l'arme du ridicule des projets et des doctrines dont l'expérience a démontré la vanité des uns et les dangers des autres, tel a été le but de l'auteur. Point de personnalités que celles qui ont cessé d'en être. Etranger à ce que l'on appelle *parti*, esprit qui vicie tous les gouvernements, mais ami des lois, de la légitimité de la monarchie constitutionnelle et des bonnes mœurs, ces fautes ministérielles qui ont jeté sur la *restauration* une teinte lugubre et sombre, y sont couvertes d'un voile à travers lequel elles percent aisément. En un mot, il doit suffire de parcourir la table des matières pour préjuger quel est le genre de cette production.

TABLE DES MATIERES

Epitre dédicatoire
Préface
Introduction
I° satire. Couronnement de Napoléon. Les Faux Prophètes;
II° satire. La Paix de Tilsit. Les Projets.
III° satire. Buonaparte en Egypte. Napoléon à Saint-Cloud.
IV° satire. L'Ancienne Monarchie. Le Règne impérial.
V° satire. L'Esprit public. Le Barreau. La Faveur Ministérielle.
VI° satire. La Guerre d'Espagne.
VII° satire. La Guerre d'Autriche. Le Divorce. Le Mariage de Napoléon.
VIII° satire. Le Grain d'opium.
XI° [sic] satire. Le règne de Louis en Hollande. Naissance du roi de Rome.
X° satire. Le Traité d'Utrecht. Les Décrets de Milan et de Berlin.
XI° satire. Manifeste sur la Guerre de Russie.
XII° satire. L'incendie de Moscou.
XIII° satire. Le Congrès d'Aix-la-Chapelle. Les Bannis. Le Prisonnier de Sainte-Hélène.

Notes sur chacune des quinze satires.

Cet ouvrage, auquel nous proposons de donner toute l'élégance typographique dont il est susceptible, et que son intérêt réclame, formera un volume in 8° d'environ 400 pages, imprimé sur beau papier et en caractères neufs.
Le travail des notes balance la composition poétique.
Le prix de la souscription, payable sur livraison, pour Paris est de 5 fr.
Pour les départements, franc de port de 6 fr.
La souscription sera fermée le 30 mai 1819.
Les non-souscripteurs paieront l'ouvrage 6fr. 50 centimes.
Il paraîtra et sera mis en vente le 15 juin 1819.

On souscrit à Paris
Chez
Le Normant, libraire, rue de Seine, n° 8;
Dentu, libraire, au palais Royal;
Pélicier, libraire, au Palais Royal;
Mme Hérissant Le Doux, imprimeur, rue Sainte-Anne, n° 20
A Bruxelles, chez Le Charlier, libraire.

(p. 1 – 4).

Verlac s'était déjà expliqué sur les conditions dans lesquelles il avait composé les six premières de ses satires dans *Histoire de mes voyages en France, en Hollande, en Belgique et en Angleterre, avant mon arrestation à Paris, sous la tyrannie de Napoléon, et après ma mise en liberté sous le règne de Louis XVIII. Pour servir d'introduction à la* Nouvelle satire Ménipée, *en vers et en prose, par Mr. Verlac, Ancien Avocat, Homme de Lettres,* à Bruxelles, chez G. Picard et comp[e], imprimeurs, rue l'Hôpital et chez l'Auteur, rue du Petit Sablon, n° 995, 1815: «au commencement de l'année 1810, j'avais composé six satires sur le règne de Napoléon, lorsque, exaspéré par une perfidie nouvelle[2], ne prévoyant aucune fin à ce règne tyrannique, et effrayé de l'avenir, je résolus de passer en Angleterre» (p. 4), précisant en note qu'il s'agissait de: «la séduction de mon épouse par un de mes amis, après dix ans d'une union paisible, mère de deux enfants… Voilà Paris. Elle est décédée.» Il y spécifiait également que, voulant passer en Grande Bretagne, il était allé en Hollande, et était arrivé à Rotterdam le 8 janvier 1810; puis était revenu à Paris, sans être allé en Angleterre, «vers le 10 du mois de mars 1810».

«A cette époque, précise-t-il, Napoléon avait fait sa paix avec l'Autriche: Joséphine était répudiée; les oracles annonçaient le roi de Rome; la Hollande venait d'être envahie… que de matière pour mes chants! Je repris courage et me remis au travail sans perdre de vue mon projet de passer en Angleterre, ou du moins, de sortir de la capitale, dont le séjour m'était devenu si odieux.[…] «J'essayai de demander une place dans un lycée des pays conquis. Mes titres

étaient plus que recommandables. Je n'obtins rien. Je connaissais l'intendant du ministre de la police générale et, visant à la Hollande que je calculais de voir être bientôt affranchie, je lui remis une pétition qui, six jours après, me valut d'être nommé commissaire de police à Bois-le-Duc» (p. 8).

Verlac nous affirme également qu'il composa son «chant ironique sur la naissance du roi de Rome» dans un château de Bordeaux, sur la route de Bayonne où il fut reçu par Mme D. (p. 15). Arrêté au début de l'année 1813 à Paris où il était revenu, une fois libéré, il voulut partir pour Ecouen dans la maison d'une dame «dont il était connu» (p. 15) et à laquelle il avait confié son manuscrit de ses satires contre Napoléon (p. 17) mais apprit à son arrivée à Ecouen que cette dame avait détruit ces poésies de peur d'être découverte en leur possession: «Elle s'était laissé aller au parti que l'on avait trouvé le seul expédient pour ma sureté, celui de mettre le manuscrit au feu, ce qui avait été fait… Dieux! à ces mots, quel ne fut pas mon anéantissement; un travail qui m'avait coûté tant de veilles, de sacrifices, d'angoisses, de voyages, le seul bien qui me restât, la seule possession qui me fut chère; un ouvrage qu'il était si facile de cacher, d'enfouir dans le jardin… Je l'avais écrit sur du grand papier-à-lettre très fin, en quatre colonnes, et il n'en restait plus une seule ligne! … Le voir perdu en un seul instant, plutôt être resté dans ma prison…» (p. 22).

S'étant installé à Mailly (petite commune de Saône-et-Loire) le maire le prévient qu'il était «d'après un ordre de la police de Paris, mis sous sa surveillance. «Je le remerciai de l'avis, nous dit-il. Cependant mon ouvrage brûlé n'existait plus; mais il me restait le courage de le recréer. Je l'entrepris, et j'y réussis en partie dans l'espace des 11 mois que dura mon exil. J'en suis encore étonné; Mais l'ayant travaillé avec peine, vingt fois lu et relu, et chaque *satire* ayant eu son sujet particulier, le fonds n'avait pu rester que gravé dans ma mémoire. J'en perdis néanmoins plus de cinq cents vers qui, n'existant plus, déparent cette liaison qu'ils donnaient à l'ensemble.» (p. 27).

Après l'entrée d'Alexandre dans Paris, il voulut faire imprimer son ouvrage. Mais il éprouva de très grosse difficulté à trouver un imprimeur, le premier disant que seulement dans les 15ers jours après la chute de l'empereur, le livre aurait eu du succès; le deuxième qu'il aurait mieux fait d'écrire en prose qu'en vers; le troisième qu'il acceptait de l'imprimer à compte d'auteur; le quatrième lui proposant de partager les frais; le dernier lui demandant de payer seulement le travail des ouvriers (p. 32).

Toujours selon Verlac, «La censure retint pendant près d'un mois les sept premières satires que je lui livrai, bâillonna les 20 derniers vers de la première satire, sous prétexte qu'ils déplaisaient à l'empereur Alexandre. Elle ne voulut,

au lieu des noms propres, que les initiales. Le libraire me traîna pendant deux mois» (p.33).

1810

[VERLAC, Bertrand]

LE RÈGNE DE BUONAPARTE […]
DEUXIEME SATIRE

Pendant que leur tonnerre un instant se repose,
Que sous tes traits, Pallas, Mars se métamorphose,
Demandons à Maury, de grand homme d'état,
S'il sera *Sixte-Quint*, ou cardinal légat;
A nos jeunes abbés, à nos vierges mystiques,
Au chaste *Néhémie*, annonçant un *Cyrus*
S'il voit que de *Sion* les vases soient rendus.
Aux juifs, aux chrétiens, qu'un même esprit anime,
Quel prix aura l'argent sans ce roi magnanime. [sic]
Aux prêtres vers les cieux élevant leurs regards,
S'ils voudront être époux sous ces nouveaux Césars.
Au pontife romain si de son trône avare
Il laissera tomber sa mule et sa tiare,
Et si ce fier clairon qui sonne nos héros, Sonne désormais la troupe des dévots;
Si du Seigneur la vigne, aux prélats confiée,
Par le fer des soldats demain sera taillée;
De l'inquisition si l'heureux tribunal,
Siègera de Tolède au Louvre impérial;
Si de Justinien abrogeant l'Authentique,
Il le remplacera par la loi Salique,
Déclarant seul idoine au trône des Français,
L'enfant de qui le front retracera ses traits.
Voulant que d'un état pour conduire les rennes,
Le sang Napoléon ait coulé dans ses veines;
De Joseph, de Louïs [sic], tant les humbles sujets
Bénissant le Très Haut des dons qu'il leur a faits,
Ce n'est pas qu'il importe à sa toute puissance,
Qu'un aiglon légitime après lui règne en France;
Mais des pauvres humains, quel serait donc le sort
Si l'arche de Noé faisait naufrage au port?

Et qu'il fallut revoir nos campagnes, nos villes,
Retomber sous la main de ces rois imbéciles,
Sur leur trône de plomb qui toujours endormis,
Prétendaient voir fleurir l'olivier dans Paris.
Ah! sa lance indignée en frémit de colère!
Eh! quoi? Pendant dix ans il aurait fait la guerre,
Sur la poussière épars, pêle-mêle entassés,
Il verrait à ses pieds dix trônes renversés;
Idolâtre des mœurs et des vertus publiques
Sa verge aurait frappé ces reines impudiques
Qui de Paris à Rome et de Rome à Berlin,
Se donnaient en spectacle à tout le genre humain,
Et parce qu'il plairait aux envieuses Parques
D'embellir leur séjour de l'éclat des monarques,
Qui sortant de son casque étonnent l'univers,
D'eux il ne resterait que poussière et que vers?
Lui-même, il descendrait au séjour des ténèbres!
Ecartons, écartons ces images funèbres.
Pour punir les méchants de leurs atrocités,
Que s'il est des revers qui soient bien mérités,
Grand dieux! que les méchants en portent seuls la peine!
Cependant s'il fallait que des bords de la Seine,
Naviguant sur le Styx, le rival d'Albion,
Le protecteur du Rhin… Le grand Napoléon
Abordât ce rivage, épouvantable, horrible,
Où *Rhadamanthe*, *Éaque*, armés d'un fouet terrible,
Des rois ambitieux gourmandant la fureur,
Ah! *Minos* les connaît les replis de son cœur,
Et Jupiter l'a dit aux maîtres de la terre,
Si vous voulez la paix, il faut faire la guerre,
Les aurait-il foulés les peuples et les rois,
Douce paix, s'il n'avait connu tes saintes lois?
Et vous la signerez au pied du Capitole,
Cette paix, en dépit de *Neptune* et *d'Eole*,
Avides léopards… et vos vaisseaux, votre or
Bientôt apaiseront les désastres du nord.
Car avant qu'un éclair, sillonnant sa statue,
Semble nous avertir que son heure est venue,
Avant qu'un *Atticus,* organe du sénat,
Ait juré par le Styx, par les lois de l'état,
Qu'au sein du firmament, il a vu la cuirasse
Terrasser le *lion* et s'asseoir à sa place,
Que le chantre *Esménard* en longs habits de deuil

De l'ombre de *Trajan* ait percé son cercueil,
Qu'enfin, un catafalque ait obscurci la pompe
De ce char, ces captifs signes de son triomphe,
Du haut de tes rochers culbuté par César,
Nous te verrons tomber, orgueilleux Gibraltar
Et de tes flancs ouverts, tes masses fugitives
Iront de la Tamise épouvanter les rives.
Navarrais, compagnons de ses nobles travaux,
Avouez qu'il est doux de suivre ses drapeaux
Que sans cesse et toujours la victoire protège.
De l'empereur des Francs tel est le privilège.
Ces outrages cruels qu'avaient laissé vieillir
Sur les fronts castillans un amer souvenir,
Voyez comme son doigt, en un jour les efface;
Comme il joint l'Hellespont au Bosphore de Thrace,
Comme, des nations, pesant, réglant les droits,
Poussant l'Anglais au large, occupant les détroits,
D'une mer en courroux commandant à la vague,
Pour venger l'attentat commis à Copenhague,
Pour extirper, enfin, la racine du mal,
Il va frapper l'Anglais au cœur du Portugal.
Le *Régent*… Ah! qu'il parte, en moins de deux secondes…
Et puisse son audace, étonnant les deux mondes,
Servir d'exemple à ceux qui bravent les Césars
Vont chercher un asile au cœur des *léopards.*
Mais, c'est peu d'avoir abattu les cent têtes
D'une hydre qui toujours en a mille de prêtes,
O César, toi par qui tout végète et fleurit,
S'il est vrai qu'aux enfers Hercule descendit,
Si dès qu'il eut appris qu'une femme, une reine,
Qu'*Alceste* s'immolait, il fut sans perdre haleine,
Lui tout seul l'arracher à l'empire des morts;
César, de ton amour signalant les transports,
Au ton de tes bienfaits monte nos destinées,
Change nos nuits en jours, nos heures en années,
Et culbutant la Mort de son trône d'airain
Lance-nous ce soleil que tu tiens dans ta main.
Des colonnes d'Hercule, au ténébreux Cocyte
Il n'est qu'un pas… Tu peux… sans olivier, sans suite
Y descendre… égorger et *Cerbère* et *Pluton*,
Et le juge *Minos* et l'avare *Charon.*
Mais charge-la de fers cette parque légère
Qui sans égard pour toi, pour les pleurs d'une mère,

Osa vous le ravir, ce fils, ce digne fils,
Dont le cœur embaumé repose à Saint-Denis.
Marcellus! l'héritier d'une triple couronne,
L'image de ce lys qui brille en ta personne.
Fils et neveu d'un roi… Du moins Césarion
Fut dictateur à Rome, et toi, Napoléon,
De tes vastes états qui prendra les rennes?
Les verrons-nous flotter dans des mains incertaines?
Ou, faut-i, t'appelant traître, parjure, ingrat,
Que la reine s'immole au salut de l'état.
Tu frémis, tendre épouse. Ah! sur ton sein d'Albâtre
Médée a-t-elle vu l'aspic de Cléopâtre?
Que de pleurs fait couler l'ambition des rois!
Inventé par l'amour, un fils sauve *Thésée*
Et sur d'affreux rochers *Ariane* est laissée.
Pour quelque Médicis, l'aurait-il mis à neuf,
Ce Louvre qu'habitait son aïeul Charles neuf?
De tous ces moments roturiers, gothiques,
Son chiffre n'aurait donc ennobli les portiques
Que pour les voir un jour s'unir, s'entrelacer
Aux armes d'un rival qu'il devait effacer.
Ainsi donc, *Alexandre*, apaisant son tonnerre,
Descendrait à nommer *Darius* son beau-père,
Et la fille d'un Scythe au regard martial
Viendrait changer sa torche en flambeau nuptial?
Du Louvre on chasserait la beauté, la jeunesse?
Un *Tarquin* plus superbe y violerait *Lucrèce*?
Hélas! que deviendraient de la terre exilés,
Ces beaux arts, qui par vous, *Christine*, rappelés,
Se Saturne tantôt nous offraient la statue
Et tantôt d'*Ixion* nous coloraient la nue.
Mais c'est trop distiller, Mégères, vos poisons…
C'est trop faire siffler vos serpents, Alectons…
Sans divorce, César videra sa querelle,
Et plus il fut vaillant… plus il devient fidèle.
Que, si malgré la paix que nous donna Tilsit,
De discorde, Albion plus longtemps se nourrit,
Les Français jeuneront pour apaiser *Neptune*.
Mais quand soufflera-t-il le vent de la fortune?
De nos aigles, le vol étonne en vain les rois,
L'Angleterre aux deux mers dicte toujours ses lois;
Sa dette qui s'accroit chaque jour d'un subside,
On la préfère au *tiers* que César consolide,

Et depuis quelque temps un bruit sourd et confus
Semble dire que Rome, hélas! n'est déjà plus;
Que Carthage renaît… que la belle *Amphitrite,*
Des léopards marins constante favorite,
Ne garde que pour eux ce lait pur et sucré,
Qui seul rétablissait l'estomac délabré
De nos pâles soldats, de nos femmes débiles,
De tous ces empressés questeurs, tribuns, édiles
Que l'on ne voit jamais monter sur leurs tréteaux
Que pour y travestir un Vandale en héros.
Ah! si jamais ma voix pouvait être entendue,
Déesse, qui n'es belle, oui! belle qu'en étant nue,
Dans le palais des rois ma main te conduisant,
Je voudrais leur offrir le plus digne présent,
Que l'Olympe jaloux, d'étaler sa puissance,
Ait pu faire aux mortels dans sa magnificence;
Et lorsque des flatteurs la détestable voix,
Oserait, d'un César leur vanter les exploits,
Je voudrais, que soudain, pour châtier leur langue,
Un fer chaud sur le front vint graver leur harangue.
Mais, plus plate cent fois que leur prose et leurs vers,
La tourbe des flatteurs empoisonne les airs.
Les chante qui voudra, les faveurs de Bellone.
J'ai vu ce qu'elle prend, je sais ce qu'elle donne.
Une épaulette, un casque, un panache flottant,
Pour un jeune étourdi sont le fer et l'aimant;
Mais, à peine, César, a-t-il subjugué Rome,
Qu'il faut tous obéir aux caprices d'un homme,
Qu'il faut pour lui forger des ducs, des souverains,
Fondre ses vieux Louis et piller ses voisins;
Qu'il faut servir de proie à la bouche affamée
Des canons, dont la mèche est à peine allumée,
Que les têtes, les bras dispersés en lambeaux,
Foulés et trépignant sous les pieds des chevaux,
Ne présentent, bientôt, que la terrible image
De ces monstres cruels, que la faim, que la rage
Peuvent seuls animer à ces combats sanglants,
En l'honneur desquels fume un sacrilège encens.
Ah! mille fois, plutôt, aller bêcher la terre
Avant que d'exalter le métier de la guerre,
Se dit, souvent, tout bas, un malheureux conscrit,
Lorsqu'un boulet emporte et l'homme et ce qu'il dit.
La guerre, cependant, a des chances heureuses…

Vous les enviez, donc, ces fortunes hideuses,
Ce butin, tout couvert de sang, de mépris,
Dont Capoue a déjà dévoré les débris.
Misérable butin! plus méprisable gloire!
Du farouche *Attila* vantez donc la mémoire,
Et venez disputer aux amis des Césars
L'honneur et le profit d'encenser les poignards.
C'est vous que je révère, ombre de Paul-Emile!
Toit de Fabricius, prête-moi ton asile!
Fuyons, rétrogradons vers ces humbles foyers,
Où jadis la charrue illustrait les lauriers.
Révérons ces héros, qui sortant des batailles,
Vainqueurs, léguaient au fisc leurs simples funérailles
Et foulent à nos pieds l'orgueil des *Lucullus*,
Allons baiser les fers… les fers de *Régulus*.
Que *Mars* soit couronné de dépouilles opimes,
J'y consens… Mais la guerre a ses lois, ses maximes,
Et lorsqu'un roi fougueux embrase les cités,
J'aime à voir *Catinat* s'écrier… Arrêtez…
Il fut noble, jadis, le grand art de la guerre.
Jadis on s'illustrait sans ravager la terre.
Au conseil de nos rois Minerve présidait,
Jadis sous les drapeaux l'honneur seul nous rangeait.
Jamais, un vil butin profana-t-il l'arène
Où descendit *Villars*, où combattit *Turenne*?
Soldats et conquérants, héros et citoyens,
Du tronc et de l'état ils furent les soutiens,
Et toujours décorés des nobles cicatrices,
Dédaignant de la cour les faveurs, les caprices,
S'ils cherchaient la fortune et la célébrité,
Ce n'était qu'aux grands jours de la postérité.
Honneurs ensevelis avec le Capitole,
Vous étiez préférés aux trésors du Pactole,
Et nos *Cincinnatus* de rapines innocents,
Couronnés de lauriers retournaient à leurs champs.
Siècle heureux! c'st en vain que ma voix te rappelle!
L'ambition perfide, impeccable et cruelle,
Semant partout le deuil, le carnage et l'effroi,
Ose invoquer les noms de patrie et de roi.
Celui qui d'empereur usurpe ici le titre,
Qui des peuples divers s'est érigé l'arbitre,
Où donc a-t-il appris, que du fer, des soldats
Sont les seuls instruments qui fondent les états?

Qu'il suffise d'envahir la fortune publique,
D'asseoir sur des canons toute sa politique,
De crimes en forfaits d'escalader les cieux,
Pour prétendre aux honneurs qu'on rend aux demi-dieux.
D'un grand législateur est-ce là le langage:
La terre, vous dit-il, voilà votre héritage.
De vos sueurs il faut apprendre à la baigner.
Et dès ce jour *Numa* fut digne de régner.
Sous ses lois, dès ce jour, les hommes se rangèrent,
La culture naquit, les étoiles parlèrent,
Et le *tien* et le *mien*, deux frères ennemis,
Sous un même couvert, vécurent réunis,
Vous parûtes, alors, mémorables usages,
D'aller chercher les rois dans le conseil des sages,
Encore nous dit-on, qu'étant fait empereur,
Du sort, *Abdalomine* accusait la rigueur.
Les voilà les héros que l'histoire renomme;
O colosse d'orgueil! de gloire! ô vain fantôme!
Empereur ambulant! que le ciel en courroux,
Pour le malheur du monde, a jeté parmi nous,
Ets-il un coin du globe où son mauvais génie
N'ait abordé le deuil, le meurtre et l'infamie?
Est-il un seul asile où ses noirs attentats
N'aient semé la discorde et vomi des soldats?
Ets-il une cabane où sa faux meurtrière
N'ait moissonné du coup et le fils et la mère;
Malheur à qui de loin aperçoit ses drapeaux,
Son champ sera stérile… il perdra ses troupeaux.

Le Règne de Buonaparte. Satires en vers français par un imitateur de Juvénal. Deuxième satire, à Paris, chez Laurens-aîné, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19, 1814, 15 p.

L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de France (YE – 50774), un cahier de 15 p. n'était pas découronné avant que je ne le consulte en septembre 2012.

1810

[VERLAC]

LE RÈGNE DE BUONAPARTE,
SATIRES EN VERS FRANÇAIS
PAR UN IMITATEUR DE JUVENAL.
TROISIÈME SATIRE

Mais? son aigle élancé des rocs sur l'Allemagne
S'abat… et va planer sur les tours de l'Espagne.
Là des vases sacrés brillent sur les autels…
Il ira les ravir des mains des immortels.
Il sait qu'avec de l'or, on gagne des batailles;
Que le vaillant Achille, autour d'autres murailles,
Aurait orné le char d'*Andromaque* et d'*Hector*,
Si *Priam* eut connu la puissance de l'or.
Il le sait… et docile aux lois de la prudence,
Armé de fer et d'or, vers Baïonne il s'avance,
Impatient du jour, de j'heure, où le signal
Aura frappé ce coup à l'Espagne fatal.
L'image d'un *Boiurbon* importune sa vue…
Qu'ils tombent à la fois sous le fer, la charrue,
Tous ces *Lys* aujourd'hui sans vigueur, sans éclat,
Un aigle sied bien mieux au casque d'un soldat.
Cependant, Jupiter irrité, gronde et tonne…
Quelle est dnc cette *Phèdre* et quelle est cette *Oenone*?
D'où partent dans Madrid ce tumulte, ces cris?
O père trop aveugle! O trop malheureux fils!
Quel génie s'éclaira de sa torche funèbre
Cette lutte à jamais abhorrée et célèbre?
Profanes, arrêtez… Vous naquîtes sujets
Et vous voulez des cours pénétrer les secrets?
Que l'Espagne se livre à la guerre civile,
Que vous importe, alors, qu'une main ferme, habile,
Que la main d'un grand roi, toujours victorieux,
Vient saisir la discorde et les séditieux?
Superbes rejetons de l'antique Ibérie,

C'était trop prêter l'oreille aux discours de l'envie.
César est-il issu du sang des Cromwells
A qui Londres toujours érigea des autels!
L'état de son trésor est-il donc si critique,
Qu'il doive des Anglais, singeant la politique,
S'emparer d'un pays qu'il ne saurait garder?
Non, non, par ses bienfaits César veut commander.
Jupiter, si ta foudre, et toi, chère Amalthée,
Ta corne, sont les dons dont la cour fut dotée;
César a-t-il besoin pour te vaincre, Albion,
De recourir au meurtre, aux larcins, au poison?
Este-ce lui qu'on a vu déployant ses cohortes
D'une ville alliée en enfonçant les portes
D'une voix de Stentor s'écrier… Mes amis!
Pillons, exterminons et la mère et le fils.
C'est race de dévots, engeance fanatique
Connus par leur stylet et par leur foi punique.
Mais, laissons ces héros, que la presse enrôla
S'exercer au grand art où *Romule* excelle,
Attendons les au jour, où certain feu de file,
Leur apprendra combien cet art est difficile,
Et que le plus adroit s'y méprend quelque fois.
J'en appelle à *Brennus*, ce général gaulois,
Qui remontant le *Tibre* et cherchant le *Pactole*
Dut sa défaite aux cris d'une oie du Capitole.
Aigles impérieux! Tel fut aussi leur sort…
Ils touchaient à Cadix… Ils font naufrage au port.
Et puisse des pillards la race être proscrite!
Pour vous *Joseph*… volez où César vous invite,
Dans un bras portez leur l'abondance et la paix.
Aux mutins… faites voir que vos foudres sont prêts…
César réglant ainsi le compte d'*Uranie*,
Voilà que tout Paris admire et s'extasie.
Tant il est inspiré par le prophète *Geoffroi*
Lorsqu'il chante *David* son pontife et son roi.
Or écoutez les sons que de sa lyre il tire…
O César! à tes pieds encore un autre empire!
Dans *Baïonne* on te vit effacer *Salomon*,
Et tu vas en Espagne éclipser *Scipion*.
Tu parais… et du Tage… elle a fui l'Angleterre.
Tu sais en partageant un fils quelle est sa mère.
Fils ingrat! déloyal! sujet présomptueux!
Régner avant son père et souiller ses cheveux…

N'appeler à son aide un allié fidèle,
Que pour lui susciter une injuste querelle;
Ne remettre en ses mains la garde des remparts,
Qu'afin de mieux le prendre aux lacs des léopards…
O perfide! O crime! O délire! O vengeance!
Cependant, admirez de César la clémence;
Abdiquez, leur dit-il, et soyez mes amis,
Le père est sous ma garde et je pardonne au fils.
Espagnols qu'à ce coup le malheur électrise,
Levez-vous et vengez votre roi, votre église;
Serrez, serrez les rangs, étonnez l'univers,
Rome d'un *Spartacus* reçut-il des fers?
Et nous, quand verrons-nous terminer nos misères?
N'est-il pas d'autre métier que d'égorger ses frères?
De climats en climats que d'errer vagabonds?
Pour, revêtu de honte et couverts de haillons,
Hélas ne retrouver au sein de sa patrie,
Qu'u esclavage affreux, qu'une lente agonie.
A de si dures lois plutôt que d'obéir,
Ne vaudrait-il pas mieux résister et mourir?
L'étranger qui partage un joug qui nous accable
Ne peut-il nous prêter une main secourable?
Pourquoi ne pas aller vers lui les bras ouverts?
N'avons-nous déjà pas assez erré dans les déserts?
Eh! quand finira donc sa marche ridicule?
Voilà qu'il nous renvoie aux colonnes d'Hercule.
L'Espagne ne veut point, pour maître, un étranger,
Et c'est là, nous dit-il, l'affront qu'il faut venger.
Des monstres non jamais tu ne purgeras la terre,
Hercule! et c'est à tort qu'aux cieux on te révère.
Procuste et *Gérion*, et *Cacus* et *Sinis*
Seront donc des brigands à jamais impunis?
Que s'ils étaient tombés sous ta fière massue,
L'Europe désolée et la France éperdue,
Auraient-ils à pleurer ses enfants les plus beaux,
Dont plus d'un *Diomède* a nourri les chevaux?
De l'impur Augias verrait-on les étables
Infecter jusqu'au pain qui seul orne nos tables?
Esclave! qui ne sais que te plaindre et souffrir,
N'es-tu pas trop heureux de n'avoir qu'à mourir?
Tous tes gémissements fatiguent ses oreilles.
César fut envoyé pour faire des merveilles,
Et quiconque à ses pieds refuse le trépas,

Ne doit plus être inscrit qu'au livre des ingrats.
En lui quelle valeur! en lui quelle prudence!
Comme il a reculé les bornes de la France!
Que s'il n'a pas plié sous son joug les deux mers,
Dix ans suffisent-ils pour le charger de fers,
Ce Neptune caché dans ses grottes profondes,
Et possédant lui seul les trésors des deux mondes?
Mais le temps n'est pas loin où la fière Albion
Sera réduite, enfin, à baisser pavillon.
C'est le grand Jupiter dont sont issus ses frères,
Qui s'est démis sur lui du soin de nos misères,
Et qui pour ne plus voir *Ossa* sur *Pélion*
L'a reconnu pour dieu… le dieu Napoléon.
Vous pouvez renouer vos petites intrigues,
Anglais! à l'océan César a mis des digues,
Et malheur à qui vient pour troubler son repos,
De la Parque endormie il surprit les ciseaux.
Ainsi donc, rois défunts, princes nés ou à naître,
Apprenez que César est lui seul votre maître,
Et que pour vous jeter dans l'oubli du cercueil
Il suffit que sur vous il abaisse un coup d'œil.
Cependant dans Paris l'agile Renommée
Sous les murs de Madrid fait camper son armée;
C'est d'elle qu'on apprend que réduite aux abois
Les cortès et l'Espagne ont demandé nos lois;
Qu'en vain dura dix ans cette guerre fatale
Où *Junon* triompha de *Vénus* sa rivale,
Que celle qu'Albion voudrait dix ans nourrir,
En moins de dix jours César va la finir;
Que ses mains vont combler la hauteur de l'abyme,
Ecoutez… écoutez ce récit magnanime:
«Le chant du coq venait d'annoncer le matin,
» lorsqu'un tambour parut une lettre à la main.
» Des postes insurgés un soldat vint la prendre.
» On y lisait… César ne vient point vous surprendre;
» Reconnaissez *Joseph* et pour maître et pour roi,
» De vous faire aucun mal, il vous donne sa foi.
» Au siège *d'Ilion*, ici rien n'est semblable.
» Nul *Pâris* ravisseur… point d'*Hélène* coupable…
» Aucun cheval de bois… nulle ombre de *Sinon*…
» Voyez… c'est bien le sceau du grand Napoléon.
» Que si vous persistez à défendre la ville,
» A vous barricader… La victoire est facile;

» Mais vous lui répondrez du sang qui va couler…
» Répondu [sic] que l'honneur ne sait capituler…
» Soudain la bombe part… On découvre la brèche,
» Près des murs rebellés on apporte la mèche.
» Vaincus trois fois… Vouloir, trois fois, se révolter,
» C'en est trop, et Madrid cette fois va sauter.
» Les canons amorcés déjà jouaient les mines;
» C'était fait du Pérou… des îles Philippines…
» D'un frère cependant foudroyer les sujets!
» Suspendons, dit César, ces terribles apprêts.
» Eh! que sont devant nous les trésors du Mexique,
Et le vaste océan, et la côte d'Afrique?
» Que sont du Paraguay les superbes états,
S'il faut les acheter du sang de ces ingrats?
» Arrêtons… Aussitôt, de la troupe insolente
Deux des principaux chefs sont mandés dans sa tente,
» Qui déjà redoutant l'effet de son courroux,
» Se hâtaient et venaient tomber à ses genoux.
» Mais lui, les relevant moins en vainqueur qu'en père,
» Aveugles instruments de l'aveugle Angleterre,
» Que si… Je le pourrais vous écraser… mais… non.
» Le sang européen te plait trop, Albion!
» Qui triomphe aisément plus aisément pardonne.
» Où sont-ils ces *cortès* disputant ma couronne?
» Scipion mon aïeul a vaincu leurs aïeux,
» Et César céderait à quelques factieux! »
- Il dit, et de *Memphis* les tours prônaient sa gloire,
Et de *Burgos* les murs attestaient sa victoire.
Et les dragons ailés, l'emportant dans les airs,
Vinrent le dérober aux regards des pervers.
Maintenant, achevez ce qui reste à décrire,
Vous qui burinez les fastes de l'empire,
Montrez-nous l'Espagnol dégagé de sa foi,
Elevant jusqu'aux cieux les vertus de son roi,
Et comme loin de nous se passent ces merveilles,
Que du moins vos accords en charment nos oreilles.
Faites-nous assister à ces riants banquets,
Préparés, embellis en l'honneur des Français.
Racontez-nous ces jours, ces brillants jours de fête,
Où posant a cuirasse et prenant la houlette,
Le pâtre revenait au soin de son troupeau,
Le moine à son couvent, la justice au barreau;
Et dussent en crever de dépit les sceptiques,

Montrez-leur que les faits sont clairs, sont authentiques,
Et que tel qui prétend en suspecter la foi
N'est qu'un sourd ennemi de l'empereur et roi.
Que souvent on a vu les grandes capitales,
Après plus d'un assaut lasses d'être rivales,
Apaisant leur fureur, s'embrasser et s'unir;
Tant on passe aisément de la peine au plaisir!
Qui ne sait que la guerre est à peu près l'image
D'une mer agitée et grossissant l'orage,
Mais qu'à peine les flots semblent se courroucer,
Que contre un peu de sable on les voit se briser;
Et comme du soldat on connaît la licence,
Pour prouver que l'honneur est seul sa récompense,
Racontez-nous le trait de ce vieux officier,
Qui n'avait qu'une fille unique à marier.
Ils logeaient à Madrid, et tout près d'une rue
Alors très ignorée, aujourd'hui très connue.
Un officier français, dont on taira le nom,
Venait avec sa troupe occuper leur maison.
L'historien ne dit point s'il servait dans la ligne,
Mais il étai français, et certes on est digne
De prétendre à des cœurs qui sont faits pour charmer.
L'Espagnol le reçoit, et loin de s'alarmer:
J'ai connu, lui dit-il, comme ancien militaire,
La licence des camps et les droits de la guerre;
Mais ma fille a pour dot *neuf fois cent mille francs*,
Respectez son honneur, et soyez mes enfants.
Du chevalier français, ô réponse sublime!
Qui… moi, j'abuserais d'un droit illégitime!
Sommes-nous donc au temps où l'on vit les Romains,
Par le rapt et le viol s'allier aux Sabins?
Non, non, cher camarade, et vous, ma tourterelle,
Venez, que je vous mette à l'abri sous mon aile.
César ne connaît ici pour ennemis
Que ces malins Anglais qui nous ont désunis.
Nous sommes frères, nous… c'est vous que j'en atteste…
O qu'ils sont criminels, ceux qui sous le prétexte
D'une sainte alliance ou de raisons d'état
Exposent tant d'appas aux fureurs du soldat!
Cependant dans Madrid exerçant sa puissance
César compte ses jours, par ses jours de clémence.
A dix des factieux sont courroux s'est borné.
Les nobles sont soumis: le peuple est pardonné.

Des moines paresseux les terres vont se vendre
Pour servir à doter la veuve jeune et tendre.
Plus d'inquisition: cetr affreux tribunal
S'évapore aux rayons de l'aigle impérial;
Et comme il n'est qu'un Dieu, qu'une justice au monde
Qui veulent des Césars que l'empire se fonde,
L'Espagnol ira-t-il révoquer ses destins
Quand *Joseph* lui permet d'établir des moulins?
Que sont devenus ces Anglais, ces *Alcides*,
De l'inquisition défenseurs intrépides,
Qui devaient de Madrid chasser l'aigle français?
Les Parthes en fuyant du moins lançaient leurs traits,
Eux Téthys les enlève… et le traitre Neptune
Pour cette fois, César, a trahi ta fortune!
Que dis-je? Jupiter irrité les poursuit;
Ils partent, et leur flotte à l'instant s'engloutit.
Ainsi présageait la fille de *Cassandre*.
Ondes du *Simois*! eaux du fleuve *Scamandre*!
Vous protégez en vain les armes des Troyens;
Au sang d'Hector, Achille ira tremper ses mains.
Cependant, Albion, jalouse de sa gloire,
N'a-t-elle pas voulu s'arroger la victoire?
Tandis que de *Rhésus* enlevant les coursiers,
Le front entrelacé, de palmes, de lauriers,
Et franchissant les monts, les fleuves, les vallées,
César nous apportait leurs lances mutilées.
Ah! puisque la victoire amène son retour,
Qu'ici on peut parler et parler sans détour,
Disons qu'aux bords trop heureux où le *Gange* serpente
Gardanne a planté notre aigle triomphante,
Qu'au Cap Napoléon le valeureux *Ferrand*
A culbuté Christophe et son fier concurrent.
Proclamons que le blanc, le noir et le mulâtre
Ayant su que César admirait Cléopâtre
Au devant de son joug sont accourus soudains;
Tant ce peuple est l'ami de l'empire romain!
Disons, pour assurer la fortune publique,
Que de la Guadeloupe et de la Martinique,
Les forts, les magasins ayant été pourvus,
Le commerce français se rit de leur blocus.

Le Règne de Buonaparte, satires en vers français. Par un imitateur de Juvénal. Troisième satire, à Paris, chez Laurens aîné, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19, 1814, 15 p.

Le «Sommaire» (p. 3) permet de saisir toute l'ironie du texte, parfois peu visible pour le lecteur d'aujourd'hui:
«– Les écrivains stipendiés par le gouvernement français colorent l'attentat de la guerre contre l'Espagne. – Buonaparte à Baïonne. – De l'abdication des princes de la maison d'Espagne. – Effets désastreux de cette guerre. – Jactance des journaux français. – Parodie du siège et de la reddition de Madrid. – Ironie sur l'harmonie et la bonne intelligence entre les troupes françaises et espagnoles. – De l'officier français épousant une espagnole ayant 900000 francs de dot, anecdote insérée dans un bulletin pour allécher les conscrits. – La flotte anglaise prétendue engloutie. – Retour précipité de Buonaparte faisant cinq lieues à l'heure. De l'état de défense des colonies françaises.»

1810

[VERLAC]

LE RÈGNE DE BUONAPARTE
SATIRES EN VERS FRANÇAIS
PAR UN IMITATEUR DE JUVENAL.
QUATRIÈME SATIRE

Admirable inventeur de la crânologie,
Docteur, dont l'Allemagne atteste le génie,
Au crane impérial, daigne posant ta main,
Nous dire si ce crane est bien un crane humain.
Qui mieux que toi, sondant cette protubérance,
Pourrait nous présager les destins de la France.
Que d'autres, s'élevant à l'orgueil de *Caton*,
Aient flairé comme l'ours, à la cour du lion;
Ils sont connus tous ceux dont la bouillante audace,
Dont le jacobinisme a signalé la trace;
Vieux ours et mal léchés, ennemis des Césars,
Mais sur qui l'œil du maître a fixé ses regards.
Ah! qu'ils connaissent peu ce que c'est qu'un grand homme!
Pour moi, qui crois revivre aux plus beaux jours de Rome,
Quis sais que l'équité préside en ses conseils
Que les rois qu'il a faits, sont des rois sans pareils,
Qu'à ses pieds, Diogène a brisé sa lanterne;
J'abandonne à *Judith* la tête *d'Holopherne*,
A Charlotte *Corday* les crimes de *Marat*,
Et je sais obéir aux décrets de l'état.
Les rois seront toujours exposés à l'envie.
Qu'il est doux de pouvoir, d'un grain de calomnie,
Assaisonner l'encens qui pare leurs autels.
Que lui reprochez-vous, détracteurs éternels?
Son voyage en Egypte, et la guerre et la peste.
O mânes de Kléber! c'est vous que j'en atteste.
Epuise-t-il l'état et d'hommes et d'argent?
Revient-il en fuyant ou bien en conquérant?
Il y laissa, dit-on, deux tiers de son armée…
Peut-on faire mentir ainsi la renommée;

Lui que j'ai vu venir du Caire sain et sauf,
Dédaignant Aboukir, cinglant la mer d'Asoph [sic],
Leur prenant leurs vaisseaux, coulant bas leurs frégates,
Et nettoyant les mers qu'infestaient les pirates;
Qui jeté par les vents, dans le port de Fréjus,
Y mit comme en dépôt ses lauriers, ses vertus,
Et plein des grands desseins qu'agitait sa pensée,
Après avoir trouvé la France délaissée,
Elevant à sa gloire un trophée éternel,
Ne fut rien moins qu'un ange envoyé par le ciel;
Et londres nous a dit… ô calomnie, ô crime!
Que toujours plus fidèle à son roi légitime
Il leur avait juré d'appeler les Bourbons…
Que d'autres aux *Cromwells* aient préféré les *Moncks*,
L'avenir prouvera, lorsqu'un trône este en cendre,
S'il faut y remonter ceux qu'on en fit descendre.
Que nourri, qu'élevé par les soins de *Louis*,
Il fit braquer deux fois le canon sur Paris;
Qu'il mitrailla le peuple et chassa l'assemblée…
Mais ne fut-elle pas soudain renouvelée,
Et quand Saint-Cloud revit la majesté des rois,
Ce jour ne fut-il pas le triomphe des lois?
Que ne l'accusez-vous du malheur des Antilles,
Du massacre inouï de vingt mille familles,
Du sang que répandit le traitre Rochambeau,
Comme aussi d'avoir mis Saint-Domingue au tombeau.
Est-ce sa faute à lui, si *Toussaint Louverture*
Trouva des bras tout prêts à venger son injure?
Si *Leclerc* préférant la fortune aux lauriers
Descendit chez les morts emportant les deniers.
Courez donc cimenter le bonheur des provinces,
Volez d'un pôle à l'autre, infatigables princes,
Achetez la victoire en bravant le trépas,
Vous les verrez encor murmurer ces ingrats.
De quoi vous plaignez-vous, citoyens versatiles?
Qui féconde vos champs? qui orne vos villes?
Pourrait-il vous donner une plus douce loi?
Frappez, conspirateurs… il est pontife et roi.
Des cendres de *César*, naîtra-il un *Auguste*?
O des rois le meilleur, des princes le plus juste!
De tes nobles travaux voilà donc tout le fruit;
La langue des méchants dans l'ombre te poursuit.
Il me semble les voir en conciliabule,

Se dire, de quel droit veut-il sous sa férule,
Tenir et gourmander les papes et les rois.
Chaque peuple a ses mœurs, ses usages, ses lois;
Qu'importe, d'un éclat, le ressort, le calibre,
Quand la machine tourne et marche en équilibre.
Le Système du monde est l'ouvrage des dieux;
Que ne suit-il ce plan, lui qui descend des cieux.
Mais César ne connaît qu'une puissance unique,
Qu'un levier, dont la force est dans sa politique.
Ce qui pour nous est jour… est pour lui le chaos…
Achille était un lâche, et Thersite un héros.
Tel un autre *Erostrate*, il irait le profane
Raser, incendier le temple de Diane,
S'il pouvait à ce prix accroître son orgueil.
Du roi de Macédoine, ouvrez-lui le cercueil;
Qu'il y lise ces mots gravés dans la poussière:
Il voulait l'univers… il n'a qu'un coin de terre.
Mais, nous sied-il à nous d'aller moraliser
Un homme qui d'un mot peut nous pulvériser.
Philippe impatient d'accroître sa fortune
Commença par gagner Eschine et la tribune.
Et qui peut résister aux présents d'un grand roi?
Est-ce vous Aristippe? Amyntas est-ce toi?
Des peuples vils traitants!… L'ombre de Démosthènes [sic]
Ne viendra-t-elle point nous chasser hors d'Athènes.
Ils disent… et Paris à leurs accents sourit.
C'est la manne qui tombe. Heureux qui s'en nourrit.
Savourant au journal le miel qui s'en distille…
Voyez ce financier courbé sous les louis
(les billets que la banque en or a convertis)
N'allez point lui parler de la vieille méthode…
Ce papier… c'est de l'or… et même plus commode.
Du système de Law… du sort des assignats,
Gardez-vous d'en toucher un mot… Il n'entend pas.
Il sort de chez Mondor… et l'affaire d'Espagne
N'est qu'une promenade… un soupçon de campagne.
Castanos [sic] est battu… L'Empereur s'en revient
Et la piastre à Paris demain sera pour rien.
Nos monarques jadis sans crédit, sans ressource
Des cautionnements connurent-ils la source?
Leurs tailles et leurs édits corrosifs et bursaux
Valaient-ils sa régie et son tarif d'impôts?
Au plus haut des degrés de splendeur, d'opulence,

Commet ne veut-on pas qu'il élève la France,
Trois cent mille soldats à peine endurcis,
Etant, par l'étranger, soldés, vêtus, nourris.
Et ses comptoirs dans l'inde et ses factoreries,
Ses légions d'honneur, ses sénatories.
Heureux qui sous ton règne, ô César, est venu!
Aussi Louis quatorze est-il à peine connu.
De cette vieille cour, ô comme les Altesses
Seraient petites auprès de ses Ducs, de ses Duchesses,
Ces magistrats d'alors de leur savoir si vains,
Comme ils seraient honteux s'ils tombaient [sic] sous leurs mains,
Ce Code après lequel tout le monde soupire,
Code Napoléon, droit public de l'empire.
Venez les délier de ses pieds les cordons
Obscurs législateurs, *Lycurgues* et *Solons*:
Prétendre que le prince est simple mandataire
Et que, lorsqu'il s'agit de la paix, de la guerre,
Il devrait, ce leur semble, écouter la cité;
Certes, d'un tel système on sent l'absurdité.
Durent-elles aussi toutes ces républiques
Où le peuple s'ingère aux affaires publiques;
Et Gènes la superbe et l'Helvétie enfin,
Avant d'appartenir à un quelconque souverain,
Quel rang occupaient-ils sur la scène du monde?
Voit-on qu'ils aient rendu la terre plus féconde?
Admire-t-on chez eux un seul des monuments
Qui du bonheur public sont ici les garants;
Tels ces arcs de triomphe et ces claires fontaines
Dont le grand *Périclès* embellissait Athènes.
Périclès, direz-vous, dont le noble trafic,
Prospérait aux dépens de l'épargne public [sic];
Lui qui d'un *Aspasie* achevant le suffrage,
Ostracisaient *Cimon*, bridait l'aréopage,
A capter le pouvoir qui mettait tous ses soins.
C'est ainsi que l'histoire en a parlé du moins.
Qui prévenu d'avoir épuisé le domaine
En théâtres, en jeux, en course dans l'arène,
Offrait d'en défrayer, lui seul, le trésor,
Pourvu qu'il vit son nom aux murs en lettres d'or.
Manège fort adroit, pour un homme de guerre,
Car des Athéniens, l'orgueil, le caractère,
N'étaient point inconnus à ce grand général.
Ici du moins, César veille au trésor royal;

Lui seul sait à combien la recette se monte,
Luis seul, de la dépense a toujours tenu compte.
Aussi voit-on qu'il met sa capitale à neuf.
Adores votre *Apis*, sous la forme d'un bœuf,
Prêtres égyptiens, idolâtres brachmanes,
Ce culte est fait pour vos hypocrites, profanes,
L'idole des Français s'éleva au Carrousel.
C'est là que sur le char doré par le soleil,
Effaçant tous les chars de la Grèce et de Rome,
Le dieu se montre à tous sous la forme d'un homme.
Ce n'est point Jupiter de foudres entouré,
Ni le bon *Antonin* des romains adorés,
Ni Moïse étendant sa verge sur les ondes,
C'est César, le vainqueur, le maître des deux mondes,
Qui couronnant *Joseph*, *Jérôme* et *Beauharnais*,
Jette les fondements d'une éternelle paix.
Je t'oubliais Louis, roi du peuple Batave.
Que plus on réfléchit combien était esclave
L'Europe, avant qu'un dieu, touché de nos malheurs
Nous eût donné César pour essuyer nos pleurs,
Moins on peut concevoir par quelle frénésie,
Ou de la servitude, enfin, quelle manie,
On trouve de ces gens, encore assez pervers
Pour vouloir qu'Albion maîtrise l'univers.
Un peuple de marchands… chez qui la banqueroute
Est si près d'arriver qu'aucun d'eux ne s'en doute,
Une cour, qui n'ayant qu'un papier pour crédit
Sur le gouffre entrouvert, tous les ans s'étourdit.
Ignorent-ils que l'or est l'unique science,
Que des soldats à jeun font peu de résistance,
Que *Mars* tient à sa solde un nombre de traitants,
Qu'il faut pouvoir payer en bons deniers comptants;
Qu'aussitôt qu'on voit une place qui tient ferme,
D'un siège paresseux, pour abréger le terme,
Il est bon de pouvoir y couler quelques fois,
Ce métal qui soudain la réduit aux abois;
Que Philippe enseigna l'art de prendre les villes,
Que ses mulets chargés étaient autant d'Achilles
Et que plus d'un Vauban serait resté cadet
Du Macédonien, s'il n'eût eu le secret.
Jupiter! toi qui lis dans le fond de mon âme,
Tu le sais… A César si j'impute ce blâme…
Des revenus publics confiés à sa foi

Est-ce lui voudrait nous déguiser l'emploi?
Ses budgets ont bravé les termes de la satire;
Or, tel qui s'intéresse au bonheur de l'empire,
Ira-t-il murmurer en voyant un majorat
Tomber sur un ministre, un conseiller d'état.
Encor, pour exciter leur zèle et leur génie,
Qu'est-ce qu'un majorat, un comté, une baronnie?
Généreux Defermon! j'en appelle à ton cœur;
Fais le bien de tous, c'était là ton bonheur.
Ces Colbert, ces Sully, que la France révère,
Près de toi qu'étaient-ils, homme juste et sévère.
Ce *Livre rouge* , écrit tout au long de leurs mains,
Ces échanges trompeurs, ces brevets clandestins,
Voit-on qu'ils en aient fait le noble sacrifice?
La dot de ce couvent, les biens de cet hospice,
Dont leur avidité, tous les ans s'engraissait,
Dans ce temps déloyal, qui le garantissait?
Eh! quel autre, sondant l'abîme de la dette,
L'eût rendue en un jour, comme toi, claire et nette…
Et de la *déchéance*, imaginant le fil,
Comme toi s'en serait retiré sans péril.
N'était-ce pas honteux, qu'on liquidât à peine
Cinq ou six francs de rente une fois par semaine,
Et qu'il fallut avoir à faire à dix commis
Pour pouvoir arriver jusques à dix louis.
Je crois avoir ouï dire à quelques gens d'affaires,
Que ces messieurs étaient parfois un peu corsaires;
Sans le flagrant délit, mais comment les chasser?
L'eut-on fait? et par qui les remplacer?
C'était *us* et coutumes, et droit de servitude.
Sur leur mont Cythéron (1), roche escarpée et rude,
Allait-on tous les mois réclamer l'intérêt,
Que la loi de César à chacun accordait;
Sans vouloir regarder les contrats ni les dates,
Quel est cet animal qui marche à quatre pattes
Vous murmurait tout bas cette race de *Sphinx*,
Nous traitant à l'instar des malheureux Thébains.
Tandis que le commis d'une maison d'agence,

(1) La Montagne Sainte-Geneviève où, pour la commodité des parties, on avait placé les Bureaux de la liquidation générale.

Qui déchiffrait l'énigme, avait son ordonnance.
Que les Dieux soient bénis… Ils ont fui ces abus,
La dette est acquittée… on ne liquide plus.
Le décret de César veut que chaque ministre
Tienne de sa dépense un fidèle registre
Et que les fournisseurs reçoivent des coupons,
Taillés au *marc* le *franc* à mesure des fonds.
Ils ont beau murmurer contre cette mesure
Que s'ils réfléchissaient à la paix qu'elle assure,
Au lieu de soutenir que *dix* valent plus qu'*un*,
Ils y souscriraient tous pour le bonheur commun.

Le Règne de Buonaparte, satires en vers français. Par un imitateur de Juvénal. Quatrième satire, à Paris, chez Laurens aîné, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19, 1814, 12 p.

1810

[VERLAC]

[SATIRE CINQUIÈME]

Au culte d'Apollon, prêtresses consacrées,
Chastes sœurs, qu'en secret j'ai toujours adorées,
De mes premiers soucis, uniques confidentes,
Guides et compagnons de mes plus jeunes ans;
S'il est vrai qu'autrefois vous me fûtes propices,
O muses mon espoir! muses consolatrices!
Permettez qu'un ingrat, épris de vos faveurs,
Revienne, après trente ans, vous conter ses douleurs.
De finir près de vous mon noble apprentissage,
D'aspirer à parler votre immortel langage,
Ce sublime talent, ce don si plein d'attraits,
M'eût été bien plus doux que d'aller au palais
Sur *Cujas* et *Barthole* étayant ma partie,
Rendormir à mon tour la justice assoupie;
Mais, lorsque dans le monde on entre radieux,
Peut-on prévoir le sort qui nous attend, grands dieux!
Il faut, me disait-on, sur la scène paraître;
On me citait *Patru*, *Cochin*, *Gillet*, *Lemaître*;
Peut-être ignoraient-ils qu'il en est d'un état,
Comme du métier dur qu'embrasse le soldat,
Dont souvent la valeur décide la victoire,
Et qui meurt sans avoir pris sa part de la gloire.
Sur les bancs de la cour, à peine fus-je assis,
Qu'une lente sueur vint glacer mes esprits.
Jamais, je ne faisais, dans ce temple profane,
Un pas sans rencontrer l'effroyable chicane,
Au regard hypocrite, au langage imposteur,
Qui, dans son labyrinthe, égorgeait le plaideur.
O que nous étions loin du temps où *Démosthène*
Faisait trembler Philippe et protégeait *Athènes*.
Ce pouvoir absolu, qui nous écrase encor,
Chaque jour y livrait le plus faible au plus fort.
Honteux de n'occuper qu'une honteuse place,

J'y suspendis ma robe et revins au Parnasse,
Où je m'aventurai, pour la première fois,
A chanter mes amours, la prairie et les bois.
Mais des berges la flute aux saules suspendues,
Du consul Pollion n'état plus entendue;
On renvoyait Tircis au soin de ses troupeaux,
Je n'y trouvai plus *Malherbe* et des héros.
Muses! on ne vit point des faveurs du *Parnasse*,
J'écoutai la raison… J'adoptai la sagesse.
Nous avions un bon roi… Ce roi… c'était *Louis*.
D'un homme, d'un sujet, il connaissait le prix.
J'abordai son ministre et lui parlai sans crainte,
L'excellence du cœur sur son front était peinte;
Il m'assigna mon poste… il me redit heureux.
Muses, je vous quittai, l'hymen combla mes vœux;
Faut-il que le bonheur ne soit qu'une chimère?
Le mien passa bientôt comme une ombre légère;
L'horizon se noircit… la foudre, les éclairs,
Un déluge de feux… des volcans entrouverts…
L'épouvante… la mort… Ah! parlons sans figure,
Le crime audacieux leva sa tête impure,
Des milliers d'assassins se jetèrent sur nous,
Quiconque possédait fut en butte à leurs coups.
De la sédition, les cohortes sinistres,
Foulèrent en un jour les autels, les ministres.
Sans crainte envers les dieux, sans respecter les lois,
Le sang royal coula pour la première fois.
O monstres! qui traînant l'innocence au supplice,
Décoraient leurs forfaits du beau nom de justice;
Qui, délateurs, témoins, et juges et bourreaux
D'un mot nous envoyaient aux pieds des échafauds.
Muses! vous qui vivez dans une paix profonde,
Loin des traits des méchants, loin des crimes du monde,
D'effroi vous palissez à cet affreux récit.
Hélas! pourquoi faut-il qu'une éternelle nuit,
Ne puisse envelopper, de ses voiles funèbres,
Ce tissu d'attentats devenus trop célèbres.
Mais à ce règne affreux quel règne a succédé?
D'un esprit de vertige est-on moins possédé?
Les rapines, alors, s'intitulaient civisme.
Aujourd'hui le pillage est un trait d'héroïsme.
Là, trois cents révoltés assassinaient leur roi,
Un seul, ici, nous roule et la mort et l'effroi.

Calchas, pour obéir aux destins de la Grèce,
Ne voulut que le sang d'une faible princesse;
Ici, nous sommes tous fils *d'Agamemnon*,
Et jamais on ne voit les cendres d'*Ilion*.
Maudit soit l'orateur avec sa renommée,
Qui fit un dieu d'un homme, un géant d'un pygmée.
Montmorency! N** dresse ton échafaud,
Et l'infâme *Appius* il l'arrache au poteau.
L'ombre du vieux Caton planait sur la tribune,
N** vient évoquer César et sa fortune.
Voulez-vous, leur dit-il, un autre *dictateur*.
Moi je vote à César le titre d'empereur;
Tant pour lui que les *siens* et pour sa dynastie.
Honorables tribuns! César vous remercie.
Rentrez dans vos cités et portez leur à tous
Leur part, de ces bienfaits qu'il a versés sur vous.
Sans cesse associés à l'éclat de l'empire,
Dites leur que la paix est tout ce qu'il désire.
Du trône impérial soyez toujours l'appui,
Et vous aurez toujours un protecteur en lui.
Comment s'est-il donc fait que la France abusée
Ait, en un jour, perdu de ses droits la pensée?
Que, pendant qu'il souillait le sceptre et l'encensoir,
Elle ait fléchi devant ce monstrueux pouvoir?
Voyez, comme les fronts les plus altiers s'abaissent,
Comme derrière lui, les *Séides* se pressent.
Faut-il faire éclater son amour pour César?
Déjà *Tullic* est prête à monter sur son char.
C'est peu que sous sa faux, la fleur de l'âge tombe;
Il veut offrir aux dieux les rois en hécatombe.
Henri! nous t'aurons vu mourir assassiné,
Et ce *Néron* sera… sera seul épargné.
Rome ne voulait pas d'un Corse pour esclave,
Un Corse, cependant, nous enchaîne et nous brave.
Son sénat, ses lecteurs couverts de nos lambeaux,
Font porter devant lui les haches, les faisceaux,
Le grand prêtre lui-même, en pompe solennelle,
Au milieu des canons vient sacrer le rebelle.
D'épouvante et d'horreur, l'autel en recula,
Des vestales le front pâlit et se troubla.
Détestables ligueurs! druides! race impie!
N'est-ce pas assez d'égorger la patrie?
Des trônes renversés, les droits toujours vivants,

Des autels profanés, les sacrés fondements,
Devaient-ils, rallumant ces funestes querelles,
Nous jeter le brandon de guerres éternelles?
La majesté des lois, la haine des Césars,
Et la religion n'ont-ils plus d'étendards?
Si cet impie *Achab* n'est point réduit en poudre,
Pour quels cries, grands dieux, réservez-vous la foudre?
De tout temps, me dit-on, les abus ont régné.
Axiome infernal dont je suis indigné.
Au cri d'un délateur, sans preuve on m'incarcère,
Citoyen, on me traîne en conseil de guerre.
La mort tonne… un enfant qui n'est point un héros,
La fuit… et de sa mère on saisit les lambeaux,
Et ce sont ces abus, ce sont ces infamies,
Chez les Turcs, aux enfers, jusqu'à nous inouïes.
Si ce n'est pour nous soustraire au joug de l'étranger,
De cette douce main qu'il vient nous protéger;
Secourez-nous, plutôt, vous scythes, vous tartares,
Vos usages, vos lois, vos cœurs sont moins barbares.
Ravager un pays pour l'illustrer un jour,
Vouloir associer la colombe au vautour,
Sur le front des *Laïs* poser le diadème,
Ne faire que du mal, et jurer qu'on vous aime;
Quelle dérision! ô projets insensés!
Et pas un qui lui dise… arrête… c'est assez…
Orateurs brevetés pour être les seuls sages,
Vous qui couvrez nos murs de si belles images,
Qui nous parlez toujours de ces prospérités,
Dont on ne voit que l'ombre et que vous seuls goûtez;
Laissez donc approcher, des marches de son trône,
Les bénédictions que son peuple lui donne.
Laissez-nous disséquer, le scalpel à la main,
S'il naquit d'un géant, d'un cyclope ou d'un nain,
Ce moderne *Chiron*, dont la vaste science,
Devait guérir les mœurs qui désolaient la France;
Lui qui n'étant expert qu'à lever des soldats,
Quand la bombe a sur eux promené le trépas,
Voulant qu'un te deum bénisse la journée,
Nous mande que leur heure était déjà sonnée;
Que s'ils sont morts, du moins, ces braves, les premiers,
La victoire fidèle est restée aux derniers.
Oui! les échos l'ont dit à la nymphe paisible,
César est invaincu! César est invincible!

Mais, l'affreux Minotaure est toujours encensé,
Mais, pendant que l'état périt, tombe en ruine,
Leu fortune s'accroît, leur règne s'achemine.
Mais, nous enveloppant dans leurs filets d'airain,
De nous ils ne feront qu'un barbare festin.
Mais, pour éterniser leur faste asiatique,
Ils éterniseront la misère publique.
Quel règne! ne pouvoir respirer, faire un pas,
Sans se voir entouré de sbires, de soldats!
Ne pouvoir exhaler la douleur de son âme,
Sans se voir impliqué dans quelque obscure trame?
Voir bannir la raison, déshonorer l'honneur,
Et n'avoir qu'à crier *vive l'empereur!*
Pour moi, cette existence est trop avilissante;
Et des dieux la justice à punir est si lente,
Et j'aperçois, je lis un si triste avenir,
Qu'il est temps de briser ses fers et de s'enfuir.
Jamais, n'ouïr parler que de lui, de ses œuvres…
C'est m'abreuver d'aspics, me nourrir de couleuvres.
De ce dédale infect, si je puis m'échapper,
Dussé-je dans les flots comme *Icare* tomber,
La mort est préférable à garder le silence;
Mais non, les dieux paieront le prix de ma constance.
Il est un peuple ami des hommes et des arts,
Au dessus de la haine et des traits des Césars,
Qui, grand par ses vertus, et grand par son génie,
Aux peuples opprimés sait rendre une patrie.
On n'est point criminel pour être né Français.
Et les dieux ont gravé sur nos fronts de ses traits
Qui, prompts à signaler la candeur, l'imposture,
Font que l'un se trahit, quand l'autre se rassure.
Pour tremper aux complots de ce Corse félon:
Qui… moi… j'aurais recours au masque de *Sinon*?
Pour toucher à son or, le salaire du crime,
J'irais trahir l'honneur, ce bien que seul j'estime?
Que si j'eusse voulu, sans invoquer les mers,
M'associer, me vendre à ces hommes pervers;
Ne pouvais-je, imitant les cris de leur école,
Comme eux aller puiser au fleuve du Pactole,
Pour chanter en *chorus*… il vint, vit et vainquit:
Faut-il être un *Pindare*, un *Saül*, un *David*?
Du renard alléché réciter la harangue:
Est-ce un si grand effort de génie ou de langue?

Vous êtes le plus grand des rois et des héros!
D'hercule, vous avez surpassé les travaux!
Vous êtes un phoenix! arrête, vil reptile…
Où tu vois un phoenix… je vois un crocodile.
Neptune! c'est de toi que j'attends mon salut.
Chantre mélodieux, Arion, si ton luth,
Jadis, a pu toucher un pirate perfide,
S'il est vrai, qu'autrefois, sur la plaine liquide,
Te plaçant sur son dos, un dauphin généreux
Te remit au rivage… Hélas! entend mes vœux.
Quelques faibles que soient les accents de ma lyre,
En faveur du motif qui m'anime et m'inspire,
Fuyant un joug de fer, le joug *Napoléon*,
Daigne m'être propice, immortel Apollon!
Que je puisse, exhumé de mes langes funèbres,
Les voir, *Londres*, tes murs, les voir, tes tours célèbres.
O Piscine!... ô Tamise!... ô fleuve Siloé!
Dans tes eaux que je pusse être purifié.
Albion! tu n'es pas à mon cœur étrangère;
J'ai su balbutier ton langage sévère.
Que si les dieux avaient écouté mon désir,
C'est là que j'eus voulu naître, vivre et mourir.
Mais le sort, qui toujours de nos projets se joue,
Du malheur ne s'est plu qu'à me tourner la roue.
J'ai passé mon printemps au milieu des vautours,
Et des Césars l'étoile abrègera mes jours.
Fuyons… n'attendons pas, *ô Sodome, ô Gomorrhe!*
Que la foudre des cieux sur toi retombe encore.
Ces impudiques noms, parvenus jusqu'à nous,
Des dieux, lents à punir, Paris plus adultère,
Et son roi, couronné des malheurs de la terre,
Prétendaient échapper à cet arrêt certain,
Que trace sur ses murs une invisible main?
Mane, Thecel, Phares (1). O France! ô ma patrie!
Adieu… je t'abandonne à ton mauvais génie.

---

(1) *Mane* voulait dire que Dieu avait compté les jours de Balthazar, et qu'ils étaient enfin accomplis. *Thecel* signifiait que Dieu l'avait pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avait trouvé beaucoup trop léger. *Phares* annonçait, enfin, que son royaume était divisé entre les Mèdes et les Perses. Ces prédictions de *Jérémie* ne tardèrent pas à s'accomplir.
A quoi a-t-il tenu que Paris n'éprouvât le même sort?

Cahier sans page de titre correspondant aux satires V à VII du *Règne de Buonaparte, satires en vers français par un imitateur de Juvénal* publié anonymement par Verlac. p. 3 - 10 (B.N.F.: YE 50776 bis)

1810

[VERLAC]

[LE RÈGNE DE BUONAPARTE
SATIRES EN VERS FRANÇAIS
PAR UN IMITATEUR DE JUVENAL.
SATIRE SIXIÈME]

Cependant ce génie ennemi de la France,
Qui trop longtemps des dieux a bravé la puissance,
S'efforce d'arrêter la marche du héros,
Dont l'Univers attend sa gloire et son repos.
Quoi! l'Espagne est soumise, et l'Europe outragée
Reconnaît que le bras de César l'a vengée;
Près de la *Vera-Cruz* hissant ses pavillons,
Notre amiral revient chargé des galions:
Des monuments publics la perspective auguste,
Proclame qu'en césar tout est grand, tout est juste.
Le Louvre restauré, d'une aile s'embellit,
Un bel arc de triomphe à l'*Etoile* nous luit;
Et c'est alors qu'on voit l'Autrichien farouche,
Le javelot en main, la menace à la bouche,
Décocher sur César un trait qui cette fois,
Légèrement, dit-on, effleura son carquois.
O foudres! qu'à *Lemnos*, Vulcain tient toujours prêtes,
Carreaux qu'il suspendit trop longtemps sur leurs têtes,
Puisqu'ils ont abusé cet ami généreux,
Hâtez-vous de pleuvoir et de fondre sur eux!
Ne leur souvient-il plus que, vainqueur dans Pharsale,
Pouvait raser leurs murs, brûler leur capitale,
Il ne prit pour garant de leur fidélité,
Que l'extrême douceur qu'il mit dans son traité!
Et cependant, ils ont, ils ont osé, en traîtres,
Oubliant sa clémence, insultant à leurs maîtres,
De l'Espagne en délire, imitant les fureurs,
Vomi [sic] contre César un déluge d'horreurs.
Qu'espèrent-ils? venger leurs dernières défaites.
Ah! c'est bien l'enrichir de nouvelles conquêtes;
C'est bien dire aux Hongrois de profiter du coup

Pour délier leur chaîne et secouer le joug.
Apprendre au Bavarois, s'il est vaillant et sage,
A se débarrasser d'un fâcheux voisinage.
Faire connaître au Czar son auguste allié,
Qu'il est temps que du globe il prenne sa moitié.
D'empêcher que l'Anglais ne fît la contrebande.
D'observer aux Germains que l'aigle impérial
Grands dieux! Et quelle était sa trop juste demande?
Ne connaissait plus d'aigle à ses aigles égal;
Que s'il leur réclamait et Fiume et Trieste,
C'était de leurs états pour conserver le reste,
Espérant qu'un monarque ayant à cœur la paix,
Avare, comme lui, du sang de ses sujets,
Instruit que pour des riens une guerre s'allume,
Cent fois, lui, céderait et Trieste et Fiume,
Plutôt que de pousser le peuple au désespoir.
Mais, que de maux entraîne un abus de pouvoir!
Au lieu de les bénir ces tendres ouvertures,
Cuirassés de pamphlets, et le sac plein d'injures,
On a vu s'avancer leurs bataillons épars,
Fondant comme la neige à l'aspect des Césars.
Admirez, nous dit-on, quelle fut leur sottise,
Lorsque César, campé sur les tours d'une église,
Afin de mieux juger les coups qu'il porterait,
Pour leur lancer, de là, ses ordres comme un trait,
Son panache, animant ses colonnes mobiles,
Il les vit écraser comme de vils reptiles;
Sans la nuit qui survint aucun n'eut échappé.
C'est là que l'Archiduc se vit enveloppé,
Quand, voulant se frayer un passage en Bohême,
Il s'y vit devancer par l'Empereur lui-même.
Leur échec est si grand, mande-t-il au sénat,
Que pour trente ans, au moins, il est hors de combat.
Quand, néanmoins, ceux-ci voyant qu'un de ses frères,
Que *Jérôme* venait s'établir sur ses terres,
Et qu'il leur amenait dix meutes à nourrir,
Lui firent déclarer d'avoir à déguerpir;
D'avoir à reculer jusques à ces limites,
Que leurs vrais souverains entre eux s'étaient prescrites.
Il avait beau jurer qu'il ne venait chez eux,
Que pour le bien de tous, que pour les rendre heureux;
Qu'il n'innoverait pas aux vieilles habitudes;
Que ces mots libertés, franchises, servitudes,

Leur seraient conservés comme ils l'étaient jadis;
Que du haut trône où César est assis,
Vers eux découleraient ce bonheur, cette aisance,
Dont l'Espagne jouit, qu'il prodigue à la France;
Que l'unique moyen de s'assurer la paix
Ce serait d'extirper jusqu'au nom d''anglais.
Vains discours! On eut dit qu'il parlait à des hommes
Perclus de tous leurs sens… Tel à peu près nous sommes
Puisqu'au lieu d'accourir, vers lui, les bras ouverts,
D'aller mêler leurs voix à ces tendres concerts,
Par leurs dieux, ils juraient de voir plutôt la flamme
Dévorer leurs maisons… et leur fille et leur femme
Retomber au pouvoir du soldat inhumain,
Avant que de céder un pouce de terrain.
Et voilà comme un peuple indocile et sauvage
Prépare sa ruine et court à l'esclavage;
Eux qaui se soumettent au grand Napoléon,
Pouvaient du nom français partager le renom,
Et tranquilles, heureux, au sein de leur famille,
Voir les épis dorés tomber sous leur faucille.
S'aller désaltérer au courant du ruisseau,
Dont le tendre murmure égayait leur hameau.
Bien plus sage est ce peuple à qui l'expérience,
Apprit à respecter de César la puissance.
Ses devoirs, ses serments pourraient-ils les trahir,
La foudre vient des cieux… C'est aux dieux à punir.
Cependant la victoire à ses drapeaux fidèle,
Au sein de ses états, soucieux le rappelle.
Les lauriers ont assez reposé sur son front.
Un héritier… Un fils qui porterait son nom,
Qui dans sa cour joindrait à l'éclat de ses charmes,
Le plaisir d'endosser sa cuirasse et ses armes:
Ce sont là les pensers qui tourmentent son cœur.
Bellone! il eut assez de toi… de ta faveur;
A de plus grands desseins son âme s'abandonne…
Joséphine qui voit s'ébranler sa couronne,
Pâlit… Ils sont restés pendant dix ans unis,
Et c'est après dix ans qu'il lui demande un fils.
Qu'il lui dit que sa rose à ses yeux est factice,
Si le bouton naissant n'éclipse son calice;
Qu'il est temps de briser de stériles liens,
Que jamais on n'eut vu le prince des Troyens
Relever ses remparts au sein de l'Italie,

S'il n'eut donné sa main… sa main à *Lavinie*.
Que sans délibérer sur son nouvel état,
Il faut qu'elle se rende, et sur l'heure, au sénat;
Que ce n'est point un rêve, Ixion et la Nue,
Mais la fille des rois, de sa cour descendue,
Des Césars héritière au temps où les Germains
Foulaient triomphateurs la cendre des Romains.
Alors, et sans user du pouvoir de ses charmes,
Sans recourir aux pleurs, à d'impuissantes armes,
Joséphine, taisant ces moments plus heureux,
Qui, sans l'éclat d'un trône avaient serré leurs nœuds,
Détache de son front l'auguste diadème,
De la paix, du bonheur fragile et vain emblème,
Et levant sur César ses yeux demi baignés…
«Vous n'avez point d'enfants et vous vous en plaignez,
»Dirai-je, cependant, qu'à vos yeux, seul contraire,
»Le ciel n'a refusé qu'à vous le nom de père.
»Non, non, vous obéir est ma plus douce loi,
»J'y souscris, et de vous puisse naître un grand roi.
Ce n'est pas que je craigne au cœur d'une rivale,
»Ce poison dangereux qui souvent nous ravale.
»Mais ne voudrait-on point, César, vous enlacer?
»Mais, puisqu'au sort des miens je dois m'intéresser,
»Que mon fils, vice-roi, tient de vous sa puissance,
»Que vous m'avez montée au trône mon Hortense,
»Que vous nous avez fait des rois pour alliés,
»Souffrez que ma pensée aille jusqu'à vos pieds.
»Que diront les Français et l'Europe étonnée,
»Alors qu'ils apprendront ce nouvel hyménée?
»Ce qu'ils diront!… je crois les entendre déjà
»S'écrier … Voilà donc ce farouche Attila,
»Qui n'a porté partout que le fer et la flamme,
»Que pour répudier et prendre une autre femme.
»Qui deux fois fut à Vienne et deux fois en sortit,
»Heureux de transiger sans scandale et sans bruit.
»De lion de *Némée* il portait la dépouille,
»et maintenant, il prend le fuseau, la quenouille.
»Vous le savez, César… Les hommes sont méchants.
»Et vous me reprochez de n'avoir point d'enfants,
»A moi qui tant de fois reçus le nom de mère.
»De vos sujets, César, n'êtes-vous plus le père?
»A vos lois, les français [sic] ne sont-ils plus soumis?
»Ne vous souvient-il plus que *Joseph* et *Louis*,

»Que *Jérôme* et *Murat*, garants de vos conquêtes
»Sont là pour les payer, s'il le faut, de leurs têtes,
»Que Lucien sourit à ce mot d'Empereur,
»Et que Montebello mourut au champ d'honneur.
»Dieux! qui nous avez fait un si bel héritage,
»Ah! plutôt relevez de César le courage,
»Inspirez au vainqueur de plus nobles efforts,
»Et n'allons point danser sur la cendre des morts.
»Confident de mes vœux, et témoins de mes larmes,
»Vous le savez, le sceptre eut pour moi peu de charmes.
»La fille du Soleil brûla pour un taureau,
»Reine, j'ai craint les dieux et le fatal tonneau,
»Et je saurai d'un trône être dépossédée
»Sans dévouer *Jason* aux fureurs de Médée.»
César, que ce discours plein de candeur blessait,
César, impatient se lève… et disparaît.
Reine, de mes desseins vous allez être instruite;
Pardonnez, si je vole où la gloire m'invite…
César qui brûlait, donc, d'aller répudier,
Convoque son sénat… Son archichancelier
Prend la parole et dit… Messieurs… «La Pythonisse
»Un jour qu'elle sortait de faire un sacrifice,
»Ecrivit sur le sable en un distique grec,
»Que lassés de se battre et de l'aile et du bec,
»Les milans jureraient aux vautours alliance.
»Plusieurs ont cru voir là ce qui se passe en France.
»Ils ont erré, Messieurs… Car depuis nos beaux jours,
»En France, on ne voit plus ni milans, ni vautours;
»Ce qu'on y voit, Messieurs… c'est la terre promise;
»C'est un astre nouveau qui brille, et fertilise,
»C'est l'étoile du Nord… la perle d'Orient
»C'est *Marie* et *Louise*… elle arrive… et descend…
»César lui tend la main… Montez princesse au trône,
»Venez pour partager son cœur et sa couronne;
»L'empire des Césars réclame un rejeton:
»*Louise* en est l'augure… Il brille sur son front…»
Tel est l'arrêt du sort… Illustre Marianne,
Ce n'est point un Hérode ici qui vous condamne;
La gloire de l'état a parlé… C'est assez…
Joséphine… Vos vœux… vos vœux sont exaucés.
Aimable douairière! emportez notre estime,
Jamais l'astre du jour ne dorera la cime,
Des coteaux où paraîtront vos moutons innocents,

Que vous n'y respiriez l'odeur de notre encens;
Et soit qu'il vous retrouve au château de *Navarre,*
Riche don de l'époux qui de vous se sépare,
Soit que de la *Malmaison* ses rayons satisfaits
Viennent vous ramener le bonheur et la paix,
Toujours, vous entendrez les échos de la Seine,
Répéter aux échos que vous fûtes leur Reine.
Mais cent bouches d'airain qui tonnent dans les airs,
La bombe et la fusée échappées en éclairs,
Et cent feux allumés sur l'autel d'hyménée,
Annoncent à César que *Louise* est enchaînée.
Les princes ce soir là parurent au balcon.
Au dessus d'eux brilla l'astre Napoléon.
On a dit que Midas, voulant lever la tête,
Fit voir un bout d'oreille à la foule indiscrète.
Louise salua les Français interdite,
Sourit avec noblesse et pleura son pays.
Ainsi dans d'autres temps pour apaiser Bellone,
Quand Marie-Antoinette allait monter au trône,
Au devant de son char, Paris jetait des fleurs,
Paris si renommé depuis pour ses fureurs…

Cahier sans page de titre correspondant aux satires V à VII du *Règne de Buonaparte, satires en vers français par un imitateur de Juvénal* publié anonymement par Verlac. p. 11-20 (B.N.F.: YE 50776 bis)

1810

[VERLAC]

[SATIRES EN VERS FRANÇAIS
PAR UN IMITATEUR DE JUVENAL.
SEPTIÈME SATIRE]

DIALOGUE
LUTECIUS - VERIDICUS

LUTECIUS
Toujours enseveli dans vos sombres pensées.

VERIDICUS
Toujours prêt à chanter vos victoires passées.

LUTECIUS
Lorsqu'on tient sous sa loi tant de peuples divers,
Des accents du triomphe on peut frapper les airs.

VERIDICUS
Lorsqu'on veut tout soumettre à son obéissance,
Dans le cœur du plus faible, on souffle la vengeance;
L'esclavage répugne au dernier des humains.

LUTECIUS
L'empereur a conçu de plus nobles desseins.
De l'Océan, bientôt, il brisera les chaînes.

VERIDICUS
Toujours, toujours des mots et des menaces vaines.

LUTECIUS
De l'Inde les chemins nous sont-ils inconnus?

VERIDICUS

Argonautes, partez et ne revenez plus.

LUTECIUS
L'Empereur… l'Empereur est un fin politique.

VERIDICUS
L'avenir… l'avenir par le passé s'explique.

LUTECIUS
Ne comptez-vous pour rien son génie et son bras?

VERIDICUS
Je compte pour beaucoup les vertus qu'il n'a pas.

LUTECIUS
Oseriez-vous ainsi parler en sa présence?

VERIDICUS
Bientôt nous ne verrons plus un Français en France.

LUTECIUS
Pourquoi s'avisaient-ils de se coaliser?

VERIDICUS
De les détrôner tous, pourquoi les menacer?

LUTECIUS
Il fallait, n'est-ce pas, leur ouvrir les barrières?

VERIDICUS
Il fallait les attendre et garder nos frontières.

LUTECIUS
Il est fâcheux qu'on n'ait pas demandé vos conseils.

VERIDICUS
Qu'on ait suivi le vôtre et ceux de vos pareils.

LUTECIUS
Les Anglais n'ont-ils pas fomenté ces querelles?

VERIDICUS
Est-ce en mettant aux fers leurs alliés fidèles?

LUTECIUS

Je vous entends… je vois votre ingénuité.
Cette affaire d'Espagne est une atrocité,
Une trame infernale, un horrible mystère.
Un fils devrait pouvoir assassiner son père,
Et lorsque la Discorde, à l'oeil farouche, hagard,
Menaçait nos conscrits du stylet, du poignard,
Nos aigles dédaignant ces complots homicides,
Le laisser achever cet odieux forfait,
Que pour régner sous main, Albion ourdissait.

VERIDICUS

Superbe plaidoyer, tiré d'une gazette!
Certes, je vous croyais plus de sens dans la tête.
Oui, vous fûtes prudents, autant que généreux,
Aussi les résultats sont-ils des plus heureux;
Dites, donc, que la soif, que l'ardeur du pillage,
Vous firent concevoir et commencer l'ouvrage.
Mais l'Eternel, qui lit au front des imposteurs,
En sursaut vous tira de ces rêves flatteurs.

LUTECIUS

Ce n'est point raisonne, que d'épancher sa bile;
A ce débordement, la réponse est facile;
Mais ce serait du temps mal employé, perdu.
Lorsqu'on parle à des sourds, en est-on entendu?

VERIDICUS

Une guerre insensée, infâme, nous consume,
Et vous ne voulez point que la bile s'allume?
De tous ces grands projets, ces pénibles efforts,
Que vous restera-t-il? Des blessés, des morts.
O Français en délire! O faiseurs de conquêtes!
A quel point un seul homme a-t-il tourné vos têtes?

VERIDICUS

Et l'impôt… l'avez-vous réduit? Est-on plus riche?
Ah! ce règne est aimable! Il est plus que gentil,
Bientôt ils taxeront la feuille de persil.
Depuis qu'ils ont fondu de *Henri* la statue,
Hélas! la poule au pot, qu'est-elle devenue?
Non ce n'est plus ce temps où l'aimable étranger,

Sous notre ciel d'azur aimait à voyager;
Le temps où les louis roulaient dans les boutiques,
Où notre goût, nos arts, nos modes, nos fabriques,
Courant d'un vol léger de Madrid à Moscou,
Sans nous expatrier nous offrait le Pérou.

LUTECIUS

Le plus noble des arts, c'est celui de la guerre,
Et bientôt nous serons les maîtres de la terre.

VERIDICUS

Et la France, bientôt, longtemps en pâtira.

LUTECIUS

L'an dernier, fûtes-vous au bal de l'Opéra?
Vous connaissez *Brunet*…Vous préférez le *Bouffe*…
Avouez que, partout, on s'y porte… On étouffe.
Des fêtes et des jeux… dans Paris, il en pleut.
L'Etat en fait les frais… Là, s'amuse qui veut.
Voit-on, dans ce tableau, quelque ombre de misère?

VERIDICUS

On y voit ce qui sert à doubler ma colère,
Ces jours de décadence, où le peuple Romain
S'écriait… donnez-nous des spectacles, du pain.
Cette époque fatale où Rome, hélas! déchue,
N'osait plus de Brutus contempler la statue.
Où le Sénat romain, noblement convoqué,
Décide d'un Turbot…

LUTECIUS

C'est fort bien répliqué.
Du *Juvénal* tout pur. Mais, Monsieur, des satires
Ne terniront jamais l'éclat des grands Empires.
Assez d'autres, sans vous, disent que tout va mal.
C'est qu'on ne gagne rien à lire *Juvénal*.
J'aime assez un auteur qui censure avec grâce,
Tel écrivit Boileau… tel écrivait Horace.
Horace, qui, longtemps auprès d'*Auguste* assis,
Y trouvait le moyen d'obliger ses amis.
Vous avez beau, paré du nom de philosophe,
Manier le sarcasme et lancer l'apostrophe,
Vous n'y changerez rien aux vices de la cour.

Tandis qu'il vil grabat, que l'exil, que la tour,
Seront de vos travaux la récompense austère.
Vous n'aimez point Paris… allez bêcher la terre…
Vous y ferez venir de l'huile, du froment:
Vous y vivrez de lait… Pourquoi tardez-vous tant?
Partez, ne craignez point que d'insolents croates
Viennent vous y ravir vos grains, vos dieux pénates,
Eux qui tremblent au nom du grand *Napoléon*.
Ah! nos aigles ont su les mettre à la raison.

VERIDICUS

Ainsi parlait Horace… et moi, qui lis Virgile,
J'appréhende toujours une guerre civile,
Dont un feu ma éteint nous couve le flambeau,
Ne soit le dénouement de ce drame nouveau.
Tant son art de régner est cruel et perfide.
Alors, et qui vous dit qu'un *Antoine*, un *Lépide*,
Voulant disputer l'honneur du premier rang,
Ne nous couvriront pas de lambeaux et de sang.
D'une guerre sans fin, qui peut prévoir les suites?
Etes-vous des Français, ou de vils satellites,
Venez-vous pour sauver ou pour perdre l'état,
Vous qui montez la garde aux portes du sénat?
Ne verrez-vous jamais, dans ces métamorphoses,
Que l'épine est pour vous, que pour eux sont les roses.
Que ceux qui vous sont chers, qui vous tendent les bras,
De lui n'obtiennent plus qu'un illustre trépas.
Qu'une guerre finie, une autre recommence,
Que ce n'est que pour eux qu'ils déciment la France.
Que prétendre dicter à l'Europe la loi,
C'est le projet d'un fou plutôt que d'un grand roi.

LUTECIUS

Avez-vous dit, enfin, ou bien je me retire.
Quel est ce malheur qui menace l'empire?
Prophète *Jérémie*… ainsi, donc, dans trois jours,
Ninive va périr… Ah! quel homme! quel ours!
Sont-ils prêts à crouler les fondements du trône?
Joseph a-t-il perdu ses états, sa couronne?
Vous est-il défendu de jouir, d'être heureux?
Ou bien ne fait-on pas assez pour vos neveux?
La guerre vous impose un léger sacrifice;
Mais, qu'est-ce que la guerre? une bonne nourrice,

Qui de son lait nourrit ses tendres nourrissons.
Que feraient nos cadets, sans elle? et nos garçons…

VERIDICUS

Ils prendraient la charrue… ou, bravant les tempêtes,
Ils iraient conquérir nos antiques conquêtes,
Du Japon, de la Chine, et parcourant les mers,
Leur riche pavillon flotterait dans les airs;
Et la paix, qui toujours amène l'abondance,
De *Tyr* et de *Sidon* redirait l'opulence.

LUTECIUS

Modérez-vous, ce temps bientôt reparaîtra.

VERIDICUS

Oui! ce jour où d'Anvers la flotte sortira;
Le jour, où de Boulogne une armée imposante
Fondra sur la Tamise et fera la descente.

LUTECIUS

Vous aurez beau railler, chaque chose a son temps.
Un peu de patience…

VERIDICUS

Oui, vos appointements
Sont prêts au bout du mois… je reste sans réplique,
Et ne suis qu'un sot… qu'un rustre, un satirique,
Indigne de chanter la gloire et les bienfaits
Que l'empereur et roi…

LUTECIUS

Sont-ils mieux les Anglais?

VERIDICUS

Fi donc… regardez-vous… la fable est votre histoire.
A force de mentir on ne veut plus vous croire.
Je lis sur votre front l'épitaphe d'un mort
Entendant proclamer la soupe à la *Rumfort*,
La parque en a souri, sur son trône d'ébène.
Voilà de ces beaux jours de *Jupiter*, *d'Alcmène*!
Ce règne tant vanté… ce bonheur tant promis?
Que ne suis-je auditeur, sous-préfet ou commis,
J'irais, en attendant que ma tasse fût prête,

Au café du caveau demander la gazette,
Et d'un beau commentaire, illustrant cet écrit,
J'irais m'entendre dire… ô qu'il a de l'esprit!

LUTECIUS

Aristaque éternel! critique atrabilaire!
Parlez, et dites-nous ce qu'il eût fallu faire?

VERIDICUS

Au lieu de le guinder sur ce haut piédestal,
Il fallait renverser et l'homme et le cheval;
Au lieu de tant prôner ses fureurs, ses conquêtes,
D'aller tous ébahis voir couronner ces têtes,
De fatiguer les dieux par les cris de *bravo*,
Il fallait le honnir… sur lui crier *haro*.

LUTECIUS

Et passer par-dessus les canons à mitraille.

VERIDICUS

Faites mieux… que vos corps lui servent de muraille.
J'en rougis et me tais de honte et de dépit,
Tant j'abhorre ce siècle infernal et maudit.

Cahier sans page de titre correspondant aux satires V à VII du *Règne de Buonaparte, satires en vers français par un imitateur de Juvénal* publié anonymement par Verlac. p. 23 - 30 (B.N.F.: YE 50776 bis).

L'opuscule se termine par cet avertissement: «*Nota*. Les sept autres Satires, contenant deux mille vers, paraîtront aussitôt que la loi sur la liberté de la presse aura été rendue. Celles-ci seront passées à la censure. En publiant l'Ouvrage en entier, l'Auteur se fera connaître» (p. 31). Mais, comme nous l'avons déjà dit, les derniers poèmes de ce qui aurait dû constituer la *Nouvelle Satire Ménipée* ne virent jamais le jour.

1810

EVE, dit DÉMAILLOT

LE RÉVEIL
DU GÉANT FORT-EN-BRAS

AIR *de la Marseillaise*

Allons, enfants de la patrie!
Le jour encore est arrivé
De voir pâlir la tyrannie
Quand le bras du peuple est levé: … *Bis.*
Oublions ces torts, ces injures
Qui n'ont fait que nous désunir:
Plus de Corse; il faut périr
Ou nous venger de ses parjures.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons:
Marchons! qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Grande cité! qui, la première
Au monde entier ouvrit les yeux,
Paris, rentre dans la carrière;
La liberté revient des cieux : … *Bis.*
Elle compte sur ton courage;
Et, se rappelant tes hauts faits,
S'apprête à punir des forfaits
Qui t'ont remis en esclavage.
Aux armes, citoyens! etc.

Du nord au midi de la France,
Par un juste élan vers nos droits,
Brisons l'homicide puissance
Qui nous a flétri sous ses lois : … *Bis.*
Qu'à ce beau mouvement préside
Tout franc ami de la vertu;
S'il est, des siens, pour tel connu,

Il n'en sera que meilleur guide.
Aux armes, citoyens! etc.

Sortez de votre léthargie,
Parisiens! dont la torpeur
Consume en vains regrets la vie;
L'homme n'est rien , s'il a du coeur : … *Bis.*
Quel vertige a troublé vos têtes
Sous un règne dévastateur?
Les gens de bien y font horreur;
Les escrocs y sont gens honnêtes.
Aux armes, citoyens! etc.

Rappelons à nous ces braves
Que le despotisme a déçus;
Que, rompant leurs viles entraves,
Dans nos rangs ils soient bien reçus : … *Bis.*
Bons citoyens! séchez vos larmes;
Ils vous reviendront vos enfants:
Ce n'est que contre ses tyrans
Que la France a repris les armes.
Aux armes, citoyens! etc.

Rassurez-vous, âmes craintives
Qu'effraye encore le mot terreur!
Ce sont des fautes instructives,
Celle que commit trop d'ardeur : … *Bis.*
Après si longue expérience,
Nous ne pouvons plus désormais
Qu'être libres et bons Français
En abjurant toute licence.
Aux armes, citoyens! etc.

N'abusons pas de la victoire
Qui va couronner nos exploits:
Vainqueurs, il est de notre gloire
De rentrer sous le joug des lois : … *Bis.*
Plaignons l'homme qui fut crédule,
Et tant de beaux esprits trompés:

Quant à nos grands faquins huppés,
Qu'ils soient livrés au ridicule.
Aux armes, citoyens! etc.

Puisqu'il faut frapper, frappons juste!
Que les Anglais, nos ennemis,
S'arrêtent au motif auguste
Dont notre sang paya le prix : … *Bis.*
Qu'une heureuse paix vienne ensuite
Nous couronner de ses bienfaits:
Il s'est commis tant de forfaits
Que jour luit d'en être quitte.
Aux armes, citoyens! etc.

INVOCATION

Amour sacré de la patrie!
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté! Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs: … *Bis.*
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes males accents:
Que tes ennemis expirants
Soient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons:
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, *op. cit*. p. 69 – 72.

D'après l'auteur, cette pièce «fut bientôt répandue dans le midi de l'Empire» (p. 68). L'utilisation de *La Marseillaise* comme support musical ainsi que les références textuelles à cet hymne révolutionnaire ainsi qu'au *Chant du départ*) ne laissent aucun doute sur la nature de l'opposition à Napoléon de l'auteur de cette chanson. Il faut toutefois observer que la musique composée en 1792 par Rouget de Lisle pour le *Chant de guerre de l'armée du Rhin* servit aussi de support musical à des chansons antinapoléoniennes d'inspiration royaliste

comme «Aux différentes nations du Nord», «Braves soldats de la Russie», «Le triomphe des Russes» et «La Marseillaise». Cf. *infra*.

1810

Jean-Gabriel PELTIER

VERS POUR ÊTRE MIS
AU BAS DU PORTRAIT DE S. A. R.
LE PRINCE RÉGENT D'ANGLETERRE

Honneur de la fière Albion,
Sur lui, de tous les espoirs se fonde;
Et sous la forme d'Apollon,
C'est Atlas qui soutient le monde.

Joint en post scriptum avec la mention «Londres, 1810» par Peltier (le rédacteur de *L'Ambigu…*) à une lettre datée de Paris, le 9 mai 1814 et adressée au Rédacteur du *Journal des débats politiques et littéraires* qui le publia dans le feuilleton de ce quotidien du mardi 10 mai 1814 (p. 3).

1810

J.- P. G. VIENNET

ÉPITRE A MORELLET
SUR LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIEME SIECLE

[Fragment]

Des tyrans quels qu'ils soient combattons la puissance.
Bravons de leurs flatteurs les discours insultants.
Soyons justes et vrais, et laissons faire au temps.

Conclusion de la longue «Epitre à Morellet sur la philosophie du dix-huitième siècle» (292 vers), in J. P. G. Viennet, *Œuvres diverses, première édition,* tome IV, p. 265.

L'auteur précise en note que «cette épitre, composée en 1810, n'a paru qu'en 1821 [soit deux ans après la mort du destinataire du poème], suivant le désir de M. Morellet qui craignait de donner à ses ennemis un nouveau prétexte pour troubler sa vieillesse». Elle se trouve dans l'ouvrage intitulé *Epitre aux Rois de la Chrétienté sur l'Indépendance de la Grèce, suivie de l'Epitre à Morellet sur la philosophie du dix-huitième siècle,* Paris, à la librairie française de Ladvocat, palais Royal, Galerie de Bois, 1821, p. 23.

Jean-Pons Guillaume Viennet(1777 - 1868) fut un littérateur résolument opposé aux romantiques qui fut élu à l'Académie française en 1830. Député libéral de Béziers en 1827, il fut nommé lieutenant - colonel et pair de France par Louis-Philippe.

1810 ou 1811

Mme D'ARÇON

CHANT HÉROÏQUE

Les doigts suspendus sur sa lyre,
Les yeux, le sein baignés de pleurs,
Laure, en proie au plus vif délire,
Chante l'Espagne et ses malheurs.

———

Sur les bords de l'Ebre et du Tage,
Quand jouirons-nous de la paix?
Un Corse y porte l'esclavage,
L'effroi, la mort et les forfaits…
Il ose de ses mains sanglantes
Briser le sceptre de nos Rois,
Et, sur des ruines fumantes,
A l'Espagne dicter ses lois.

Chère et malheureuse patrie!
Combats: le ciel sera pour toi.
Combats, valeureuse Ibérie,
Combats pour l'honneur et ton roi.

———

Où sont-ils ces gras pâturages,
Ces monts dorés, ces verts coteaux,
Ce beau ciel, toujours sans nuage,
Qui nous donnaient tant de repos?
Le sang trouble les eaux du Tage,
Les champs sont ravagés, déserts,
Nos campagnes n'ont plus d'ombrage,
Et la peste infecte les airs.

Chère et malheureuse patrie! etc.

———

Filles des Cieux, vierges timides,
Suspendez vos pieux concerts.
Fuyez ces étrangers perfides,
Qui brûlent de souiller vos fers.
Suivez-nous, et fermez vos temples,
Ministres sacrés des autels.
Venez: c'est par de grands exemples
Qu'il faut entraîner les mortels.

Chère et malheureuse patrie! etc.

———

J'ai vu nos places envahies,
Nos soldats, leurs chefs dispersés;
J'ai vu nos citées envahies,
Les fiers Espagnols terrassés.
J'ai vu des tourbillons d'esclaves,
Mus par une aveugle fureur,
Se gorger du sang de nos braves,
Et dans nos murs semer l'horreur.

Chère et malheureuse patrie!etc.

———

Mais voici le Dieu des armées,
Le dieu puissant, le Dieu vengeur:
Sur nos provinces alarmées
Il étend son bras protecteur.
Il vient!... et soudain la victoire
Brille à nos regards abattus.
Volons tous au champ de la gloire,
Nos ennemis seront vaincus.

Chère et malheureuse patrie!etc.

———

Mânes des femmes de Sagonte,
A ma voix sortez des tombeaux;
Voyez les Francs, couverts de honte,
Nous abandonner leurs drapeaux.
Et toi, dont l'Espagne s'honore,
La Romana, noble héros,
Reviens partager encore,
Et notre espoir, et nos travaux.

Chère et malheureuse patrie! etc.

_____

Au nom sacré de la patrie,
Armons vieillards, femmes, enfants;
Que tout sans l'Espagne aguerrie,
Devienne l'effroi des tyrans.
Brisons cette verge cruelle
Qui servit le courroux des Cieux;
L'univers a souffert sous elle,
Qu'il cesse d'être malheureux.

O ma chère et douce patrie,
Le Ciel s'est déclaré pour toi.
Le Ciel, valeureuse Ibérie,
Est pour l'honneur et pour ton Roi.

Ce texte a été reproduit par Barruel-Beauvert, *Lettres sur quelques particularités de l'histoire pendant l'interrègne des Bourbons à M. le Comte Arnaud de ***, Chevalier de l'ordre chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, maréchal des camps et armées du Roi, etc. par M. le comte de Barruel-Beauvert, ancien colonel d'infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, Chevalier-Commandeur de l'Ordre Noble et Chapitral d'Allemagne, décoré de l'Ange-Gardien (avec l' autorisation de S. M.) et l'un des otages de Louis XVI,* Paris, A. Égron, Imprimeur de S. A. R. Mgr le Duc d'Angoulême, 1815, II, p. 155 – 157.

L'auteur, Mme d'Arçon, était l'épouse d'un ancien capitaine du régiment Royal-Auvergne, chevalier de Saint-Louis, ayant servi pendant l'émigration dans l'armée du prince de Condé. Au dire d'Antoine Joseph de Barruel - Beauvert, qui résidait pendant les Cent Jours à Laons-le –Saulnier, elle s'y distinguait par ses sentiments royalistes et aurait pu être nommée «*la muse du Jura*» si elle avait voulu «se donner une réputation littéraire». Mais, ajoutait-il,

«elle ne se pique point d'être d'aucun lycée, ni même d'aucune académie de province, de ces académies que Voltaire prétendait être *des filles bien sages et bien élevées, qui ne font jamais parler d'elles*» (II, p. 154). Compte tenu de l'appel au retour de La Romana, cette pièce doit avoir été composée entre mai 1810 (quand il se rend à Lisbonne s'entretenir avec Wellington et le 23 janvier 1811, date de sa mort).

Mme d'Arçon a également publié quelques ouvrages de poésie, dont une *0de à S. M. Catholique Ferdinand VII, Roi des Espagnes et des Indes,* Laons-le-Saulnier, impr. Gauthier, an 1819.

1810 ou 1811

EVE, dit DÉMAILLOT

APOLOGUE

Un jour, un nain, grimpé sur des échasses,
S'imagina qu'il était un géant:
Il s'admirait dans de sottes grimaces,
Et n'en était que plus divertissant.
Vint à passer un chien qui, par une gambade,
Le fit aussitôt culbuter;
Mais bien loin de se rebuter,
On vit le mirmidon pousser la gasconnade
Jusqu'à vouloir remonter.
Il le fait; on s'attend à quelque pasquinade,
Lorsqu'un autre accident, venu je ne sais d'où,
Le fit tomber encore, et se casser le cou:
Tel fut le résultat de sa fanfaronnade.
Que de nains en France aujourd'hui
Dont l'échasse est l'unique appui!

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, *op. cit*., p. 82.

1810 ou 1811

EVE dit DÉMAILLOT

REPONSE AUX OUTRAGES OUTRÉS
DE NAPOLEON

Est-ce un ange, est-ce un Dieu que partout on renomme?
- eh non! c'est un enfant taré dès le berceau,
Qui de cartes, sans nombre, a bâti son château,
Sur le rocher des droits de l'homme.

Signé GARRE-AU-VENT

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, op. cit., p. 82.

1811 (6 janvier)

Jean-Gabriel PELTIER

BILLET ADRESSÉ AU GENERAL SARRAZIN

Connaissez de votre bonheur
Et l'étendue et l'importance:
La légion du faux honneur
Est veuve de vous par sentence.

Recevez dans Le Moniteur
Par cet arrêt épouvantable
Qui vous condamne en déserteur
Un brevet d'honneur véritable.

Applaudissez longtemps au décret fortuné
Qui de Napoléon à jamais vous délivre;
Et puisqu'à mort par lui vous êtes condamné,
Avec nous désormais ne songez qu'à bien vivre.

Ce billet, adressé par Peltier au Général Sarrazin en lui communiquant l'avis, paru dans *Le Moniteur,* de sa condamnation à mort et dégradation de la Légion d'honneur pour cause de trahison par un conseil de guerre en décembre 1810, fut publié dans *L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques*, n° CCLXXX, 10 janvier 1811, vol. XXXII, p. 20 – 21.

Le général Sarrazin publia ces documents, en priant Peltier d'agréer ses remerciements, à la fin (p. 305 – 306) de l'ouvrage qu'il s'apprêtait à faire paraître et était alors sous presse: *Confession du général Buonaparté à l'abbé Maury, etc., etc., dédiée au général Kléber par le général Sarrazin, Ancien Chef d'Etat-Major du Général Bernadotte aux Armées d'Allemagne et d'Italie et ornée du portrait du Général Kléber peint à Paris par Gérard et gravé à Londres par Heath,* Londres, imprimé pour l'Auteur par Vogel et schulze, 13 Portland Street, et se vend chez T. Egerton, *Whitehall*; N.I. Pannier, Libraire de S. A. R. Mgr. Le duc de Kent, 15 Leicester Place, Leicester .Square, et chez tous

les principaux libraires, 1811 (entered and stationner's Hall). Dans cette édition, le billet est datée du «jour des rois de 1811».

Le général Jean Sarrazin (1770-1848), qui passa à l'ennemi le 10 juin 1810 en se faisant porter par un bateau pêcheur de Boulogne jusqu'à un brick anglais, ne rentra en France qu'en avril 1814. Déchargé de toute condamnation par la Première Restauration, incarcéré pendant les Cent-Jours, il fut remis en liberté par la Seconde Restauration. Condamné à subir la peine du carcan et à 10 ans de travaux forcés pour bigamie (cf. *Le Constitutionnel* du 22 février 1820, n° 53, p. 4 et du 23 avril 1820, n° 114, p. 4), il fut gracié en 1822, et se fixa à Bruxelles où il finit ses jours. Il écrivit des *Mémoires* publié en 1848 et divers ouvrages sur l'histoire de son temps, dont l'*Histoire de la Guerre d'Espagne et de Portugal*, publiée pour la première fois en 1814 et qui connut plusieurs éditions.

1811 (janvier)

ANONYME

D'OÙ TE VIENT CET ESPRIT DE VERTIGE ET D'ERREUR
[Fragment]

D'où te vient cet esprit de vertige et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur?
Tu n'as plus qu'un moment […]

Ce fragment de poème a fait l'objet de la note suivante dans le bulletin adressé par Savary à Napoléon pour les 13 et 14 janvier 1814: (bulletin des 13 et 14 janvier 181): «un confiseur de Beauvais a reçu de Paris des bombons dits «A l'Empereur» auxquels étaient joints des quatrains qui paraissaient injurieux à S. M. […] Sur le rapport qui en a été fait au ministre, on a ordonné des recherches. Voici le résultat: «les bombons viennent d'Houdard, confiseur rue des Lombards qui jouit d'une bonne réputation. On en fait dans ce magasin de diverses espèces et notamment des *bombons à l'Empereur* et des *bombons de Neptune.* Houdard s'est procuré des quatrains ou des devises analogues aux dénominations. Ceux destinés aux *bombons de Neptune* sont dirigés contre le gouvernement anglais. A l'approche du jour de l'An, on emploie un grand nombre d'ouvriers pour découper les devises et les joindre aux bombons; quelques uns savent peu lire, surtout les enfants. Il paraît que, par erreur et précipitation, ces ouvriers ont joint à plusieurs *bombons à l'Empereur* et particulièrement à ceux qui ont été envoyés à Beauvais les devises qui étaient destinées aux *Bombons de Neptune.* On les trouve en effet à Paris sous le même nom. Le ministre donne l'ordre de faire les vérifications convenables pour connaître et faire réparer les erreurs qui auraient pu être commises dans le placement des devises» (Nicole Gotteri (éd.), *La Police secrète du Premier Empire,* tome 2. *Bulletins quotidiens adressés par Savary à l'Empereur de janvier à juin 1811*, Paris, H. Champion, 1998, p. 41).
Même s'il s'agissait d'une erreur involontaire (ce qui ne fut jamais démontré), le texte passa bel et bien aux yeux des acheteurs beauvaisiens pour une critique de l'Empereur et fut suffisamment célèbre pour que l'expression

«esprit de vertige et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur»

fût reprise dans*Le Conservateur de l'Europe ou Considérations sur la situation actuelle de l'Europe Et sur les moyens d'y rétablir l'équilibre politique des différents états et une paix générale solidement affermie,* s.l.n.d. [Paris, 1815], p. 54

1811 (mars)

Jean-Gabriel PELTIER

STANCES

Quel est donc ce brigand, dont l'impudente audace
Ose braver les lois, disposer des humains,
Des fils de Saint Louis venir prendre la place,
Et créer, à son gré, trônes et souverains?
Un Corse, au cœur pétri de fiel et d'imposture,
Un traître, un apostat, un ingrat, un parjure;
Incestueux, bigame, et barbare en amour;
Perfide dans la paix, scélérat dans la guerre…
De ruines et de morts il a jonché la terre…
Et ce monstre résiste… il voit encore le jour!

De ces prédécesseurs, poursuivant la carrière,
Buonaparte jouit du fruit de leurs forfaits:
Lâche tyran comme eux, et non moins sanguinaire,
Il les suit, pas à pas; dans les maux qu'ils ont faits:
Il veut que l'univers, à force de carnage,
Prosterné devant lui, subisse l'esclavage,
Et qu'il exalte encore les traits de sa fureur.
Assemblable effrayant de vices et de crimes,
Son esprit s'étudie à chercher des victimes…
Son nom peint, à la fois, tout ce qui fait honneur.

Français, voilà les fruits de la philosophie,
Des discours insensés de ces hommes pervers,
Qui sous les faux attraits de la philanthropie,
Vous ont dénaturés pour vous charger de fers.
Tigres dans les combats, lâches dans l'esclavage,
Vous affrontez la mort par espoir du pillage,
Vous vous livrez, sans honte, aux plus grands attentats:
Satellites soumis aux ordres d'un barbare,
Dans une guerre injuste, alors qu'on vous égare,
Vos triomphes ne sont que des assassinats.

Mais quels sons douloureux ont frappé mes oreilles?
J'entends les noms chéris de ces preux chevaliers
Dont l'histoire a tracé les brillantes merveilles,
Et qui toujours aux Rois servaient de boucliers.
Hé quoi, leurs descendants, sans pudeur et sans force
Recherchent les faveurs du misérable Corse!
D'un vil aventurier, le rebu des humains,
Né dans le sein d'un peuple aussi fourbe que traître,
Qui dans Rome, jadis, n'aurait osé paraître,
Tant les Corses en horreur étaient auprès des Romains.

Mânes de leurs aïeux, si vous pouvez entendre
Leur insigne bassesse et leur indignité,
Soulevez vos tombeaux, et venez leur apprendre
Comme on punit les torts de l'infidélité…
Oui, je vous aperçois, brandissant vos épées,
Qui du sang sarrasin semblent encor trempées;
Les yeux étincelants d'une noble fureur…
Je vous vois approcher cette race avilie,
Et la marquer enfin du sceau de l'infamie,
En lui faisant sentir le poids du déshonneur.

Horribles souvenirs! Honte de ma patrie!
O Français dégradés, rappelez-vous ces jours
Où vos représentants, enivrés de furie,
Ameutait de Paris la ville et les faubourgs;
Où, le cœur enflammé d'une jalouse rage,
Ils livraient aux bourreaux, sans choix de rang ni d'âge,
Tous ceux que la vertu désignait au trépas…
Vous avez vu trancher la tête à votre père,
Déshonorer vos sœurs, poignarder votre mère…
Vous marchez sur leur sang… et ne frémissez pas.

Tu l'as encor permis, maître des destinées,
Que d'infâmes brigands, sans naissance et sans droits,
Profitant des forfaits de troupes mutinées,
Puissent souiller la pourpre et le bandeau des rois.
Grand Dieu! ta volonté découvre ta justice!
Des peuples pervertis, abrutis par le vice,
Ne pouvaient se soumettre aux lois de l'équité.
Ils ont proscrit Louis, ils ont proscrit Gustave;
Et s'ils portent enfin les chaînes de l'esclave,

Ils ont été punis comme ils l'ont mérité.

J'adore tes décrets, divine Providence;
Et si j'ose, en ton sein, épancher mes douleurs,
Ta justice en mon âme entretient l'espérance,
Et m'assure qu'un jour finiront nos malheurs:
Pour punir les humains de leur ingratitude,
Et m'assure qu'un jour finiront nos malheurs:
Pour punir les humains de leur ingratitude,
Le crime a répandu partout l'inquiétude,
Les affres de la mort et les iniquités;
Mais bientôt ta rigueur, cédant à ta clémence,
Cessera de lancer les traits de sa vengeance,
Et nous verrons la fin de tant d'impiétés.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n°CCLXXXVII, 20 mars 1811, volume XXXII, p. 661 - 663.

1811 (mars)

C. J. ROUGEMAÎTRE

PORTRAIT DE BUONAPARTE

Quoi! moi! je grossirais cet infâme recueil,
Monument scandaleux de bassesse et d'orgueil,
Où, par de mauvais vers, la vile Flatterie,
Rampe aux pieds du tyran qui foule ma patrie!
Je ne sais pas louer, mais quand je le saurais,
Je sens que je suis homme et que je suis Français.
Comme homme, je gémis des maux de mes semblables,
Et me lyre ne rend que des sons lamentables;
Mais Français, je m'indigne en voyant le danger
De la France asservie au joug d'un étranger:
Celui qu'aucun Romain n'eût voulu pour esclave,
Un corse est notre maître; on le craint! il nous brave!
Pour prix du sang français que sa main a versé,
Il règne! mais c'est peu, le monstre est encensé!

La naissance d'un fils affermit sa puissance,
Et cimente à jamais la honte de la France;
Aussitôt mille auteurs célébrant dans leurs vers
Ce grand événement qui doit river nos fers;
Et pour comble d'horreur, leur plume mercenaire
Souhaite au nouveau-né les vertus de son père!
Dieu clément, toi qui tiens notre sort entre tes mains,
De semblables vertus préserve les humains!

Vous rougirez un jour, écrivains misérables,
Des éloges tracés par vos plumes coupables;
Flattez l'usurpateur, tombez à ses genous [sic],
Un jour viendra (peut-être n'est-il pas loin de nous)
Où ce lâche assassin qui porte la couronne,
Fuira devant son maître et quittera le trône:
Aux yeux du monde entier l'auguste Vérité
Fera voir votre dieu dans sa difformité;

Le Temps déroulera la liste de ses crimes;
Et, du fond des tombeaux, la voix de ses victimes
Dira par quels forfaits un soldat parvenu
Nous courba sous un joug jusqu'alors inconnu.

Faut-il te rappeler sa première victoire,
Ce jour épouvantable et d'affreuse mémoire,
Jour de sang et de deuil, où ce monstre étranger,
Protecteur des tyrans que l'on voulait changer,
Fonda sur la terreur notre long esclavage,
Et porta dans Paris la mort et le carnage?
Je le vois, animant ses soldats aux forfaits,
Se baigner sans remords dans le sang des Français;
Chaque coin, chaque rue, est un champ de bataille;
Femmes, enfants, vieillards, tombent sous la mitraille;
Les temples ne sont plus des asiles sacrés;
L'airain tonne, et le sang inonde leurs degrés.
Et voilà l'affreux bourreau dont tu fais ton idole!
Il a forgé tes fers! il a versé ton sang!
Et tu peux, sans frémir, le voir au premier rang!

Ah! lorsque la Terreur ensanglantant la France,
Trainait à l'échafaud le crime et l'innocence,
Quelques hommes du moins, digne du nom français,
Osaient à nos tyrans reprocher leurs forfaits;
Aujourd'hui qu'un tyran cent fois plus sanguinaire,
Jusque dans ses fondements sape l'Europe entière,
On souffre, et l'on se tait! Que dis-je? On se tait! Non!
Au lieu de le flétrir, on célèbre son nom;
Chaque ouvrage nouveau le loue à chaque page;
On chante ses vertus, on vante son courage;
Et le plus mince auteur, dans sa stupidité,
Lui délivre un brevet pour l'immortalité.

Du bon sens des humains est-ce ainsi qu'on se joue?
Répondez, pour quel bien voulez-vous qu'on le loue?
J'écoute… Autour de moi je n'entends que des pleurs,
Des victimes, tout bas déplorent leurs malheurs:
L'un, écrasé d'impôts, vend le bien de ses pères,
L'autre a perdu ses fils, un autre tous ses frères:
Epouse! presse bien ton époux dans tes bras!
Tu ne le verras plus, on l'appelle aux combats:
Il faut encore du sang, encore de la gloire,

Encor cent mille bras pour fixer la victoire;
Il faut soumettre encor deux ou trois nations,
Mutiler, immoler deux générations;
Il faut tout subjuguer, tout, jusqu'aux antipodes;
De la Prusse à la Chine introduire nos codes;
Couvrir le monde entier de nos nombreux soldats;
Et dompter l'Angleterre… avec des bateaux plats.

Vous riez du projet!Eh bien, il s'exécute;
Cet homme ambitieux et que rien ne rebute,
Déclare, pour régner, la guerre au genre humain.
Tout fléchit sous les coups de ce nouveau Mandrin.
Il dévaste l'Espagne, il soumet l'Italie;
Son aigle a dévoré l'aigle de Germanie;
Le globe, épouvanté de ses sanglants exploits,
N'a plus que lui pour maître et ses frères pour rois!

Quel est pendant ce temps le destin de la France?
Est-elle plus heureuse, alors qu'elle est immense?
Le Corse, insatiable en son avidité,
Dévore son commerce avec sa liberté;
Des impôts odieux appauvrissent l'Empire;
Il faut payer le jour et l'air que l'on respire;
Une meute, un essaim de rapaces commis
Fait la guerre aux marchands, les traite en ennemis;
Débonde leurs tonneaux, visite leur demeure;
Les guette, les tourmente et les pille à toute heure;
On ne boit plus de vin sans leur permission;
Tout est pour eux l'objet d'une délation:
Ils inventent des torts pour trouver des coupables.

J'ai vu, le croira-t-on? l'un de ces misérables
Prendre l'habit et l'air d'un soldat fatigué,
Entrer chez une veuve, implorer sa pitié,
Demander en payant, d'une voix suppliante,
Du vin pour raffermir sa marche chancelante;
La liqueur est offerte, et l'argent rejeté;
Il force de le prendre; un complice aposté,
La menace à la bouche, au même instant s'élance;
Et ces vils scélérats, tous deux d'intelligence,
Accusent la piété dans un procès-verbal,
Et réduisent la veuve au pain de l'hôpital!
Parlerai-je des grains enlevés pour la guerre

Ou pour du cacao livrés à l'Angleterre?
Du sucre, du café, que l'avide tyran
Confisque à son profit et fait vendre à l'encan?
Faut-il vous le montrer faisant payer patente
Et de tous les objets se réservant la vente?
Il est arabe, juif, marchand universel;
Il vend seul du tabac, et du sucre, et du sel;
Nous prescrit de quel fil on fera nos chemises;
Vend tout au plus haut prix, brûle nos marchandises;
Prétend que les Anglais seront humiliés
S'il brûle les cotons qu'un français a payés.

Voyez-le soutenir ses ventes infernales
Par les arrêts cruels de ses cours prévôtales;
Les innocents flétris par la main du bourreau
Pour avoir acheté deux livres d'indigo.

Pourquoi s'avisent-ils d'entrer en concurrence
Avec le grand marchand qui gouverne la France?
Il est vrai qu'il vend cher, et qu'on a peu d'argent;
Mais sa bonté pourvoit au sort de l'indigent.
Pressez, faites bouillir du jus de betteraves,
Faites cuire au sirop tout le vin de vos caves,
Et vous aurez du sucre! Il vous faut du café?
Ah! c'est ici surtout que l'art a triomphé!
Brûlez les haricots ou de la chicorée,
C'est du Moka tout pur, la chose est avérée.
Vous fiévreux dont le mal résiste au médecin,
Dans le quinquina seul vous en voyez la fin:
Erreur! le marronnier vous offre son écorce,
C'est un remède sûr, garanti par le Corse.
Vous aimez les draps bleus? Un procédé nouveau
Dans les fleurs de nos champs vous montre l'indigo.

Mais que fais-je? insensé! quoi! ma Muse a pu rire
Des tourments que nous cause un despote en délire!
Ah! frémissons plutôt de voir tant de flatteurs
En grandeur, en génie ériger ses fureurs,
Et vanter ses vertus au milieu de ses crimes;
Moi, j'entends retenir les cris de ses victimes:
L'assassin d'un CONDÉ n'est qu'un monstre pour moi,
Au lieu de l'admirer, je recule d'effroi.

Cette épitre a été publiée par son auteur, C. J. Rougemaître, de Dieuze, dans *Trois épitres sur Nicolas Buonaparte, et quelques chansons sur les derniers événements*, Paris, chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6, et chez tous les marchands de nouveautés, mai 1814, p. 3 – 8. Selon lui, il l'aurait initialement adressée «à un ami qui [l'] invitait […] à faire des vers pour un recueil de poésies publiés à l'occasion de la naissance du prétendu roi de Rome».

C. J. Rougemaître (17?? - 1829) se manifesta par le nombre impressionnant de publications anti-bonapartistes qu'il fit paraître à la Restauration. L'une d'elle, d'abord présentée comme une traduction du russe, puis comme une œuvre propre, *L'Ogre corse, histoire véritable et merveilleuse,* connut même un succès certain puisqu'elle donna lieu à pas moins de quatre éditions entre 1814 et 1815 (Paris, F. Louis).

1811 (mars)

Jean-Gabriel PELTIER

LES DEUX BRUTUS

Mon Compliment à Brutus Buonaparté
sur la naissance de son petit Gars

Des Brutus du temps jadis
Que penses-tu, mon compère?
Le premier tua ses fils,
Le dernier tua son père.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n°CCLXXXVIII, 28 mars 1811, volume XXXII, p. 707.

1811 (mars)

Jean-Gabriel PELTIER

LES RÉVOLUTIONNAIRES DE *2440* ANS

Inconstants et faibles humains,
Quelles sont donc vos destinées?
Après deux mille quatre cents années,
Nous voyons un Brutus faire un Roi des Romains.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n°CCLXXXVIII, 28 mars 1811, volume XXXII, p. 707.

1811 (mars)

CHANOINE HUMBLET

Sur la prétendue Mort du petit Roi de Rome

Il naît, ouvre les yeux, mais en voyant son père,
La frayeur, pour jamais, les ferme à la lumière.

Triomphe final de l'Emipre d'Outre-Mer dit la Grande Bretagne, Et John Bull bien à son aise, ou bien le change, S'entend l'invasion projetée de l'Angleterre, convertie en invasion réelle du Grand Empire soit disant un et indivisible!!! à la suite de l'expulsion des troupes françaises de l'Espagne et du Portugal, par les armées réunies de S.M.B. George III, de Ferdinand VII et de S.A.R. le Prince Régent de Portugal, sous le commandement de l'immortel Arthur Welleslay, Marquis Wellington, Feld-Maréchal d'Angleterre, duc de Ciudad Rodrigo, &c., &c., &c. Ouvrage dédié à très-Puissant, et très-Honoré SAINT, SAINT ALEXANDRE NEWSKI, Patron et Protecteur de toutes les Russies. Par le chanoine Humblet. Rule, Britania, rule, à Londres de l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland-St., Oxford-St., janvier 1814 p. 52. L'auteur y précise que ce poème fut «*inséré en son temps dans le Morning Post*.»

Le bruit dont se fit l'écho si aventureusement le chanoine Humblet fut la conséquence des conditions difficiles dans lesquelles se produisit l'accouchement de Marie-Louise, et de la confusion qui s'ensuivit. Celle-ci fut telle que, «au mépris de l'étiquette, on avait oublié le nouveau né sur le plancher tant la mère avait retenu l'attention» et que ce fut Corvisart (et non l'accoucheur, Dubois) qui le releva, le frotta et le fit crier, après qu'on ait pu effectivement craindre qu'il était mort-né. Cf. Jean Tulard,«La naissance du Roi de Rome, 20 mars 1811» in *Revue du Souvenir Napoléonien,* n° 486 (janvier-mars 2011), p. 10-15; consultable étagement sur le site *Napoleonica. Revue historique en ligne publiée par la Fondation Napoléon,* (www.napoléon.org/fr/salle_lecture/articles/files/478751/asp)

1811 (avril)

UN VOLTIGEUR DE LA 3 e DIVISION
DU 1 er CORPS DE L'ARMÉE D'ESPAGNE
AU SIEGE DE CADIX

LA PIOCHE

Certain soldat du Blocus éternel,
Ayant à peine un *quarto* dans sa poche,
Chantait, pensif, près d'un vieux tas de sel,
Où se rouillait [sic] son fusil et sa pioche:
«Allez, allez, zéphyrs joyeux;
«Allez redire à ma patrie,
«Que je meurs d'ennui dans ces lieux,
«Sans gloire, ainsi que sans amie.»

D'autres au bal passent toutes leurs nuits
(Je ne veux pas leur faire de reproche);
Mais le soldat, pour charmer ses ennuis,
N'a près de lui que l'éternelle pioche.
Allez, volez, &c.

L'astre du jour ramène les travaux;
Au petit trot l'ingénieur s'approche;
Par sa présence, il redouble nos maux;
Mais si j'expire à côté de ma pioche,
«Allez encore, joyeux zéphyrs,
«Allez redire à ma patrie,
«Que, comme un sot, j'ai su mourir,
«Sans gloire et sans amie.»

Selon Peltier qui le publia dans *L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques*, n° CCXC, 20 avril 1811, volume XXXIII, p. 160, ce poème, rédigé «par un

voltigeur de la 3e division du 1er corps de l'Armée d'Espagne au siège de Cadix» lui aurait été adressé par «par une très jolie dame de Cadix».

Antoine Laurent Apolinaire Fée, qui avait fait partie, en tant qu'aide-apothicaire des troupes qui participèrent à ce siège, cite lui aussi ce poème dans ses *Souvenirs de la guerre d'Espagne dite de l'Indépendance,* deuxième édition , Paris, chez Michel Lévy frères, libraires éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, 1861, p. 70, en précisant qu'il s'agissait d'une parodie de *La Sentinelle*, «romance alors fort en vogue[qui] courait les régiments».

Cette romance avait été composée par Alexandre Choron et la Bibliothèque Nationale de France en conserve divers exemplaires (manuscrit ou imprimés) non datés avec précision, mais manifestement du début du XIXe siècle. On peut prendre connaissance du texte et de la musique de *La Sentinelle* dans la version éditée à Hambourg chez Jean Aug. Böhm (s.d.) diffusée sur internet: http://arch.org/stream/lasentinelleoma00chor?uï=embed»page/3/mode/1up

1811 (avril)

Jean-Gabriel PELTIER

MON TRIBUT AU PETIT ASTRE DES TUILERIES

Si jamais ce pauvre enfant lit
Les vers qu'engendra sa naissance,
Il verra qu'il y avait, en France,
Beaucoup plus de peur que d'esprit.

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques, n° CCXC, 20 avril 1811, volume XXXIII, p. 193. Ce poème vient après plusieurs exemples de compositions ridicules sur la naissance du Roi de Rome.

1811 (avril)

Jean - François DUCIS

ÉPITRE
A M. ODOGHARTY DE LA TOUR
[Fragments]

[…]

Et depuis, quel spectacle offrit Rome à la terre!
Un peuple agriculteur, religieux, austère,
Aux lois, à ses consuls, à vaincre accoutumé;
Peuple fait pour la guerre, et pour ses droits armé.
Leurs triomphes pompeux montaient au Capitole.
Leur toit pur des vertus était la simple école.
Leurs Caton, leurs Brutus, au milieu des fuseaux,
Y croissaient pour les mœurs, les lauriers, les faisceaux.
Dans Rome alors point d'arts, de jongleur, de faussaire;
Et pendant cinq cents ans pas un seul adultère.
C'était alors le temps des fortunés époux:
Leur lit était sacré, leur chevet était doux;
Le repos succédait à leurs travaux pénibles.
Le temps rajeunissait leurs nœuds indestructibles.
Dans les champs, dans les camps, de quoi, par son retour,
Ne les consolait pas leur conjugal amour!
L'exemple était partout, ils n'avaient qu'à le suivre.
Ensemble, après leur mort, ils comptaient encor vivre.

Aussi, lorsque dans Rome on apprit qu'un Romain
Demandait le divorce, «Oh! cria-t-on soudain:
«Hymen, voile ton front.» Ce trait parut féroce;
Ce fut pour les Romains une injustice atroce,
Un forfait sans exemple: en moins d'un seul moment
Se répandit partout un vaste étonnement.
On ne concevait pas, quand le ciel les assemble,
Que deux chastes moitiés ne fussent plus ensemble;
Qu'après les droits, les charmes, et d'un premier amour,
Et d'un commun sommeil, et d'un même séjour,

On put se séparer. Quelle audace rebelle,
Quel orgueil son mari trouva-t-il donc en elle?
– Aucun. – Est-elle avare? – Oh! non. – Ses cris jaloux
Ont-ils avec éclat tourmenté son époux?
– Non, jamais. Elle offrit à l'époux qui l'exile
Un sein chaste, il est vrai, mais un hymen stérile.
Voilà tout son forfait , ou plutôt son malheur.
Rome fut pleine alors de deuil et de douleur.
D'horreur et de pitié tous les cœurs se serrèrent;
La loi parut cruelle, et des larmes coulèrent.
On crut voir, lorsqu'enfin ce désordre éclata,
Mourir sur son autel le feu pur de Vesta.
L'ennemi, près des murs, en s'y montrant en force,
Aurait moins consterné que ce premier divorce.
Depuis, Carvilius, cet époux inhumain,
Fut toujours détesté par le peuple romain;
Et ce Carvilius, si je le nomme encore,
C'est pour venger de lui l'hymen qu'il déshonore.

Quand Rome eut asservi tant de peuples divers,
Le luxe asservit Rome; et vengea l'univers.
A la Rome de brique, et libre et vertueuse,
Succéda Rome en marbre, esclave et fastueuse.
L'égoïsme entra seul dans les cœurs abattus;
Inhumant la patrie, insultant aux vertus,
Il décomposa tout; et c'est ainsi, dans Rome,
Qu'il ne se trouva plus de Romain, ni d'homme.
Dans ce centre de l'or, du crime, et du pouvoir,
S'éteignit tout honneur, tout remords, tout devoir.
Rome devint horrible, et versa sur le monde
De sa corruption l'urne immense et profonde,
Y roula ses questeurs, préteurs, brigands titrés,
De débauche, de sang, de rapine altérés.
Caligula parut: fléau dont la démence
Montre Héliogabale, Attila qui s'avance,
Et tout ces Goths armés, qui, vingt fois, par torrents,
Viendront saccager Rome, au pillage accourants [sic],

[…]

Œuvres de J. F. Ducis, membre de l'Institut. Ornées du portrait de l'Auteur, d'après M. Gérard, et de gravures, d'après MM. Girodet et Desenne, Paris, chez

Nepveu, libraire, passage des Panomaras, n° 26, 1813, III, p. 90 – 93. La date de composition de cette oeuvre est précisée dans les rééditions réalisées par Nepveu (par exemple, celle de 1819, III, p. 166.)

Ce passage (vers 98 - 161) que Ducis inclut dans cette épitre de307 vers est un parfait exemple de l'utilisation du thème de la vertu romaine pour dénoncer les turpitudes de Napoléon (ici, son divorce avec Joséphine) sans craindre la censure impériale.

Ducis (Versailles, 1733-1817) avait été élu membre de l'Académie Française en 1778. Affirmant qu'«il vaut mieux porter des haillons que des chaînes», il sut refuser toute allégeance au premier consul, refusant d'être nommé sénateur et chevalier de la Légion d'Honneur (décoration qu'il accepta en revanche de la main de Louis XVIII en 1814) et composa en 1804 un poème de plus de 400 vers «faits à Versailles, sur le couronnement de Buonaparte à Paris» qui commençait de la sorte:

«Quel orage atroce et funeste
Sur l'univers s'est déchaîné!
Tout frémit, tout est consterné;
Dieu, ta vengeance est manifeste;
Tu fuis, Buonaparte nous reste,
Le crime est enfin couronné».

Dès le retour de Louis XVIII sur le trône de France, il en sollicita une audience particulière qui eut lieu le 13 mai 1814 et Ducis fut particulièrement ému de voir le Roi lui réciter, «sans la moindre hésitation», ces quatre vers de sa tragédie d'*Œdipe chez Admestre* qu'il lui avait dédiée avant la Révolution:

«Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle:
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux».

Sur Jean-François Ducis, cf. Campenon, *Essais de mémoires, ou Lettres sur la vie, le caractère et les écrits de J.-F. Ducis, adressées à M. Odogharty de la Tour par M. Campenon, de l'Académie française,* Paris, chez Nepveu libraire, passage des Panoramas, n° 26, 1824.

1811 (juin)

ANONYME

LE ROI DE ROME
[Fragments]

«Petit poisson deviendra grand
«Pourvu que dieu lui prête vie»
LA FONT. Liv. V, fab. 3.

Par mes correspondants aujourd'hui tourmenté,
Je cède avec plaisir à leur avidité.
A mille questions, par cette circulaire,
Je voudrais à la fois amplement satisfaire,
Et sur l'événement qui les met en émoi
Rendre ces curieux aussi calmes que moi.
Est-il vrai, m'écrit l'un d'eux, qu'aussitôt que la poudre
Eut lancé dans les airs la vingt deuxième foudre[1],
De Paris enchanté les habitants joyeux
Trépignaient, s'embrassaient; que des pleurs de leurs yeux
Coulaient abondamment, mais des pleurs d'allégresse?
Que jusqu'au lendemain, chacun fut dans l'ivresse,
Et que jamais gaité, de tant de lampions
Ne fit sur tant de murs resplendir les rayons?
Un second, d'incrédule arborant l'apparence,
Du sexe de l'enfant révoque l'évidence.
Son père me dit-il, faussaire constaté,
Aurait-Il une fois dit une vérité?
Quatre ans, je m'en souviens, je crus à Sa parole,
Et quatre ans je fus dupe; aussi lorsque ce drôle
Me dis noir, je crois blanc, me dit blanc, je crois noir;
Le contredire en tout est mon plus cher devoir.
Un autre, des journaux, lecteur franc, mais sévère,
Croit bien que d'un vrai fils, le Corse est le vrai père;
Que pour ce rare exploit, comme pour de moins beaux,
On brûla, prodigua, chandelles et flambeaux;

[1] Le public avait été averti qu'on ne tirerait que vingt et un coups de canon pour la naissance d'une demoiselle *Buonaparte.*

Et que des flots de vin versés par la police
Furent de l'allégresse et la cause et l'indice:
Mais sur un point formel il est récalcitrant;
Il gage, ayant, dit-il, ayant la raison pour garant,
Que nul ne harangua cet embryon de Sire:
Un spectacle semblable eut fait beaucoup trop rire,
Et sans doute son père eut d'un précoce affront
Du roitelet romain sut défendre le front.
Les têtes des mortels, dans leur foi, dans leurs doutes,
Comme on le voit ici, ne s'accordent pas toutes:
N'en soyons pas surpris; les mystères des dieux
Pour être pénétrés veulent de trop bons yeux.
Quand une vérité rebattue, authentique,
Que soutient hardiment *Laplace* le sceptique[2],
Quand l'héroisme enfin du *Grand Napoléon,*
Sa bonté, Sa douceur, que dis-je? Sa raison ,
De quelques dissidents souffrent encore l'injure:
Quand on discute encore, la chose la plus sure,
Pourrait-on s'étonner qu'un fait bien plus récent
Qui va tarir les pleurs du monde gémissant,
Qui nous promet des dieux jusqu'à la fin des âges,
Soit dans son origine entouré de nuages?
Des rois du Latium c'est le commun destin;
De *Romulus* aussi plus d'un conte incertain,
Plus d'un doute incertain enveloppa l'enfance:
Le mensonge est ami de la Toute Puissance.

Mais un historien dans son art exercé,
Qui pèse le présent, et scrute le passé,
A travers les erreurs et les bruits populaires
Saura toujours du vrai saisir les caractères,
Et ne confondra point, annaliste imparfait,
Le bonheur d'une ville, et celui d'un préfet.
Poussons jusqu'à ce point l'effort de la critique,
Et marchons sans trembler vers la lice historique.

D'abord, suivant l'usage autrefois consacré,
Et par plus d'un auteur de nos jours honoré,

---

[2] Depuis que ce grand algébriste s'est fait courtisan, les démonstrations mathématiques lui semblent douteuses devant l'autorité. Dans une visite impériale à l'école militaire, la solution d'un problème de géométrie, que depuis *Euclide* ont avait adoptée dans tout livre élémentaire, fut traitée d'absurde par notre *Euclide* corse, qui S'efforça d'en substituer une autre et Se fourvoya de la manière la plus risible. Mais le souple *Laplace,* témoin de cette scène plaisante, alla presser *Mr. Lacroix*, de l'Institut D'ARRANGER ce point là dans la huitième édition de ses éléments de géométrie.

Qui permet au conteur d'entamer une histoire
Du plus loin que le peut sa tenace mémoire,
J'ai le droit d'affirmer comme un fait non douteux,
Et qui de tout Paris a réjoui les yeux,
Que la femme du Corse a de par sa taille ronde
Etalé fréquemment l'enveloppe féconde[3]:
Alors trente grimauds aux gosiers affamés
Remplaçaient par leurs cris tous les Français charmés,
Et dans le Moniteur devenus innombrables,
Disaient le lendemain des choses admirables.
Quoique très ridicule, il faut bien que ce jeu
De la grosse princesse ait obtenu l'aveu,
Puisqu'on la vit cent fois perçant la populace[4]
Lui montrer les progrès de sa croissante masse;
Elle semblait lui dire: «En France il est un sein
«Que n'a pas déchiré le fer de l'Assassin!»
Noble soulagement pour vous, ô tristes mères,
De soldats moissonnés parentes éphémères!
Je sais que de la paix quelques mielleux amis,
Soumis par intérêt, par lâcheté soumis,
De cette Autrichienne excusent la bassesse,
Et couvrent tous ses torts du doux nom de faiblesse:
Elle épouse un brigand, mais c'est pour obéir;
Une fille bien née à tout doit consentir:
Son air est froid et sec, sa morgue est insupportable,
Mais son mari le veut: elle n'est point coupable;
Ainsi de nullité le brevet peu flatteur,
A l'aide du mépris, la sauve de l'horreur.

Mais amis, ennemis, à cette impératrice
Rendront tous sur un point également justice.
Pour prolonger l'honneur de Son illustre sang,
Le Corse, de la belle avait requis le flanc,
Et ce flanc très soumis, sans trop Le faire attendre,
A reproduit les traits de cet époux si tendre.
Là-dessus un savant de l'Université
M'a fait relire un trait digne d'être cité:
Une vierge romaine avait du vieux *Tibère*,
Bien que très innocente, encouru la colère,
Le monstre avait voué son enfance au trépas,

---

[3] Sur la terrasse du jardin des Tuileries qui domine la rivière.
[4] Pour monter à la terrasse, elle interrompait la marche de tous ceux qui alors traversaient le jardin près du château. Aussi le grand homme a-t-Il conçu la sublime idée d'une galerie souterraine.

Mais la loi l'arrêtait et suspendait son bras:
La loi ne soumettait à la dernière peine
Que celle qui d'Hymen avait subi la chaîne;
Que fait-on? aux baisers d'un infâme bourreau
On jette cette enfant; par ce crime nouveau
Avec le fer mortel on la réconcilie
Et l'opprobre la mène au terme de sa vie[5] .
Du moins de ces forfaits l'abominable auteur
Ce n'était pas un père: il eut frémi d'horreur.
Louise, par le tien à l'Assassin livrée,
Es-tu sur l'avenir pleinement rassurée?
Ton père n'a pas craint, pour sauver ses états,
De t'accabler d'un sort pire que le trépas;
L'as-tu bien apaisé, ce sanglant Minotaure?
Sa soif n'est qu'assoupie et peut renaître encore.
Enfin, cet heureux fruit, par cent coups de canon,
Au su de chaque oreille est proclamé garçon,
Et de plus, garçon-roi. L'on a dit que la Seine
De suspendre ses flots s'était donné la peine[6];
Qu'une étoile inconnue avait orné les cieux;
Que la terre, à l'aspect du fils des demi-dieux[7],
Avait frémi, bondi, fait mainte autre prouesse;
Que les chevaux émus hennissaient de tendresse;
Et qu'enfin de Paris les badauds échauffés
De baisers mutuels s'étaient presque étouffés.
La rivière coula comme à l'ordinaire,
Et le même soleil éclaira l'hémisphère.
Nul public, excepté le public des rimeurs,
Ne fit à cette époque entendre ses clameurs;
Il est vrai que leur troupe et bruyante et fertile
Forme au sein de Lutèce une seconde ville.

[…]

Le délicat monarque a sur quelques sujets
A Son tour répandu de signalés bienfaits.
Il pouvait des trésors, fruits de Son brigandage,
Purifier l'amas, sanctifier l'usage,
Si quelques uns des pleurs de tant de malheureux
Eussent été séchés par Ses soins généreux.

---

[5] *Tac.* Ann. Lib. V, cap. 9.
[6] Sur l'injonction faite par Mr. *Millevoie.*
[7] L'illustre *Esménard* vient de leur en adresser le brevet.

Il pouvait d'un hymen sous qui gémit la France
Faire bénir l'espoir par la triste indigence;
Mais, cruel dans Ses vols, dans Ses dons insolent,
Et parvenu grossier plus encor qu'opulent,
Tout flétri des besoins qu'endura Sa jeunesse,
Il crut en la plongeant dans la stupide ivresse
Qu'il obtiendrait du peuple et l'estime et l'amour[8].
Hélas! nous l'avons vu dans ce trop fameux jour,
Le peuple qu'appelait la gourmandise impure,
S'arracher les lambeaux d'une vile pâture,
Dans la fange et le vin tomber anéanti,
Et, bientôt, par la faim brusquement averti,
Maudire à son réveil l'insidieuse adresse
Qui pour mieux l'enchaîner caressa sa molesse[9].

[…]

A qui ne peut tracer une histoire certaine
La conjecture au moins ouvre un vaste domaine;
Je le voudrais ici noblement l'exploiter:
De ce prince au maillot que va-t-il résulter?
L'Anglais découragé déposera les armes;
L'Espagnol, redoutant de nouvelles alarmes,
Devant le nourrisson baissera l'étendard;
Et… mais je m'aperçois que je fais de l'*Esménard*:
La honte me saisit; et pour reprendre haleine
J'attendrai que de Rome on nous montre la reine.

Ces extraits correspondent aux vers 37-256 et 308 – 317 du poème «Le Roi de Rome» publié dans *Les voilà. Deuxième partie, op. cit.,* p. 165-171.

[8] Quelque lecteur aurait-il besoin de savoir comment le grand parvenu secourt les indigents? Les hôpitaux de Turin, ville dont la population est de 80000 âmes, se trouvaient réduits à une telle pénurie qu'il n'était plus possible d'admettre de nouveaux malades, quand 50000 francs arrivèrent de Paris dans cette ville: grande joie parmi les préposés, qui, n'ignorant pas combien le gouvernement devait à ces hôpitaux, crurent que du moins une partie de cette somme leur serait allouée; mais non, un ordre formel portait qu'on ne la dépenserait qu'en lampions et en distributions publiques de vin et de viande.

[9] Malgré les malheurs et l'énorme dévergondage qui avaient signalé la fête donnée à Paris, le Corse voulut jouir de ce doux spectacle une seconde fois, et en plus grand, dans Son parc de Saint-Cloud. Orage survenu le soir, l'extrême désordre qui se mit parmi tant de voitures, et surtout les sabres de la Garde impériale enivrée, ont rendu cette journée vraiment désastreuse pour le Parisiens de tous les rangs.

1811 (juin)

ODE SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME
[extrait]

[…]

Tels passent, enivrés de sanglantes chimères
Ces fougueux conquérants, puissances éphémères,
Produites pour détruire ou punir les Etats;
La haine, après leur mort, s'attache à leur mémoire.
Que reste-t-il d'eux? rien: tous leurs titres de gloire
Sont dans de grands malheurs et de grands attentats.

[…]

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques, n° CCXCVI, 20 juin 1811, volume XXXIII, p. 746.

Ce texte est précédé de cette présentation de Peltier: «L'ode suivante est remarquable par la seconde strophe qui s'applique évidemment à Napoléon. Si le ministre de la police savait lire, il aurait fait retrancher ce passage qui contient tout l'horoscope de son maître». Le reste du poème est toutefois fort flagorneur à l'égard de l'Empereur.

1811 (septembre)

Jean-Gabriel PELTIER

LA CONSCRIPTION

Le Français qu'on fait militaire
Se fait scélérat par métier
Et pour un vil et mince salaire,
Ad nutum court tout fusiller.

Bourgeois, il n'eut pas tué son frère.
La loi défend l'assassinat,
Et l'homicide volontaire
Est partout un crime d'Etat.

Par la vertu d'un uniforme,
Aussitôt qu'il l'a sur le dos,
En tigre l'enfant se transforme;
Les conscrits sont de vrais bourreaux.

«Peu importe qu'il soit coupable,
Obéis implicitement;
Fusille-moi ce misérable»,
Peut-on lui dire à tout moment.

Mon soudard prend sa carabine,
Casse la tête au malheureux;
Boit là dessus pinte et chopine,
Et rentre au quartier glorieux.

Mais ce tigre à figure humaine
Après avoir vécu de sang,
S'il lui faut, sortant de l'arène,
Quitter et paye et régiment;

Reprendra-t-il cette charrue

Si fatigante à manier?
Le fainéant à sa massue
Aura recours pour subsister.

Assassin, un jour sur la roue,
Il finira lui-même son destin.
Ainsi la fortune se joue
Tôt ou tard de notre assassin.

Ainsi les Français sous les armes
Doivent passer leurs jeunes ans!
Pour eux les vertus sont sans charmes,
Des bergers, on fait des forbans.

Ainsi sans une chevelure
Ou sans un crane d'ennemi,
Un sauvage ne figure
Comme homme fait dans son parti!

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCLXIX, 20 septembre 1811, volume XXXV, p.613 – 614.

1811

ANONYME

LE CONSCRIT PLEIN D'ARDEUR

AIR: *Je m'en reviens de la guerre*

J'entends quequ'conscrits dire
J'men fiche
Cheux nous, cest d'main qu'on tire
J'men fiche
Mais pour moi, j's'rais un fier menteur,
Si j'vous disais, non j'ai pas peur
Et j'men fiche.

J'suis né dans un village,
J'men fiche,
El'vé dansl' labourage,
Et j'men fiche,
Vaut ben mieux cultiver ses champs,
Qu'ravager ceux des pauvres gens,
Et j'men fiche

L'Emp'reur m'f'ra six sous d'rente,
J'men fiche,
Et s'il veut, j'l'en exempte,
J'men fiche;
J'ai dieu merci du pain cheux nous,
Et j'nai pas besoin d'ses six sous,
Et j'men fiche.

J'suis dit-on d'une bel' taille,
J'men fiche,
Surtout l'jour d'une bataille,
J'men fiche;
Au feu, si faut marcher l'premier,
Au diable l'bonnet d'grenadier,

Et j'men fiche.

Et ut! pour la victoire,
J'men fiche,
J'ai soupé, pour la gloire,
J'men fiche;
A quoi des lauriersj'm'sraient-ils bons,
Je n'les aim'que sur les jambons,
Et j'men fiche.

J'puis d'officier de guérite,
J'men fiche,
M'él'ver par mon mérite,
J'men fiche;
D'être estropié, si j'ai l'bonheur,
On m'donn'ra p'têt'la croix d'honneur,
Et j'men fiche.

Quoiq'ça soit honorable,
J'men fiche,
Un membre est préférable,
J'men fiche;
Si perds un'jamb' ou ben un bras,
Un bout d'ruban n'm'les rendra pas
Et j'men fiche.

S'jamais prends les armes,
J'men fiche,
Ç'as'ra grâce aux gendarmes,
J'men fiche,
Si j'marche à l'immortalité,
Ç'a s'ra du moins bien garroté,
Et j'men fiche.

Ce texte fut publié dans *La Violette et les œillets rouges, hommage poétique et lyrique, dédié à Thémistocle–Napoléon–le–Grand, Empereur des français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur des Cantons Suisses, Sauveur de la France. Petite* Macédoine*, par une* bande *de Fédérés, arrangée par leur Secrétaire responsable. Premier bouquet,* Paris, chez Delaunai, Libraire galerie de bois du Palais Royal, n° 243, tous les Marchands de nouveautés et de vieilleries, août 1815, p. 62 -63.

Il y est présenta comme l'un des pamphlets qui ont valu «dans la minute» la prison à leur auteur.

Le support musical correspond à celui d'une chanson burlesque remontant sans doute aux années 1700-1713 puisque le héros est censé revenir de l'»île d'Espagne» où il a fait campagne depuis sept ans et pus connue sous le titre de *Brave soldat revient de guerre.* Diverses versions ont été recueillies dans l'ouvrage de Geneviève Massignon, revu et corrigé par Georges Delarve, *Trésors de la chanson populaire française autour de 50 chansons recueillies en Acadie,* Bibliothèque Nationale de France, 1994 (n° 20: paroles tome I; musique tome II). On peut écouter l'une d'entre elles sur internet: https://youtube.com/watch?v=INCUZyIXbem

1811

AUBERT

LE CONSCRIT CHAMPENOIS
NATIF DE PARIS

Chanson sans rime, faite à plaisir

AIR: *Je le sais*

Pourquoi vouloir qu'aille à l'armé' d'la guerre
Pour aller battre des gens qu' je n'connais pas:
Je doit-i donc épouser vos disputes,
J'vous dis franch'ment, ça n'me r'garde pas du tout (*bis)*.

On dit pourtant qu'i faut que j'prenn' les armes,
Mais si j'les prends j'pass'rai pour un voleur;
Moi les ayant, l's autres pourront pus s'battre
Et pis tout d'mêm' c'est qu'çà fr'a du déchet.

Si l'on pouvait r'ach'ter –z-une autre vie,
J'dirais tant mieux, à la bonn' heure, partons;
Mais en m'battant, si l'on m'bat et qu'on m'tue,
Je ne s'rai pas sitôt tué que j'serai mort.

Papa m'a dit, quand on est en bataille,
Que l'canon grond', qui n'faut pas êtr' peureux,
Moi qui d'un rien quand j'entends du bruit j'tremble,
C'n'est pas qu'j'ai peu, c'est qu' je n'suis pas hardi.

J'veux ben partir, mais i faut qu'on m'promette,
Rapport à moi, qu'on n'tira pas l'canon,
Car si on l'tire et que j'sois d' la bataille,
L'écommotion pourrait m'fair' trouver mal.

Si par hasard i fallait prendre un' ville,
Qu'on n'me prenn' pas pour monter à l'assaut;
La peur me f'rait quand je s'rais en haut d'la brèche,
Tomber sus l's aut's, et ça ne leu' f'rait pas d'bien.

On dit qu'au camp jamais on n' s'deshabille,
Pour se coucher que d' la paille sert de lit,
Qu'vous êtes logé dans de p'tit's maisons de toile;
Mais quand i pleut tout l'mond doit êt' mouillé.

C'n'est pas trop doux que d'coucher sur la dure,
Par terre, hélas, sus d'la paille habillé:
S'i faut que j'part' j'emport'rai mon lit d'plume,
Pour êt' couché un peu plus douill'ttement.

On m'dit comm' ça qu'on me f'ra monter la garde,
Et qu'on doit m'ettre en sentinell' perdu;
Pourvu qu'on m'plac' de manièr' que j'me r'trouve,
Car si l'on m'perd je n'pourrai pas r'venir.

Tout comme on m'dit qu'on m'fra fair' la cuisine,
Comment que j'frai, je n'sais pas cuisiner;
Et qui faudra que j'mange à la gamelle:
J'irai putôt f'raire traiter chez l'traiteur.

A tous mes repas du bon vin j'veux qu'on m'donne,
A mon dîner j'voulons plusieurs plats moi;
J'veux du dessert, mon p'tit verr', ma d'mi-tasse
Et pour l'souper la salade et l'rôti.

Ma bonne maman m'a dit qu'à l'armé'd' la guerre,
Pour être heureux il faut être commandant;
Si c'est comm' ça, moi j'veux qu'on m'donne un grade,
Soit général, colonel ou tambour.

Cette rare (pour l'époque) chanson en vers libres a été retranscrite par J. M. Garnier dans *Histoire de l'imagerie populaire et des cartes à jouer à Chartres, suivie de Recherches sur le Colportage des Complaintes, Canards et Chansons des rues*, Chartres, imprimerie de J. M. Garnier, rue du Grand Cerf, n° 11, 1869.

L'auteur de ce travail précise que «cette poésie de circonstance courrait les rues au moment des nombreuses victoires remportées par nos armées» et que l'on la

trouve «dans un des recueils du temps» (que nous n'avons pu identifier) et s'étonne que cette chanson ne mette pas «en scène un des ces soldats sans peur dont notre patrie a fourni de si nombreux exemples» mais «au contraire, le soldat poltron, redoutant les égratignures [sic] de la guerre» (p. 435). Bien évidemment, c'est le côté burlesque de cette composition qui lui a permis d'être tolérée alors qu'elle contient une évidence qui est aussi la condamnation sans appel de la conscription:

«Mais en m'battant, si l'on m'bat et qu'on m'tue,
Je ne s'rai pas sitôt tué que j'serai mort».

L'auteur de cette pièce pourrait être l'ecclésiastique et homme de lettres Jean-Louis Aubert (1731-1814), auteur de fables qui furent fort appréciées par Voltaire et lui valurent une grande renommée (Cf. *Fables nouvelles avec un discours sur la manière de lire les fables ou de les réciter,* à Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Duchêne, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 1756).

Le support musical était celui d'un air fort ancien puisqu'il avait déjà été réutilisé dans *Le coq du village. Opéra comique en un acte par Favart, représentée pour la première fois sur le théâtre du faubourg Saint-Germain le 22 mars 1743* (in *Théâtre d'autrefois. Comédies – drames – opéras – opéras-comiques – tragédies et vaudevilles,* Paris, à la librairie classique de M^le^ Emélie [sic] Desrez, rue Fontaine-Molière, 37, 1846, tome I, p. 115. Toutefois, nous n'avons pas trouvé la partition de ce morceau.

1811

M. F. F.

VERS
faits dans la Vendée en 1811

Salut, terre de la Vendée,
Et de sang et de pleurs jadis inondée!
J'ai vu du *Booag* fameux
Et les buissons épais et les chemins pierreux.
Riche de souvenirs, et souvent solitaire,
En paix, j'ai parcouru ces champs
Que le hideux fléau d'une intestine guerre
De tant de maux divers accabla si longtemps,
Et sur qui, sans pitié, des hordes assassines,
Au mépris des plus saintes lois,
Le feu, le fer en main, avides de rapines,
Se disputaient l'honneur d'amasser des ruines:
Ces débris éloquents rappellent à la fois,
Des crimes inouïs et de nobles exploits.

Ici, *Bonchamp, la Roche* et *d'Elbée,* et *l'Escure,*
Partout signalèrent leurs bras;
Là, des rois pour venger l'injure,
On vit de toutes parts surgir des soldats;
On vit de campagnards une troupe grossière
S'élancer chaque jour à de nouveaux combats,
Et des lys abattus relever la bannière.
Tous neufs dans la lice guerrière,
Et pour armes n'ayant ni sabres, ni boulets,
Mais des rameaux noueux, enfants de leurs forêts,
Après une courte prière,
On les voyait vainqueurs de nombreux bataillons,
Triompher de l'audace et de l'expérience,
Au loin planter leurs pavillons,
Et, dénués de tout, dépourvus de science,
Tout remplacer par la vaillance.

Je ne suivis point leurs drapeaux;
Mais j'aime à m'acquitter du légitime hommage
Qu'on doit à l'honneur, au courage,
Et que méritent leurs travaux:
Que manque –t-il à la mémoire
De ces illustres généraux,
Qui, sur leurs pas, longtemps fixèrent la mémoire?
Un rien qui peut tout dans l'histoire…
Le succès qui fait les héros.

Almanach des muses MDCCCXVII, à Paris, chez Le Fuel, lib. Rue St-Jacques, n° 54 [et] Delaunay, Palais Royal, Gal^ie^ de bois, 1817, p. 93 – 94.

Ces vers (qui ne furent pas publiés sous l'Empire) au-delà de l'exaltation de la chouannerie et de la défense de la dynastie «légitime» des Bourbons, constituent une critique directe de l'intervention napoléonienne en Espagne, considérée comme une «nouvelle Vendée».

Nous ignorons qui se cachait derrière les initiales M. F. F.

1811

Jean-François BOISARD,
Peintre

LE SCYTHE ET TIBÈRE
Fable

Au temps où les vainqueurs du monde,
(Ces fiers Romains qui ne sont plus
Que les esclaves des vaincus.)
Dictaient partout des lois sur la machine ronde;
Sous le titre d'ambassadeur
Un Scythe vint un jour saluer l'empereur.
– Que me veux-tu? lui dit Tibère,
En fronçant le sourcil et le regard sévère…
Parle, je t'accorde un instant,
Et courbe-toi devant ton maître…
Le Scythe, confondu par ce ton insultant,
Lui répond: Je pourrais m'humilier, peut-être,
Mais connais le profond mépris
Que j'ai toujours pour l'homme
Qui ne sait distinguer des ennemis de Rome
Ceux qu'il aurait bien fait de croire ses amis…
A ces mots il lança par terre
Sa flèche pour signal qu'il déclarait la guerre.

A la fierté des souverains,
Nous devons très souvent le malheur des humains.

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, op. cit., p. 12-13.

1811

Auguste MOUFLE

MES ADIEUX A LUISANT[1]

Adieu, bocage fortuné!
Adieu, coteaux, vertes prairies!
Par un sort jaloux entraîné,
Je fuis vos retraites fleuries;
Jepars: votre ami désormais,
Errant sur des plages lointaines,
Ne viendra plus chercher le frais,
Au bord de vos claires fontaines.
O lieux enchantés que j'aimais,
Vallon si cher à mon enfance,
Peut-être, hélas! dans ma souffrance,
Je vous dis adieu pour jamais!
Triste, et l'œil fixé sur la terre,
Je viens, pour la dernière fois,
Fouler la mousse de ces bois,
Revoir ce bois solitaire.
A l'aspect de ces lieux charmants,
Combien mon âme est agitée!
Oh! qu'ils étaient doux les instants
Qu'au bord de cette onde argentée
Je passais aux jours du printemps!
Près de la cabane isolée
Du vieux pâtre de ce hameau,
Au fond de l'heureuse vallée,
Je vois encor le jeune ormeau
Où, dans ma tendre rêverie,
Aux peines d'amour réservé,
Timide, à quinze ans, je gravai

(1) Joli village situé sur le penchant d'une colline, à une demi-lieue de Chartres, ma ville natale.

Le nom d'une amante chérie.
Voilà ces gazons toujours verts,
Cette mousse voluptueuse,
U sur la lyre harmonieuse
Je cadençai mes premiers vers;
Et voici l'antique chapelle,
Si propice aux vœux des amants,
Où, devant la vierge immortelle,
Mon cœur fit ses premiers serments.
Depuis ce temps que je regrette,
Que de jours se sont écoulés!
Des bois les habitants cités
Chantent encor dans leur retraite,
Tandis qu'en proie à mes douleurs,
Faible de corps, fort de courage,
Seul, à l'ombre de ce feuillage,
Je dévore en secret mes pleurs.
Surmontant le mal qui m'oppresse,
Ne pourrai-je donc ressaisir
Ces premiers instants de plaisir
Ces jours sereins de ma jeunesse?
Et quand je quitte ce séjour,
Lorsque, sur un lointain rivage,
Je vais sans espoir de retour[1]
Chercher un nouvel esclavage,
Je perdrai donc en un seul jour,
Ce qui fait chérir l'existence,
Parents, amis, repos, amour,
Tout enfin, jusqu'à l'espérance?
Les jeux de mon adolescence
Comme un éclair rapide ont fui:
Hélas! à compter d'aujourd'hui,
Pour moi l'infortune commence!
Demain, quand les champs d'orient
S'avançant vers notre hémisphère,
Le soleil, sur ce bord riant,
Viendra répandre la lumière,
Les bergers ne verront plus,
Dans les bosquets aimés de Flore,

(1) Ces vers ont été écrits en 1811, la veille de mon départ comme *conscrit* pour l'armée qui se dirigeait alors sur la Russie: heureusement, je n'ai pas été jusque là.

Auprès des lilaliers touffus,
Sourire au lever de l'aurore;
Vers les champs désolés où Mars,
Du sang humain toujours avide,
Signalent sa rage homicide,
Arbore ses fiers étendards,
J'aurai pris un essor rapide;
Et déjà mes derniers regards
Auront salué ces remparts
Que baigne de son eau limpide
L'Eure, amante du dieu des arts[1].
Que ta douleur doit être amère,
Isnel, dans ces tristes moments!
Et toi, ma respectable mère,
Quels seront tes affreux tourments!
Ah! mettez un terme à vos larmes!
Doit-on pleurer, gémir toujours?
Dans les chagrins, dans les alarmes,
N'allez pas consumer vos jours.
Quelle que soit mon infortune,
Le ciel, de ma plainte importune,
Jamais ne sera tourmenté:
Vous pour qui l'amitié m'enflamme,
Songez que je possède une âme
Plus forte que l'adversité.

(1) La ville de Chartres, qui est traversée par la rivière d'Eure, se glorifie d'avoir donné naissance à Philippe Desportes, Régnier le satirique, Andrien [sic] Félibien, J. B. Thiers, Nicole, Collin d'Harteville, Guillard, et à plusieurs autres écrivains recommandables par leurs talents.

André Moufle, *Poésies diverses,* Paris, chez Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques, n° 54, Delaunay, libraire au Palais Royal et chez tous les marchands de nouveautés, 1818, p. 99 – 103.

1812 (1 er janvier)

EVE, dit DÉMAILLOT

ODE A L'IMPUDENCE

Sœur du crime, reine du monde!
Toi, que les sots et les méchants
Dont, plus qu'ailleurs, la France abonde,
Enivre d'un coupable encens,
Salut!... Un tel mot dans ma bouche,
Te plaît moins qu'il ne t'effarouche
Puisqu'à celui de vérité
Ta tête aussitôt s'exaspère;
Mais ma raison, que rien n'altère,
Vient absorber ta majesté.

Compagne du noir despotisme,
Qu'exerce un chef de factieux,
C'est, à nu, peindre l'égoïsme,
Que de vous accoupler tous deux:
Quoique, du vrai, je sois l'apôtre,
Si, dans mes vers, l'un est pour l'autre,
En proie à ma témérité,
Couple affreux! prends- t'en qu'à toi-même;
Où le mal se fait par système,
Domine ta complicité.

Voyant l'orgueil et l'ignorance
Encombrer ce triste univers,
L'Eternel commit l'imprudence
Pour mieux signaler les pervers:
Mais aux désastres qu'elle entraîne,
Il ne vit de digues certaines
Que quand, par excès de bonté,
Il dota les grands caractères
De vertus, à tel point austères,
Qu'ils tiennent de la déité.

Lorsque tu pâlis sur ton trône,
Eux se contentent d'un grabat,
Très certains que plus on te prône,
Plus ta chute en aura d'éclat.
Ils sont usés, tes vains prestiges;
Les Français, las de leurs vertiges,
De l'homme reprendra les droits:
Et finissant tous par s'entendre,
Ne voudront désormais répondre
Que de Dieu seul et de leurs lois.

L'ordre est pour toi dans l'esclavage;
La vertu consiste à ne voir
Que cet absurde échafaudage
Où s'est juché ton faux pouvoir:
Tes corps d'Elus, gens à courbettes,
Sont les ressorts des *oubliettes*
Que ton or meut à volonté;
Et, sans la brute obéissance,
Nul ne peut respirer en France
Hors de ton affreuse majesté.

Eh, que dis-je? Ton âme atroce
Plus loin porte encor ses horreurs;
Et, pour plaire à ton cœur féroce,
Chaque famille est dans les pleurs:
Les fils vont périr à la guerre,
Quand leurs parents, dans la misère,
N'ont plus d'espoir qu'en tes transports,
Puisqu'ils attendent que la rage
Vienne arrêter ton brigandage
En t'étouffant dans les remords.

Brocher des lois à la *muette*;
A cheval griffer tes décrets;
Mener les grands à la baguette,
Au Sénat placer tes valets:
Dans tes conseils, d'un air farouche,
A qui dit vrai fermer la bouche:
Ah! que les Français sont heureux!...
Pour gouverner ton vaste empire,
Tu n'as que deux seuls mots à dire…

L'un est je prends! l'autre est je veux.

Sots engoués de ses conquêtes,
Vous n'êtes que des brid'oisons,
Qui de vos fils, troquez les têtes
Contre d'apocryphes blasons:
Ah!si du moins, pour la patrie,
Tant de braves quittaient la vie!...
Mais c'est pour toi, couple intrigant!
Qui, dans tout, faussant la droiture,
Trahis l'honneur et la nature:
Sots! vous et lui, gare au néant!

Frémis donc, misérable atome!
Qu'enivre le plus fol orgueil:
A la lumière quel fantôme
Ne rencontre écueil sur écueil?
Rien que la publique misère
Serait, pour tous, un réverbère
Qui, reflétant l'indigne éclat,
Dont brille ton moindre sicaire,
Dicterait l'extrait mortuaire
De tout vampire de l'Etat.

Dans Rome esclave, quand ton code
Puisa ses tortueuses lois,
C'était pour remettre à la mode
L'ample chicane d'autrefois:
Pour, qu'à son aide, ta police,
Foulant aux pieds toute justice,
En torturât mieux les esprits:
Et que des corps faisant litière,
On ne les mît au cimetière
Que les ayant longtemps meurtris.

Eh! qui rougirait de ses crimes,
Lorsque des tiens tu t'applaudis,
Et, qu'en raison de tes victimes,
Ton éloge est partout transmis?
Celle de *Jaffa*, dont la peste
Eût, peut-être, épargné le reste,
Un tableau t'en peint le sauveur;
Tandis qu'il est ici notoire

Que, de sang froid, ton âme noire
Choisit le poison destructeur.

D'une main protégeant les vices,
Et de l'autre, ardent à punir,
Ton seul but, par ces artifices,
N'est que de voir chacun frémir:
Jeux, bordels, escrocs, même inceste
Sont à son gré, dès qu'il en reste,
A tes agents plus de moyens
D'en imposer à la sottise,
Ou d'assassiner, à ta guise,
De braves gens pour des vauriens.

Vous qui croyiez aux récompenses
Dont vous flattait cet imposteur,
Soldats! jugez, par vos souffrances,
Combien folle était votre erreur!
Aux grands qu'il fait, va la richesse;
Au peuple absorbé, la détresse:
Et pour vous l'étoile d'honneur
N'est plus qu'un brevet mortuaire,
Passant du sot que l'on enterre
A son benêt de successeur.

Finance, industrie et commerce!
Vous voilà donc poussés à bout?
Quel espoir désormais vous berce?
L'ogre s'est emparé de tout:
Jusqu'à, pour grossir sa prébende,
Accaparer la contrebande:
En France ainsi, l'on est certain,
Sauf tout richard propriétaire,
De bientôt sortir de misère,
Puisqu'on y va mourir de faim.

Tels grands forfaits que tu médites,
On nous rappelle la terreur;
Et tes dupes qu'elle a proscrites
T'en proclament l'heureux vengeur.
Mais, du moins, sous ce règne infâme,
Sans douleur on rendait son âme;
Les victimes n'y souffraient pas:

La tienne, vivants nous écorche:
Et partout le fer et la torche
En signalent les attentats.

De tes suppôts, d'ailleurs, la clique
Provoqua ses plus grands excès;
Et, pour trahir la république,
Déjà préparaient tes succès.
Oh! qu'il est petit le grand homme
Dont tout brigand, dès qu'il se nomme,
Obtient de l'or et du pouvoir!
Car, étant instruit de sa vie,
Pour qu'en cesse le culte impie,
Que faut-il au peuple? un *pouvoir*.

Quant à la doctrine papale
Dont tu te feignis zélateur,
De ta politique infernale,
Son chef trop tard connut l'horreur.
Dans la sienne, il vit ta malice
Formant une noire milice,
Qu'asservirait ton bon plaisir;
Mais *Pie* et son troupeau fidèle,
Loin de prostituer leur zèle,
Sous tes coups s'offrent à périr.

Oh! ce qu'admire la sagesse,
C'est qu'aux autres tu ne fais peur,
Qu'étant de la même faiblesse,
Atteint comme premier trembleur.
De là, faute de caractère,
Qui ne frémit pas sur la terre?
Toi seul, ô vertueux mortel!
Que jamais l'obstacle n'arrête,
Et don, sans cesse, l'âme est prête
A rendre compte à l'Eternel.

Que des amas d'hommes périssent,
Qu'importe à tout ambitieux?
Dès que ses projets s'accomplissent,
Il brave la terre et les cieux.
Hypocrite! après les batailles,
Sur de palpitantes entrailles

Il feindra de verser des pleurs;
Mais à sa démarche on devine,
Qu'en cet instant il ne rumine
Qu'à renouveler ses erreurs.

France, Pologne, Germanie!
Volez à des combats nouveaux;
Que les restes de votre vie
S'usent à creuser des tombeaux!
L'hydrophobe qui nous désole,
Narguant les favoris d'Eole,
Vise encore au trône du Czar:
Eh bien! affrontant son tonnerre,
Prouvez-lui qu'il est sur la terre,
Mille Brutus pour un César.

Tristes souverains de l'Europe!
Où ne vous a-t-il pas réduits?
C'est en lisant votre horoscope
Qu'on vous voit par lui tous détruits…
A moins qu'on doux nom de patrie
Vous ne rendiez leur énergie
Aux peuples qui vous défendront!
La scène alors change de face;
Et, pour terrasser son audace,
Leurs vertus vous seconderont.

Si, dans vos conseils, des perfides
Vous ont abusés tant de fois,
C'est que de son or très avides,
Ils se prêtaient à ses exploits.
Parmi les peuples, au contraire,
La trahison est étrangère;
Les masses ne se vendent pas:
Ceux mêmes qu'il mit au pillage
Brûlent de venger cet outrage;
Livrez -vous donc entre leurs bras.

Par peur du *Jacobinisme*,
Il vous livra tout à loisir;
Aux Bourbons son faux héroïsme
Promit d'exhausser leur désir.
Tout à coup déployant sa foudre,

A la paix qu'il daignait résoudre,
Il dicta votre aveu formel:
Mais pour lui la paix… c'est la guerre.
Lorsqu'il vous embrassait en frère
C'était Caïn pressant *Abel*.

Ainsi, dans ma chère patrie,
L'on vit à nos jours pleins d'horreur,
Se traiter, au prix de la vie,
Du nom de frère par frayeur:
Où quand d'un air de bonne grâce,
Dans toutes les cours on s'embrasse
Pour s'y mieux déchirer soudain,
Rois! vous avez agi de même
En disant, Sire, je vous aime,
Vous vous tûriez le lendemain.

Par contrecoup la république
Etait vue avec un tel dédain
Que, de nos jours, il est inique
De s'avouer républicain,
Français de tout parti, n'importe!
Que le salut commun l'emporte!
Malheureux! réunissons-nous,
Au flambeau de l'expérience,
Expulsons cette infâme engeance
Qui nous mutila sous ses coups.

Satellites du despotisme!
Et vous, prôneurs pour des écus,
De son fastueux empirisme!
Sur vous, j'en dirais encor plus;
Mais esquisser votre impudence
Lasserait trop ma patience,
Sans qu'on vous en vît rougir.
Un mot suffit, à si vil maître
Qui se dévoue, en sot ou traitre;
Entre deux vous pouvez choisir.

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, op. cit., p. 91 – 100.

1812 (1 janvier)

ANONYME

LORSQUE LE SÉNAT HARANGA…

1812

Lorsque le Sénat harangua
Le Roi de Rome dans sa couche;
«Messieurs, votre hommage me touche,»
Dit l'enfant en faisant caca.
Cela passa de bouche en bouche.

Cette épigramme fut composée après que le Sénat est venu complimenter le Roi de Rome à l'occasion du 1er janvier 1812. Elle fut recueillie dans *Encyclopédiana. Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines tiré de tous les Recueils de ce genre publiés jusqu'à ce jour; de tous les livres rares et curieux touchant les mœurs et les usages des peuples, ou la Vie des hommes illustres, des relations de voyages et des mémoires historiques; des ouvrages de grands écrivains; etc.; de manuscrits inédits; Pensées, Maximes, Sentences, Adages, Préceptes, Jugements, etc.; Anecdotes, Traits de courage, de bonté, d'esprit, de sottise, de naïveté, etc.; Saillies, Réparties, Epigrammes, Bons mots, etc.; Traits caractéristiques, Portraits, etc. Nouvelle édition illustrée de 120 vignettes,* Paris, Jules l'aîné, libraire – éditeur, Galerie Véro – Dodat, 1857 p. 78 a.

1812 (janvier)

ANONYME

IL EST FOU

«… Il a si bien veillé,
«Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé»
Les Plaideurs, A. I, sc. 1.

Un jour dans ce Conseil, dit le Conseil d'état,
Domestique assemblée, où d'un vil scélérat
Des consultants gagés épiant les caprices,
L'aident à consommer de noires injustices,
Et commandant le vol et les atrocités
Dans de petits écrins que l'on nomme arrêtés;
Un jour dans ce Conseil Se présente le Maître,
Non pas riche et brillant, tel qu'on Le vit paraître
Quand Il Se fit sacrer, marier, ou qu'enfin
Il Se laissa louer d'avoir fait un *Dauphin*:
Non; il était drapé d'une manière étrange:
Ce vêtement premier qui fréquemment se change,
Ce voile intérieur qui en tout temps sur nous
Etend du souple lin le tissu blanc et doux,
Une chemise enfin, diaphane parure,
Laissait de Son beau corps deviner la structure;
Et ce front que la gloire et *Joséphine* orna,
Ce Grand front que Paris, que Milan couronna,
N'a pour bandeau royal qu'une simple culotte
Dont le double canon sur Ses épaules flotte.
Il entre, de cet air aimable, noble et franc,
Tel qu'on Le voit gravé sur les pièces d'un Franc,
Et vers le beau fauteuil où l'usage Le guide

Il marche gravement, Il s'assied et préside.
Ce spectacle imprévu frappe tous les esprits:
Les uns sont effrayés, les autres sont surpris;
Mais avec un grand art chacun d'entre eux déguise
L'un sa vive frayeur, l'autre sa surprise:
Qui ne sait pas mentir n'est pas bon Conseiller,
Et doit du bon *Regnaud* apprendre son métier.
Un silence absolu régnait dans le conclave,
Où *Defermon*[1] lui-même avait pris l'air d'un brave.
Tout à coup un grand cri, précurseur d'un discours,
Un cri qu'eut avoué le Padischah [2] des ours,
Fait trembler à la fois la salle et la séquelle;
De l'orateur hurlant le regard étincelle,
De Sa bouche découle un torrent écumeux,
Ses os sont disloqués avec un bruit affreux.
A ce fracas enfin quelque repos succède;
D'un gosier presque humain, le prince à qui tout cède
Prononce une oraison dont, copiste discret,
Je transcrirai bientôt le véridique extrait.
- «Mais à votre narré peut-on donner croyance?
«Qui vous communiqua ce morceau d'éloquence?»
- Ce ne fut ni *Réal*, ni *Merlin*, ni *Berlier*,
Ni tel autre grimaud qui, nommé Conseiller,
Du beau titre de comte y joint de plus la gloire;
Car ces gens là sont tous gens de courte mémoire;
Ils ont même oublié qu'ils étaient autrefois
Des roturiers obscurs et des tueurs de rois.
Ce fut un Auditeur, bon, jeune, simple encore,
Qui de son importance à peine voit l'aurore,
Et qui par nul forfait, nulle vile action,
Ne gagna jusqu'ici titre ou dotation.
Du discours prononcé voici le texte même:
- «Conseillers, vous savez combien Mon peuple M'aime;
«Quand je dis MON, c'est MES; J'en possède plusieurs.
«Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, même ailleurs;
«Mais ce peuple est gourmand, il a le goût frivole,
«Il aime aussi le sucre, et cela Me désole.
«*César* Se désoler! on rirait trop de Lui;
«J'ai dans le roi de Rome un si solide appui!
«Sa nourrice M'a dit qu'il tétait en monarque;
«S'il est vraiment Mon fils, nous narguerons la Parque,

---

[1] Si Mr. *Defermon* n'avait jamais pris que cela, les créanciers de l'état ne lui en voudraient pas tant.
[2] Voyez sur cette qualification la quatrième note de la XVème pièce.

«Nous ferons mieux encore: nous narguerons l'Anglais.
«Cet Anglais a du sucre, et même à peu de frais:
«C'est avec des douceurs que l'insolent nous brave:
«Qu'il tremble! tous nos champs sont pleins de betterave.
«Avec la betterave, avec *Montalivet*[3],
«Un roi peut tout oser, et c'est ce que j'ai fait.
«N'avons-nous pas de plus le raisin, la châtaigne?
«A sucrer sans sucre il faudra qu'on atteigne;
«*Bertholet* Me l'a dit[4], *Monge* l'a répété,
«Il n'est rien d'impossible à Notre majesté.
«D'ailleurs, le sucre, à part, doit faire un ministère,
«Car ce *Montalivet* souvent se désespère;
«C'est top, dit-il, pour lui du sucre et du café,
«Sous leur double fabrique il a l'air étouffé;
«Il dit que l'indigo, le poivre, la cannelle,
«Pourraient de trois *Colbert* occuper tout le zèle:
«Il se trompe; de poivre on peut bien se passer,
«Et le bleu par le blanc va se voir remplacer[5];
«Quant à de la cannelle, un grand apothicaire,
«Monsieur *Cadet-Devaux* a l'art, non pas d'en faire,
«Mais de prouver très bien que ce bois tant vanté
«Est aphrodisiaque, et nuit à la santé.
«Ainsi, de toutes parts prospère Mon empire,
«Chacun s'y porte bien, *Corvisart* peut le dire,
«Car il M'a, ce matin, trouvé le teint très bon,
«Et l'on crie en cent lieux, vive *Napoléon*!
«Encore vingt ans de guerre, et J'assure qu'en France
«Le sucre et le bonheur passeront l'espérance.

«En attendant ce sucre, il Me faut des soldats:
«*Cessac*[6], pour recruter, va se joindre à *Dumas*[7],
«Sur ces deux racoleurs la victoire repose.
«J'en suis assez content: le premier, quand il cause,
«Cite trop de latin, tranche de l'érudit,
«Il parle, parle, parle; il redit et redit;
«Entre nous, Je le trouve un peu commère,

---

[3] Ce Ministre de l'Intérieur pense peu, mange beaucoup, obéit excessivement; il est fait pour arriver à tout, si ses indigestions ne l'arrêtent pas sur la route.
[4] Appartenant à cette classe de chimiste qui ont inventé un nouveau gaz, appelé le GASPILLAGE.
[5] Il a rendu le blanc à l'infanterie de ligne, et condamné au gris l'hôtel des Invalides que cette mesquinerie a singulièrement humilié.
[6] Un jour la postérité, étonnée de tous les dictons et gambades de ce Protée de Gascogne, ne pourra pas croire que le chevalier de *Cessac*, le citoyen *Lacuée* et le Comte de *Cessac*, Ministre-directeur de l'Administration de la guerre, n'aient été qu'un seul individu.
[7] Mr. *Mathieu-Dumas* a succédé à Mr. *Lacuée* dans la direction générale de la conscription.

«Mais il sait obéir: il est souple et sévère;
«Et pourvu que lui-même ne combatte point,
«Car c'est un grand soldat, excepté sur ce point,
«Il verrait de conscrits périr des myriades;
«Des milliers d'hôpitaux regorger de malades,
«Sans en dire un seul jour un proverbe de moins.
«Je sais qu'à ses bureaux il donne tous ses soins;
«Il chassa l'autre jour un commis infidèle
«Qui d'un moment trop tôt alluma sa chandelle.
«Sa noble économie et son intégrité
«Quoiqu' il soit ennuyeux, valait bien un comté;
«Il l'a donc obtenu: sa fortune sans doute
«Aux cadets de Gascogne enseignera la route:
«Ils seront enchantés, cadédis! en voyant
«Que tout, jusqu'à *Cessac*, se paye au comptant.
«*Dumas* a bien son prix, car rien ne le rebute;
«Au milieu de la nuit, je lui dirais: Recrute!
«Vite pour recruter il sauterait du lit;
«Il aime aussi beaucoup la guerre par écrit.
«La guerre! avec succès Nous la faisons au Pape;
«Il croyait M'attraper, et c'est Moi qui l'attrape.
«Je veux avec le temps pontife devenir,
«Tous les matins, chez Moi, Je M'exerce à bénir:
«regardez si Mes mains font si mal leur office!
«Tout aussi bien que *Fesch* je boirais au calice,
«Et même en chasteté J'égalerais *Maury*,
«*Maron*[8], le protestant, avec transport a ri,
«Quand je lui ai dit qu'un jour Je le ferais évêque;
«Qu'à l'église latine associant la grecque,
«Avec le Grand Mufti Je le verrais danser,
«Et que les juifs à Moi se viendraient confesser.
«L'art de régner, Messieurs, est tout dans l'amalgame;
«L'Europe est un grand corps, et Moi seul en suis l'âme:
«Quand par le médecin Mon pouls est consulté,
«C'est l'Europ qu'il tâte, et non *Bonaparte.*
«Enfin, je suis content, Je le dis, et J'ordonne
«Si quelqu'un ne l'est pas, que vite on l'emprisonne.
«Surtout de ces Anglais, délivrez-Moi, grands dieux!
«Le jour je les entends[9], la nuit, Je ne vois qu'eux.

---

[8] Quand ce prédicateur de plomb s'est aperçu que personne ne goûtait ses épigrammes latines contre *Bonaparté*, Il s'est mis à composer en son honneur des madrigaux que l'on trouve bien plus satiriques.
[9] Mrs. Les Barons *Mounier* et *Netterman* , à la tête de bureaux où l'on voit des traslateurs rangés par douzaines, ne travaillent qu'à rendre compte des journaux anglais du jour.

«Pour chasser ces démons, et leurs fantômes hâves,
«Semons de tous côtés, semons des betteraves,
«Accablons-les, s'il faut, de sucre de raisin,
«Que *Chaptal*[10] se remue et le rende plus fin!
«Je vous promets des croix, des écus et des titres,
«Aux soldats des galons, aux chanoines des mitres,
«Si vous pouvez chez nous enfanter ce cristal
«Dont le miel aux Bretons doit être si fatal;
«Et pour mieux propager cette noble science,
«Un Institut, nombreux plus que celui de France,
«Un Institut formé de vingt mille érudits,
«Arrachant, épluchant, et broyant des radis,
«Couvrira Notre sol de chaudières, de cuves,
«De moulins à râper, de fourneaux et d'étuves.
«Enfin, pour Me complaire, il faut, Mes chers sujets,
«Faire beaucoup de sucre et tuer force Anglais;
«Car, Messieurs, c'est tout un. L'art de la sucrerie
«Peut remplacer bientôt piétons, cavalerie,
«Navires de tout rang, et même bateaux plats.
«(Disciples de *Vauban*, ne vous étonnez pas);
«Quelque jour un Kilo[11] de jaune cassonade
«Des plus fiers artilleurs vaudra la canonnade.
«Conseillers de l'état, Je cesse, j'ai tout dit;
«Quelques uns parmi vous ne manquent pas d'esprit;
«Vous allez discuter sur le sucre et la guerre,
«Sur le Russe, le Pape, et surtout l'Angleterre,
«Sur les Droits réuni et la conscription,
«Sur le tabac, le sel et la religion,
«Sur la prose et les vers qu'aujourd'hui l'on imprime,
«Sur les amusements qu'il est bon qu'on supprime,
«Sur les nouveaux honneurs qu'on doit Me décerner,
«Et les impôts anciens qu'il faudrait ramener.
«Ces objets, peu nombreux, d'une séance entière
«Vous pourront cependant présenter la matière,
«Si chacun avec soin, avec maturité,
«Est par chacun de vous, à son tour discuté»
Il ferme alors les yeux, Sa poitrine se gonfle,
Sa tête tombe, Il souffle, Il respire, et puis ronfle.
Par ce premier sommeil, des Conseillers rusés
Les esprits inquiets ne sont pas apaisés.
Enfin des ronflements la musique croissante

[10] Voyez le rapport mielleux de ce chimiste, sénateur, ex-ministre, dans le Moniteur du décembre [sic] 1811.
[11] Abréviation de Kilogramme, nouveau poids de mille grammes, environ deux livres six gros d'autrefois.

Des plus respectueux dissipe l'épouvante;
A l'aspect du héros de la sorte affublé,
Le rire de *Bigot*[12] n'est plus dissimulé.
Seigneur s'en aperçoit, et prenant la parole,
«Ce costume dit-il, peut vous paraître drôle,
«A vous qui, de la Cour modestes citoyens,
«Engendrés de parents moins brodés que les miens,
«N'avez vu que bourgeois dont l'ignoble roture
«Se paraient d'un chapeau pour unique coiffure;
«Mais les rois, les héros, se coiffent autrement:
«Je distingue un grand homme à son seul vêtement:
«Et de *Napoléon* que l'auguste culotte
«Soit mise en diadème, en bonnet, en calotte,
«En tiare, en turban, en mitre, en capuchon,
«Il n'en sera pas moins le grand *Napoléon*,
«Fils de *Laetitia*, père du Roi de Rome,
«Et pour tout dire enfin, l'homme au dessus de l'homme!
«Il l'a prouvé, je crois, dans le discours pressé
«Qui par lui, devant nous, vient d'être prononcé:
«Peut-on admirer trop ce feu, cette méthode?
«La sensibilité compose tout Son code;
«Quand Il verse le sang, c'est par humanité;
«Et si jamais l'Anglais à la mer est jeté,
«Vous verrez quel bonheur brillera sur l'empire:
«C'est ce jour-là, Messieurs, qu'il fera beau de rire.»
Soudain vous eussiez vu ces Conseillers charmés,
De plaisir et d'amour les regards enflammés,
S'agiter et de mains battre de telle force
Qu'ils auraient réveillé tout autre que le Corse;
Mais un songe trop doux alors Le chatouillait,
Il tuait d'une main, de l'autre Il pillait.
Les reproches savants que *Ségur* leur adresse,
Ségur, qui de la Cour règle la politesse,
Raniment le devoir dans ces cœurs anoblis.
Du souverain qui dort les droits mieux établis
Sous le joug du respect courbent toutes les têtes;
Les nombreux Auditeurs, les Maîtres des requêtes,
Secrétaires, huissiers, tombant tous à genoux,
Disent: «grand empereur, régnez longtemps sur nous!»
Le sol mieux gouverné de la libre Angleterre

[12] Avocat borné, poltron, intéressé, devenu Ministre des Cultes. Des gens de bon sens pensent que, dans un état passablement gouverné, il ne devrait y avoir, ni ministère comme le sien, ni ministre comme lui.

Me présente un tableau bien mieux fait pour me plaire:
Là, si le prince est fou, son médecin le dit.
Lorsque de ta raison le flambeau s'obscurcit,
Georges! s'armant bientôt d'une rigueur utile
L'ingénieux *Willis*, ferme non moins qu'habile,
Sut guérir l'insensé sans respect pour le roi.
Pourtant, fixe en son cours, et réglé par la loi,
Sans pâtir des écarts d'un pilote en démence,
Le vaisseau de l'état voguait plein d'assurance:
Pour boussole il avait la publique raison.
Chez nous quand la folie a de son noir poison
Infecté du régnant la caduque cervelle,
Les hommes par milliers descendent chez les morts,
Quand, pour payer le crime et grossir ses trésors,
Il faut, dans les douleurs, dans la triste indigence,
Dans l'affreux désespoir plonger un peuple immense;
On célèbre, on admire, on bénit le héros
Dont la haute sagesse engendra tant de maux.
Mais non! peu de Français partagent ce délire;
J'en atteste ces vers, enfants d'une autre lyre
Que celle dont le Corse a soudoyé les sons.
Oui, du fond de nos cœurs, oui, nous Te haïssons,
Nous tous de la patrie amis droits et sincères,
Qui chassâmes jadis les tigres sanguinaires
Dont les honteux forfaits souillaient la liberté,
Nous qui brûlons bientôt de voir précipité
Ce perfide sauveur, qui de sa main traitresse
Opprima le Français cédule à Sa promesse.

In *Les voilà. Deuxième partie*, *op. cit.,* p. 173 – 185.

1812 (janvier)

ANONYME

UN JOUR DANS CE CONSEIL, DIT CONSEIL D' ÉTAT …

«… Il a si bien veillé,
«Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé»
Les Plaideurs, A. I, sc. 1.

Un jour dans ce Conseil, dit le Conseil d'état,
Domestique assemblée, où d'un vil scélérat
Des consultants gagés épiant les caprices,
L'aident à consommer de noires injustices,
Et commandant le vol et les atrocités
Dans de petits écrins que l'on nomme arrêtés;
Un jour dans ce Conseil Se présente le Maître,
Non pas riche et brillant, tel qu'on Le vit paraître
Quand Il Se fit sacrer, marier, ou qu'enfin
Il Se laissa louer d'avoir fait un *Dauphin*:
Non; il était drapé d'une manière étrange:
Ce vêtement premier qui fréquemment se change,
Ce voile intérieur qui en tout temps sur nous
Etend du souple lin le tissu blanc et doux,
Une chemise enfin, diaphane parure,
Laissait de Son beau corps deviner la structure;
Et ce front que la gloire et *Joséphine* orna,
Ce Grand front que Paris, que Milan couronna,
N'a pour bandeau royal qu'une simple culotte
Dont le double canon sur Ses épaules flotte.
Il entre, de cet air aimable, noble et franc,
Tel qu'on Le voit gravé sur les pièces d'un Franc,
Et vers le beau fauteuil où l'usage Le guide
Il marche gravement, Il s'assied et préside.
Ce spectacle imprévu frappe tous les esprits:

Les uns sont effrayés, les autres sont surpris;
Mais avec un grand art chacun d'entre eux déguise
L'un sa vive frayeur, l'autre sa surprise:
Qui ne sait pas mentir n'est pas bon Conseiller,
Et doit du bon *Regnaud* apprendre son métier.
Un silence absolu régnait dans le conclave,
Où *Defermon*[1] lui-même avait pris l'air d'un brave.
Tout à coup un grand cri, précurseur d'un discours,
Un cri qu'eut avoué le Padischah [2] des ours,
Fait trembler à la fois la salle et la séquelle;
De l'orateur hurlant le regard étincelle,
De Sa bouche découle un torrent écumeux,
Ses os sont disloqués avec un bruit affreux.
A ce fracas enfin quelque repos succède;
D'un gosier presque humain, le prince à qui tout cède
Prononce une oraison dont, copiste discret,
Je transcrirai bientôt le véridique extrait.
- «Mais à votre narré peut-on donner croyance?
«Qui vous communiqua ce morceau d'éloquence?»
- Ce ne fut ni *Réal*, ni *Merlin*, ni *Berlier*,
Ni tel autre grimaud qui, nommé Conseiller,
Du beau titre de comte y joint de plus la gloire;
Car ces gens là sont tous gens de courte mémoire;
Ils ont même oublié qu'ils étaient autrefois
Des roturiers obscurs et des tueurs de rois.
Ce fut un Auditeur, bon, jeune, simple encore,
Qui de son importance à peine voit l'aurore,
Et qui par nul forfait, nulle vile action,
Ne gagna jusqu'ici titre ou dotation.
Du discours prononcé voici le texte même:
- «Conseillers, vous savez combien Mon peuple M'aime;
«Quand je dis MON, c'est MES; J'en possède plusieurs.
«Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, même ailleurs;
«Mais ce peuple est gourmand, il a le goût frivole,
«Il aime aussi le sucre, et cela Me désole.
«*César* Se désoler! on rirait trop de Lui;
«J'ai dans le roi de Rome un si solide appui!
«Sa nourrice M'a dit qu'il tétait en monarque;
«S'il est vraiment Mon fils, nous narguerons la Parque,
«Nous ferons mieux encore: nous narguerons l'Anglais.
«Cet Anglais a du sucre, et même à peu de frais:

---

[1] Si Mr. *Defermon* n'avait jamais pris que cela, les créanciers de l'état ne lui en voudraient pas tant.
[2] Voyez sur cette qualification la quatrième note de la XVème pièce.

«C'est avec des douceurs que l'insolent nous brave:
«Qu'il tremble! tous nos champs sont pleins de betterave.
«Avec la betterave, avec *Montalivet*[3],
«Un roi peut tout oser, et c'est ce que j'ai fait.
«N'avons-nous pas de plus le raisin, la châtaigne?
«A sucrer sans sucre il faudra qu'on atteigne;
«*Bertholet* Me l'a dit[4], *Monge* l'a répété,
«Il n'est rien d'impossible à Notre majesté.
«D'ailleurs, le sucre, à part, doit faire un ministère,
«Car ce *Montalivet* souvent se désespère;
«C'est top, dit-il, pour lui du sucre et du café,
«Sous leur double fabrique il a l'air étouffé;
«Il dit que l'indigo, le poivre, la cannelle,
«Pourraient de trois *Colbert* occuper tout le zèle:
«Il se trompe; de poivre on peut bien se passer,
«Et le bleu par le blanc va se voir remplacer[5];
«Quant à de la cannelle, un grand apothicaire,
«Monsieur *Cadet-Devaux* a l'art, non pas d'en faire,
«Mais de prouver très bien que ce bois tant vanté
«Est aphrodisiaque, et nuit à la santé.
«Ainsi, de toutes parts prospère Mon empire,
«Chacun s'y porte bien, *Corvisart* peut le dire,
«Car il M'a, ce matin, trouvé le teint très bon,
«Et l'on crie en cent lieux, vive *Napoléon*!
«Encore vingt ans de guerre, et J'assure qu'en France
«Le sucre et le bonheur passeront l'espérance.

«En attendant ce sucre, il Me faut des soldats:
«*Cessac*[6], pour recruter, va se joindre à *Dumas*[7],
«Sur ces deux racoleurs la victoire repose.
«J'en suis assez content: le premier, quand il cause,
«Cite trop de latin, tranche de l'érudit,
«Il parle, parle, parle; il redit et redit;
«Entre nous, Je le trouve un peu commère,
«Mais il sait obéir: il est souple et sévère;
«Et pourvu que lui-même ne combatte point,

---

[3] Ce Ministre de l'Intérieur pense peu, mange beaucoup, obéit excessivement; il est fait pour arriver à tout, si ses indigestions ne l'arrêtent pas sur la route.
[4] Appartenant à cette classe de chimiste qui ont inventé un nouveau gaz, appelé le GASPILLAGE.
[5] Il a rendu le blanc à l'infanterie de ligne, et condamné au gris l'hôtel des Invalides que cette mesquinerie a singulièrement humilié.
[6] Un jour la postérité, étonnée de tous les dictons et gambades de ce Protée de Gascogne, ne pourra pas croire que le chevalier de *Cessac*, le citoyen *Lacuée* et le Comte de *Cessac*, Ministre-directeur de l'Administration de la guerre, n'aient été qu'un seul individu.
[7] Mr. *Mathieu-Dumas* a succédé à Mr. *Lacuée* dans la direction générale de la conscription.

«Car c'est un grand soldat, excepté sur ce point,
«Il verrait de conscrits périr des myriades;
«Des milliers d'hôpitaux regorger de malades,
«Sans en dire un seul jour un proverbe de moins.
«Je sais qu'à ses bureaux il donne tous ses soins;
«Il chassa l'autre jour un commis infidèle
«Qui d'un moment trop tôt alluma sa chandelle.
«Sa noble économie et son intégrité
«Quoiqu' il soit ennuyeux, valait bien un comté;
«Il l'a donc obtenu: sa fortune sans doute
«Aux cadets de Gascogne enseignera la route:
«Ils seront enchantés, cadédis! en voyant
«Que tout, jusqu'à *Cessac*, se paye au comptant.
«*Dumas* a bien son prix, car rien ne le rebute;
«Au milieu de la nuit, je lui dirais: Recrute!
«Vite pour recruter il sauterait du lit;
«Il aime aussi beaucoup la guerre par écrit.
«La guerre! avec succès Nous la faisons au Pape;
«Il croyait M'attraper, et c'est Moi qui l'attrape.
«Je veux avec le temps pontife devenir,
«Tous les matins, chez Moi, Je M'exerce à bénir:
«regardez si Mes mains font si mal leur office!
«Tout aussi bien que *Fesch* je boirais au calice,
«Et même en chasteté J'égalerais *Maury*,
«*Maron*[8], le protestant, avec transport a ri,
«Quand je lui ai dit qu'un jour Je le ferais évêque;
«Qu'à l'église latine associant la grecque,
«Avec le Grand Mufti Je le verrais danser,
«Et que les juifs à Moi se viendraient confesser.
«L'art de régner, Messieurs, est tout dans l'amalgame;
«L'Europe est un grand corps, et Moi seul en suis l'âme:
«Quand par le médecin Mon pouls est consulté,
«C'est l'Europ qu'il tâte, et non *Bonaparte.*
«Enfin, je suis content, Je le dis, et J'ordonne
«Si quelqu'un ne l'est pas, que vite on l'emprisonne.
«Surtout de ces Anglais, délivrez-Moi, grands dieux!
«Le jour je les entends[9], la nuit, Je ne vois qu'eux.
«Pour chasser ces démons, et leurs fantômes hâves,
«Semons de tous côtés, semons des betteraves,

---

[8] Quand ce prédicateur de plomb s'est aperçu que personne ne goûtait ses épigrammes latines contre *Bonaparté*, Il s'est mis à composer en son honneur des madrigaux que l'on trouve bien plus satiriques.
[9] Mrs. Les Barons *Mounier* et *Netterman* , à la tête de bureaux où l'on voit des traslateurs rangés par douzaines, ne travaillent qu'à rendre compte des journaux anglais du jour.

«Accablons-les, s'il faut, de sucre de raisin,
«Que *Chaptal*[10] se remue et le rende plus fin!
«Je vous promets des croix, des écus et des titres,
«Aux soldats des galons, aux chanoines des mitres,
«Si vous pouvez chez nous enfanter ce cristal
«Dont le miel aux Bretons doit être si fatal;
«Et pour mieux propager cette noble science,
«Un Institut, nombreux plus que celui de France,
«Un Institut formé de vingt mille érudits,
«Arrachant, épluchant, et broyant des radis,
«Couvrira Notre sol de chaudières, de cuves,
«De moulins à râper, de fourneaux et d'étuves.
«Enfin, pour Me complaire, il faut, Mes chers sujets,
«Faire beaucoup de sucre et tuer force Anglais;
«Car, Messieurs, c'est tout un. L'art de la sucrerie
«Peut remplacer bientôt piétons, cavalerie,
«Navires de tout rang, et même bateaux plats.
«(Disciples de *Vauban*, ne vous étonnez pas);
«Quelque jour un Kilo[11] de jaune cassonade
«Des plus fiers artilleurs vaudra la canonnade.
«Conseillers de l'état, Je cesse, j'ai tout dit;
«Quelques uns parmi vous ne manquent pas d'esprit;
«Vous allez discuter sur le sucre et la guerre,
«Sur le Russe, le Pape, et surtout l'Angleterre,
«Sur les Droits réuni et la conscription,
«Sur le tabac, le sel et la religion,
«Sur la prose et les vers qu'aujourd'hui l'on imprime,
«Sur les amusements qu'il est bon qu'on supprime,
«Sur les nouveaux honneurs qu'on doit Me décerner,
«Et les impôts anciens qu'il faudrait ramener.
«Ces objets, peu nombreux, d'une séance entière
«Vous pourront cependant présenter la matière,
«Si chacun avec soin, avec maturité,
«Est par chacun de vous, à son tour discuté»
Il ferme alors les yeux, Sa poitrine se gonfle,
Sa tête tombe, Il souffle, Il respire, et puis ronfle.
Par ce premier sommeil, des Conseillers rusés
Les esprits inquiets ne sont pas apaisés.
Enfin des ronflements la musique croissante
Des plus respectueux dissipe l'épouvante;
A l'aspect du héros de la sorte affublé,

---

[10] Voyez le rapport mielleux de ce chimiste, sénateur, ex-ministre, dans le Moniteur du décembre [sic] 1811.
[11] Abréviation de Kilogramme, nouveau poids de mille grammes, environ deux livres six gros d'autrefois.

Le rire de *Bigot*[12] n'est plus dissimulé.
Seigneur s'en aperçoit, et prenant la parole,
«Ce costume dit-il, peut vous paraître drôle,
«A vous qui, de la Cour modestes citoyens,
«Engendrés de parents moins brodés que les miens,
«N'avez vu que bourgeois dont l'ignoble roture
«Se paraient d'un chapeau pour unique coiffure;
«Mais les rois, les héros, se coiffent autrement:
«Je distingue un grand homme à son seul vêtement:
«Et de *Napoléon* que l'auguste culotte
«Soit mise en diadème, en bonnet, en calotte,
«En tiare, en turban, en mitre, en capuchon,
«Il n'en sera pas moins le grand *Napoléon*,
«Fils de *Laetitia*, père du Roi de Rome,
«Et pour tout dire enfin, l'homme au dessus de l'homme!
«Il l'a prouvé, je crois, dans le discours pressé
«Qui par lui, devant nous, vient d'être prononcé:
«Peut-on admirer trop ce feu, cette méthode?
«La sensibilité compose tout Son code;
«Quand Il verse le sang, c'est par humanité;
«Et si jamais l'Anglais à la mer est jeté,
«Vous verrez quel bonheur brillera sur l'empire:
«C'est ce jour-là, Messieurs, qu'il fera beau de rire.»
Soudain vous eussiez vu ces Conseillers charmés,
De plaisir et d'amour les regards enflammés,
S'agiter et de mains battre de telle force
Qu'ils auraient réveillé tout autre que le Corse;
Mais un songe trop doux alors Le chatouillait,
Il tuait d'une main, de l'autre Il pillait.
Les reproches savants que *Ségur* leur adresse,
Ségur, qui de la Cour règle la politesse,
Raniment le devoir dans ces cœurs anoblis.
Du souverain qui dort les droits mieux établis
Sous le joug du respect courbent toutes les têtes;
Les nombreux Auditeurs, les Maîtres des requêtes,
Secrétaires, huissiers, tombant tous à genoux,
Disent: «grand empereur, régnez longtemps sur nous!»
Le sol mieux gouverné de la libre Angleterre
Me présente un tableau bien mieux fait pour me plaire:
Là, si le prince est fou, son médecin le dit.

---

[12] Avocat borné, poltron, intéressé, devenu Ministre des Cultes. Des gens de bon sens pensent que, dans un état passablement gouverné, il ne devrait y avoir, ni ministère comme le sien, ni ministre comme lui.

Lorsque de ta raison le flambeau s'obscurcit,
Georges! s'armant bientôt d'une rigueur utile
L'ingénieux *Willis*, ferme non moins qu'habile,
Sut guérir l'insensé sans respect pour le roi.
Pourtant, fixe en son cours, et réglé par la loi,
Sans pâtir des écarts d'un pilote en démence,
Le vaisseau de l'état voguait plein d'assurance:
Pour boussole il avait la publique raison.
Chez nous quand la folie a de son noir poison
Infecté du régnant la caduque cervelle,
Les hommes par milliers descendent chez les morts,
Quand, pour payer le crime et grossir ses trésors,
Il faut, dans les douleurs, dans la triste indigence,
Dans l'affreux désespoir plonger un peuple immense;
On célèbre, on admire, on bénit le héros
Dont la haute sagesse engendra tant de maux.
Mais non! peu de Français partagent ce délire;
J'en atteste ces vers, enfants d'une autre lyre
Que celle dont le Corse a soudoyé les sons.
Oui, du fond de nos cœurs, oui, nous Te haïssons,
Nous tous de la patrie amis droits et sincères,
Qui chassâmes jadis les tigres sanguinaires
Dont les honteux forfaits souillaient la liberté,
Nous qui brûlons bientôt de voir précipité
Ce perfide sauveur, qui de sa main traitresse
Opprima le Français cédule à Sa promesse.

Les voilà, *Deuxième partie*, *op. cit.,* p. 173 – 185.

1812 (début)

EVE DIT DÉMAILLOT

COUPLETS
SUR LA LOGOMACHIE

Airdu *Réveil du peuple*

Les esprits faux passent leur vie
A toujours abuser des mots;
Et combien celui de génie
N'a-t-il pas abusé de sots?
Dans le siècle même où nous sommes,
On s'y laisse encore attraper:
Car, quel est le plus fou des hommes?
Celui qui croit les tous tromper.

Que dirons-nous de l'anarchie,
Mot cher à tout ambitieux,
Pour guider à sa fantaisie
Ceux dont il fascina les yeux?
Ce mot qu'aux yeux du despotisme,
On répète à satiété,
N'en sert que mieux son égoïsme
En écrasant la liberté.

Jamais un peuple sur la terre
Ne vécut sans mœurs et sans lois;
Et, dès que son chef les altère,
La nature lui rend ses droits;
C'est là ce qu'appelle anarchie
Quiconque en place veut rester;
Mais la raison, le vrai génie
Tôt ou tard sauront l'emporter.

Sans doute l'anarchie existe
Où le vœu d'un seul fait la loi;
Et l'art du flatteur n'y consiste
Qu'à le faire pencher pour soi:
Là, tout Code n'est qu'une ruse,
Où sont classés des jeux de mots,
Dont le dernier gredin abuse
Contre l'honnête homme et les sots.

Ainsi le fougueux démagogue
Se fait dans le peuple un parti,
Afin qu'à l'appui de sa vogue,
Il n'en ressorte que mieux nanti:
Contre l'aristocrate il peste;
Contre l'oligarque il rugit;
Un tyran vient… à bas la veste!
Il fait broder son moindre habit.

J'ai vu certain tyrannicide,
Jurant après les potentats,
Epancher sa fureur stupide
Sur des gents de tous les états:
Aujourd'hui, sa fortune est faite;
Et pour montrer sa bonne foi,
Il mangerait en omelette
Les résidus de l'enfant-roi.

Par contre, les vrais patriotes
Rougiraient de serments en vain;
Loin de ramper sous des despotes,
Ils mendieraient plutôt leur pain:
Voilà les sauveurs de la France,
Quel qu'en soit le gouvernement;
On ne lasse point la constance
Qui naît de pareil sentiment.

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, op. cit., p. 59 – 61.

«Au commencement de 1812 –affirme l'auteur– la guerre contre la Russie étant décidée, je fus invité à suivre le thermomètre de l'indignation générale dans les écrits que je rendrais public comme je le pourrais. Je fis donc passer dans le midi et ailleurs tout ce que j'avais composé à ce sujet, mais il me manquait de pouvoir le faire connaître à Paris par la voie de l'impression». Il crut trouver la solution en dictant ses poèmes à un autre prisonnier, détenu pour escroquerie, qui lui avait proposé de les faire passer à un libraire par l'intermédiaire de sa femme qui n'était jamais fouillée quand elle venait lui rendre visite. Démaillot, qui avait la prudence de ne pas transcrire ses œuvres sur le papier et de les garder en mémoire les dicta donc à ce soi-disant camarade qui d'empressa de les communiquer à la police. Compte tenu des antécédents de celui-ci, l'auteur n'eut aucune peine à nier les faits et ne fut pas inquiété («Anecdote incroyable et qui faillit me coûter la vie», p. 83 – 91).

Le support musical, «Le Réveil du peuple», consistait en une chanson antijacobine composée sous la Révolution qui fait aujourd'hui encore partie du répertoire des Chœurs de l'Armée française. On peut l'écouter sur internet: http://www.carnetdechants.fr/modules/news/article.php?storyid=1086 .

1812 (20 mars)

Bernard-François-Anne FONVIELLE

LE CHEVAL DE CALIGULA
Fable

Ésope, Phèdre, ni Pilpai,
N'ont pu me fournir un modèle
D'un fait que je raconterai,
Bien sûr pourtant que ce que j'en dirai,
En historien très fidèle,
Trouvera gens de peu de foi.
Je m'en console; et quand je vois
Le bon La Fontaine, avant moi,
Enrichir de faits véritables
Les plus admirables de ses fables
Qu'ait enfantées un si riche cerveau,
Je m'encourage à marcher sur ses traces:
Puisse-t-il me prêter ses grâces,
Son nerf, son éloquence et son mâle pinceau!
Puisse un sien paysan m'enseigner l'art suprême
D'étonner, d'émouvoir, en les confondant tous,
Ces demi-dieux que la terre à genoux
Redoute à l'égal du ciel même.

Rome avait perdu ses vertus:
Caligula régnait… Ce seul nom vous atteste
En quel état et sous quel joug funeste
Gémissaient lors les peuples abattus!...
Que dis-je?... De gémir ils n'avaient pas la gloire!
Le bonheur, la gaité se peignaient sur leurs fronts;
De leurs nobles aïeux étouffant la mémoire,
Ils dévoraient en secret leurs affronts.
Pour mieux les avilir encore,
César, un jour, par ses licteurs,
Fait conduire au Forum son Cheval dès l'aurore,
Le proclame consul, et de vils sénateurs

D'un titre ainsi flétri souffrent qu'on le décore.
Nul n'ose murmurer; et, d'un air satisfait,
Le peuple accueille avec respect
Ce consul de nouvelle espèce,
Que lui désigne un infâme décret.
Révolté de tant de bassesse,
Un neveu du dernier Caton,
Peut-être le seul rejeton
Digne encore de sa noble race,
Retrouve dans son cœur la fierté de son rang,
D'un Romain, d'un Caton, la généreuse audace,
Et déjà voudrait que son sang
De ce jour odieux put effacer la trace.
Il accourt: il pénètre au palais. De ses mains
Il désigne à césar ce peuple qu'il outrage.
Tyran! que t'ont fait les Romains?
Dit-il. Sont-ils donc nés pour un tel esclavage?
Ils ne savent que t'obéir!
Leur lâcheté les rend, je le sais, tes complices!
Mais, est-ce à toi de les punir?
Es-tu Romain? N'es-tu qu'un vil barbare?
Qui que tu sois, regarde autour de toi:
Vois les crimes que sous ta loi,
Sous tes yeux, une meute avare,
De Rome, et la honte et l'effroi,
Comment insolemment contre le peuple roi.
Voici ce qu'en son nom ma bouche te déclare.
Il saurait sans rougir supporter tes fureurs;
Mais tes mépris indignent tous les cœurs.
Un cheval est consul de Rome!
Tyran, conçois-tu cet affront?
Moins coupable, Tarquin vit tomber de son front
Sa couronne, et pour nous fut encor moins qu'un homme.
Par cet exemple apprend à te dompter.
Si mon audace t'importune,
Trop heureux d'échapper à la honte commune,
Voilà mon sein. Frappe sans hésiter.
A ces mots, il se tait, découvre sa poitrine,
Et l'œil ferme attend son arrêt.
Soudain Caligula, que la rage domine,
Mande de ses bourreaux la cohorte assassine,
Et signale ce jour par un nouveau forfait.

Autre temps, autres mœurs! On avait vu naguère
Un courage semblable avoir un autre sort!
Mais alors les Romains avaient un caractère.
    Alors à Rome un généreux effort
        Etait une vertu vulgaire.

Ce poème qui circula sans doute sous le manteau à la fin de l'Empire ne fut publié qu'en février 1818 dans *Recueil de fables dédié au Roi par M. B. F. A. de Fonvieille (de Toulouse), chevalier de l'ordre de l'éperon d'or,* à Paris, de l'imprimerie et de P. Didot, l'aîné, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, 1818, p. 183 – 186.

L'indication de la date à laquelle aurait été composée cette fable (20 mars 1812: premier anniversaire de la naissance du fils de Napoléon) ne laisse aucun doute sur la volonté de l'auteur d'établir un parallèle cinglant entre Caligula, nommant son cheval consul de Rome et Napoléon attribuant le titre de Roi de Rome à son fils nouveau-né.

Bernard, François, Aimé de Fonvieille (Toulouse, 1759 ou 1760 – 1837 ou 1839, selon les sources) fut d'abord un chaud partisan de la Révolution française avant de devenir subitement un zélé royaliste, méritant le surnom de «petit abbé Maury». Agent secret de Louis XVIII, il obtint cependant de Bonaparte une place de chef de bureau au Ministère de la Guerre, avant d'entrer à la Banque de France et aurait été repoussé de tout emploi en 1814. Publiciste, économiste et homme de lettres, il a laissé une œuvre importante, du moins par le nombre des publications.

1812 (avril)

Joseph CHAMOULAUD

RÉFLEXIONS

Proscrit, abandonné de la nature entière,
Dans un réduit obscur je me vois relégué.
De ma vie, ô, grand Dieu, que je suis fatigué!
Devrai-je dans ce lieu terminer ma carrière?
Quel est mon crime enfin?
D'avoir aimé ton Roi,
Abhorré l'Empereur, et méconnu sa loi.
J'ai rempli mes serments; j'en puis être victime:
Du moins des gens de bien j'aurai toujours l'estime.
Puisqu'au fer des méchants j'ai par ruse échappé;
Que de tous mes malheurs je ne suis point frappé.
Profitons du moment: que ma plume retrace
Les horribles forfaits de leur coupable audace.
Du complot des brigands découvrons l'origine,
Et de leurs sourds travaux faisons sauter la mine.

Buonaparte et sa perfidie dévoilée par Joseph Chamoulaud, Négociant à Dunkerque, 1815, p. 8.

Selon l'auteur, qui dédia son ouvrage à l'empereur Alexandre, cet ouvrage aurait été écrit quand il apprit que «Sa majesté armait, et qu'elle quittait ses états pour venger l'insulte faite aux têtes couronnées dans la personne de son Roi» (p. 6), c'est-à-dire après l'ultimatum d'Alexandre à Napoléon (8 avril 1812). En fait, l'ouvrage a manifestement été rédigé après la chute de l'Empereur des Français, mais le poème qui précède l'œuvre en prose semble bien avoir été écrit avant cette date.

Joseph Chamoulaud, dont nous ignorons les dates de naissance et de décès, était négociant et armateur à Dunkerque.

.1812 (avril)

ANONYME

AVIS A BUONAPARTE
AVANT L' EXPÉDITION DE RUSSIE

Gardez-vous d'aller à Moscou;
Vous pourrez vous casser le cou;
Et dans cette campagne,
Eh bien!
Vous ferez Charlemagne,
Vous m'entendez bien!

Cité in *Acanthologie, ou Dictionnaire épigrammatique . Recueil, par ordre alphabétique, des meilleures épigrammes sur les personnages célèbres, et principalement sur ceux qui ont marqué depuis le commencement de la révolution,* Paris, chez les marchands de nouveauté, 1817, p.40.

1812 (avril)

Marc-Antoine JULLIEN

AU NORD COMME AU MIDI, PERDANT ENCORE LA CARTE…

Au Nord comme au Midi, perdant encore la carte,
Le grand NAPOLEON va tuer BONAPARTE.

Ce distique a été publié, sans indication d'auteur, dans *Le Conservateur de l'Europe ou Considérations sur la situation actuelle de l'Europe Et sur les moyens d'y rétablir l'équilibre politique des différents états et une paix générale solidement affermie,*s.l.n.d. [Paris, 1815], p. 39.

L'éditeur, le chevalier A. de Clendi (identifié p. 8) précise en note: «on avait aussi fait, en 1812, ces deux vers prophétiques, applicables aux deux folles et déplorables expéditions d'Espagne et de Russie…». Sur la page de titre, on trouve également ce *Nota bene*: «Deux copies de ce mémoire avaient été adressées à S.M. l'empereur Alexandre, et à un grand prince, son allié, que l'auteur du mémoire prévoyait dès lors devoir être les libérateurs de la France et de l'Europe.
Le mémoire fut soupçonné, dénoncé et recherché, mais non découvert. L'auteur fut arrêté; une des copies brûlées à temps, pour être soustraite à la police; l'autre, par la suite d'autres obstacles, ne put parvenir à sa destination.»

Il est également cité par son auteur dans une note au poème «La Révolution française et Napoléon ou Mes Vœux pour la France: Union, Liberté, Paix» que Marc-Antoine Jullien composa en 1833 et publia dans *Lettres à la nation anglaise , sur l'union des peuples et la civilisation comparée; sur l'instrument du temps appelé biomètre, ou montre morale; suivie de quelques poésies et d'un discours en vers sur les principaux savants, littérateurs, poètes et artistes, qu'a produits la Grande Bretagne, par Marc-Antoine Jullien de Paris, Chevalier de la Légion d'Honneur, auteur de l'*Essai sur l'Emploi du temps, *et du* Biomètre, ou Montre Morale, Londres, Bossange, Barthès et Lowell, 14 street Malbourough Street, 15 septembre 1833 (p. 31). D'après lui, il «expia, vers la

fin de l'année 1813, sa funeste prévoyance et son triste rôle de Cassandre, annonçant aux Troyens la chute prochaine d'Ilion, par une arrestation dont l'ordre émanait directement de l'Empereur, de son quartier général de Dresde, et il ne put recouvrer son entière liberté et tous ses papiers, qui avaient été saisis et mis sous le scellé, qu'après l'abdication impériale du mois d'Avril 1814».

Marc-Antoine Jullien (Paris 1775-1848) avait été un ardent révolutionnaire. Membre du Club des Jacobins, commissaire des guerres à l'armée en 1793, ami de Robespierre, il fut arrêté à la chute de celui-ci et libéré peu après la tentative d'insurrection royaliste du 13 vendémiaire anIV. Suspect de bavourisme, il dut se cacher lors de la Conspiration des Egaux en 1796 et fut ensuite nommé intendant militaire à Paris. Une visite à Mme de Staël à Chaumont-sur-Loire l'ayant rendu suspect à l'Empereur, il fut affecté dans le royaume d'Italie avant d'être emprisonné en 1813 en raison de ses critiques à l'égard de l'Empereur. Homme de lettres et journaliste, il fonda diverses revues, comme *L'Oracle plébéien,* qu'il créa avec Eve dit Démaillot et Jean-Jacques Leuliette en 1796 ou, en 1819, la *Revue Encyclopédique*. Il fut également l'auteur de nombreuses publications politiques et pédagogiques et se révéla dans ces dernières un fervent partisan de l'enseignement mutuel, bête noire des ultra.

1812 (avril)

ANONYME

SA TÊTE EST LE CHAOS; DANS SON CŒUR EST L'ENFER

Sa tête est le chaos; dans son cœur est l'enfer
Tel est le demi-dieu de ce siècle de fer

Le Conservateur de l'Europe ou Considérations sur la situation actuelle de l'Europe Et sur les moyens d'y rétablir l'équilibre politique des différents états et une paix générale solidement affermie, op. cit., p. 39. Le premier vers, qui fut fort célèbre, cité dans le corps de l'ouvrage, est complété en note par l'éditeur, le chevalier A. de Clendi (p. 8).

1812 (juillet)

Chanoine HUMBERT

IMPROMPTU

Qu'entends-je? se peut-il? le grand Napoléon
Descendu, tout à coup, au séjour de Pluton!!!
O Ciel! Telle était donc ta volonté suprême?…
Pleurez, lamentez-vous, Français et Musulman,
Portugais, Espagnols, Germain, Batave, Russe,
Suisses, Colons, et vous, habitants de la Prusse!!!...
C'est ainsi que du monstre d'hier un chaud partisan
A son ami Grippon, se lamentant de même,
Exprimait ses regrets, et sa douleur extrême;
Oui, pleurez, avec moi, ce conquérant fameux,
La Perle des héros, l'honneur du diadème,
Dont la gloire a monté jusqu'au plus haut des cieux
Que l'envie, au teint noir, l'injuste calomnie,
Toutefois noircissant les beaux traits de sa vie,
Osent peindre à nos yeux comme un autre tyran,
Chrétien, quaker, athée, enfin mahométan,
Et le plus grand fléau qui fut jamais au monde!!!...
Sans mouvoir la paupière et sans répondre un mot,
J'écoutais, je fixais mon fieffé de sot,
Alors qu'à nouveaux frais voulant recommencer,
Et savoir, là-dessus, ma façon de penser,
Frétillant dans ma peau, pressé d'impatience,
Je crus devoir ici enfin rompre le silence,
En lui disant, mon cher: soit crimes, soit vertus,
Il parut le matin, le soir il n'était plus *.

Transivi, et ecce non erat.

Dans tous les cas, il n'y perd que l'attente, le proverbe disant fort bien, en pareille occasion: *Que, ce qui est différé, n'est pas perdu.*

Cet «impromptu» a été publié par le chanoine Humblet dans un opuscule au titre interminable: *La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!! Cet ouvrage, respectueusement, dédié à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, en parcourant quantité de faits, et de circonstances qui ont précédé la Révolution Française, ainsi que les principaux Evénements dont elle a été accompagnée, conduit, par degré, à ceux qui ont eu lieu en Espagne, et au Portugal, jusqu'à l'époque de la levée du Siège de Burgos. Il est aussi fait mention, surtout dans l'Epitre dédicatoire à SADITE MAJESTE, des Actes révoltants de provocation, de violence, et d'invasion commis dans une partie de l'Empire de Russie, par l'usurpateur éternel des Nations. L'Auteur y a joint, pour l'Amusement du Lecteur, diverses ANECDOTES curieuses, et des plus intéressantes, des HYMNES adaptés au Sujet, et certain nombre de PIECES DETACHEES en vers de différentes mesures, insérées, à diverses périodes, tant dans le* Star *que dans , le* Morning Post, à Londres, de l'imprimerie de Cox et Baylis, Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields, n° 75, *janvier* 1813, p. 34.

Le chanoine Humbert donne les précisions suivantes: «BUONAPARTE, prétendument mort, à la suite d'un coup de feu, à son premier début en Russie, l'IMPROMPTU suivant (dès le même jour publié dans les papiers mentionnés ci-dessus [le *Star* et le *Morning Post*], fut la production du moment, de la part de l'Auteur, lequel, quoique la chose ne se soit pas trouvée véritable, a néanmoins cru ne devoir pas déplaire au Lecteur, par la singularité avec laquelle il l'a traitée.»

1812 (juillet)

Chanoine HUMBERT

TRIO SUR LE TON DE BASSE

Air: PILARDIN, *l'autre jour, mourut de la gravelle.*

Tel un être maudit, écrasé du tonnerre,
Atteint d'un coup de feu, Napoléon par terre,
Expire incontinent,
Aux enfers il descend;
Belzébuth, qui pour lors était en sentinelle,
Lui cria:
Qui va là?
Qui va là?
D'un conquérant sans foi,
Jadis Consul et Roi,
L'âme trop criminelle…
Halte là, dit le Lutin,
Baissant le long trident qu'il tenait à la main,
Halte là,
Demeure là.
Le Caporal s'avance,
Et sur le ton de l'arrogance,
Lui dit, en le bourrant,
Retire-toi de là, manant,
Dans ces bas lieux, point de Napoléon,
Plus de Denys, plus de Néron,
Là haut, quand tu régnais,
Dans tes fureurs impitoyables,
Tu conspirais, égorgeais les vivants,
De même ici, tu tramerais,
Et bientôt tu soulèverais
Les morts contre les diables;
Adieu,
Va-t-en loin de ce lieu
Promener tes mânes abominables.

La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!!, op. cit., p. 35-36.

Nous ne sommes pas en mesure de donner la moindre précision sur le support musical indiqué par le chanoine Humblet. Tout au plus pouvons nous supposer qu'il s'agissait d'un air créé au siècle précédent puisque l'on trouve dans divers recueils de poésies de cette période une «épitaphe d'un frère» ou «sonnet sur la mort d'un frère» qui commence par le vers suivant, qui semble bien à l'origine du texte cité par notre chanoine: «Frère Jean, l'autre jour, mourut de la gravelle». L'ouvrage le plus ancien dans lequel on trouve ce poème est (à notre connaissance) *Le Parnasse françois ou Nouveau Recueil de Pièces les plus rares et les plus curieuses, des descriptions, caractères, allusions, pensées morales, ingénieuses et galantes des plus célèbres Poètes françois, depuis Marot jusqu'à présent, par Monsieur Bonafous,* à Amsterdam, aux dépens d'Estienne Roger, Marchand Libraire, chez qui on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique très correctement corrigée, et qu'il vendra toujours à meilleur marché que qui que ce soit quand même il devrait le donner pour rien, 1709.

1812 (juillet)

PETIT Le Jeune

SATIRE SUR L' AMBITION

Vous que dans sa colère a créés l'Eternel,
Conquérants honorés d'un culte criminel,
Paraissez dans mes vers vengeurs de l'innocence:
Des peuples contre vous j'embrasse la défense.
Intrépide, je veux à la postérité
Léguer de vos fureurs l'horrible vérité.
Descendez, orgueilleux, de ce char de victoire,
Où le remord s'assied à côté de la gloire.
En vain sous des lauriers vous me cachez vos fronts,
Mon burin les dévoue à d'éternels affronts.
O monstres altérés de sang et de conquêtes,
Ma muse, sans effort, fera fléchir vos têtes.
De vos crimes secrets perçant les profondeurs,
Mon œil a mesuré l'abîme de vos cœurs,
Et mes vers, empruntant les traits de la satire,
Poursuivront sur le trône un tyran en délire.
Si de l'humanité rétablissant les lois,
J'élève en sa faveur ma courageuse voix,
La vérité sourit à mon indépendance,
Et prête à mes accents sa force et sa puissance.
De cet ambitieux où s'égarent les pas?
Misérable, pour qui la gloire a tant d'appâts,
Crois-tu donc la trouver au sein de l'infamie!
Ton plus brillant exploit vient de flétrir ta vie.
Digne fils des enfers, ministre de la mort,
Du monde ton orgueil voudrait régler le sort;
Mais, insecte bruyant, à l'étroit sur la terre,
De ton ambition qui bornera la sphère?
De tes peuples, crois-moi, fais plutôt le bonheur:
Dans ton premier devoir réside ta grandeur.
Au rang où ses flatteurs adoraient Alexandre[1],
Hélas! quel insensé voudrait encore prétendre!
Je ne vois plus qu'un fou dans ce jeune mortel,

A qui ses courtisans élevaient un autel.
Heureux chef de brigands et non pas grand monarque,
De l'esprit le plus faible en lui je vois la marque.
De ces désirs fougueux, indignes de son rang,
Je n'aperçois qu'un nain qui veut paraître grand;
Qui, troublant l'univers du bruit de ses batailles,
Semble du genre humain sonner les funérailles,
Et qui, pour les vaincus montrant quelque pitié,
Immole à son courroux les lois de l'amitié.
En se faisant l'objet d'une autre idolâtrie,
Croyait-il effacer les taches de sa vie?...
Je m'indigne toujours qu'un chétif vermisseau[2]
Exige, sans pudeur, un culte aussi nouveau,
Et qu'oubliant ainsi les Dieux et sa faiblesse,
Lui seul manque à la fois d'esprit et de sagesse.
Délire criminel et pitoyable orgueil,
Qui semblaient disputer un mortel au cercueil!...
Je ris du moment où César s'abandonne
A l'espoir insensé de porter la couronne.
Quand cet ambitieux, au bord du Rubicon,
Balance entre le crime et la saine raison,
Déjà pour son pays il a le cœur d'un traître;
Il a franchi le fleuve et Rome attend un maître;
Mais citoyen coupable, éphémère empereur,
Il recevra la mort qu'attend l'usurpateur.
En vain de sa clémence il se fait un mérite:
Dans sa feinte bonté voyez-vous l'hypocrite
Préparer aux Romains les plus sanglants revers
Et leur offrir la vie en leur donnant des fers?...
Rome en un jour périt aux plaines de Pharsale;
Mais sa perte au vainqueur en devint plus fatale,
Et malgré les lauriers dont se couvre César,
Au milieu du sénat il rencontre un poignard.
Monarque vagabond, dans son ardeur guerrière,
Charles[3], comme un soldat, a fourni sa carrière.
Quand ce lion du Nord, dans l'Ukraine abattu,
Rugit plus furieux du sang qu'il a perdu,
De l'aveugle fortune éprouvant l'inconstance,
Il ouvre à son vainqueur ses états sans défense,
Et celui dont l'audace inspirait tan d'effroi,
Perd en aventurier la majesté d'u roi.
D'une fougue insensée exemple déplorable!...
Fléau de son pays, prince à jamais coupable,

Charles, de tes devoirs ignorant la hauteur,
Cherchait dans les hasards une fausse grandeur.
Du prince de Macédoine enviant les conquêtes,
De la guerre en cent lieux il bravait les tempêtes,
Et plein de sa chimère, au milieu des combats,
Risquait le sort d'un peuple et ses propres états.
De ces héros fameux, agrandis par l'histoire,
Mon esprit cherche en vain la véritable gloire:
Leur plus heureux exploit n'est souvent qu'un forfait,
Et son éclat pâlit devant un seul bienfait.
Que m'importent ces noms tragiquement célèbres,
Ces noms toujours couverts de souvenirs funèbres?...
Celui du bon Vincent, père des malheureux,
Tout modeste qu'il est, s'élève au dessus d'eux.
De la divinité, ministre sur la terre,
Un grand prince est toujours l'ennemi de la guerre,
Et le sang de son peuple est plus cher à son cœur,
Que les tristes lauriers dont se pare un vainqueur.
Si la justice, hélas! permet qu'il le répande,
Il ne fait qu'obéir au devoir qui commande.
Ainsi parlait mon cœur à *l'homme du destin*[4],
Qui, la paix dans la bouche et le glaive à la main,
De ses crimes rendant la fortune complice,
Des peuples consommait le sanglant sacrifice;
Qui, tyran des Français, par sa fougue entraînés,
Au meurtre conduisait leurs enfants enchaînés,
Et qui, rempli d'audace, en forban politique,
D'un peuple généreux trompait l'honneur antique[5];
Sous le doux nom d'ami lui dérobait ses rois,
Et, pour les protéger, usurpait tous leurs droits!...
Inutile conseil et leçon impuissante!
Le monstre ouvre, à ces mots, une bouche écumante
Et de son œil hagard les terribles éclairs
Annoncent un fléau de plus à l'univers.
Pour ses propres sujets il n'eut jamais d'entrailles,
Et leur sang pour lui seul coule dans les batailles.
Tel l'ouragan s'élève au milieu des malheurs,
Et sème sur ses pas l'épouvante et les pleurs.
L'infâme, cependant, plus cruel qu'un Tibère[6]
S'affuble, sans rougir, du nom sacré de père.

Mais sa feinte tendresse est celle d'un bourreau
Présentant sa victime à son sanglant couteau.

Le tigre, qui du sang fait toujours sa pâture,
Dans ses petits, au moins, respecte la nature.
Malheur aux faibles rois esclaves de ton sort!...
Pour eux ton alliance est un arrêt de mort.
De tes meilleurs amis tu trames la ruine,
Et ton code envers eux n'est que meurtre et rapine.
Ta politique impie est celle d'un brigand
Que la haine poursuit, qu'un bras vengeur attend.
Pour t'agrandir sans cesse, éternisant la guerre,
Tu voudrais t'égaler au maître du tonnerre;
Et des peuples soumis réglant seul les destins,
Voir le monde admirer l'ouvrage de tes mains;
Insensé, ton pouvoir écrase ta faiblesse,
Et dans ta grandeur même éclate ta détresse.
«Vingt peuples, diras-tu reconnaissent mes lois.»
D'un seul, en ta faveur, peux-tu compter la voix?
«Peu m'importe: chacun redoute ma puissance;
»De tous, par la terreur, j'obtiens l'obéissance.»
Ainsi donc, méprisant l'exemple d'un Titus,
Tu règnes par la force et non par tes vertus!
Tremble au moindre revers: sur ta coupable tête
La haine, à chaque instant, élève une tempête,
Et l'avenir, pour nous devenant un vengeur,
Dans ton esprit troublé reporte la terreur.
Que de fleuves de sang assiègent ta mémoire!...
Que de crimes nouveaux ont dévoré ta gloire!...
Ta puissance pour toi n'est plus qu'un long tourment.
De tes propres frayeurs esclave misérable,
Fais voir à tes pareils le sort d'un grand coupable;
Montre leur ces palais transformés en prisons,
Lieux pire que l'enfer, séjour de noirs soupçons,
Où le remord t'enchaîne et consume ta vie;
Où le soin de tes jours dégénère en folie;
Où cruel attribut de ton trône sanglant,
Sur toi plane toujours un glaive étincelant;
Où, des tiens abhorré, tu vis seul sur la terre;
Où ta retraite même est souvent un mystère[7].
D'un pouvoir usurpé voilà le triste fruit:
Ce héros si fameux s'effraye au moindre bruit;
Il n'est plus qu'un enfant, qu'une ombre de lui-même;
Et sur son front s'éteint l'honneur du diadème.
Languis donc au milieu de lâches courtisans,
De tes honteux excès devant toi partisans;

Jouis du vain plaisir de commander en maître:
Dans ton meilleur ami tu dois trouver un traître.
Un ami!... quel tyran put jamais en avoir?
Du crime à tes sujets crois-tu faire un devoir?
Tu peux, d'un scélérat soudoyant la bassesse,
Etayer de ton bras ta gloire et ta faiblesse,
Et voir, en un seul jour, son vénal dévouement
De la haine à l'amour passer subitement.
Mais d'un cœur généreux où trouver l'assistance!
Un service éminent appelle ta vengeance.
Du talent qui te sert ton orgueil est jaloux,
Et l'éclat qu'il te prête allume ton courroux.
Le malheur à tes yeux est défaut de courage;
Il doit, par le trépas, se soustraire à ta rage.
Monarque sans pitié, dis-moi quel serviteur,
Pour toi, voudra risquer ses jours ou son honneur?
Ta folle vanité veut d'entiers sacrifices.
Français, soyez donc tous des victimes ou complices.
De votre nouveau maître adorez les décrets;
De ses profonds desseins respectez les secrets.
«Votre bonheur (dit-il) doit être mon ouvrage».
Oui, le bonheur qu'on trouve au sein de l'esclavage!...
«Je veux de mon empire assurer le repos».
Que d'orages naîtront sur l'œuvre du héros!...
«Des trésors de la paix je doterai la terre».
Tu ne peux lui léguer que des pleurs et la guerre!...
«De nos antiques mœurs regrettant le pouvoir,
» A mon sceptre je veux réunir l'encensoir ».
Mais d'un culte divin redoutant l'influence,
Tu crois sur ses débris affermir ta puissance!...
Insensé qui, des cieux invoquant le secours,
En proscris l'interprète et menace ses jours;
Qui, dans sa source même attaquant la morale,
Ornes de ses lambeaux la pompe triomphale;
Qui, d'un pontife auguste outrageant le malheur,
Veux à tes vils projets asservir son honneur;
Crois-tu de l'Eternel braver longtemps la foudre?
Tremble, demain son bras t'aura réduit en poudre.
D'une voix gémissante écoute les accents:
LOUIS n'avait en nous que d'indignes enfants.
Mais du fond de sa tombe il voit notre infortune;
Et ce spectacle affreux le blesse et l'importune.
«Bourreau qui sur la France assouvis tes fureurs,

» Pour des enfants pervers je trouve encor des pleurs.
» Si le ciel t'a remis le soin de ma vengeance,
» Leurs crimes expiés méritent sa clémence.
» De leur sang qui m'est cher ta main répand les flots,
» Et mon ombre s'éveille au bruit de leurs sanglots.
» D'un peuple qui m'aima je fus le tendre père.
» Ah! puis-je sans horreur contempler sa misère!...
» Quand sa main parricide osa m'ôter le jour,
» Pour lui mes derniers vœux furent des vœux d'amour.
» Je plaignis ses erreurs, je pleurai son délire,
» Pour lui j'offris à Dieu ma vie et mon martyre;
» Je priai l'Eternel de retenir son bras,
» Et d'épargner, pour moi, tout ce peuple d'ingrats:
» Heureux si j'avais pu, fléchissant sa colère,
» Suspendre de mon Dieu la justice sévère!
» Mais toi, dont les Français ont payé de leur sang
» Les succès criminels, la puissance et le rang,
» Monstre d'ambition, effroyable génie,
» Est-ce ainsi qu'un Bourbon traiterait sa patrie?
» A l'amour de ce peuple, à ses plus grands bienfaits
» Ta froide cruauté répond par des forfaits.
» Tes lois ne sont pour lui que d'indignes entraves,
» Ton orgueil veut régner sur un peuple d'esclaves.
» Du trône de Saint Louis coupable usurpateur
» Et des lois de l'Eglise hardi profanateur,
» Sur le malheur des miens tu fondes ton empire;
» Mais la France épuisée atteste ton délire.
» Pourquoi faut-il qu'un peuple, épris d'un faux savoir,
» Adore du méchant le criminel pouvoir;
»Proscrive de ses rois la race légitime,
» Et dans son défenseur ait cherché sa victime!...
» Etrange aveuglement dont le courroux d'un Dieu
» Frappa les novateurs en tout temps, en tout lieu;
» Qui, de systèmes vains remplissant leur pensée,
» Au crime abandonna leur raison insensée,
» Et, dans eux confondant les rêves de l'orgueil,
» Noya tous leurs projets dans le sang et le deuil!
» Peuples et potentats, écoutez ce langage:
» La leçon des tombeaux est la leçon du sage:
» – D'un sceptre glorieux devenu l'héritier,
» Je crus à mes sujets me devoir tout entier;
» Je regardai ce trône où montait ma jeunesse,
» Comme un funeste écueil, même pour la sagesse,

» Si dans l'amour du bien, par qui seul on est grand,
» Je ne savais trouver le bonheur de mon rang.
» De mes dignes aïeux je consultai l'histoire,
» J'admirai leurs vertus et j'enviai leur gloire.
» Du sage Louis neuf j'étudiai les lois,
» Et dans lui trouvai le modèle des rois.
» Mais du bon Louis douze écoutant la clémence,
» Mon cœur put sans effort pardonner une offense.
» L'image de Henri, noble fils de hasards,
» Belle, de son grand cœur vint frapper mes regards.
» Du bien qu'ils avaient fait mon âme fut éprise;
» Mais, hélas! ô mon Dieu! quelle était ma méprise!...
» Je crus que ma bonté, captivant tous les cœurs,
» Saurait bien des méchants étouffer les clameurs,
» Et que des factieux, nés au sein d'un orage,
» Ma conduite et mes mœurs désarmeraient la rage.
» Fatale illusion!... Je vis que mes bienfaits
» Du crime n'avaient pu modifier les effets,
» Ni d'un peuple rebelle éteindre la colère.
» j'eus donc pour des sujets l'indulgence d'un père;
» je manquai de vigueur, je ménageai leur sang,
» Et j'oubliai pour eux les devoirs de mon rang.
» Mais leurs trames alors, en forfaits si fécondes,
» Ont renversé mon trône et troublé les deux mondes.
» On les vit se livrer au plus noir attentat,
» Jusqu'en leurs fondements ébranler les Etats,
» Sur leur triste patrie appeler les tempêtes,
» Et proscrire, en son nom, les plus illustres têtes.
» Bientôt de leurs excès punis, épouvantés,
» Ces coupables sujets, par l'enfer enfantés,
» Sous le joug des tyrans expièrent leurs crimes,
» Et du mal qu'ils m'ont fait sont encor les victimes.
» Ah! si de ma bonté confessant tous les torts,
» Je n'impute qu'à moi leurs criminels efforts.
» – Peuples, souvenez-vous qu'une longue misère
» a flétri ces ingrats qui rejetaient un père,
» Et qu'un roi légitime est pour votre bonheur
» Ce que pour l'univers set un Dieu créateur.
» L'univers sans un Dieu serait privé de vie;
» Sans un roi, vingt tyrans déchirent la patrie.
» – Pour vous, ô potentats, image de ce Dieu
» Qui répand ses bienfaits dans le plus humble lieu,
» Adorez sa sagesse, imitez sa justice;

» Qu'aux bons votre pouvoir soit constamment propice;
» Mais sachez du méchant réprimer les excès;
» Qu'il paye de sa vie un criminel succès.
» D'un sujet factieux punissez l'insolence:
» Point de ménagements, point de vaine clémence!
» A la douceur toujours mêlant l'autorité,
» Faites craindre avec art votre sévérité.
» Commandez en monarque et régnez comme un père:
» la bonté n'exclut pas un noble caractère.
» Ne souffrez pas qu'un trône où régnaient vos aïeux
» Soit le prix d'un rebelle ou d'un ambitieux;
» Et d'un Napoléon connaissant mieux l'audace,
» Sachez de ses fureurs affranchir votre race».
Ainsi cette ombre auguste, en sortant du tombeau,
Aux mortels fit entendre un langage nouveau.
Mais toi, Napoléon, qu'oseras-tu répondre?
Farouches conquérants, un mot peut vous confondre.
Que devient ce génie aux peuples si fatal?
Le poison mit un terme aux projets d'Annibal.
Qu'en revers éclatants se changent vos conquêtes,
Dans la honte et l'exil vous tremblez pour vos têtes,
Et bientôt un cercueil, bornant tous vos exploits,
La mort sur vos débris proclame ainsi ses lois:
« Approchez, ô mortels éblouis de la gloire;
» Venez de ses destins interroger l'histoire.
» Contemplez ceux qu'hier on appelait tyrans.
» De ce dernier réduit superbes conquérants,
» Leur orgueil aspirait à l'empire du monde;
» Mais leur gloire d'un jour a passé comme une onde
» Dont les flots vagabonds courent au sein des mers
» S'engloutir avec ceux de cent fleuves divers.
» Que vous ont-ils laissé qui soit digne d'envie?
» Une cendre et des noms tout chargés d'infamie;
» Le souvenir des maux qu'enfanta leur orgueil,
» Des ruines, du sang et des peuples en deuil.
» En vain, pour eux, les arts, prodiguant les merveilles,
» Du grand nom *d'immortel* ont flatté leurs oreilles;
» De ces brigands heureux, transformés en héros,
» J'ai dévoré les noms, la gloire et les travaux.
Quand ils ont du néant, soumis à mon empire,
Invoqué le repos, dans leur sombre délire,
» Ils éprouvaient déjà ces éternels tourments
» Qu'un Dieu juste et sévère a promis aux méchants».

De ces dominateurs, les fléaux de la terre,
Ma voix révèle aussi l'orgueil et la misère,
Et plongeant avec eux dans l'abîme des temps,
Mon vers poursuit, atteint tous ces noms éclatants.
Accourez, sots mortels, dont les plus sots éloges
Du goût et du bon sens sont les martyrologes,
Admirez ces lauriers qu'ont arrosé nos pleurs;
Vantez-nous ces exploits payés par nos malheurs.
Vos vœux suivaient partout le fils de la fortune;
Pour lui vous épuisiez la louange importune:
Et moi, dans le silence, implorant l'Eternel,
J'en attendais la fin d'un règne criminel.
Mais hélas! que de pleurs devaient couler encore!...
Ivre du sang français dont la soif le dévore,
Bientôt Napoléon court dans d'autres climats,
Prodiguer nos enfants au milieu des combats.
Dirai-je les horreurs dont l'ancienne Ibéria
A vu souiller son sol en ces jours d'infamie?
Peindrai-je, d'un côté, le désespoir, l'honneur,
Bravant de nos soldats el nombre et la fureur;
De Saragosse en feu, théâtre de carnage,
Disputant les débris à leur coupable rage,
Et du fier Espagnol, qui chante son trépas[8],
Exaltant l'héroïsme, et conduisant les bras;
De l'autre, des Français, honte de leur race[9],
Par de grands attentats signalent leur audace;
De Dieu qu'ils blasphémaient, profanant les autels,
Et contre eux dirigeant leurs efforts criminels,
Des vierges du seigneur outrageant l'innocence,
Et jusqu'au sanctuaire… Ah! gardons le silence!…
Sur un peuple surpris qu'ont armé leurs excès,
Sans pitié poursuivant un indigne succès;
Mais bientôt du ciel même allumant la colère,
Et recevant de lui leur trop juste salaire,
Au milieu des tourments subissant mille morts,
Et de leur fin tragique épouvantant ces bords?
Monstres dont les forfaits ont surpassé la gloire[10],
Vous avez de vos rangs exilé la victoire.
C'est pour Napoléon, qu'oubliant vos exploits,
Et ne rougissant plus d'obéir à ses lois,
Vous fîtes, sans pudeur, à son moindre caprice,
De vos propres lauriers le honteux sacrifice.
Mais qu'attendiez-vous donc d'un effronté soldat

Dont le destin dépend du succès d'un combat?
Vrai fantôme de gloire, ouvrage du délire,
Au plus léger revers doit crouler cet empire
Dont sa main, à grands frais, sans consulter les temps,
Sur un sable agité posa les fondements.
Celui qui du soldat achète la puissance,
Ne peut compter longtemps sur son obéissance.
Etranger à son peuple, et monarque d'un jour,
Tout ce qu'il gagne en force, il le perd en amour.
Mais pourquoi dire en force!... Appuyant sa faiblesse
Sur des bras dont lui-même a lassé la bassesse,
Napoléon croit-il échapper au courroux
Du soldat que son sort a pu rendre jaloux?
Quand sa voix aux guerriers donna l'ordre du crime,
Il devint à l'instant leur future victime.
Je ne vis plus en lui qu'un chef ambitieux,
L'esclave et le tyran d'un soldat factieux,
Et qui, dans son orgueil, voulant régner en maître,
Dut confier ses jours à la garde d'un traître.
Triste condition, qui d'un usurpateur
Dévore l'existence au sein de la terreur
Et qui nous montre en lui, pour l'exemple du monde,
Le remords complétant sa misère profonde.
Mais déjà l'insensé, rêvant d'autres Etats,
Vers le Nord fait voter la foudre des combats,
Et du fier Moscovite insultant la puissance,
Croit le faire plier sous son obéissance.
Contre un géant armé que pourront tes efforts?
De l'empire des czars connais-tu les ressorts?
En as-tu mesuré l'effrayante étendue?
Quoi! ce colosse échappe à ta débile vue!
Mais il est des revers promis à ton orgueil:
Dans ces lieux Charles douze a trouvé son cercueil.
Imprudent!... où vas-tu poursuivre la victoire?...
Veux-tu d'un grand désastre épouvanter l'histoire?
Iras-tu, comme un trait, jusqu'aux antres du Nord,
Affronter les frimas et maîtriser le sort!...
Triompher en courant, telle était ta devise.
Reconnais aujourd'hui ta funeste méprise.
Dans ces vastes déserts crains d'engager tes pas;
Tu peux, avec la honte, y trouver le trépas.
Ne crois point obtenir un triomphe facile.
Dans son aveuglement, ton esprit indocile

Des revers de Crassus ne saurait profiter.
Tu veux que nul ne puisse à jamais t'imiter;
Du bruit de tes exploits tu veux lasser le monde.
Suspends, crois-moi, suspends ta course vagabonde.
Mais non… bientôt tu dois accomplir ton destin,
Et de tous nos malheurs nous procurer la fin;
Puisse un jour ta défaite, à jamais mémorable,
Dans ses hardis projets arrêter le coupable
Qui, comme toi, voulant maîtriser l'univers,
Mettrait, pour commencer, son pays dans les fers;
Et puissent tous les sots, qu'avait séduits ta gloire,
Consulter un peu mieux le bon sens et l'histoire!

NOTES

[1] Ah! qu'Alexandre, surnommé le Grand, l'aurait été à plus juste titre, q'il avait eu en partage la noble ambition de notre Alexandre moderne que l'on peut sans flatterie appeler le bienfaiteur et le libérateur des peuples! – La véritable gloire consiste à conserver et non à détruire les hommes.
[2] Que l'on me pardonne cette expression; plus l'homme s'efforce de paraître grand, plus il découvre sa misère.
[3] Carles XII, roi de Suède.
[4] Allusion ironique: on sait que la flatterie appela longtemps Buonaparte de ce nom.
[5] Les Espagnols.
[6] Je crois que le sang de plus d'un million d'hommes, inutilement répandu, justifie parfaitement cette comparaison.
[7] On sait quelles précautions prend l'usurpateur pour mettre sa vie en sûreté, et quelles frayeurs lui inspire l'apparition soudaine d'une figure qu'il ne connaît point.
[8] La postérité n'apprendra point sans une surprise mêlée d'admiration que la population de Saragosse chantait ses propres funérailles en marchant au combat, tant la religion et l'amour de la patrie avaient exalté son courage!
[9] Je sais que les véritables braves ont gémi de ces horreurs et que l'armée aurait tenu une conduite moins coupable sous un chef plus digne de commander à des gens d'honneur.
[10] Ces reproches ne sont adressés qu'à ceux qui ont déshonoré le nom français. Une pareille conduite devait porter la haine des Espagnols au plus haut degré d'exaltation et ne pouvait que préparer des revers à l'armée.

Satire sur l'ambition composée sous la tyrannie de Buonaparte par PETIT Le Jeune, attaché aux Archives Royales, Paris, imprimerie de Fain, place de l'Odéon, an 1812 [sic, pour 1814], VI - 24 p.

Dans l'exemplaire (YE 49 5-280) conservé par la B. N. F., les p. 18-19 n'étaient pas découronnées quand nous l'avons consultéen septembre 2012; sur un autre

exemplaire (8 – YE Pièce 5063) conservé par cette même bibliothèque, la date a été corrigée à la main sur la page de titre et le dernier vers a été changé en: «Bientôt rougir de honte en lisant ton histoire!» (correction manuscrite, très soigneusement faite sur un bandeau collé sur le vers remplacé).

Par ailleurs, l'auteur précise que: «Cette satire, terminée dès le mois de juillet 1812, aurait pu être livrée à l'impression dès le courant d'avril 1814, si des contrariétés que l'auteur n'avait pu prévoir n'en eussent retardé, jusqu'à ce jour, la publication; mais ce retard ne diminuera pas l'intérêt que le sujet reçoit des circonstances; et le lecteur judicieux reconnaîtra bientôt, à la facture et au ton prophétique de l'ouvrage, l'époque de sa composition» (p. VI).

Cet ouvrage fut annoncé dans la *Bibliographie de la France ou Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, n° 27, du samedi 16 juillet 1814 (n° 1095, p. 188). Il fut tiré à 150 exemplaires.

Tout ce que nous savons sur B. Petit, le Jeune, c'est qu'il fut employé au secrétariat des consuls et attaché aux Archives royales à la Restauration (Quiérard, *La France littéraire…*, VII, p. 89) et qu'il publia également en l'an X, un *Poème sur les événements qui ont suivi le retour de Bonaparte en France* et en 1814 une *Satire sur l'intrigue composée en 1813*.

1812 (antérieur au 5 août)

J.-F. BOISARD,
Peintre

LE COLOSSE
Fable

Tout un peuple admirait sur la place publique,
Un colosse qu'on élevait,
Et qui de chaque bras touchait,
Du pôle arctique à l'antarctique.
La tête encore lui manquait;
E le fondeur allait la placer dans la nue;
Lorsqu'un inconnu qui passait
S'écrie à cette vue:
Laisseras-tu finir cette horrible statue?
O peuple admirateur d'un prestige nouveau!
Faut-il qu'à tes dépens tu deviennes plus sage?
Admire l'ouvrier, mais détruit son ouvrage,
Avant que par sa chute il creuse ton tombeau…

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, op. cit., p. 32.

La statue de l'Empereur en costume romain, œuvre d'Antoine-Denis Chaudet, avait été placée le 5 août 1810 en haut de la colonne Vendôme, objet de ce poème, qui bien que publié sous le numéro III du livre I des Fables de Boisard, ne correspond nullement à ce genre littéraire.

1812 (août)

CHANOINE HUMBLET

LA DELIVRANCE, OU LE PIED AU CU [sic] DE MADRID

HYMNE A LA MALBOROUGH.

Sur les tons de *La pêle au cu* [sic], ancien air, généralement connu en France […]
Eusebio di Tores commence, Fabricio di Langara répond.
Tandis qu'Eusebio chante, à plein gosier, la première stance de l'HYMNE, Fabricio l'accompagne sur sa flûte, celui-ci reprend la seconde stance, et l'autre accompagnant Fabricio, sur sa guitare, fait tout à la fois, retentir l'air et des accents harmonieux de sa voix, et des doux accords de son instrument sonore, ce qu'ils font alternativement, de même, jusqu'à l'enière exécution de l'HYMNE.

1

Euseb. Oui c'est l'intrus, oui c'est lui-même,
C'est le héron
Qu'on aura mis à la raison,
Le frère *au nouveau Charlemagne!*
Au galop qui quitte l'Espagne,
Plus n'en doutons. *(bis.)*

2

Fab. d'un air et d'un ton moqueur [sic].
Frère, notre climat peut-être
Trop chaud pour lui,
Lui fait prendre enfin ce parti!!!
Surement qu'au climat de France
Il donne la préférence
Sur celui-ci!!! *(bis.)*

3

Euseb. Non, non, crois-moi, sur ma parole,
Le malotru

Sur ses pas, s'il est revenu,
Ce n'est pas ce qui le dégoûte,
Mais il aura reçu sans doute
Le pied au cul. (bis.)

4

Fab. Que ne somme-nous à Valence,
Tous deux ce soir!!!
Pour nous quel plaisir de les voir!
Tous en descendant de voiture
Ah! quelle chienne de figure
Tous ils feront!!! *(bis.)*

5

Euseb. Surtout, quand ils seront à table,
Sans dire un mot,
Qu'il s'y poussera de sanglots!!!
Dévorant, sans plus d'espérance,
Leurs sombres chagrins, en silence,
Qu'ils seront sots!!! *(bis.)*

6

Fab. Et quelles seront les grimaces
De l'avorton,
De ce fougueux Napoléon!!!
A Saint-Cloud revoyant son frère,
Dieu! sait quels transports de colère
Les siens seront!!! *(bis.)*

7

Euseb. Et les bouteilles, et les verres,
Y passeront,
Malheur à ceux qui serviront!!!
Trop étranges métamorphoses
Qu'ils chanteront de belles choses
En faux bourdon!!! (bis.)

8

Fab. Frère, quel triomphe est le Nôtre,
Dans cet instant,
Jamais plus heureux changements!!!
Oui! le Ciel, en brisant nos chaînes
Fait cesser nos craintes, nos peines,

Et pour longtemps. *(bis.)*

9

Euseb. Allons, allons boire bouteille
Chez Valentin,
Quoique *Français*, il pense bien,
Toujours il soutient notre cause,
Il nous avait prédit la chose
De longue main. *(bis.)*

10

Fab. Valentin en fera trophée,
Décidément,
Comme nous, il hait le tyran
Oui, hâtons-nous d'aller l'instruire,
Corbleu! comme nous allons rire
En bien trinquant. *(bis.)*

11

Euseb. (*à Valentin)*
Amis, prenons en main le verre,
A la Santé
De WELLINGTON le Bien-aimé!!!
De ce fameux Foudre de guerre
Dont le redoutable tonnerre
Nous a sauvé [sic]. *(bis.)*

12

Valentin. Vive le bon Roi d'Angleterre,
Ce Roi puissant!!!
Digne, du Levant au Couchant,
De règner sur l'Europe entière;
Vive le Régent! et son Frère!!!
Et Ferdinand!!! *(bis.)*

13

Euseb. Fab.et Valentin faisant chorus.
Ah! oui, puissent les dieux propices
A nos accents,
Bientôt nous rendre Ferdinand!!!
Heureux, comme furent nos pères
Oubliant, sous Lui, la misère,
Nous jouirons. *(bis.)*

14

Les mêmes continuent
Et puisse de même Alexandre
De ses confins,
Chasser d'aussi mauvais voisins!!!
Puis couronner cette besogne
En s'appropriant la Pologne
Aux vœux des siens!!! *(bis.)*

15

Valentin, loyal Champenois d'origine, chante seul.
Et puisse, au bruit de ses victoires,
Rentrant en soi,
Sans cesse, la France avec moi,
Tel jadis (terrassant le crime),
Crier, d'une voix unanime:
VIVE LE ROI!!!
VIVE LE ROI!!!

Les deux autres rejoignent Valentin, et ils répètent, ce couplet à l'unisson.

La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!!, op. cit., p. 32-33. Reprise du premier *Coup de pied au cul de Madrid* composé en 1808 suite à la fuite de Joseph I de la capitale de son nouveau royaume, cet «hymne à la Malborough» célèbre le repli pour Valence de celui qui prétendait être «roi d'Espagne et des Indes, par la grâce de Dieu et de la Constitution» accompagné de son armée, de sa cour ainsi que de nombreux employés et partisans.

Ce texte inspira l'une des plus célèbres caricatures anglaises de la Guerre d'Espagne: *A Spanish passport to France* de R. Ackermann (12 décembre 1813). Cf. Catherine Clair, *La caricature contre Napoléon with english summary*, Paris, ed. Promodis, 1985, p. 152.

Sur le support musical, voir le premier «pied au cul de Madrid», *supra*.

1812 (après le 8 août)

ANONYME

COMME L'OR SUR CE DÔME BRILLE ET S'ACCUMULE!...

Comme l'or sur ce dôme brille et s'accumule!
Sire Napoléon sait dorer la pilule.

Cité in *Acanthologie, ou Dictionnaire épigrammatique . Recueil, par ordre alphabétique, des meilleures épigrammes sur les personnages célèbres, et principalement sur ceux qui ont marqué depuis le commencement de la révolution, op. cit.*, p. 42.

Le *Journal de l'Empire* annonça le 26 juillet 1812 que le dôme des Invalides allait être redoré et que l'adjudication sera close le 8 août (p. 3).

1812 (16 août)

CHANOINE HUMBLET

IMPROMPTU

JUST IN TIME

A S.A.R. Mgr. le Duc d'York, etc. au Jour de sa Naissance, le 16 août 1812, Jour auquel on doit se rappeler que les Nouvelles officielles de la mémorable Bataille de SALAMANQUE arrivèrent, par un beau Dimanche, sur les onze heures du matin.

Grand Prince, dans ce jour, quel bouquet plus flatteur
Que les lauriers des tiens puis-je offrir à ton cœur?
Puis-je offrir à celui de ta digne compagne?
Oui, ces nombreux lauriers qu'ils cueillent en Espagne,
Sous un chef immortel, la terreur des François,
Et le triste fléau du *nouveau Charlemagne,*
Tu dois les partager, sur eux former des droits,
Vu qu'à toi, comme nous, l'Espagne en doit le choix.
Chef à jamais chéri, qui brusquant la victoire,
Ajoute, chaque jour, un fleuron à sa gloire,
Que dis-je, qui parait, presque dans tous les cas,
Donner, faire la loi même au dieu des combats
Et (choses que plus d'un prétendait impossible,)
Toujours, complètement, vaincre *les invincibles!!!*
Pour moi quel doux triomphe, et j'ose l'augurer,
De les ouïr tous, sous peu, dans la poudre rentrer,
Et le Colosse, enfin, pour prix de tant de crimes,
Pour prix du sang d'autant de milliers de victimes
Culbuté de son trône, à l'aventure errer,
De pouvoir l'an prochain, libre de toute crise,
Au même jour, chanter l'Espagne reconquise,
Du russe et du Prussien chanter l'heureux repos,
Et bénir avec eux, et GEORGE, et le HEROS,

Et l'Angleterre, enfin, pour lors d'autant plus fière,
Qu'elle aura libéré l'Europe toute entière.

Publié d'abord dans le *Star* ou le *Morning Post*, puis ensuite dans *La Nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu* [sic] *de Madrid, par le lord WELLINGTON au grand Roi Joseph!!! op. cit.*, p. 49 -50.

1812 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

LES GRANDEURS DU PEUPLE FRANCAIS

1812

Un temps le grand Napoléon
Appelait les Français la grande nation.
Cette mode est passée, et la grande famille,
Que, pour cette bonne raison, partout il éparpille,
Est maintenant le titre généreux
Qu'il donne à ses sujets aussi libres qu'heureux;
Mais il ne se soutiendra guère,
Et comme l'autre il prendra fin.
Qu'y suppléera-t-il? Oh! la chose est bien claire:
Il leur dira: je suis votre grand Algouzin [sic],
Et vous, les grands forçats de la grande galère.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCII, 20 août 1812, volume XXXVIII, p. 367.

1812 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

PAUVRES FRANÇAIS, MISÉRABLES ILOTES….

Pauvres Français, misérables Ilotes,
Vous que j'ai vus tour à tour patriotes,
Amis du Roi, Cordeliers, Jacobins,
Impartiaux, Modérés, Girondins,
Républicains, enragés Sans-culottes,
Sujets de sept, de cinq, de trois et d'un,
Bénissez Dieu, qui pour le bien commun,
Vous ramena, de sa main tutélaire,
A l'unité, nombre si salutaire,
Bénissez bien le grand Napoléon,
Ce tendre cœur, ce monarque si bon!
Pour vous prouver à quel point il vous aime,
Il ne veut pas de repos, pas de paix,
Qu'il ne soit sûr de voir tous les Français,
Libres, heureux, dans le siècle vingtième.
En attendant, ne vous affligez pas
De voir vos fils, à la fleur de leur âge,
Cruellement arrachés de vos bras,
S'accoutumer aux horreurs du carnage,
A l'incendie, au viol, au pillage,
Et, dans l'excès de leur brutalité,
Joui des cris, des pleurs de la beauté.
C'est un malheur, mais il est nécessaire.
Encore un coup, ne vous affligez pas,
Tous les Français doivent être soldats,
Rien que soldats, voilà tout le mystère.
Dans vos foyers ne vous attristez pas
De voir toujours croitre votre misère,
De voir gober par ces méchants Bretons,
Et vos vaisseaux, et vos possessions;
De voir, au sein de la chère patrie,
S'anéantir votre active industrie;
D'être accablés, malgré de si grands maux,
Du fardeau lourd des plus rudes impôts;

C'est un malheur, mais il est nécessaire.
Consolez-vous, il naîtra, j'en suis sûr,
De tout ceci votre bonheur futur;
Napoléon est un bien tendre père.
Admirez donc comme il est prévoyant,
Affectueux, humain et vigilant!
Souffrez, payez et prenez patience.
Admirez donc comme ils seront heureux
Vos petits-fils, vos arrière-neveux!
Quel paradis alors sera la France!
Oui, j'ose ici vous le certifier,
Vous goûterez le repos, l'abondance,
Quand vous aurez conquis le monde entier.
En attendant que ce bonheur commence,
Je vous invite à vous mortifier.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCII, 20 août 1812, volume XXXVIII, p. 366.

1812 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

LES TROIS TYRANS.

Peuple français, heureux sous l'empire des lys,
Tu le nommas tyran, le vertueux Louis,
Et, muet spectateur, ta cruelle apathie
Vit la faux des pervers trancher sa belle vie.
Son meurtrier, couvert de forfaits inouïs,
Des malheureux Bourbons, ne souilla pas le trône;
Et ce second tyran, dédaignant leur couronne,
Ne se fit point nommer Maximilien Premier.
France, quand de son sang ta terre fut trempée,
Tu crus tes maux finis. Comme tu t'es trompée!
Ton troisième tyran, Napoléon dernier,
De son prédécesseur fit oublier les crimes.
Jaloux de l'imiter, le meurtre d'un Bourbon
Ouvrit le catalogue affreux de ses victimes.
Combien sa cruauté, sa folle ambition,
Son ridicule orgueil, sa lâche trahison
En ont fait massacrer! Europe misérable,
Donnes-en, s'il se peut, la liste épouvantable!
Et toi, peuple français, sans âme, sans vertu,
Sous le poids de tes fers lâchement abattu,
Si de ces trois tyrans dont je t'offre l'image,
On proposait le choix à ton rude esclavage,
Réponds avec candeur: lequel choisirais-tu?

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCII, 20 août 1812, volume XXXVIII, p. 367

1812 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

LES GRANDEURS DU PEUPLE FRANCAIS

Un temps le grand Napoléon
Appelait les Français la grande nation.
Cette mode est passée, et la grande famille,
Que, pour cette bonne raison, partout il éparpille,
Est maintenant le titre généreux
Qu'il donne à ses sujets aussi libres qu'heureux;
Mais il ne se soutiendra guère,
Et comme l'autre il prendra fin.
Qu'y suppléera-t-il? Oh! la chose est bien claire:
Il leur dira: je suis votre grand Algouzin [sic],
Et vous, les grands forçats de la grande galère.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCII, 20 août 1812, volume XXXVIII, p. 367.

1812 (septembre)

J. R.

MADRID PAR LES ANGLAIS NE SERA JAMAIS PRIS …

Madrid par les Anglais ne sera jamais pris,
Disaient hier certains esprits,
La chose nullement ne nous parait possible.
Pour moi, reprit quelqu'un, j'en serais peu surpris,
Car je crois fermement que l'Anglais invincible
Guidé par WELLINGTON peut faire l'impossible.

The Sun (Londres) 18 septembre 1812, p. 3. Ce texte nous a été communiqué, par l'intermédiaire du Professeur Coletes Blanco, par Mme la Professeure AndreaSuárez Riaño, de l'Université d'Oviedo. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre gratitude.

1812 (septembre)

Jean-Gabriel PELTIER

LE DOUBLE CORSE

Buonaparte peut se fâcher
Quand un Français le nomme un Corse;
Mais on ne saurait empêcher
Qu'un Anglais l'appelle…*curse**.

*Mot anglais qui signifie *malédiction, peste, fléau.* Il se prononce comme le mot français, *Corse*

L'Ambigu ou Variétés littéraires ou politiques, n° CCCXLI, 13 septembre 1812, vol. XXXVIII, p. 516.

1812 (septembre)

EVE, dit DÉMAILLOT

BOUTADE POLITIQUE
adressée, au mois de septembre 1812,
A NAPOLÉON,
Empereur des Français et Roi d'Italie, Protecteur
de la Confédération du Rhin, Médiateur de celle des Suisses,
et voulant, malgré tout le monde, protéger ce qu'il nomme
les *droits de l'Europe.*

Le pire des malheurs, chez une nation,
Brûlant de se soustraire au joug du brigandage,
C'est d'en être réduite à la condition
D'espérer des revers pour sortir d'esclavage,
Tel est donc notre sort, ô vrais et bons Français!
Le bénir, c'est prouver qu'on ne le fut jamais.
Arrive, jour heureux! où d'un trait de lumière
Nos tyrans seront tous rentrés dans la poussière.

Des droits sacrés de l'homme apostat destructeur!
Toi, dont la raison seule a tiré l'horoscope,
Il te sied bien d'oser, en face de l'Europe,
Lui proposer des siens être le producteur?
L'*Oder* et le *Danube*, en roulant tes victimes,
L'*Ebre* comptant les morts entassés par tes crimes,
La France et l'Italie, aux abois et sans pain,
N'assouvissent donc pas ta soif du sang humain?
Que te faut-il de plus? dévastant l'hémisphère
Y martyriser ceux qui bravent ta colère;
Et par là condamner d'ignares souverains
A recevoir des lois de tes *augustes* mains?
L'entreprise est sublime, et de ton cœur bien digne:
Mais si le ciel, honteux qu'un hypocrite insigne
Voulut de tan d'Etats devenir le fléau,

Pour l'an treize[1] assignait ta descente au tombeau,
Que dirait le grand homme? où seraient les ressources
De ces brigands titrés, compagnon de tes courses?
Pour l'an treize! à ces mots que de projets perdus,
De femmes sans crédit, d'intrigants confondus!
Ce nombre, il t'en souvient, est à la tyrannie
Fatal, comme le fut, pour nous ta jonglerie:
Que deviendraient pour lors, affamés de hochets,
Tous nos grands d'aujourd'hui, si petits par leurs faits!
Elle n'avait pas perdu, *ta profonde sagesse*,
Que, presque tous sortis du sein de la bassesse,
Viennent le premier choc, tes nouveaux anoblis
N'en seraient que bien mieux par le peuple avilis:
Tels sont les coups du sort lorsque la perfidie,
Au crime, de sang froid, joint les traits de la folie.
Tu prétends de l'Europe être le protecteur;
Que ne demandes-tu d'en être le tuteur?
L'un équivaut à l'autre: et certes, ta belle âme,
Y répandant soudain le fer avec la flamme,
Prouverait, si le globe était entre tes mains,
Qu'en seraient, tous les ans, *décimés* les humains.
Toi, protéger l'Europe! Ah! cent fois le contraire!
Ce serait le moyen d'y fixer la misère.
Toi, protéger l'Europe! épargne-toi ce soin;
De l'être crains plutôt d'avoir sous peu besoin.
Toi, protéger l'Europe!... est-elle donc criminelle?…
Oui, car ton règne affreux est sa honte éternelle.
Allons, peuples et rois, ouvrez enfin les yeux.
Vous n'observeriez en lui qu'un prince merveilleux
Dont les hautes vertus passeraient d'âge en âge:
Mais ne l'a pas quitté cet œil perçant du sage,
Qui ne vit dans les siens qu'un adroit orgueilleux,
Ayant le cœur farouche et l'âme anthropophage;
Au point, que tant de sang a rougi ses succès,
Que de honte en pâlit tout vertueux Français.
Aux armes, citoyens! debout contre ce traitre!
Qu'à vos yeux désormais il n'ose plus paraître!
Les moments sont venus de puni des forfaits
Que, s'ils n'étaient prouvés, on ne croirait jamais.
Criez sur lui *haro*, quelque part qu'il se sauve,
Que ce nouveau *Néron* soudain en soit vomi;

---

[1] Du siècle.

Puisse-t-il en fuyant comme une bête fauve,
Pour soulager son cœur ne trouver nul ami!
Tels sont les vœux qu'au ciel adresse en sa misère,
Quiconque forcément perd ses fils à la guerre:
Guerre atroce! et pour qui? pour un ambitieux
Qui verrait, à plaisir, au gré de son caprice,
Tout notre sang couler, si, par quelque artifice,
Chaque goutte en sortait lingot d'or à ses yeux.
Lecteurs! pensez ou non que ceci soit un rêve,
N'importe, il est temps que Paris se soulève!
Reviens, Napoléon, à toutes tes fureurs
Livre-toi; tu verras à notre convenance,
Que, non peur, mais raison soutient la patience
Qui nous a retenus contre nos oppresseurs.
Ta chute commença quand on vit l'impudence
Enrichir toi, les tiens, et les plus grands voleurs;
Quand, du peuple déjà s'exprimait l'indigence,
Parisiens, surtout, faites grâce aux erreurs,
Et sur le méchant seul frappez en conséquence.
Epargne ces badauds dont le nombre est si grand,
Que le nombre des patients se monte à presqu'autant.
Pardon à tout soldat l'objet de vos alarmes,
Si, contre nos tyrans, il retourne ses armes…
Mais, ta police infâme, et d'autres scélérats,
Dévolus à sévir contre le peuple en masse,
C'est autant de Cirons, nés au sein de la crasse
Qu'éclipseront bientôt ses foudres en éclats.
Aux sots déçus par toi, paix et grande indulgence!
De tes hauts affidés, juste et prompte vengeance!
Gloire à tous ces guerriers, l'honneur du nom français,
Qui n'ont pas à rougir de tes honteux bienfaits;
Quant à ceux que ton or a voués au parjure,
Leur parti le plus sage est de fuir en mesure:
Ainsi, de tant de rois, en t'offrant pour soutien,
Malheur à qui d'entre eux voudrait être le tien!

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, op. cit., p. 101 – 105.

«L'année 1812 s'avançait –nous dit Démaillot en présentant cette pièce. La Pologne était conquisepar nos troupes; mais la carte à la main, on voyait que la retraite de l'ennemi, loin d'être naturelle, n'était qu'un piège tendu à la gloriole de Napoléon; qu'il ne pouvait manquer d'y succomber; pendant ce temps, il s'était établi une correspondance entre le général Malet et ses confrères Guidal, Lahorie et le colonel Boccechampy; comme ils me mettaient au fait de tout et qu'ils m'engagèrent à travailler plus que jamais l'opinion publique contre la tyrannie, je fis la présente boutade qui partit sur le champ pour les départements et l'Italie» (p. 100-101).

1812 (octobre)

P. HÉDOUIN

LE BON HENRI

AIR: *Le Csar Ivan*

En rois puissants notre histoire est fertile;
Je suis Français, j'admire leur valeur:
Mais à mes yeux Henri seul en vaut mille,
Car il joignit au courage un bon cœur.
C'est ce héros que je chante aujourd'hui:
«Vive à jamais le nom du bon Henri!»

Au dieu d'amour, comme au dieu Mars fidèle,
De tous les deux il obtint les faveurs;
Et cette main qui pressait Gabrielle
Portait le fer fatal aux ligueurs.
Amants, guerriers, répondez à mon cri:
«Vive à jamais le nom du bon Henri!»

Dans les palais, ainsi que sous le chaume,
Noble sans fard, simple avec dignité,
Ce n'était point le rang, mais toujours l'homme
Que protégeait son active bonté.
Chante, Français, ô toi qu'il a chéri:
«Vive à jamais le nom du bon Henri!»

Des vils flatteurs la troupe méprisable
Dans son grand cœur ne put avoir accès;
Quoiqu'il fût prince, un ami véritable
A partagé ses revers, ses succès;
Nous l'apprenons de son brave Sully:
«Vive à jamais le nom du bon Henri!»

Amant, buveur et soldat intrépide,

Pour célébrer dignement ses hauts faits,
Vous qu'en ces lieux l'honneur rassemble et guide,
De ce vieux vin arrosez mes couplets,
Et répétons ce refrain favori:
«Vive à jamais le nom du bon Henri!»

P. Hédouin, avocat, *Le Bouquet de lys, Recueil de poésies sur les révolutions de 1814 et 1815, suivi de quelques Morceaux détachés,* à Boulogne, chez Le Roy-Berger, Imprimeur – Libraire, Grande Rue, janvier 1816 n° 34, p. 13 – 14.

Dans son introduction, l'auteur précise que «plusieurs des morceaux qui composent ce recueil […] ont été faits avant la révolution de 1814. Il eut alors été impossible de les rendre publics, la censure sur les lettres s'exerçant sur le moindre mot et tirant des pensées, même les plus innocentes, des applications toujours dangereuses pour l'auteur qui les avait émises. C'est ainsi que la première strophe de ma chanson du *Bon Henri*, qui parut peu de jours après le désastre de Moscou, éveilla l'attention de la police de Paris; et cela seulement parce que j'avais opposé dans mes vers le conquérant au pacificateur, le guerrier qui n'avait pour lui qu'une valeur souvent irréfléchie au héros doué d'une âme sensible, et que je donnais la préférence à ce dernier» (p. VII).

1812 (novembre)

Jean-Gabriel PELTIER

INSCRIPTION POUR LE GIBET OU BUONAPARTÉ
SERA PENDU EN RUSSIE

Quand l'heureux possesseur des bosquets de Saint-Clou [sic]
De Compiègne et de Meudon, de Versailles et de Vanvre,
S'avisa de courir, comme un vrai loup-garou,
De Paris, jusques à Moscou,
Il aurait dû savoir que qui craint pour son cou,
Ne doit jamais aller dans le pays du chanvre.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCXLVII, 20 novembre 1812, volume XXXIX, p. 430.

1812 (novembre)

Jean-Gabriel PELTIER

LE CINQUIEME ÉLÉMENT

Cet homme dont enfin la fortune se joue,
Ce monstre affreux qui si cruellement
Traita le genre humain; que son Institut loue
Comme un héros sage, doux et clément,
Va périr dans son élément:
Qui vécut dans le sang, doit mourir dans la boue.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCXLVII, 20 novembre 1812, volume XXXIX, p. 430.

1812 (novembre)

Jean-Gabriel PELTIER

MADRIGAL

Au Père du Roi de Rome.

Dans les héros du vieil Homère,
De ta famille vois le sort;
Astyanax écrasé sur la pierre
Et Pyrrhus s'alliant à la veuve d'Hector.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCXLIX, 30 novembre 1812, volume XXXIX, p. 577.

1812 (fin de l'année)

GAULDRÉE DE BOILEAU

LE BROCHET AMBITIEUX

Certain brochet des plus gloutons
Régnait au sein d'une rivière;
Il en dévorait les poissons:
Chacun règne à sa manière.
Son royaume bientôt lui parut trop petit:
«Ah! que ces rives sont prochaines!
«A mon ambition, comme à mon appétit,
«Il faut, se disait-il, de plus vastes domaines.
«Je me souviens de ce que dom saumon,
«Le mois dernier, passant dans ce canton,
«M'a dit de l'océan et ses immenses plaines;
Courons m'en emparer et me faire un grand nom».
Et sur la foi de sa fortune,
Voilà sire brochet, sourd à toute autre voix,
Parti pour soumettre à ses lois
Les nombreux sujets de Neptune.
L'espoir souriait au tyran:
Il n'avait opprimé qu'une espèce docile;
Pouvait-il croire difficile
La conquête de l'Océan?
Il ne fut pas plus tôt à l'embouchure
Qu'il fut happé par un requin.
Le monstre en l'avalant le traita de fretin.
Ah! pour un brochet quelle injure!
Et pour un tyran quel destin!

Aveugle ambition, l'histoire en vain publie
Tes courts succès, tes longs revers;
Quel est ton guide? La folie,
Heureusement pour l'univers.

Cette fable fut publiée dans *Fables de M. H. G. B… en XIV livres. Tome premier,* Paris, chez Testu et Ce , rue Hautefeuille, n° 13, de l'imprimerie Testu, imprimeur de l'Empereur, 1812 (Livre III, fable III, p. 97-98).

Elle fut citée par F. P. [?] dans le compte rendu des *Fables de M. Gauldrée de Boileau, de l'académie des Jeux Floraux, de celle de Grenoble, Strasbourg, Bruxelles, etc., en XIV livres. – Deux volumes in 12 – A Paris chez Testu et compagnie, rue Hautefeuille; et à Toulouse chez Manamit, imprimeur du Roi,* paru dans *Le Mercure de France, Journal littéraire et politique,* tome soixantième, à Paris, chez Arthus Bertrand, Libraire, rue Hautefeuille, n°23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Mme Ve Desaint, n° DCLX, juillet 1814, p. 22 – 23 et donna lieu à ce commentaire: «Il est étonnant que cette fable, qui présente une allusion si frappante et des rapprochements si hardis ait pu être publiée à la fin de 1812 et échapper à la censure. Le lecteur pourra remarquer dans le cours de cet ouvrage plusieurs exemples d'une pareille audace. Il y avait alors du mérite à ramener la fable à sa première origine, et les revêtir des fonctions honorables qu'elle avait paru avoir oublié. Il y avait quelque courage à donner au despotisme et à l'ambition des leçons utiles et sévères, sous le voile transparent de l'allégorie» (p. 23).

H. Gauldrée de Boileau, marquis de La Caze(1768-1834) fut inspecteur aux revues, député des Landes et membre de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse.

1812 (décembre)

François CHÉRON

LA FUITE DE RUSSIE

S'esquivant de Russie
Et plus rapidement
Que le vent,
Sa Majesté transie
Revient incognito,
        En traineau;
Gai, gai, mes amis,
Soyons réjouis,
        Chantons
Le renom du grand Napoléon
C'est le héros (bis) des petites Maisons[3].

Il laisse son armée
Sans pain, sans général,
C'est égal,
Elle est accoutumée
A manger du cheval
        Pour régal.

Courant à perdre haleine
Il croit prendre à Moscou
        Le Pérou.
Ah! le grand capitaine
Il n'y voit, têtebleu!
        Que du feu
Gai, gai etc.

Que faire en cette ville
Qui n'a pu [sic] de maison
        Qu'en charbons

[3] [1] Petites maisons: maison d'aliénés mentaux.

Il n'est pas trop facile
De passer tout l'hiver
        En plein air
Gai, gai etc.

Allons, faisons vite,
Dit le guerrier penaud.
        Mais il faut
Mettre dans la gazette
Que nous faisons un grand mouvement;
Gai, gai etc.

A bon droit on s'étonne
Qu'alors qu'il n'ait pas fait
        Un décret,
Qui prolongeât l'automne,
Et supprimât le verglas,
        Et frimas;
Gai, gai etc.

Le voilà donc en route:
Mais bientôt l'aquilon
        Furibond
Souffle et met en déroute
Soldats, chevaux, caissons
        Et canons;
Gai, gai etc.

Dans cet état funeste
Brave comme un César
        De hasard,
Sans demander son reste,
Napoléon le Grand
        F… le camp.
Gai, gai, mes amis,
Soyons réjouis;
        Chantons
Le renom du grand Napoléon,
C'est le héros (bis) des petites Maisons

Tribut d'un Français ou quelques chansons faites avant et après la chute de Buonaparte par F. Chéron, Paris, chez Michaud frères, libraires, rue des Bons Enfants, n° 34, de l'imprimerie de L. G. Michaud, 1814., p. 10 – 13.

Dans l'avertissement, tout en reconnaissant qu'il ne s'est pas toujours opposé à l'Empereur, François Chéron déclarait: «J'ai réprimé les mouvements d'indignation qu'il [Napoléon] m'inspirait, et le mépris succédant à l'horreur, j'ai pensé que ce saltimbanque, ce roi de théâtre, ne méritait plus que d'être chansonné, jusqu'au jour que le Ciel aurait marqué pour la vengeance et la révélation de ses crimes. *La Fuite* de Russie a produit l'effet que j'en attendais chez un peuple où le ridicule a toujours eu tant de pouvoir, et a été de tout temps en France le précurseur des grandes révolutions (p. 3). Ces propos ont été repris par F. Hervé-Bazin dans son édition des *Mémoires et récits de François Chéron…* ainsi complétés: «La fuite de Russie a été composée, copiée et répandue dans les divers quartiers de Paris au mois de décembre 1812, peu de jours après l'épouvantable catastrophe qui anéantit l'armée française. Ce désastre où la main de Dieu était si visiblement empreinte, loin d'émouvoir Buonaparte, ne l'avait rendu que plus imprudent et plus fourbe […]. Cette chanson a circulé dans les camps, les casernes, les corps de garde, les lycées, les ateliers. Partout, elle a trouvé les esprits disposés à tourner en dérision le *César de hasard* qui s'y trouve signalé. D'abord copiée à la main avec les précautions les plus mystérieuses, elle a depuis été copiée à plus de 100000 exemplaires». (*Mémoires et récits de François Chéron, membre du Conseil Secret de louis XVI au 10 août, commissaire du Roi Louis XVIII près le théâtre- français de 1818 à 1825, auteur dramatique et critique de littérature sous la Restauration, publiés avec lettres inédites des principaux écrivains de la Restauration par F. Hervé-Bazin, professeur à l'Université catholique d'Angers*, Paris, de la Société bibliographique, Maurice Tardieu, directeur, 35 rue de Grenelle, 1832, p. 205). La police impériale ne ménagea pas ses efforts pour interdire la propagation de ce texte et, selon Eve, dit Démaillot, un jeune homme qui avait eu l'imprudence de diffuser cette chanson se retrouva prisonnier d'Etat à Sainte-Pélagie (cf. poème suivant: «Fabliau tiré des manuscrits du Vatican et mis en langue vulgaire par M. Voit-de-Loin»).

Aux Cent Jours, nous dit F. Hervé-Bazin, «F. Chéron n'avait pas prévu le coup. Il n'eut pas le temps de s'enfuir et l'Empereur, qui n'oubliait rien, le fit arrêter quelques jours après son retour à Paris. 0Il fut jeté en prison et un procès criminel fut intenté contre lui à raison des chansons qu'il avait composées l'année précédente», lors du retour des Bourbons sur le trône de France. (p. 211).

Le Grand succès de cette chanson entraîna l'apparition d'un certain nombre de variantes, propres d'une transmission essentiellement orale. Peltier la publia dans *L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques*, n° CCCCIV, 30 décembre 1814, volume XLV, p. 830 – 831 sous le titre de *Chanson faite au retour de Buonaparte de Russie,* en précisant qu'elle se chantait sur l'air de *Guillery, Caraby.*

S'esquivant de Russie,
Et plus rapidement
  Que le vent,
Sa Majesté transie
Arrive incognito
  En traineau,
Gai, gai, mes amis
  Soyons réjouis,
  Vive Napoléon,
  C'est le héros, c'est le héros
  Des petites maisons.

Il laisse son armée,
Sans pain, sans général,
  C'est égal.
Elle est accoutumée
A manger du cheval
  Pour régal.
Gai, gai, &c.

Il court sans perdre haleine
Et croit prendre à Moscou
  Le Pérou.
Mais ce grand capitaine
N'y trouve parsembleu
  Que du feu.
Gai, gai, &c.

Que faire dans cette ville
Où il n'y a pas de maison
  Qu'en charbon?
Il n'est pas très facile
De passer tout l'hiver
  En plein air.
Gai, gai, &c.

Allons faire retraite
Dit ce guerrier penaud,
    Mais il faut
Mettre ans la gazette
Que nous faisons un grand
    Mouvement.
Gai, gai, &c.

A bon droit on s'étonne
Qu'alors il n'ait pas fait
    Un décret
Pour prolonger l'Automne,
Et supprimer verglas
    Et frimas.
Gai, gai, &c.

Le voilà donc en route,
Mais bientôt l'aquilon
    Furibond
Souffle et met en déroute
Soldats, charrois, canons
    Et caissons
Gai, gai, &c.

Dans cet état funeste
Brave comme un César
    De hasard,
Napoléon le Grand
    F… le camp.
Gai, gai, &c.

O campagne admirable!
Nos destins sont remplis
    Accomplis!
Notre armée est au diable
Que n'en est-il autant
    Du brigand.
Gai, gai, &c.

Cette chanson e fut à nouveau publiée, sous le titre de «La troisième fuite ou La Retraite de Moscou» in *Le Chansonnier des amis du Roi et des Bourbons*, n° III, Paris, chez Guyot et Depelafol, Libraires, rue des Grands Augustins, n° 21; et chez Saintmichel, Libraire, quai des Augustins, n° 21, septembre 1815, p. 71 –

74. On la trouve également, avec quelques légères variantes, dans *Le Petit roman d'une grande histoire, ou Vingt ans d'une plume,* Paris, Alexis Eymerie, libraire, rue Mazarine, n° 30, 1814, p. 48-51.

Le texte publié par F. Hervé-Bazin diffère de la version de 1814 en ce qui concerne le refrain qui dit:

«Gai, gai, mes amis, soyons réjouis!
Chantons Napoléon,
C'est un héros (bis) à mettre à Charenton» (p. 206).

Enfin, Bernard Pouchèle et Bernard Lachat, dans *Le bruit de fond de l'Histoire. Ces chansons qui ont fait l'Histoire,* Paris, Cheminement, 2006, p. 235 – 236 ont recueilli cette autre version:

LA CAMPAGNE DE RUSSIE
Chanson sur l'air de *Compère Guilleri.*

Il était un p'tit homme,
Qu'on appelait le grand,
En partant,
Or, vous allez voir comme
Il revint un petit,
A Paris.

REFRAIN
Gai gai mes amis, chantons le renom
Du grand Napoléon,
C'est le héros (*bis*)
Des petites maisons.[1]

Courant à perdre haleine,
Croyant prendre Moscou,
Ce grand coup,
Mais ce grand capitaine
N'y a vu sarpejeu
Que du feu.

Au refrain.

[1] Petites maisons: maison d'aliénés mentaux.

Que faire dans cette ville
Qui n'a plus de maisons
Qu'en charbon?
Il serait difficile
D'y passer son hiver
En plein air.
Au refrain.

Sans demander son reste,
Fier comme un César
De hasard,
Dans cet état funeste,
Napoléon le Grand
Fout le camp.

Au refrain.

Il laisse son armée
Sans pain, sans général,
C'est égal,
Elle est accoutumée
A manger pour régal
Du cheval.

Au refrain.

S'esquivant de Russie,
Aussi rapidement
Que le vent,
Sa Majesté transie
S'enfuit incognito
En traîneau.

Au refrain.

A bon droit on s'étonne
Qu'il n'ait pas fait exprès
Des décrets,
Pour prolonger l'automne
Et supprimer verglas
Et frimas.

Au refrain.

Ô, campagne admirable,
Les destins sont remplis,
Accomplis,
Son armée est au diable
Que n'en est-il autant
Du brigand.

Au refrain.

L'utilisation d'un support musical aussi connu que *Compère Guilleri* (une contine créée au XVIème siècle, qui fait encore partie du répertoire des chansons enfantines) contribua sans doute à la diffusion de ce texte. Qui ne connaîtrait pas cet air peut l'écouter sur internet:
http://www.teteamodeler.com/vip2/nouveaux/espression/fiche270.asp

1812 (décembre)

EVE, dit DÉMAILLOT

FABLIAU
TIRÉ DES MANUSCRITS DU VATICAN,
ET
MIS EN LANGUE VULGAIRE PAR M. VOIT-DE-LOIN

Musique de M. Le B…

N'ayant pas de progéniture,
Jadis un ogre à longues dents,
Fier d'avaler petits et grands,
Voulut un gars de sa facture:
Bientôt d'un père un peu dindon,
Il obtint jeune jouvencelle,
Qui n'osant faire la rebelle,
Lui mit au monde un ogrillon… *Bis.*

Les vassaux de ce mangeur d'homme
Crurent obtenir, à leur tour,
De ces répits qu'après l'amour
Donne un tigre qui fait son somme:
Mais, loin de dormir, ce glouton
Croquait les fils à la fourchette,
Quand leurs parents, presqu'en jacquette,
Chantaient de peur son ogrillon… *Bis.*

Quoiqu'alliant tous les contraires,
Il craignait le chaud et le froid:
Pour s'en garer, jongleur adroit,
Il forgeait de nouveaux mystères:
Pillant partout, ce furibond
Frappait qui l'osait contredire;
Mais par grâce il daignait sourire
A qui flattait son ogrillon… *Bis.*

Par malheur vint une gelée
Qui, glaçant ses jeunes vassaux,
L'empêchait de plusieurs morceaux
D'en faire une seule goulée.
Là, sur trois bans, de taille ou non,
Par âge il conscrivit le reste
Et les goba d'un air si preste,
Qu'à peine on chanta l'ogrillon… *Bis.*

Bref, une attaque épileptique,
Dans son bain de sang l'ayant pris,
Les médecins, d'un même avis,
Lui prescrivirent l'émétique:
Lors, par en bas, la coction,
A chaque hein! formait couronne;
Mais il ne restait plus personne
Pour chanter le cher ogrillon… *Bis.*

Honni cent fois qui mal y pense;
Car sous le règne des vertus,
Il n'est que des esprits tortus
Qui pusse persiffler la France.
Heureux le peuple si mouton,
Qu'allant même à la boucherie,
Il est content pourvu qu'il crie:
Vive l'ogre et l'ogrillon! … *Bis.*

Tableau historique des prisons d'Etat en France sous le règne de Buonaparte par M. Eve, dit Démaillot, vieillard infirme, et prisonnier d'Etat pendant dix ans, op. cit.,, p. 107-109.

Selon l'auteur, celui-ci aurait composé ce fabliau quand arriva «à Sainte-Pélagie un jeune prisonnier d'Etat accusé d'avoir fait courir la chanson *En revenant de Russie, etc.*» (p. 106).

La partition qui sert de support musical à cette chanson est publiée à la fin du Tableau historique des prisons (p. n. n., 125). Selon ce document, l'air n'aurait pas été composé par M. Le B… , mais par Lambert, maître de chapelle de S. M. Chqarles VII, roi de France de 1422 à 1461.

TABLEAU.

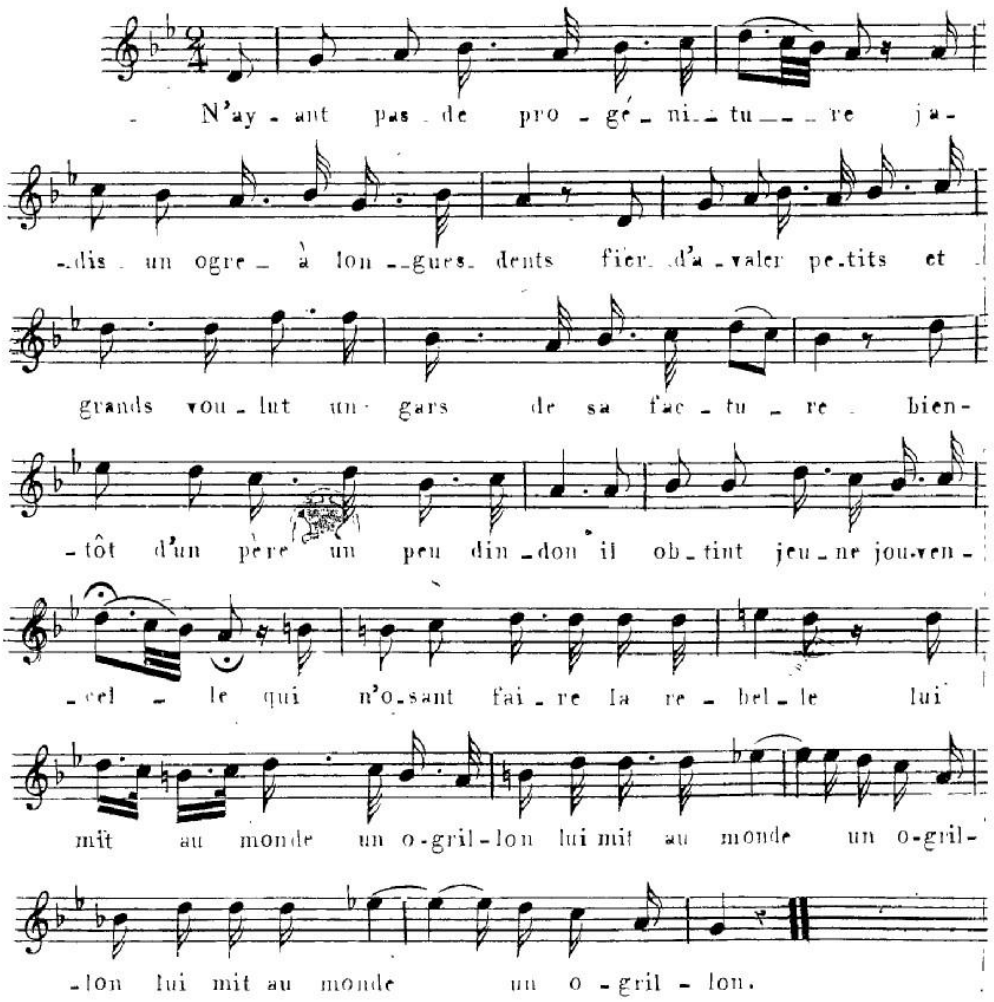
Tire du manuscrit de VATICAN.

et mis en langue Vulgaire

par Mr VOIT DE LOIN.

Musique de LAMBERT Maitre de Chappelle

de sa Mté CHARLES VII ROI DE FRANCE.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1812 (décembre)

Comte de BOUILLÉ

COUPLETS
Faits et chantés, dans un banquet donné par le Roi de France, aux émigrés notables, à Londres, dans le courant de décembre 1812.

Air: *Je vis Léonce et tout bas me dis.*

Fidèle aux vœux que renfermait son cœur,
Un troubadour qui s'exilait de France,
En cheminant aux sentiers de l'honneur,
Ainsi chantait sa plus douce espérance:

«Pays d'amour, de gloire, de beauté,
«Charmant rivage où j'ai reçu la vie,
«Puissé-je encore un jour avec fierté
«Te redonner le doux nom de patrie!

«Puisse le Ciel, après tant de malheur,
«Tant de fléaux dont tu fus la victime,
«Te rendre enfin, pour essuyer tes pleurs,
««De ton Henri la race magnanime!

«Peuple français, sous un Corse asservi,
«Tu dois briser cette chaîne étrangère,
«Te souvenir qu'en la race d'Henri
«La bonté fut toujours héréditaire».

Le Chansonnier des Bourbons, Dédié à S. A. S. Madame la duchesse douairière d'Orléans, rédigé par MM. J. A. Jaquelin et B. de Rougement. Avec quatre jolies gravures, 1ère année, imprimerie de chansons, Paris, Rosa, Libraire, Cabinet littéraire, Grande Cour du Palais Royal, 1815, p. 102.

L'attribution au comte de Bouillé de ces couplets est fort suspecte et il ne les a certainement pas chantés à Londres dans le courant de l'année 1812 puisqu'à cette époque il rentrait d'Espagne où la cécité l'avait obligé à renoncer au commandement de l'Armée du Midi. Né en 1769, le marquis Louis-Joseph-Amour de Boillé, connu sous le nom de comte de Bouillé, qui avait eu le privilège exceptionnel de faire ses études à l'Académie des gentilshommes de Berlin fondée par Frédéric le Grand avait activement participé (avec son père) à la fuite du Roi et de la Reine en 1791 avant de s'engager au service de la Suède et de participer en 1795 à l'expédition du comte d'Artois sur les côtes de France en 1795, comme commandant de la cavalerie royaliste. Rentré en France en 1802, il servit dans les armées du Consulat et de l'Empire et se distingua notamment en Espagne. Son épouse était dame du palais de l'Impératrice; mais les Bourbons lui témoignèrent leur gratitude pour les services rendus autrefois en le nommant lieutenant-général et officier de la Légion d'honneur. (cf. *Biographie nouvelle des contemporains ou Dictionnaire raisonné de tous les thèmes qui, depuis la Révolution française, ont acquis la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers* […] *par MM. A. V. Arnault, ancien membre de l'Institut, A. Jay, E. Jouy, de l'Académie française, J. Norvins, et autres hommes de lettres, magistrats ou militaires* […], III (BI-BY), à Paris, à la Librairie historique, rue Saint-Honoré, n° 125, Hôtel d'Alicre ou rue Bailleul, 1821, p.

Le support musical utilisé consistait en une romance de *Léonce ou Le Fils adoptif. Comédie en deux actes et en prose mêlée de musique; paroles de Marsollier; musique de Nicolo Isouard de Malthe, représentée sur le Théâtre de l'Opéra-Comique National le lundi 18 novembre 1805,* à Paris, chez Mme Masson, Libraire, éditeur de pièces de théâtre, rue de l'Echelle, n° 10, an XIV – 1805 (acte I, scène V, p. 13).

1812 (décembre)

Jean-Gabriel PELTIER

LE JOUR DE NOËL 1812

Le jour où pour notre bonheur
Dieu parmi nous daigna descendre,
On célèbre un second sauveur,
Et c'est l'Empereur Alexandre.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCL, 20 décembre 1812, volume XXXIX, p. 664.

1812 (décembre)

Jean-Gabriel PELTIER

AUX ENFANTS DE PARIS

Sur les Quartiers de Rafraîchissements que leur Tyran leur promettait lors de la Prise de Smolensk.

Ainsi donc, enfants de Paris,
Pour vous rafraîchir les esprits,
Vous livrez vingt combats, vous assiégez vingt places!
Vous trouverez au Kremlin un océan de feu
Qui vous rafraîchit assez peu:
Eh bien, mes beaux enfants, retournez sur vos traces,
Et si Platoff vous fait beau jeu,
A Vilma vous aurez des glaces.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCL, 20 décembre 1812, volume XXXIX, p. 665.

1812 (décembre)

Jean-Gabriel PELTIER

L'ESPAGNE, LA RUSSIE ET NAPOLEON,
Ode

Du sort adorant les caprices,
Souvent on a vu les mortels,
Indifférents à tous les vices,
Au bonheur dresser des autels.
N'écoutant que la Renommée,
Dont l'injustice accoutumée
Se vend toujours au plus heureux,
La Fortune donne l'exemple,
Et chacun brûle dans son temple
L'encens qui n'appartient qu'aux Dieux.

Du premier pas dans la carrière
Si l'homme est arrêté,
A qui sait franchir la barrière
Rien ne peut être contesté.
Les fautes restent pour l'histoire;
Mais du temps présent la mémoire
Ne conserve que les succès:
De Paris l'horrible massacre
Et la honte de Saint-Jean d'Acre
Sont oubliés par les Français.

En vain sur la plage Africane [sic]
Aboukir montre avec mépris
De l'entreprise la plus vaine
Les nombreux et sanglants débris;
En vain au-delà du Tropique
Les rivages de l'Amérique
Attestent de honteux revers;
Marengo seul a fait époque,
Et cette victoire équivoque

A l'Europe a donné des fers.

Déplorons les effets funestes
Des rêves de la liberté,
En voyant les malheureux restes
Des calculs de la vanité.
Des Rois descendus de leur trône,
Des soldats portant leur couronne,
Partout le courage abattu;
Des grands vivant dans la bassesse,
Et des Prélats dont la faiblesse
Erige le vice en vertu.

A quoi servent ces sacrifices?
Quels biens en sont-ils résultés?
Des conquêtes, des injustices,
Un long amas d'iniquité;
De LOUIS l'immense héritage
Ne pouvant assouvir la rage
De l'auteur de tant de fléaux.
Monstre qui, semblable à Tantale,
Ira sur la rive infernale
Mourir de soif au sein des eaux.

Quelles vertus éblouissantes
Attachant au char d'un vainqueur,
Ont, par leurs grâces attrayantes,
Séduit et l'esprit et le cœur?
Napoléon serait-il juste?
A-t-il la clémence d'Auguste?
Compte-t-il les jours de Titus?
Non: depuis ton heure dernière,
D'Enghien, il suit dans sa carrière
L'assassin de Britannicus.

Méprisant tout ce que l'on révère,
Du ciel se jouant à son gré,
Profanant jusqu'au caractère
Le plus noble, le plus sacré;
De Rome avec pompe il appelle
Le Saint Pontife dont le zèle
Croit s'immoler à l'avenir;
Et c'est à ses pieds que sa haine

Prépare en secret une chaîne,
Aux mains qui viennent le bénir.

Longtemps sur des rives fécondes
Les Français ont vu, sous leurs Rois,
Porter à travers les deux mondes
Et leur pavillon et leurs lois.
Déchus d'une solide gloire,
Tombés de victoire en victoire,
Exilés de toutes les mers,
Ces vainqueurs, toujours sous les armes,
En secret arrosent de larmes
Les lauriers dont ils sont couverts.

Le Batave dont l'industrie
Aux deux Indes faisait la loi,
Sur les débris de sa patrie
En frémissant reçoit un Roi;
De l'océan qui le menace,
Sa tranquille et constante audace
Repousse le flot destructeur;
Tandis qu'un tyran qui l'accable,
Se montre plus impitoyable,
Que l'élément usurpateur.

Fait pour tromper, né pour détruire,
Spoliateur de vingt Etats,
Réponds, que t'a fait cet empire
Par tes foudres mis en éclats?
Ennemi des antiques races
Tu veux effacer jusqu'aux traces
De leurs innombrables bienfaits.
Tel, instrument de leur ruine,
Le vers en rongeant déracine
Les vieux enfants de nos forêts.

En vain le maître du tonnerre
Protège l'aigle des Césars,
Le dieu qui préside à la guerre
En dirige seul les hasards;
L'honneur, père du vrai courage,
Défend en vain son vieil ouvrage,
Vienne a vu pâlir son flambeau,

Quand, pour sauver la Germanie,
Une nouvelle Iphigénie
Tend la gorge au fatal couteau.

Ce philosophe que la fable
Eut mis jadis au rang des dieux,
Ce Roi, qui bâtit sur le sable
Un trône écroulé sous nos yeux,
Préparant la triste journée
Qui de la Prusse consternée
A commencé l'adversité,
Fit voir la justice éternelle,
Livrant, pour venger sa querelle,
L'athéisme à l'impiété.

Non loin des rochers où Pélage
Sauva l'Espagne et ses autels,
Quel est ce héros de notre âge
Couvert de lauriers immortels?
Est-ce Jupiter dont la foudre
Vien de faire tomber en poudre
Les Titans menaçant les cieux?
Ou, fier d'une si noble cause,
Est-ce Wellington qui dispose
Ses bataillons victorieux?

Poursuis, peuple vainqueur du Maure,
Défends ton pays et ta foi;
Que du couchant jusqu'à l'aurore
On t'admire, on parle de toi;
A l'univers qui te contemple
Donnant un éternel exemple,
Fais voir Napoléon un jour,
Par les ordres des destinées,
Attaché sur les Pyrénées,
Servant de pâture au vautour.

Quel est ce torrent, dans sa course
Des trônes roulant les débris?
Quel est ce guerrier jusqu'à l'Ourse
Traînant vingt peuples éblouis?
Est-ce Charles sur la Vistule
Au Saxon vainqueur de l'Hérule

Promettant le Dieu des chrétiens;
Non…… c'est sur sa tombe entr'ouverte,
Attila qui cherche sa perte
Dans les champs des Catalauniens.

Rappelez-vous, ENFANTS DES SLAVES,
Vos jours de triomphe et d'honneur;
Ecrasez ces troupeaux d'esclaves
D'un tigre servant la fureur.
A la lueur de l'incendie,
Jurant de venger la patrie
Des outrages qu'elle a reçus;
Allez, au sein de la victoire
Retrouver, à force de gloire,
Toutes vos antiques vertus.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCL, 20 décembre 1812, volume XXXIX, p. 593 - 597.

1812 (décembre)

G. HACHE [?]

JE VIS L'OGRE DE PRES…

Je vis l'ogre de près, et je lus dans son cœur
Qu'il serait de l'Europe et l'opprobre et l'horreur;
Qu'il portait partout, pour assouvir sa rage,
La famine et le fer, la flamme et le carnage,
Et qu'enfin des Français, l'implacable bourreau
A force d'attentats creuserait son tombeau.

Epigramme sur la page de garde de *Le Néron de l'Europe, ou l'Usurpateur du trône des Lis. Songe fait vers la fin de 1812, et lu, dès cette époque, dans plusieurs Sociétés de fidèles et loyaux* anti-corsicains *par G. Hache, Rédacteur et traducteur d'anglais au Ministère de la Guerre,* Paris, 1816 , de l'imprimerie de Madame veuve Jeunehomme, rue Hautefeuille, n° 20.

On ne saurait dire si cette épigramme est l'œuvre de Hache lui-même, ou s'il s'agit d'une citation en guise d'épigraphe.

1812 (décembre)

G. HACHE

LE NÉRON DE L'EUROPE
OU
L'USURPATEUR DU TRÔNE DES LYS

J'ai songé cette nuit, j'en tremble encore d'horreur!
Qu'un Corse ambitieux s'était fait *empereur*,
Et qu'il avait choisi l'heureux sol de la France
Pour y faire éclater sa funeste puissance.

Le nom de ses parents n'offrant rien de pompeux,
Ce vil aventurier, ce despote orgueilleux,
Qui déjà ne rêvait que carnage et rapine,
Crut nous faire oublier son abjecte origine
En se faisant nommer le *grand Napoléon*.

Usurpateur du trône, assassin d'un BOURBON,
Il n'est point de pays, de climat sur la terre,
Où son féroce instinct n'ait transporté la guerre;
Il n'est point de climat que l'insigne brigand
N'ait couvert de ruine et de deuil et de sang!

On n'entendait partout que des mères éplorées,
Epouses en délire, amantes délaissées,
Redemander au ciel, la mère son enfant,
L'épouse son époux, l'amante son amant.
La soeur à deux genoux l'implorait pour son frère,
Le père pour ses fils… Triste et vaine prière….!
L'ennemi des mortels, l'*empereur des bourreaux*
Les avait entassés dans d'immenses tombeaux!
Qu'ai-je dit? La plupart privés de sépulture,
Aux vautours dévorants ont servi de pâture;
Et d'autres succombant aux rigueurs des climats
Maudissant l'assassin, demandaient le trépas.

J'ai parlé de *bourreaux*. Hélas! à Dieu ne plaise
Qu'aucun des preux soldats de la troupe française,
Par ce mot odieux se croyant désigné
Contre ma muse ou moi se soulève indigné!
Loin de là, je me plus toujours à rendre hommage
A leurs coeurs généreux, à leur bouillant courage.
Tous se sont, à l'envi, par les plus nobles faits,
En se couvrant de gloire, illustrés à jamais;
Tous ont, par leur valeur, leur zèle et leur constance,
Soutenu dignement le renom de la France,
Et tous, en terminant leurs belliqueux travaux,
Se sont fait admirer même par leurs rivaux!
Heureux enfants de Mars!mais plus heureux encore
Si, loin d'un temps affreux que l'Europe déplore,
Vous eussiez pu montrer cette héroïcité,
Déployer cette ardeur, cette intrépidité,
Cet assemblage enfin de qualités sublimes,
En servant des *Français* les *princes légitimes*!
Las! induits en erreur par un chef inhumain,
Vous dûtes vous soumettre aux arrêts du Destin;
Mais vos lauriers, mêlés aux palmes de la gloire,
Orneront les parvis du temple de Mémoire!

J'entends donc par bourreaux ces lâches courtisans,
Ces vils adulateurs d'ambitieux tyrans;
Ces odieux mignons, ces conseillers pervers,
Ces esclaves abjects qui chérissent leurs fers,
Et qui, pour assouvir leur sordide avarice,
Conduisent leur idole au bord du précipice,
Sans prévoir que sa chute entraînera la leur.
«Bas et rampants valets, sycophantes sans cœur,
«Orgueilleux mendiants, serviles parasites,
Etres dégénérés, méprisables Thersiles,
«Insidieux flatteurs!.... c'est votre ignoble encens
«Qui corrompt les Césars et produit les tyrans:
«Aussi c'est contre vous qu'ici je me déchaîne,
Que s'indigne mon âme et s'exhale ma haine.
«Peste des nations, dont vous êtes l'horreur,
«Puissiez-vous périr tous avec l'usurpateur!
«Que vos noms odieux, couverts d'ignominie,
«Jusqu'aux siècles futurs voués à l'infamie,
«Contre vos lâchetés révoltant tous les cœurs,
«Inspirent l'épouvante à vos imitateurs!»

Noble et vaillant d'ENGHIEN, espoir de la patrie,
Tu tombas sous le fer de leur sultan impie;
Tu péris… et ta mort fut un assassinat!
Fier de ce noir succès, de ce lâche attentat,
Sans cesse le tyran méditait d'autres crimes,
Sans cesse il immolait de nouvelles victimes,
Comme s'il eut voulu ravager l'univers,
Ne régner, hélas! que sur d'affreux déserts!
On lira quelque jour sur sa tombe maudite
Cette horrible épitaphe avec son sang écrite:

«Ci-gît l'effroi du genre humain,
«Monstre à l'œil sombre, au cœur d'airain,
«Qui dans sa rage *corsicane*
«A l'univers entier voua sa haine;
«*Qui ne vécut que pour tromper,*
«*Et qui ne trompa que pour régner,*
« *Et ne régna que pour tuer! …*
«Qui que tu sois, passant, bénis la Providence
«D'avoir daigné, dans sa clémence
«Rappeler le monde au bonheur
«En frappant de sa foudre un fléau destructeur!»

Il marchait, entouré de bourreaux, ses complices,
Et rayonnait de joie à l'aspect des supplices,
Comme un tigre rapace il se gorgeait de sang!
Voici quelles étaient les marques de son rang:
Un tombereau pour char, un échafaud pour trône,
Une torche pour sceptre, un cordeau pour couronne,
Ses cheveux parsemés de ronces, de chardons,
Mêlés aux végétaux d'où sortent les poisons,
Offraient à tous les yeux les sinistres trophées
Des exploits que chantaient *ses dignes coryphées*!

Me trouvant par hasard placé sur son passage
En père au désespoir je lui tins ce langage:
«Barbare! qu'as-tu fait de mes jeunes enfants?
«Délices de leur mère, espoir de mes vieux ans,
«Objets de tous mes soins, de toute ma tendresse,
«Ils devaient soulager au jour de la détresse,
«Leur mère inconsolable et leurs plaintives sœurs,
«Que ta rage condamne à verser tant de pleurs!

«Loin d'elles, après moi, détournant la misère,
«Ils seraient accourus pour leur servir de père:
«Qu'en as-tu fait? réponds, destructeur inhumain!
«Dans leur sang innocent as-tu trempé ta main;
«Les as-tu moissonnés dès leur naissante aurore?
«Où puis-je me flatter de les revoir encore?
«Odieux assassin, dis-moi quel est leur sort?
«Ciel! ton affreux silence est leur arrêt de mort!
«Vampire dévorant! sangsue insatiable!
«Tu déchires le cœur d'un père inconsolable.
«Poursuis, tigre, poursuis; couronnes [sic] les travaux,
«Couronnes [sic] tes forfaits par des forfaits nouveaux:
«Tu frappes les enfants, immole aussi le père,
«Egorge sans pitié leur déplorable mère,
«Frappe leurs tristes soeurs, comble notre souhait,
«Pour nous délivrer tous de ton horrible aspect!»

Où m'emporté-je, hélas! dans ma douleur cruelle…
O mes pauvres enfants, qu'en vain ma voix appelle!...
O tristesse, ô sanglots, ô regrets superflus…!
Oux fruits de mes amours, je ne vous verrai plus!
Vos yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Et vos membres sanglants gisent sur la poussière!

Du moins si combattant pour leur *vrai souverain*,
Ils eussent succombés, trahis par le destin,
Leurs glorieux exploits transmettraient d'âge en âge,
Des fastes de la France une honorable page;
Leur nom, cher aux Français, sur le bronze incrusté,
Avec eux volerait à [sic]
Et ces mots répétés dans toutes nos provinces:
Ils sont morts pour leur roi, leur patrie et leurs princes!
Changeant en joie, alors, mes regrets douloureux,
Au lieu de les pleurer, je bénirais les cieux!...

Hélas! loin de défendre une cause si belle,
Savoir contraint de suivre un parjure, un rebelle,
De s'attacher au char d'un fier usurpateur,
Et de périr pour lui… ah!... quel excès d'horateur [sic].

Dieu puissant prends pitié d'un trop malheureux père;
Prends pitié de la France et de l'Europe entière;
Venge-toi, venge-nous d'un despote odieux

Qui dépeuple la terre et blasphème les cieux!
Arme ton bras vengeur, qu'un éclat de ta foudre
Extermine l'impie et le réduise en poudre,
Et que ce grand exemple apprenne à l'univers
Quels sont les châtiments réservés aux pervers!
Ou plutôt, pour lui faire expier tant de crimes,
Engloutis-le vivant au fond de noirs abîmes!
Que l'infernal bourreau de toute la nature
Eprouve à chaque instant l'horreur de la torture,
Et qu'enfin, tourmenté par d'immortels remords,
Sans pouvoir expier, il souffre mille morts!

Transi par ce discours, le Corse sanguinaire
En affreux hurlements exhale sa colère;
Sa tête en est troublée et l'esprit éperdu,
Sur son trône de boue il tombe confondu!
La rage et les remords ont assiégé son âme;
Il craint le châtiment de son régime infâme;
Mais bientôt rappelant sa morne impiété;
Avec elle, il reprend toute sa cruauté;
D'abord sur le Français il fulmine anathème,
Puis contre dieu [sic] profère un horrible blasphème.
Enfin, fixant sur moi ses regards scélérats,
D'un texte anthropophage il me voue au trépas!

J'allais me disposer à subir le supplice
Lorsqu'un événement imprévu, mais propice,
Que suscite le ciel en ce moment fatal,
Sauva la France et moi de ce monstre infernal:
Des soldats indignés de son langage impie
Sur l'arène, à mes pieds, l'ont étendu sans vie!!
A cet aspect sanglant je m'éveille en sursaut,
Et tombant à genoux, j'invoque le TRES-HAUT:
«Juste ciel, ai-je-dit, vengeur de l'innocence,
Réalise mon *songe* et détruis sa puissance!!!»

FIN

Le Néron de l'Europe, ou L'Usurpateur du trône des Lis. Songe fait vers la fin de 1812, et lu, dès cette époque, dans plusieurs Sociétés de fidèles et loyaux anti-corsicains *par G. Hache, Rédacteur et traducteur d'anglais au Ministère de la Guerre,* op. cit.

Le texte est précédé d'une «Epitre dédicatoire a Messieurs les Officiers, sous-officiers et soldats de la Garde Nationale (p. V-VIIJ) dans laquelle l'auteur affirme qu'il s'agit d'un songe authentique, fait à l'époque de la Bérésina, qu'il ne comptait pas publier, ce qu'il ne fait que sur les instances de ses amis.

Hache déclare également dans cette épitre (P. V-VJ) : «Depuis la sanglante et déplorable journée du 13 vendémiaire, si funeste, hélas! à tant de bons citoyens de cette capitale, et dans laquelle *Buonaparte* nous fit pressentir jusqu'à quel point il porterait un jour sa soif inextinguible du sang humain, j'ai conçu pour cet exterminateur impitoyable une aversion qui s'est constamment accrue en raison de l'accroissement de ses forfaits. Aussi ne vous étonnerez-vous pas, Messieurs, si des sarcasmes, des épigrammes, des traits perçants, enfin, que je décochais de temps en temps contre son régime mortifère, et que je récitais à la plupart de mes collaborateurs des bureaux de la guerre, où je travaille depuis plus de 20 ans, ne m'aient valu des reproches, des menaces, des humiliations sans nombre, et une grande réduction dans les appointements de mon modique emploi. On aurait pu m'en dépouiller complètement, il est vrai; mais le moyen de destituer le père d'une famille nombreuse, qui remplissait ses devoirs avec autant de probité que d'exactitude, et contre les prétendus délits duquel on n'avait que de simples soupçons! On crut donc qu'il était plus prudent de me réduire par la famine; mais on n'y parvint jamais, car je préférai le *pain* et *l'eau* à l'infamie de préconiser un gouvernement odieux, contre lequel mon cœur se soulevait. Ainsi, en rompant mon frein, j'attendis avec patience et fortitude un meilleur avenir».

Enfin (p. VIIJ), l'auteur exprime le vœu d'avoir «la certitude que les *royalistes de vieille date* seront au moins traités à l'égal des *royalistes de deux jours*».

En dehors de cette publication, nous ne disposons d'aucune information sur G. Hache.

1812 (décembre)

Chanoine HUMBLET

LA PAIX DE MOSCOW!!!

Destructeur et tyran, oui, maître de Moscow*,
Tu pensais dévorer *la chèvre et le chou!!!*
Intimider le Russe et forcer Alexandre,
A racheter Moscow que tu venais de prendre**,
Mais ferme en ses projets et à l'abri de tes coups,
Il méprise *ta paix,* il brave ton courroux,
Et, bientôt, sous l'appui d'un Dieu juste et propice,
(A Pluton, de ta peau, on doit un sacrifice,)
Oui, j'ose augurer, traître, tu sentiras,
Et tout le fiel du sien, et le poids de son bras***.

* *S'entend le pillage et la rançon de cette ville, conséquemment de la partie de l'Empire Russe qu'il avait déjà envahie, laquelle rançon* ainsi que celle de Vienne, *le trop maudit usurier n'aurait pas manqué de faire monter* (au plus raisonnable) *à la somme insignifiante de* 30 *millions de roubles!!! Somme que, sur le refus d'Alexandre, l'hydre impitoyable aurait, bien volontiers, comptée lui-même pour obtenir de S. M. I. la grâce de se retirer sans molestation aucune, les pertes incalculables qu'il a faites, en hommes, en chevaux et à bouches à feu, en caissons, trains d'artillerie, pontons, caisses d'artillerie, &c. &c. &c. allant bien au-delà de cette somme;* pain béni, pain béni, *et preuve terrible et bien convaincante de l'instabilité de la fortune dont il se glorifiait d'être* l'enfant gâté et le favori par excellence!!!

** Au plus souvent, aussi inconséquent dans ce qu'il entreprend que dans ce qu'il avance, il s'était, vraisemblablement, figuré que S. M. l'Empereur de Russie aurait perdu de vue une vérité que, nombre de fois, il avait prêchée à ses soldats, savoir: *Qu'une nation qui combat pour sa liberté est invincible,* et que cette vérité incontestable ne tombait ni sur les Portugais, ni sur les Espagnols, ni sur les intrépides habitants de la Russie, appuyant, indubitablement, et ses espérances, et sa crédulité sur le proverbe latin qui dit: *nulla regula sine exceptione,* point de règle sans exception; mais et les Portugais, et les Espagnols, et les soldats peu complaisants de ce dernier Empire lui ayant bien évidemment prouvé le contraire, le trop confident Napoléon , terrassé, humilié, comme il l'est, sera bien étonné, à son retour en France (si toutefois il a le bonheur d'y rentrer), d'aller annoncer, à grand bruit, à ses esclaves effarouchés, le *veni, Vidi, Vici!!!* Malheureusement pour lui que les glaces de *Russie* n'ont pas été aussi complaisantes que celles de *Hollande*, auxquelles, comme on sait, il dut la conquête de ce Pays.

*** *Le pronostic s'est heureusement vérifié, de la manière la plus éclatante.*

La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] *de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!!, op. cit.,* p. VIII.

1812

CHANOINE HUMBLET

LE PÂTÉ DE STANISLAS, ROI DE POLOGNE

En pâté on servit, un jour, à Stanislas,
Son petit nain Gillon,
Qui, tout à coup, sortant de sa frêle prison,
Divertit le monarque, et toute la Pologne;
Ah! comment ne rirait-on pas,
Si, pour ressusciter le cas,
Quelque Russe futé,
Pouvait de même, sur soi prendre
Une aussi risible besogne,
Et, pour divertir Alexandre,
Tout ainsi que Gillon,
Aussi mettre en pâte
Le tout petit Napoléon.

La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] *de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!!, op. cit.,* p. 36.

1812

CHANOINE HUMBLET

AUX DIFFÉRENTES NATIONS DU NORD
Parodie de l'hymne Marseillais.

1

Peuples de la froide hémisphère,
Peuples vaillants, rassemblez-vous,
De votre liberté si chère,
Plus que jamais soyez jaloux. *(bis.)*
Foudroyez ces monstres féroces,
Défendez vos propriétés…,
Vos fils, vos femmes égorgés!!!
Fut-il de forfaits plus atroces?
En avant, fiers Guerriers, combattez vos tyrans,
Marchez, frappez,
Qu'un sang impur abreuve au loin vos champs.

2

Oui, combattez pour votre gloire,
Et pour la gloire de vos Rois;
Volez, volez à la victoire,
Soyez libres par vos exploits. *(bis.)*
Un vil ennemi vous outrage,
Il vous défie au champ d'honneur,
Sachez réprimer sa fureur,
Et dans son sang noyer sa rage;
En avant, fiers Guerriers, &c.

3

Quand on combat pour sa Patrie,

Pour soi-même et pour ses foyers,
Oui, l'on doit mépriser la vie,
Marcher à travers les brasiers. *(bis.)*
Pour lors, on devient invincible,…
Couverts de honte, et de mépris,
L'on foule aux pieds ses ennemis,
L'on est, pour eux, plus que terrible.
En avant, fiers Guerriers, &c.

4

Sur nos ACHILLES britanniques,
Fixez les yeux, réglez vos pas
Que vos faits, vos lauriers antiques
Vous animent dans les combats. *(bis.)*
Oui, sous les drapeaux de Bellone,
Osez, osez vaincre comme eux,
Et, tout ainsi que vos aïeux,
Soyez les défenseurs du trône;
En avant, fiers Guerriers, &c.

La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] *de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!!, op. cit.*, p. 37. Ce texte, d'après le chanoine Humblet, avait été antérieurement publié dans *The Star* et/ou le *Morning Post.*

.

1812 (décembre)

ANONYME

QUAND UN PAUVRE SOLDAT LAISSAIT PERDRE SON AIGLE…

Quand un pauvre soldait laissait prendre son aigle,
Le faire fusiller était ta douce loi:
Dis, grand Napoléon, que ferait-on de toi,
Si l'on suivait la même règle?

Rapporté par de Labouisse - Rochefort, *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826) ou Mémoires politiques et littéraires, op. cit.,* tome 8, p. 399, qui précise que cette épigramme fut composée après le passage de la Bérésina (26 – 27 novembre 1812).

1812

J. H. HUBIN

L' ÉPERVIER ET LE PIGEON
Fable

Un Epervier déchirait un Pigeon.
– Que t'ai-je fait, cruel, pour m'arracher la vie?
– Ignores-tu, misérable oisillon,
Que l'universelle harmonie
Soumet les faibles aux puissants?
– Dis plutôt les bons aux méchants.
– Crains du moins les remords. – Ridicule menace:
On ne les connaît pas chez les gens de ma race.

Poésies diverses par J. H. Hubin, Membre de la Société de Littérature de Bruxelles, de l'Athénée de Vaucluse, et Correspondant de la Société d'Emulation de Liège, à Bruxelles, de l'Imprimerie d'Adolphe Stapleaux, Libraire, Marché aux Herbes, n° 286, 1812, p. 162.

L'allusion directe à la cruauté et absence de remord de l'Epervier (le pâle substitut de l'Aigle) n'empêcha pas la publication de cette fable dans un recueil de poèmes où l'on trouvait également une ode composée lors de la guerre contre la Prusse (1806) intitulée *Napoléon le Grand* et des plus flatteuses à l'égard de l'Empereur.

Nous ne disposons pas d'autre information sur l'auteur.

1812 (décembre) – 1813 (début)

J. J. L. G. MONNIN

FRAGMENTS D'UN POÈME INÉDIT INTITULÉ LA BOURBONIDE

Exposition

Je chante des Bourbons l'exil et le malheur
Et la mort de leur chef et la longue douleur
Qui les suit loin du trône où le ciel les fit naître.
Quand la France, soumise au joug d'un nouveau maître,
Voit ses jeunes guerriers, inspirés par l'honneur,
A la voix d'un tyran animant leur valeur,
Vaincus par les climats, vainqueurs par leur courage,
Dévorés par le feu sur les rives du Tage,
Arrétés par le froid dans les glaces du Nord;
En Espagne, en Russie, entassés par la mort,
Succomber sans murmure au coup qui les opprime;
Tandis que, sans remords, plein de sa propre estime,
Leur chef, loin du climat qui les engloutit tous,
Fuit, et d'un sort cruel seul évitant les coups,
Les abandonne au froid, sans vivre et sans défense,
Et lâche déserteur vient épuiser la France.

Vertu de nos aïeux, saint amour de nos rois,
Viens embrasser mon cœur et soutenir ma voix;
Viens, reproche aux Français leur erreur, leur faiblesse;
Ranime dans leur sein cette vive tendresse,
Cette fidélité, ce véritable honneur
Qui jadis pour leur prince excitaient leur valeur:
Viens, pars, élance-toi des âmes généreuses
Où tu fus comprimé par des lois rigoureuses;
Viens, et semblable au feu que l'orgueilleux Etna
Sous une masse énorme à ses pieds enchaîna,
Eclate, Etonne-nous; sois d'autant plus sublime
Que tu fus plus longtemps enchaîné par le crime:

De ton éclat nouveau frappe l'usurpateur,
Et qu'il tombe d'un trône élevé par l'erreur.
Toi qui de l'univers règle les destinées,
Dieu, des fils de Henri prolonge les années!
Daigne les ramener au sein de leur pays,
Et rendre un tendre père à ses malheureux fils

[…]

Fragments d'un poème inédit intitulé la Bourbonide par J. J. L. G. Monnin, Paris, de l'imprimerie de N. Renaudière, rue des Prouvaires, n° 16, [1815], p. 1 et 2. La suite du poème (p. 3-13) est consacrée à l'«Apparition de Henri IV à Louis XVI dans la Tour du Temple. Extrait du troisième chant», sans allusion à Napoléon.

En 1804, le même Monnier avait écrit une *Epître aux Français sur l'avènement De Napoléon I à l'Empire,* Paris, chez Baudin, libraire, rue Verdelet, n° 21, an XII (1804) (de l'imprimerie de Chevre fils, rue Neuve-Saint-Etienne, n° 132, près le boulevard Poissonnière). Epître en vers, 14 p. extrêmement flagorneuse envers Napoléon.

Nous ne disposons d'aucune information sur l'auteur.

1813 (janvier)

[INTERPRÉTATION ANTI – NAPOLÉONIENNE
DE VERS DE LOUIS ANSEAUME]

Vous n'étiez pas ce que vous êtes,
Et vous étiez ce que vous n'êtes plus,
Et vous aviez pour faire des conquêtes,
Oui, vous aviez ce que vous n'avez plus.

-
Ces vers sont rapportés par de Labouisse - Rochefort, *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826) ou Mémoires politiques et littéraires*, *op. cit.*, tome 8, p. 396, avec le commentaire suivant:
"De retour à Paris, après cette malheureuse retraite [de Russie], on joua un opéra de Marmontel où l'on trouve ces vers […]. Ces vers ne sont pas très bons; ils sont adressés à un vieillard, et ils appartiennent à une situation équivoque; mais le parterre en fit une sanglante application; trois fois il fit répéter ces quatre vers les accompagnant d'applaudissements et de trépignements redoublés, ce qui fit suspendre les représentations de la scène. On sent que ce terrible bruit dut paraître à l'habitant des Tuileries bien plus effrayant et plus cruel que les canons russes. Il atteignait son pouvoir et flétrissait tous les prestiges de sa gloire» (*Ibid.* p. 396 – 397.)

Ils sont en fait de Louis Anseaume, librettiste du *Tableau parlant* et on les trouve p. 53-55 du texte publié avec la partition sous le titre de *Œuvres III°. Le Tableau parlant. Comédie en un acte et en vers. Dédié à Monseigneur le duc de Choiseul. Mise en musique par M. Grety de l'Académie de Boulogne. Représenté pour la première fois le20 septembre 1769 par les Comédiens Italiens du Roy. Prix 15 sols. Gravé par le sr. Dezauche,* à Paris, aux adresses ordinaires de Musique, à Lyon, M. Castaud vis-à-vis de la Comédie. Avec privilège à l'imprimerie de Montulay [s.d.]

Le Tableau parlant faisait partie du répertoire du «théâtre impérial de l'opéra-comique». Il était suffisamment apprécié du public pour que le dessinateur et acteur Pitrot réalisât en 1811 deux gravures représentant les costumes portés par

lui-même (dans le rôle de Cassandre) et par Elleviou, dans celui de Pierrot). Précédemment, en 1789 – 1790, avait déjà été publiée une estampe qui illustrait l'air de «Ils sont passés les jours de fête» (Rosine à l'abbé). Cf. Gallica, «Le Tableau parlant».

La première représentation du *Tableau vivant* après le retour à Paris de l'Empereur (dans la nuit du 18 au 19 décembre 1812) eut lieu le 6 janvier 1813. Les rappels demandés par le public furent présentés par la presse comme le fruit d'une cabale (sans qu'il soit précisé contre qui) et furent interdits. Mais, contrairement à ce que l'on trouve parfois écrit, les représentations de cet opéra-comique ne furent pas interdites et *Le Tableau parlant* fut représenté en 1813 les9 et 27 janvier, 10 mars (représentation de retraite de M. Elleviou), 26 mars, 21 avril, 13 mai, 22 et 31 juillet, 19 septembre, 4, 22, 28 et 31 octobre et 5 novembre.

1813 (janvier)

Pierre-Jean de BÉRANGER

AINSI SOIT-IL

AIR: *Alleluia*

Je suis devin mes chers amis;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
        Ainsi soit-il!

Plus de poète adulateur;
Le puissant craindra le flatteur;
Nul courtisan ne sera vil.
        Ainsi soit-il!

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
        Ainsi soit-il!

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
        Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit ans, avec ses amants,
N'exercera plus que son doux babil.
        Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours;
Er son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;
La justice règne partout,
Et la vérité sort de l'exil.
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu
Qui met chaque chose en son lieu:
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il!

Œuvres de Béranger, Bruxelles, imprimerie Louis Tencé, 1829, p. 24 – 25. Dans cette édition, Béranger tint à mentionner la date de composition de cette chanson. En effet, malgré un côté bon enfant qui dénonce tous les travers de la société et qui annonce *Le roi d'Yvetot*, Béranger n'y dénonce pas moins pour autant un règne qui a banni le goût et la justice, s'entoure de poètes adulateurs et envoie l'alguazil à la moindre critique.

Pierre-Jean de Béranger (Paris, 1780 – 1857) fut considéré en son temps comme l'«un des plus grands poètes que la France ait produit» (Chateaubriand).

1813 (janvier)

Jean-Gabriel PELTIER

LE TRIOMPHE DES RUSSES
CHANT DE VICTOIRE

AIR: *Allons Enfants de la Patrie, &c.*

Des habitants de la Scythie,
Que dis-tu, grand Napoléon?
Est-ce un peuple dans l'apathie?
Le vois-tu trembler à ton nom? (*bis*)
Que de sang fait couler ta rage!
Bravant l'inclémence des cieux,
Entends le Russe furieux,
Chanter en volant au carnage:
Tombez, monstres cruels; vengeons notre pays!
La mort! (*bis*) Point de quartier aux oppresseurs des lys.

Des bords de la Seine et du Rhône,
Trainés dans les climats du Nord,
A tes guerriers, chez nous, Bellone,
A chaque pas offre la mort. (*bis*)
Ces cohortes jadis si fières,
Redoublent l'effort de nos bras;
La faux sanglante du trépas
Abat ses phalanges altières.
Tombez, monstres, etc.

C'en est fait; tes vils satellites
Mettent partout les armes bas.
Mars est content; plus de poursuites:
Le malheur désarme nos bras. (*bis*)
Toi seul refuse de te rendre,

Et dans la fuite est ton espoir.
Comment peux-tu le concevoir?
Tremble: dans peu, tu vas entendre:
Péris, monstre cruel! Vengeons notre pays!
La mort! (*bis*) Point de quartier aux oppresseurs des lys.

Fait pour vivre dans la mémoire,
Ainsi le vainqueur de Narva
Soudain vit éclaircir sa gloire
Aux champs fameux de Pultava; (*bis*)
Infortuné, mais magnanime,
Charles n'en parut que plus grand.
Toi, tu rentres dans le néant;
Tu n'avas que l'éclat du crime.
Péris, monstre cruel! etc.

Vous, que pour ravager la terre,
Accable un odieux mortel,
Voulez-vous voir cesser la guerre?
Relevez [sic] le trône et l'autel?
Louis, votre auguste monarque,
Mérite de vous commander.
Vous nous verrez vous seconder
Livrer tout rebelle à la Parque.
Tombez, monstres cruels, etc.

Pierre survit dans Alexandre
Que les malheurs n'arrêtent pas.
A quoi ne doit-on point s'attendre?
La sagesse guide ses pas. (*bis*)
Grand Prince, jouis de ta gloire ;
En te bénissant, tes sujets,
Heureux, rediront à jamais
Ces chants dictés par la victoire:
Tombez, monstres cruels; vengeons notre pays!
La mort! (*bis)* Point de quartier aux oppresseurs des lys.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLIV, 20 janvier 1813, volume XL, p. 98 – 99

1813 (janvier)

John PETIT – SENN

RÉCIT LAMENTABLE
De la Déconfiture d'un Nouveau Charlemagne,
Sur les Voyelles, a, e, i, o u.

Air : *Sur un fleuve d'oubli, biribi.*

Où va ce capitaine
Monté sur son dada? a, a, a.
Il court tout d'un haleine [sic]
Gagner la Douina; a, a, a.
Quoique l'on en puisse dire,
Malgré tous les badauds,
Du héros,
Je veux rire, je veux rire, je veux rire.

Régner seul sur la terre,
Ma foi, c'est bien sensé; é, é, é.
Mais gare en sa carrière,
Que l'on soit pincé; é, é, é.
Quoique l'on, etc.

Déjà dans sa folie,
Lui-même est ébahi, i, i, i.
Qu'au cœur de la Russie,
L'hiver on soit transi, i, i, i.
Quoique l'on, etc.

Bientôt de sa fourrure,
Il fuit un domino, o, o, o:
Et de peur d'aventure,
Se sauve incognito, o, o, o.

Quoique l'on, etc.

On juge, à son passage,
Comment il fut reçu, u, u, u.
Tous rendent témoignage
Qu'il a partout vaincu, u, u, u.
Quoique l'on, etc.

Vous qui formez peut-être
Un projet aussi fou, ou, ou, ou,
Croyez-en votre maître,
N'allez pas à Moscou, ou, ou, ou.
Dans ce redoutable empire,
Entouré de fléaux,
Le héros,
Donne à rire, donne à rire, donne à rire.

Par un magistrat.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLIV, 30 janvier 1813, volume XL, p. 246 – 247.

John Petit-Senn était le pseudonyme du suisse Jean-Antoine Petit (1792 – 1870) qui créa en 1830 la revue littéraire *Le Fantasque* et en fut pendant cinq ans presque le seul rédacteur.

Le support musical de cette composition, "Sur un fleuve d'oubli, biribi) était une comédie représentée pour la première fois à Paris au théâtre des Italiens en 1721: *Le Fleuve d'oubli,* in *Histoire anecdotique et raisonnée du théâtre Italien depuis son rétablissement en France jusqu'à l'année 1769, contenant les Analyses des différentes Pièces, et un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaises, données sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses et les Notices les plus intéressantes de la vie et des talents des Auteurs et des Acteurs,* avec approbation et privilège du Roi, Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine, 1769, II, p. 33-35.

1813 (mars)

Jean-Gabriel PELTIER

DISCOURS DE BUONAPARTÉ AU COMTE REGNAUD D'ANGÉLY.

Orateur du Sénat, écoutez en silence:
Je veux de mes desseins vous donner connaissance,
Afin que les discours que vous prononcerez
Cadrent avec mes plans… Vous les combinerez;
Vous y ferez briller cette fade éloquence
Qui séduit les badauds et pait à l'ignorance.

Pour dompter les Anglais, j'ai marché sur Moscou.
On a dit que c'était l'entreprise d'un fou:
Mais en intimidant l'empereur Alexandre,
Ne le forçais-je point, au lieu de se défendre,
A partager le joug de la ligue du Rhin?
Alors je devenais maître du genre humain.

En voyant sous mes lois l'Europe presque entière,
L'Angleterre à mes pieds, par grâce singulière,
Me demandait la paix, heureuse encor d'avoir,
En s'alliant à moi, quelqu'ombre de pouvoir.

Mais le sort a trahi l'élan de mon courage,
Quoique toujours vainqueurs, dans ce climat sauvage,
Mes soldats, en fuyant, congelés en chemin,
Sont morts sur les glaçons, de misère et de faim.

On se plaint, m'a-t-on écrit, de pertes monstrueuses
De nos jeunes conscrits… Des mères malheureuses
Demandent leurs enfants… Pour leurs frères, des sœurs
Font retentir l'écho de leurs tristes clameurs…

Qu'on cesse de gémir…Qu'on se livre à la joie;
Qu'au bal, qu'à l'Opéra enfin partout je voie
Eclater le plaisir de mon brillant retour!
Qu'on ne s'afflige plus de l'orage d'un jour;
Car l'honneur de périr en servant mon génie,
Dédommage amplement d'avoir perdu la vie.

A de nouveaux impôts je n'aurai point recours;
J'attends de mes sujets de plus nobles secours…
Tous les départements me feront des offrandes;
Ma bonté le permet (pourvu qu'elles soient grandes).
Ces dons doivent sans doute être faits par le cœur.
C'est le bien de l'état, puisque c'est mon bonheur.
Ainsi la volonté ne sera point contrainte;
Je ne souffrirai point que l'on y porte atteinte:
Librement, à son gré, chacun contribuera;
Mais malheur à celui qui s'y refusera.

Il me faut des chevaux, au moins soixante mille;
Autant de cavaliers; déjà ma bonne ville
M'en a promis cinq cents d'intrépide valeur,
Tous brûlants de voler dans les champs de l'honneur.

Imités en tous lieux, animés par la gloire,
Mes soldats marcheront de victoire en victoire,
Et je pourrai punir ces barbares du Don
Comme ils l'ont mérité, sans espoir de pardon.

C'est par des coups hardis qu'on en impose au monde,
Et c'est aussi sur eux que mon pouvoir se fonde.
La trahison, la crainte, et d'immenses apprêts,
Voilà les vrais moyens de mes plus grands succès.
Il faut les employer pour se rendre invincible.
Rien ne peut m'arrêter, pas même l'impossible.
Oui, l'on verra, dans peu, ces sauvages du Nord
S'enfuir dans leurs déserts ou recevoir la mort.

L'audacieux Anglais nous fait partout la guerre:
Dominateur sur mer, il nous brave sur terre.
C'est la plume à la main qu'il faut le provoquer,
Et dans le Moniteur tous les jours l'attaquer.
Des malheurs de ces temps, taxez son arrogance:
Dans vos récits pourtant gardez la vraisemblance.

Le mensonge impudent n'est point accrédité;
Il lui faut, pour tromper, un air de vérité.

Allez, Regnault, allez; prenez votre écritoire,
Composez des discours en forme de grimoire,
Et répétez souvent combien je fais honneur
Aux peuples fortunés qui m'ont pour Empereur.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLVI, 20 mars 1813, volume XL, p. 344 – 345.

Louis-Michel-Etienne Regnaud (ou Regnault), de Saint-Jean-d'Angély (1762-1819), procureur général de la Haute Cour (1804), secrétaire d'Etat de la famille impériale (1807) et comte de l'Empire (1808) se vit confier «maintes tâches délicates» par Napoléon qui l'utilisa «comme porte-parole auprès du Corps Législatif et du Sénat, le chargeant de défendre sa politique intérieure et extérieure et de justifier les levées d'hommes pour la guerre». (Alfred Fierro-Domenech in *Dictionnaire Napoléon* dirigé par Jean Tulard, *op. cit.*, p. 1449 a et b.)

1813 (mars)

ANONYME

QUATRAINS TROUVÉS
AFFICHÉS DANS PARIS

A l'abbé Sicard

Renonce désormais à ton art admirable;
Quel bien l'humanité peut-elle en recueillir,
Lorsqu'à tous les Français un tyran exécrable,
A défendu de voir, de parler et d'ouïr?

A Napoléon

Si le sang que tu fis verser
Pouvait se concentrer dans cette capitale,
Tu pourrais, monstre affreux, de ta bouche infernale,
En boire sans te baisser.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLX, 30 mars 1813, volume XL, p. 742.

Ces épigrammes furent ainsi présentées par Peltier à ses lecteurs: «ces deux quatrains ont été trouvés dernièrement affichés dans Paris: le premier sur la porte de l'abbé Sicard, instituteur des sourds et muets; l'autre sur la poitrine d'une statue de Buonaparté».

1813 (8 avril)

J.-F. BOISARD,
Peintre

SUR LE DÉPART DE MON FILS,
Le 8 avril 1813, pour la conscription de 1814

Air: *Au temps orageux de la folie, etc.*

POURQUOI faut-il qu'on te sépare,
Cher Frédéric, de tes parents?
Et qu'une loi dure et barbare,
S'enivre de pleurs et de sang…
O toi que nous avons vu naître!
Pour le soutien de nos vieux ans;
A peine t'a-on vu paraître,
Que l'on t'immole à ton printemps. *(Bis.)*

Déjà dans les champs de Bellone,
Où je vois cent mille guerriers;
L'impitoyable Tisiphone,
N'offre que de sanglants lauriers.
Parmi tous les cris de victoire,
Je frissonne au cri des mourants,
Qui prouvent qu'une vaine gloire,
N'est rien au prix de nos enfants. *(Bis.)*

Ah! si parfois ta tendre mère,
Vient s'offrir à ton souvenir,
Songe bien aussi que ton père,
A su comme elle te chérir.
Le destin cruel nous sépare,
Et rit des pleurs que je répands;
Oui, toute loi devient barbare,
Qui nous prive de nos enfants. *(Bis.)*

Exauce-moi, Dieu de la terre!
Fais naître partout l'olivier!
Que cet arbuste salutaire,
Serve à la France de laurier.
Que partout le calme renaisse,
Et dans la ville et dans les champs;
L'olive, don de la sagesse,
Peut rendre un fils à ses parents. *(Bis.)*

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, *op. cit.*, p. 182 – 183. Cette chanson ou plutôt complainte fut publiée parmi les «poésies diverses» en appendice aux fables qui faisaient l'objet de ce recueil.

1813 (avril)

EXTRAIT DE LA SATIRE MÉNIPÉE

(Dédié à Napoléon-le-Grand coureur, à son retour de la Grande Armée).

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir:
Les pieds sauvent la personne,
Il n'est que de bien courir.
Ce vaillant prince d'Aumale,
Pour avoir fort bien couru,
Quoiqu'il ait perdu sa malle,
N'a pas la mort encouru.
Ceux qui étaient à sa suite,
Ne s'y endormirent point,
Sauvant, par heureuse fuite,
Le moule de leur pourpoint.
Quand ouverte est la barrière,
De peur de blâme encourir,
Ne demeurez point derrière,
Il n'est que de bien courir.
Courir vaut un diadème,
Les coureurs sont gents de bien;
Frémont et *Balagny* même
Et *Congis* le savent bien.
Bien courir n'est pas un vice:
On court pour gagner le prix:
C'est un honnête exercice;
Bon coureur n'est jamais pris.
Qui bien court, est homme habile,
Et a Dieu pour son confort.
Mais *Chamois* et *Menneville*
Ne coururent assez fort.
Souvent celui qui demeure
Est cause de son méchef:
Celui qui fuit de bonne heure
Peut combattre derechef.
Il vaut mieux des pieds combattre,

En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre,
Pour n'avoir pris le devant.
        Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir.
Où il va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXII, 20 avril 1813, volume XLI, p. 104.

Peltier ne fait que reprendre, sans rien changer, le passage de la Satyre Ménipée correspondant à la description des «pièces de tapisserie dont la salle des Etats fut tendue», laissant à chacun le soin de faire la comparaison ou assimilation entre la bataille de Senlis évoquée dans ces quatrains et la retraite de Russie. (Cf. *Satire Ménipée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris. Nouvelle édition accompagnée de commentaires et précédée d'une notice sur les auteurs par Charles Labitte, du Collège de France*, Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 36 rue de l'Université, 1855, p. 25-26.)

1813 (avril)

Jean-Gabriel PELIER

BUONAPARTÉ EN FUITE

De retour presque seul aux rives du Prégel,
Napoléon-le-grand, d'une voix alarmée,
Demandait à ses gens: que fait donc mon armée?
- Sire, répond Murat, elle attend le dégel.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXIII, 30 avril 1813, volume XLI, p. 228.

1813 (avril)

Jean-Gabiel PELTIER

LE DÉGEL PRÉMATURÉ DE 1812 EN RUSSIE.

Cet homme qui ne peut rien faire sans briller;
Dont chaque mot est un oracle
Et chaque action un miracle,
Pour la dernière fois vient de se signaler.
En Russie il n'eut qu'à parler,
Et grâce aux décrets qu'il y bâcle,
Le jour qu'il commence à dégeler,
On voit commencer la débâcle.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXIII, 30 avril 1813, volume XLI, p. 228.

1813 (mai)

Jean-Gabriel PELTIER

CAMPAGNE DE *BUONAPARTE* EN RUSSIE EN 1812
PAR UN TURC

Il part de Paris, le grand homme,
Abandonnant son cher poupon,
Son ridicule roi de Rome,
Pour aller mettre à la raison
Alexandre et sa nation.
De combattants quatre cents mille
On déjà devancé les pas
De l'invincible fier à bras.
De tant de guerriers l'assemblage
De la Tour de Babel est l'image.
Génois, Romain, Hanovrien,
Hessois, Napolitain, Prussien,
Espagnol, Grison, Helvétien,
Saxon, Portugais, Westphalien,
Badois, Hollandais, Autrichien,
Polonais et Wurtembergeois,
Français, Italien, Hambourgeois,
La chétive collection
De la confédération:
En est-ce assez, lecteur? pardon
Pour tant de rimes masculines!
Mais dans le genre masculin,
Il n'en est pas de féminines.
Au camp le Corse arrive enfin
Avec son discours oratoire,
Bien arrangé dans sa mémoire.
«Conduits par le Dieu des combats [*],
«Français, vous marchez à la gloire;
«Français, enfants de la victoire,
«Vous ne nous démentirez pas.

[*] C'est lui-même qu'il désigne.

«Et vous tous que ma complaisance
«Réunit pour notre bonheur,
«Aux invincibles de la France
«Montrez aussi votre valeur.
«Pour toi, Russe, tremble d'avance
«Je viens fixer d'un bras vainqueur
«Les limites de ton empire.
«Punissons-le de son délire,
«Soldats, la paix est à Moscou.»
Un maréchal ose lui dire
Qu'il pourrait s'y casser le cou;
Mais sermonner un pareil sire,
Autant que lui c'est être fou.
Tout se meut, tout entre en campagne,
Le soldat gaillard et joyeux
Marche et la gloire l'accompagne.
Ses premiers pas furent heureux.
On prend des villes, on avance,
Et Kutusof, renard malin,
Au Corse aplanit le chemin.
Le Corse, en son extravagance,
Croit qu'il fuit, et n'aperçoit pas
Le piège tendu sous ses pas.
Ainsi, d'un général habile,
L'orgueil a fait un imbécile!
«Je les ai frappés de terreur,
«Ils décampent. Soldats, courage,
«Dévastez, et que le pillage
«Soit le fruit de votre valeur.»
Bientôt de ce brigand impie,
Le vol, le meurtre, l'incendie
En tout lieu atteste les pas!
Il a su dresser ses soldats
A seconder sa barbarie;
Et ces soldats (Ah! qui jamais
L'eut pu croire?) sont des Français.
Des maréchaux la prévoyance
Parle pour la seconde fois.
«Sire, disent-ils, la prudence,
«Comme la bravoure, a ses lois.
«L'année est au neuvième mois,
«La saison de Borée avance;
«Tout nous dit: n'allons pas plus loin,

«Et de nos quartiers prenons soin.
- «Nos quartiers, répond le Vandale,
«C'est dans l'antique capitale
«Des Czars que je les trouverai;
«Ce que j'ai dit, je le ferai;
«Et si le septuagénaire
«Qui commande pour mon cher frère,
«Se présente sur mon chemin,
«Je vous le mènerai bon train.
«Résiste-t-on à ma puissance?»
Pour prix de sa folle jactance,
Le Corse fut bien étrillé;
Et puis le septuagénaire
Ayant houspillé le cher frère,
Laisse atteindre à l'écervelé
Le but où son orgueil l'entraîne.
Enfin, *nos gens sont dans la plaine* (*)
Quel bonheur pour ce maître fou
De rendre un décret dans Moscou!
Pour tromper l'Europe et la France,
Menteur et pompeux bulletin
Est forgé dès le lendemain.
«Nous avons tout en abondance,
«Point de froid, bon gite, bon pain,
«Sucre, café, légumes, vin;
«La troupe joyeuse et contente
«Jouit d'une santé constante.»
Mais quoi! la flamme dévorante
Eclate dans tous les quartiers.
Cette ville si florissante,
L'espérance de ces guerriers,
L'habitant, dans sa sainte rage,
Aime mieux en cendres la voir
Que de la laisser au pouvoir
De l'ennemi qui la ravage.
Eh bien! tes yeux sont-ils ouverts?
Reconnais-tu là ton ouvrage?
Oui, c'est le tien, homme pervers.
Cette ville, si renommée,
Qui devait sauver ton armée
De la cruauté des hivers

(*) *Fable de la mouche et du coche.*

Tu parais… Elle est consumée.
Perturbateur de l'univers,
Dis! que t'avait fait la Russie?
De ton immense perfidie
Quel fruit pensais-tu recueillir?
Espérais-tu la pervertir?
Dans les chaines de l'esclavage
Tu croyais le Russe avili;
Le Français l'est bien davantage;
C'est sous toi qu'il s'est abruti.
Il est devenu sacrilège,
Brigand, profanateur, que sais-je?
Tous les crimes, tous les forfaits,
Que nourrit ton âme infernale,
Sont les vertus de tes Français!
«Sortons de cette capitale,
«lui disait le prudent Berthier.
«Moi, Wagram, j'attends le courrier
«Que doit m'envoyer Alexandre.
«Longtemps je ne saurais l'attendre;
Veillez et de jour et de nuit;
Qu'à l'instant il soit introduit.»
Vit-on jamais telle démence?
De bonne foi tu l'attendais!
Vil tyran du peuple français!
Que dis-je? de l'Europe entière!
Oubliant ton humeur altière,
Je te vois, peu de jours après,
Humblement demander la paix.
Par trois fois tu la sollicites…
Point de réponse… Furieux,
Tu ramasses tes satellites,
Et fais à Moscou, des adieux
Dignes de toi… L'on assassine,
On pille, on profane, et la mine,
Par le salpêtre destructeur,
De ces maux augmente l'horreur.
Enfin sonne cette retraite
Présage de ton déshonneur:
Chaque jour nouvelle défaite.
Ton orgueil à tout l'univers
Voudrait dérober tes revers;
Dans ta gazette mensongère

Tu fais publier des succès:
Mais le froid, la faim, la misère,
Par milliers frappent les Français.
Oh! quelle débâcle inouïe!
Vivres, bagages, artillerie,
Tu laisses tout… Toujours fuyant,
Toujours poursuivi sans relâche,
Tu peux à peine un seul instant
Te reposer! Corse arrogant,
Te voilà donc devenu lâche.
Mais à quel point! tu t'avilis
Jusqu'à délaisser les débris
D'une armée aussi malheureuse.
Par ta défection honteuse
Vas, tous tes lauriers sont flétris.
Dans sa course précipitée
A toute demeure habitée,
Le triomphateur de Moscou,
Se dérobe comme un filou;
Et de l'épaisse nuit les ombres
Lui semblent à peine assez sombres,
Pour oser entrer dans Paris.

Envoi

Jouis des pleurs de tant de mères
Qui te demanderont leurs fils;
Jouis des horribles misères
De tant d'orphelins que tu fis.
Mais dans sa justice éternelle,
Si Dieu voulut punir par toi
L'Europe, hélas! trop criminelle,
Apprends, ennemi de sa loi,
De son pontife vénérable,
Qu'il approche, ce jour heureux,
Dès longtemps l'objet de nos vœux,
Où tu seras, monstre exécrable,
Frappé de son bras redoutable;
Rien ne pourra t'en garantir,
Ni toi, ni ton infâme race.
Va reprendre aux enfers ta place,
Tu n'en eus jamais dû sortir.
Là, s'il te prend la fantaisie

D'une autre couronne de fer,
Tu pourras, par ta fourberie,
La dérober à Lucifer.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXIV, 10 mai 1813, volume XLI, p. 309 – 313.

L'attribution de ce texte à «un Turc» est sans doute dû au fait que, par le traité de Bucarest (signé en mai 1812), les Ottomans avaient fait la paix avec les Russes qui avaient restitué la Valachie, la Moldavie, les territoires occupés du Caucase et de la Mer Noire à la Sublime Porte, tandis qu'ils recevaient la Bessarabie et faisaient reconnaître par les Ottomans l'indépendance de la Serbie. Cf. Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, op. cit.,* p. 440.

1813 (mai)

Jean-Gabriel PELTIER

DIALOGUE

Entre un Gobe-mouche Parisien et un Homme de bon Sens
Sur la Campagne de 1812 et celle à faire en 1813.

Ami, grande nouvelle! elle est, ma foi certaine,
Notre Empereur est à Paris;
Les Russes sont anéantis.
- Anéantis? J'ai grande peine
A croire ce que tu me dis.
Nous sommes tous dans des trances mortelles:
Depuis deux mois pas un seul bulletin.
- Y croirais-tu? – Mon dieu, non, mais enfin,
C'était signe de vie, on avait des nouvelles;
Et maintenant voilà Napoléon
De retour seul, et n'ouvrant pas la bouche;
Tout cela me paraît bien louche
Et ne m'annonce rien de bon.
Nous connaissons bien la retraite,
Mais rien de plus. Comment s'est-elle faite?
Tant de guerriers, que sont-ils devenus?
Sommes-nous battants ou battus?
Dans quel lieu notre armée est-elle cantonnée?
Pourquoi Napoléon l'a-t-il abandonnée?
De la campagne enfin quels sont les résultats?
De ce que nous ne savons pas
Mon cher, ne soyons pas en peine,
Attends la campagne prochaine,
Attends, te dis-je, et tu verras,
Nous aurons, pour le moins, cinquant [sic] mille soldats;
L'Autriche seule en donne deux cents mille,
Cent cinquante mille Français,
Nos autres alliés autant: est-ce un excès?
- Bravo! ta tête en ressources est fertile.
- Tu ris, mais tu verras réaliser mon plan.

- Et vas-t-en voir s'ils viennent, Jean.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXIV, 10 mai 1813, n° CCCLXIV, 10 mai 1813, vol. XLI, p. 315 – 316.

1813 (mai)

Jean-Gabriel PELTIER

ROMANCE
Composé par l'Impératrice Marie-Louise pour son cher Époux, lors de son départ pour la Russie en 1812.

SUR L'AIR: Vous me quittez pour aller à la gloire…

Vous me quittez pour aller en Russie;
Mais dans Moscou, si vous portez vos pas,
Des vents du Nord, redoutez la furie,
Et dans l'hiver prenez garde aux frimas.

Prenez bonnet, fourrure et pelisse
Car sans manchon, mon cher, vous risquerez
En voyageant, que le ciel vous punisse,
Et vous renvoie, ou sans doigts, ou sans nez.

Munissez-vous de boudins, de saucisses,
N'oubliez pas des pâtés de perdreaux:
Car sans pâté, vos Corses, et vos Suisses
Seront réduits aux filets de chevaux.

Bassano dit que le Russe est barbare,
Que ses soldats sont loin d'être badins:
Ils vont prendront pour un maudit Tartare,
Et vous battront malgré vos bulletins.

Ces enragés ne ménagent personne,
Ils rosseront vos fameux maréchaux;
Et renverront au bord de la Garonne,
Vos comédiens, vos rois et vos bourreaux.

Du grand Charlot, votre émule en folie,
Craignez le sort: et surtout n'oubliez pas,

Auguste époux, que l'on trouve en Russie
A ce qu'on dit, beaucoup de Pultawas.

Napoléon, tout pétri d'indulgence,
Est le grand saint qu'on honore aujourd'hui;
Mais redoutez qu'on ne découvre en France
Que Nicolas est plus grand saint que lui.

Vous estes fier, à ce que dit chacun;
Vous prétendez mieux voir que tous les autres,
Avec deux yeux: Kutusoff n'en a qu'un,
Mais cet œil là vaut mieux que les deux vôtres.

Mais faites mieux: croyez-en votre amie;
Modérez-vous: restez à la maison:
On risque trop d'attaquer la Russie,
Et d'y courir sans rime ni raison.

Contentez-vous d'avoir eu le gros lot,
Et n'allez plus courir la prétentaine;
Si vous partez, Marie et son marmot
Pendant deux jours en auront la migraine.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXIV, 10 mai 1813, volume XLI, p. 316 – 317.

Le support musical consistait dans la réutilisation d'un aria composé en 1812 par la reine Hortense, épouse de Louis Bonaparte, frère de Napoléon et ex-roi de Hollande pour la musique et du comte de Ségur pour les paroles. On peut l'écouter sur Internet : http://mvmm.org/c/docs/prof/938.html .

1813 (mai)

Jean-Gabriel PELTIER

LE [sic] ADIEUX D'UN GASCON A LA RUSSIE
AU MOIS DE DÉCEMBRE 1812.

Sandis! Vous me la baillez bonne!
Monsieur le Russe, avec vos vingt degrés!
Adisias, je cours à la Garonne,
Et je vous laisse et mes doigts et mon nez.

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques…, n° CCCLXIV, 10 mai 1813, vol. XLI, p. 317.

1813 (mai)

Pierre- Jean de BÉRANGER

LE ROI D'YVETOT

Air : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot
  Peu connu dans l'histoire.
Se levant tard, se couchant tôt;
Dormant fort bien sans gloire,
  Et couronné par Jeanneton
  D'un simple bonnet de coton,
        Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! Ah! Ah! Ah!
    Quel bon petit roi, c'était là,
        Là, là.

Il faisait ses quatre repas
  Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
  Parcourait son royaume.
Joyeux, simple, et croyant le bien,
Pour toute garde, il n'avait rien
        Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! Ah! Ah! Ah!
    Quel bon petit roi, c'était là,
        Là, là.

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table, et sans suppôt,
  Sur chaque muid, prenait un pot
        D'impôt!
Oh! oh! oh! oh! ah! Ah! Ah! Ah!

Quel bon petit roi, c'était là,
Là, là.

Aux filles de bonnes maisons,
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs, il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc!
Oh! oh! oh! oh! ah! Ah! Ah! Ah!
Quel bon petit roi, c'était là,
Là, là.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lors qu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura!
Oh! oh! oh! oh! ah! Ah! Ah! Ah!
Quel bon petit roi, c'était là,
Là, là.

On conserve encore le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! Ah! Ah! Ah!
Quel bon petit roi, c'était là,
Là, là.

Le Roi d'Yvetot fut publié dans *L'Epicurien français ou Les Diners du Caveau moderne,* neuvième année. Second semestre de 1814. Avril, n° 100 (Paris, imprimerie de J. B. Poulet, chez Poulet, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 9), p. 131-132.

Il était accompagné du commentaire suivant: «Cette chanson fut faite au commencement de 1813; il en courut dès lors un grand nombre de copies. En la lisant, il sera facile de se rendre compte des motifs qui jusqu'à ce jour en avaient empêché la diffusion». En en rendant compte dans son feuilleton du vendredi 10 juin 1814, le *Journal des débats politiques et littéraires* en cita plusieurs strophes en précisant: «quelques sociétés se sont amusées, pendant la tyrannie de Buonaparte, de ce portrait naïf et charmant de ce portrait naïf et charmant d'un bon roi en miniature. Aujourd'hui il est juste que tout le public connaisse les vertus de ce bon petit monarque dont l'image était, il n'y a pas plus de trois mois, une censure assez courageuse» (signé T., p. 3).

Cette composition fut à nouveau imprimée dans *Le Caveau* moderne *ou Le Rocher de Cancale pour 1815(9e année de la collection),* A Paris, chez Alexis Eymery, Libraire, rue Mazarine, n° 30, 1815, p. 136 – 138. La date de la composition n'y figure pas. Mais cette chanson était déjà tellement célèbre que (contrairement à l'usage du Caveau), la page de garde du tome où elle fut publiée en présenta une illustration (cf. *infra*).

Dans l'autobiographie de Béranger qui fut publiée après sa mort, on peut lire: «Au milieu de beaucoup d'autres travaux, on a vu que j'avais toujours fait des *chansons*. Par une indiscrétion de mon père, plusieurs de celles qui n'avaient été faites pour amuser notre petite société d'amis furent imprimées dans un des nombreux recueils qui encombraient alors la librairie des étrenne; elles y passèrent inaperçues, et ne méritaient pas mieux. Mais enfin des copies à la main du *Sénateur*, du *Petit Homme gris*, des *Gueux,* et surtout du *Roi d'Yvetot*, révélèrent mon nom aux amateurs du genre, toujours si nombreux en France. Quelques unes furent imprimées; mais la dernière, qui ne courut que manuscrite, devint l'objet d'une attention particulière. Critique fort modérée du gouvernement impérial, lorsque le mutisme était à l'ordre du jour, elle eut la bonne fortune de voir la police la suivre à la piste. Le travail des vers, l'exactitude de la rime, n'empêchèrent pas d'abord de l'attribuer à des hommes du monde haut placés, ce qui me décida à prier mes amis, et Arnault surtout, de faire savoir le nom de l'auteur à ceux qui, disait-on, avaient mission de le découvrir. On a répété plusieurs fois que cette chanson m'avait valu des persécutions; il n'en est rien, et j'ai lieu de croire pourtant qu'elle avait été mise sous les yeux de l'Empereur» (*Œuvres posthumes de Béranger. Ma biographie. Ecrite par Béranger avec un appendice et des notres, ornée d'un portrait en pied dessiné par Charlet, d'une photographie d'après le marbre de M. Geoffroy-de Chaume et de huit gravures d'après d'Aubigny, Sandoz, et Wattier exécutées par Durond, Massart, Nargeot et Rubierre*, Paris, Perrotin éditeur de la méthode Wilmer et de l'orphéon, 41, rue Fontaine-Molière, 1840, p. 138 – 139).

Lors du procès qui lui fut intenté en 1821, son avocat, Dupin aîné, ne manqua pas d'insister sur cette absence de poursuite de la part de Napoléon en déclarant: «Sa première chanson politique fut *le Roi d'Yvetot.* Cette chanson dirigée contre Napoléon au plus haut point de sa puissance, eut une grande vogue à Paris, surtout au faubourg Saint-Germain, où l'on avait du moins conservé le courage de rire à huis clos.
Napoléon qui savait bien, a-t -on dit, que *su sublime au ridicule il n'y a qu'un pas,* Napoléon eut le bon sens de ne pas se reconnaître dans cette chanson. L'auteur ne fut pas poursuivi par les procureurs alors impériaux, aujourd'hui royaux; il ne fut même pas destitué par l'université, toute impériale qu'elle était.» (*Œuvres complètes de J. P. Béranger, édition unique revue par l'auteur, ornée de 104 vignettes en taille-douce dessinées par les peintres les plus célèbres*, tome IV, Paris, Perrotin , éditeur, n° 1 rue des Filles-Saint-Thomas, Place de la Bourse, même maison, n° 9, rue des Beaux-Arts, 1834, p. 169.

Le support musical consistait dans la mélodie d'une chanson du siècle antérieur, «Quand un tendron vient dans ces lieux». On peu l'écouter sur internet:
http://www.youtube.com/watch?v=a_m9KuH6FSA .

Le Caveau Moderne;

ou

Le Rocher de Cancale.

pour 1815.

(9e. Année de la Collection.)

Orné de Musique.

Le Roi d'Yvetot.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,

Alexis Eymery, Libraire.

Rue Mazarine, N°. 30.

(1815.)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1813 (juin)

ANONYME

ALLANT A L'ECHAFAUD, A GRANDS CRIS SUR LA ROUTE…

Allant à l'échafaud, à grands cris sur la route
Lamothe* répétait: Vive Napoléon!
«Bravo! toujours, répond un plaisant qui l'écoute,
«Un brigand en mourant évoque son patron».

* Garçon menuisier, assassin de sa bourgeoise, exécuté avec Dautun.

Nous reproduisons ici le texte tel qu'il fut donné par le *Chansonnier du royaliste ou l'Ami des Bourbons,* 2ème édition, [Paris] chez Barbet et Locard, libraires des Gardes du Corps, rue de Seine n° 54, Faubourg S. Germain, 1815, p. 18.

On le trouve aussi, avec quelques variantes dans *L'Ami des Bourbons ou le Chansonnier des Royalistes,* Paris, Le Marchand libraire rue de la Parcheminerie, n°2, Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, à Reims, chez Le Doyen, libraire, 1815, p. 33 qui parle d'«un assassin» au lieu de Lamothe.

Le Chansonnier français ou l'Ami du Roi, Paris, à la librairie du Lis d'Or, quai des Augustins, n° 11, 1816, p. 34 ne nomme pas Lamothe mais Delamothe le triste héros de cette histoire et précise en note qu'il s'agissait d'un «assassin condamné à mort». Cette version, incorrecte du point de vue de la versification car elle ajoute un pied, est plus conforme à la réalité. Delamotte, «convaincu d'avoir, de dessein prémédité, incendié la maison et la grange du sieur Rambourg» fut condamné à la peine capitale par la cour d'assises de Versailles (*Journal de l'Empire* du vendredi 28 mai 1813, p. 2).

1813 (juillet)

Jean-Gabriel PELTIER

DIALOGUE ENTRE JOSEPH ET NAPOLÉON

A Dresde le 10 juillet

On allait célébrer l'Anniversaire de la Prise de la Bastille chez Brutus Charlemagne: Joseph arrive sans être attendu.

- Frère Napoléon,
Ces maudits enfants d'Albion
M'ont soufflé dans trois jours ma couronne d'Espagne,
Et jusqu'à mon dernier canon.
- On saura vous trouver, Monsieur, en Allemagne,
Quelque chose de mieux. – Frère Napoléon,
Craignez d'y trouver Wellington.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXX, 10 juillet 1813, volume XLII, p. 59.

1813 (juillet)

Jean-Gabriel PELTIER

LE PAPE QUAND IL VEUT *CANONISE* LES GENS…

Le Pape quand il veut *canonise* les gens
Wellington les *décanonise.*
Que conclure de là? Qu'on voit dans tous les temps
Chacun faire à sa guise.

L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques, n° CCCLXX, 10 juillet 1813, volume XLII, p. 59. L'épigramme fait allusion à la perte de toute son artillerie par Joseph lors de la bataille de Vitoria (21 juin 1813), perte qui provoqua la colère de Napoléon.

1813 (juillet)

UN OFFICIER AU SERVICE DE L'ESPAGNE

AU LORD WELLINGTON

Sauveur du Portugais, défenseur de l'Ibère
Guerrier, bienfaisant tour à tour,
Wellington, sur nos bords, acquit à l'Angleterre,
Et notre estime, et notre amour.

Publié par le chanoine Humblet dans *La nouvelle Jérusalem délivrée ou le Second pied au cu [sic] de Madrid par le lord WELLINTON au grand Roi Joseph!!!, op. cit.,* p. 38. Selon le chanoine Humblet (qui se présente comme l'éditeur, mais pourrait bien en être l'auteur), ce quatrain fut d'abord publié dans *The Star* ou *The Morning Post.*

1813 (août)

Jean-Gabriel PELTIER

LES PRINCES CHARLE ET CHARLE-JEAN…

Les Princes Charle et Charle-Jean
Vrais protecteurs et l'Allemagne,
Achèveront le charlatan
Que ses gens nommaient Charlemagne.

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques, n° CCCLXXV, 30 août 1813, volume XLII, p. 491.

Les princes Charle et Charle-Jean sont Charles XIII, roi de Suède de 1809 à 1818, et son fils adoptif, Bernadotte (1764-1844) qui lui succéda sous le nom de Charles XIV. Ce quatrain fait allusion à l'entrée de la Suède dans la coalition contre l'Empire français en 1813 et la participation de Bernadotte aux combats de Grossberen et de Dennewitz où il vainquit respectivement Oudinot et Ney.

1813 (16 août)

CHANOINE HUMBLET

A.S.A.R. MGR. LE DUC D'YORK, &c., &c., &c.,
AU JOUR DE SA NAISSANCE, le 16 AOÛT 1813

Mes vœux sont accomplis, mes vœux, ma prophétie,
La Prusse est enfin libre, et libre est la Russie,
Et l'Espagne, et l'Europe…ô! Toi chère à mon cœur,
Toi, PRINCESSE, des tiens, l'idole et le bonheur!
Reçois, oui, reçois-en mon plus ardent hommage,
Qu'avec Toi, Wellington, ton époux, le partage!...
Tu le sais, ô grand PRINCE! à tes yeux, l'an dernier,
A pareil jour, j'osais l'écrire et l'assurer…
J'ose assurer, de plus, de toute tyrannie,
Que la France, oui, la France, bientôt affranchie,
Sans plus appréhender ni trouble, ni combat,
Sous ses Rois regrettés reprendra son éclat;
Que respirant enfin dans une pais profonde,
De nouveau, on verra ses flottes couvrir l'onde,
Ses huiles et ses vins, si longtemps prisonniers,
Venir, comme à l'envi, surcharger nos chantiers,
Le bienfaisant Bourgogne, et le fumeux Champagne
Mêler leur feu divin au feu des vins d'Espagne,
Et l'Oporto, pour lors, dans un morne repos,
A peu près oublié, vieillir dans nos caveaux…
Et les miels de Narbonne, et les fruits de Provence,
Se presser sur nos bords, étaler l'abondance,
L'on verra l'Orléans, l'Andaille et le Cognac,
Supplanter, tour à tour, et le Rhum, et l'Arrac…
Grand Dieu, tu l'as permis… C'est donc à l'Angleterre
Que ta main réservait tes foudres, ton tonnerre!
Oui, Grand Dieu, que ton Nom, du Couchant au Midi,
Par mille Nations soit à jamais béni!!!
Puisse ce sol heureux, cette île hospitalière,
Qui, dans un Prince aimé (1), retrouve un second Père,
Pour prix de tant d'efforts, de tant de sacrifices,

Dans le concert si doux du plus parfait accord,
Sous ton bras protecteur, sous tes divins offices,
Sans cesse triompher de l'envie et du sort!!

Chanoine Humblet

(1) Mgr. Le Prince Régent

Triomphe final de l'Emipre d'Outre-Mer dit la Grande Bretagne, Et John Bull bien à son aise, ou bien le change, S'entend l'invasion projetée de l'Angleterre, convertie en invasion réelle du Grand Empire soit disant un et indivisible!!! à la suite de l'expulsion des troupes françaises de l'Espagne et du Portugal, par les armées réunies de S.M.B. George III, de Ferdinand VII et de S.A.R. le Prince Régent de Portugal, sous le commandement de l'immortel Arthur Welleslay, Marquis Wellington, Feld-Maréchal d'Angleterre, duc de Ciudad Rodrigo, &c., &c., &c. Ouvrage dédié à très-Puissant, et très-Honoré SAINT, SAINT ALEXANDRE NEWSKI, Patron et Protecteur de toutes les Russies. Par le chanoine Humblet. Rule, Britania, rule, à Londres de l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland-St., Oxford-St., janvier 1814, p.50-51

1813 (25 août)

Comte de B…

ODE
POUR LE JOUR DE LA SAINT-LOUIS
[fragments]

[…]

Tout à coup un affreux tonnerre
Eclate et gronde dans les cieux;
La foudre en roulant sur la terre
Y féconde un germe odieux.
Du fond de ses sombres abymes,
S'élancent aussitôt les crimes,
Le régicide, la terrer;
Et l'insolente république
Qui renversa le trône antique
De ton plus digne successeur.

Perdant alors son caractère,
Mélange et de grâce et d'honneur,
Pour suivre une vaine chimère,
Fantôme attrayant, mais trompeur,
Le Français dans sa rage impie
De fléaux sema sa patrie:
Le ciel qu'irritaient tant d'erreurs,
Permit qu'un monstre sanguinaire
Fût l'instrument de sa colère
Et l'abandonne à ses fureurs.

[…]

Entends la trompette héroïque
Sonner la charge des combats;
Autour du drapeau britannique
Se rangent ses vaillants soldats:

Et du sommet des Pyrénées,
Suivant ses belles destinées,
Wellington force les remparts,
De ce rivage où la Garonne
Vit autrefois mars et Bellone
Couronner les fiers léopards.

Suspends ta course triomphale,
Arrête, invincible guerrier!
D'Albion l'illustre rivale
Porte, comme elle, un cœur altier;
Respecte la dans sa faiblesse:
N'insulte point à sa détresse,
Mais punis ses vils oppresseurs;
Et dans tes rangs brillants de gloire,
Héros chéri de la victoire,
Montre-lui ses libérateurs.

Et lui, qui loin d'une patrie
Pourtant si chère à notre cœur:
Nous qui préférons à la vie,
Nos rois, nos serments et l'honneur;
Ne pourrons-nous dans la carrière
Combattre un soldat téméraire,
Et marcher enfin contre lui,
De notre ardeur impatiente,
Déployant l'écharpe éclatante
Des vainqueurs d'Arques et d'Ivry!

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques, n°CCCLXXVI (10 septembre 1813), vol. XLII, p. 577-578.

Les passages reproduits ici correspondent aux strophes 8-9 (p. 578) et 12-14 (et dernière) (p. 579).

Le comte de B… pourrait être le comte de Bouillé, auquel sont attribués les «couplets faits et chantés, dans un banquet donné par le Roi de France, aux émigrés notables, à Londres, dans le courant de décembre 1812» (cf. *supra*, p. 377.

1813 (25 août)

CURT (George de)

STANCES
SUR LES VICTOIRES REMPORTÉES EN ESPAGNE PAR LES ALLIES

Qu'entends-je? encore une victoire!
Par ses triomphes répétés
Wellington le dispute en gloire
Aux héros les plus renommés.

Je le vois, des rives du Tage
Qu'en paix il a su préserver,
Se frayer un libre passage
Et jusqu'à l'Ebre s'élancer.

Les murs tombent en sa présence.
Les premiers postes emportés
Laissent l'ennemi sans défense,
Il fuit à pas précipités.

Sont-ce donc là ces invincibles
Qu'aucun bras n'a pu terrasser?
Des Bretons les regards terribles
Suffisent pour les renverser.

Mais non: le dépit, la vengeance
Les font revenir au combat;
Braves guerriers, votre vaillance
Va briller de tout son éclat.

Napoléon, frémis de rage!
Des tiens les cadavres épars
Montrent bien qu'ils ont du courage,
Mais Wellington est le Dieu Mars.

Délivré du triste esclavage

Où vous alliez être réduit [sic],
Peuple espagnol, rendez hommage
Au vaillant chef qui vous conduit;

D'Albion la noble alliance,
Commande de partout au succès.
Crions, pleins de reconnaissance,
Vive, vive le peuple anglais!

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques n° CCCLXXV, 30 août 1813, vol.XLII, p. 453-454.

Selon Peltier, «ces vers ont été déclamés le 25 août [1813], jour de la fête de Saint-Louis par le jeune George *de Curt*, un des élèves militaire de Penn, dans une cérémonie à la fois religieuse, militaire et littéraire, qui eut lieu ce jour là, à l'honneur de Sa Majesté Louis XVIII. On sait que l'école de Penn, fondée par l'illustre Burke, pour l'éducation de 40 fils d'immigrés français, continue depuis près de 20 ans à fournir à l'état des sujets précieux qui se distinguent dans toutes les places militaires et civiles qu'on s'empresse de leur confier. Les principes qui leur sont inculqués depuis la fondation de cet établissement sous la direction de M. l'abbé Marraine, leur garantissent pour longtemps encore la protection et la confiance du gouvernement français».

Nous ne savons sur l'auteur rien de plus que ce que nous en dit Peltier.

1813 (12 septembre)

DESLYS

COUPLETS PROPHÉTIQUES,
Faits le 12 septembre 1813,

Air: *Vive Henri Quatre!*

Vive Henri Quatre!
Vivent ses descendants!
Prompts à se battre
Ils sont doux et cléments;
Pardonner, combattre,
Ce sont là leurs talents.

Point de rancune
Dans leurs cœurs généreux,
Et c'est fortune
D'être régi par eux;
Jamais plainte aucune
Sous les rois leurs aïeux.

De la Victoire
Ils sont les favoris;
On peut les croire
Alors qu'ils ont promis;
Qui lira l'histoire
Sera de cet avis.

Grand roi, bon drille,
Père de ses sujets,
Notre Henri brille
De bonté, de hauts faits;
Toute sa famille

Est chère aux vrais Français.

L'âme est navrée
Des malheurs de Louis;
France égarée,
Sur tes malheurs gémis;
Son ombre sacrée
Te pardonne à ce prix.

Un roi victime
A fléchi l'Eternel,
Et de l'abîme
Il nous élève au ciel.
O vertu sublime!
Change un peuple cruel.

Vive la France!
Et vivent les Bourbons!
Point de vengeance,
Ils sont justes et bons,
Et leur jouissance
Est bienfaits et pardons

Quelle démence!
Quelle homicide erreur!
Priver la France
Du lis consolateur
Signe d'abondance
Emblème de l'honneur!

Le Chansonnier des Bourbons, Dédié à S. A. S. Madame la duchesse douairière d'Orléans, rédigé par MM. J. A. Jaquelin et B. de Rougement. Avec quatre jolies gravures, 1ère année, imprimerie de chansons, Paris, Rosa, Libraire, Cabinet littéraire, Grande Cour du Palais Royal, 1815, p. 142 – 144.

Cette chanson fut vraisemblablement composée à Londres par un émigré royaliste. Malheureusement nous ignorons tout de l'auteur et ne saurions même pas dire si le nom de Deslys correspond à son véritable patronyme, ou s'il s'agit d'un pseudonyme choisi par référence aux armes des Bourbons.

Le support musical, «Vive Henri IV!» était celui d'une chanson composée vers 1600 en l'honneur de ce souverain. On peut l'écouter sur internet: http://www.youtube.com/watch?v=eYnGl-me-MY .

1813 (septembre)

PELTIER (Jean-Gabriel)

STANCES
SUR LA MORT DE MOREAU
[Fragments]

Moreau n'est plus! un coup affreux
Vient de trancher sa belle vie!
Et par ce trépas douloureux,
D'un avenir moins malheureux
L'espérance est presque ravie

[…]

Un trait manquait à sa mémoire quand l'univers entier gémit
Du coup funeste qui détruit
Le favori de la victoire,
Un homme seul se réjouit…
Moreau, c'est assez pour ta gloire.

[…]

Il périt… regrets superflus!
Peuple français, dans la mort de ce brave,
Vois une victime de plus
Ajoutée aux d'Enghien, aux George, aux Pichegrus,
Par le vil étranger qui t'a fait son esclave,
Et dont la bouche encore insulte à leurs vertus.

[…]

Mais si, cédant aux devoirs que t'imposent,
Et ton antique honneur et ton antique foi,
Dans le sein de la paix, dans les bras de la loi
Tu veux que tes enfants à la fin se reposent,
Pour mettre un terme aux maux que les tyrans leur causent.

L'Ambigu… n° CCCLXXVII, 1813,, vol. XLII, p. 669-670.

Ce poème est l'un des rares que Peltier publia dans sa revue en mentionnant son nom. Les passages reproduits correspondent aux strophes 1 et 4 (p. 669), et (p. 670), 7 et 11 (et dernière).

Moreau (né à Morlaix en 1763, département du Finistère) est mort au service d'Alexandre I, le 2 septembre 1813, après avoir reçu à Laun, le 27 août 1813, une blessure qui nécessita son amputation de la jambe gauche. Sur ordre d'Alexandre I, il fut enterré dans la cathédrale catholique de Saint-Pétersbourg.

Le *Journal de l'Empire*, ne manqua pas de dénoncer la présence de Moreau auprès d'Alexandre I. Ainsi, le 3 septembre 1813 (p.2) il cita cette correspondance du duc de Basano à l'Empereur, adressée de Dresde le 27 aout 1813, à six heures du soir: «Une circonstance excitera l'indignation universelle: l'ex-général Moreau est à l'armée ennemie, à la suite de l'empereur de Russie, comme son conseiller privé. Il a ainsi jeté le masque, dont il n'était plus couvert aux yeux des personnes clairvoyantes, depuis plusieurs années». Le lendemain, citant *Le Moniteur*, il confirma la présence de Moreau dans l'armée ennemie (p. 2) et revint sur ce fait le 6 septembre en faisant allusion à la mort de Bayard (p.2). Le 9 (p.2), il signala à ses lecteurs que : «le premier coup de canon tiré des batteries de la garde a mortellement blessé le général Moreau qui était revenu d'Amérique prendre du service en Russie ». Enfin, il annonça sa mort le18 septembre, d'après de nouvelles de Vienne, en date du 6 septembre (p. 1).

1813 (automne)

DUCIS

DIEU DE TOUS LES FORFAITS AVAIT RENDU CAPABLE…

Dieu de tous les forfaits avait rendu capable
Pour une œuvre sans nom un monstre épouvantable,
Tout ensemble Érostrate, et Tartuffe, et Sylla,
Avec art et génie, et joie il désola.
Il dénatura tout, osa tout, fit tout croire;
Pour lui fit le passé, le présent, et l'histoire
Le Français fut pétri, façonné par ses doigts.
Il transplanta les noms, les peuples, et les rois,
Fit de tout un chaos, une ruine, un songe;
Et, Scapin couronné, régna par le mensonge.

Les six premiers vers sont cités par le comte de Sèze dans le discours de réception prononcé dans la séance publique du dimanche 25 août 1816 au palais de l'Institut de France à Paris (http://www.academie-francaise.fr/immortels/discours_reception/de_seze.html); les vers 3 à 8, dans *Lettres sur la vie, le caractère et les écrits de J.-F. Ducis, adressées à M. Odohgarty de la Tour par M. Campenon, de l'Académie française,* Paris, chez Nepveu libraire, passage des Panoramas, n° 26, 1826qui précise: «dans l'automne de la même année [1813], il commença un portrait de Bonaparte qui ne fut achevé qu'après la restauration. […] Après la rentrée du Roi, il se répandit plusieurs copies de ces vers» (p. 130).

1813 (octobre)

ANONYME

LA TRISTE EUROPE, EN PROIE A D'HORRIBLES BATAILLES…

La triste Europe, en proie à d'horribles batailles,
Célèbre follement ses propres funérailles.

Cité dans «Note sur la situation générale de la France et de l'Europe *au mois d'octobre 1813*» in*Le Conservateur de l'Europe ou Considérations sur la situation actuelle de l'Europe Et sur les moyens d'y rétablir l'équilibre politique des différents états et une paix générale solidement affermie, op. cit.*, p. 105. Selon l'éditeur, l'auteur du mémoire aurait été un militaire français.

1813 (novembre)

ANONYME

IL EST MÛR

«… La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.»

Ne fuira-t-il jamais jusqu'au fond des enfers,
Cet empereur brigand, ce charlatan pervers,
Qui, tant de fois chassé, par Sa triste Bellone
Tant de fois des Français sollicita l'aumône?
Du soc agriculteur dételant les chevaux,
De nos champs désertés Il suspend les travaux,
Et, de l'adolescent proscrivant le jeune âge,
Au sortir du collège, Il le pousse au carnage;
Ou, sachant combiner le meurtre et le larcin,
Spéculateur cruel et sordide assassin,
Perçoit une rançon qui, plusieurs fois payée,
Ne délivre jamais la victime effrayée,
Dépouillée de son or, on demande son sang:
Tant que l'on peut mourir l'on n'est pas innocent.
Bientôt de cent préfets la bassesse rivale
Vient au trône ébranlé d'une main libérale,
Offrir de nobles dons par la force arrachée.
En vain les citoyens, dans leurs foyers cachés,
Au nom de bienfaiteur prétendent se soustraire:
De tant de modestie éloquent adversaire,
Chabrol[1], pour leur prouver qu'ils sont très généreux,
Les fait par des huissiers complimenter chez eux;
Et ces ambassadeurs, si l'hôte est difficile,
Chez lui, pour les convaincre, élisent domicile.
Puis au héros fuyard chaque département,
Chaque ville, canton, bourg, arrondissement,

[1] Ici, le mot Chabrol est générique et ce préfet de la Seine désigne toute l'espèce des préfets: c'est ainsi qu'on dit: un Thersite, un Judas, etc.

Dépêche une oraison qu'on appelle ADRESSE:
C'est là que du beau style éclate la noblesse.
L'un prétend qu'à Moscou le seul Borée eut tort;
Qu'on ne pouvait prévoir qu'il gèlerait si fort;
Et que, cet hiver là, si près de la Vistule
On ne sentirait pas souffler la canicule:
Sire, quoi qu'il en soit, chacun est consolé
En apprenant qu'au moins Vous n'êtes pas gelé.
Le sénat, à son tour, gourmande la froidure,
Et contre le climat radote quelque injure.
Le thermomètre en main, monsieur le Président
Jure que l'Aquilon ne fut qu'un impudent;
Mais le printemps arrive, et que l'Aquilon tremble!
Les Russes et le vent seront punis ensemble.
Lacépède le dit et le verbeux *Regnaud*
Au nom des Conseillers l'affirme de nouveau.
Enfin, du Moniteur les feuilles gigantesques
Ont, pendant quatre mois, de ces phrases grotesques
Nourri, rassasié le patient lecteur;
Comme un jour nos neveux riront du Moniteur!
Et que penseront-ils du prévoyant génie,
Qui, pour apprendre, hélas! qu'il gelait en Russie,
Eut besoin d'y laisser domptés par les frimas,
Trois cent mille Français vainqueurs dans les combats?
De Paris cependant le bourgeois s'exaspère;
Par mille calembours sa timide colère
Déjà de la Police éveille les échos:
La halle et les salons se raillent du héros.
«Pour fuir il avait pris la veste d'un Cosaque.»
- «Non, d'une vivandière il portait la casaque;
«Il n'ose plus du peuple affronter le regard;
«Il vit sous le séquestre» et tant d'autres brocards
Dont l'exact *Rovigo* Lui fournit la copie.
Mais Il va démentir la noire calomnie;
Sur un cheval furtif furtivement grimpé,
Un jour dans quelque coin Il aura galopé,
Et maint papier m'apprend que Sa douce présence
A des Français charmés entraîné l'affluence,
Qu'au milieu des vivats, des bénédictions,
Il a lu vingt placets, cent réclamations;

Et dans l'ombre pourtant mon brigand subreptrice[2]
Se glissa, protégé par quelque obscur complice.
Quand de la juste peur dont il est dominé
Il surmonte parfois le tourment obstiné,
Et qu'il ose braver l'œil de la multitude;
Dépouillant aussitôt l'air magistral et rude
Que vénère en tremblant *Montesquiou* l'annobli[3],
Lâchement populaire[4] et sottement poli,
Par ses discours rampants et sa bassesse extrême
Il montre tout le Corse, et redevient lui-même:
On revoit de Toulon le courtois chevalier,
Tel que d'un *Robespierre*[5] Il tenait l'étrier.

Et voilà l'histrion dont l'ignoble existence
Pèse sur tes destins, ô malheureuse France!
Quatre fois Il a fui, quatre fois dans ton sein
Tu daignas accueillir cet infâme assassin.
Le Nil, l'Ebre, le Tage et l'onde hyperborée
Ont détourné le vol de son Aigle abhorrée;
Le Batave éveillé, de ses libres marais,
En chassant l'oppresseur vient d'assurer la paix;
Et d'un honteux sommeil notre France endormie
Supporte encore du joug la triste ignominie!
De murmures nombreux tout son sol retentit;
Epoux, femmes, enfants, tout pleure, tout gémit;
Tout demande la fin d'une indigne souffrance
Et tout dort dans l'opprobre et dans l'obéissance.
Spectacle déchirant! ne verra-t-on jamais
Renaître un noble orgueil dans le cœur des Français?
Mais ne bannissons pas tout espoir de notre âme:
Si la Parque trop lente a ménagé la trame
Où de tant de mortels s'attachent les malheurs,
Quelques signes heureux, consolants précurseurs,
Ont brillé tout à coup à travers les nuages:
Accueillons, proclamons ces fortunés présages…
Quel peuple de la Seine inonde les deux bords?

---

[2] Les trois membres de l'académie des Quarante que nous consultons sur tous nos ouvrages, Mrs. *Bigot*, *Maret* et *Merlin*, ayant hésité à sanctionner le cheval FURTIF et le brigand SUBREPTICE, nous nous croyons obligé d'en avertir les lecteurs.

[3] Depuis que Mr. De Montesquiou-Fezensac est devenu Comte de la façon du Corse, il faut espérer que les Bourbons ne lui contesteront plus la prétention d'être leur parent.

[4] «- protendens manus, adorare vulgum, jacere oscula, et Omnia serviliter pro dominatione" *Tac.* Lib. I, cap. 56. – " s'avilissant pour dominer, il étendait ses bras vers le peuple, et lui prodiguait ses hommages et ses baisers.»

[5] ce n'était pas le grand Maximilien, mais son frère, également Conventionnel, et alors Commissaire à Toulon.

La joie est dans ses yeux; ses rapides transports
En ris immodérés éclatent à la ronde:
Le flot de spectateurs de plus en plus abonde,
Et vers un point commun les curieux fixés
Semblent ne pouvoir pas le contempler assez.
Je me hâte, j'arrive, et de ce point fragile
Qui des quarante élus avoisine l'asile,
Je vois pendre vers l'onde un malfaiteur titré,
Car de croix, de cordons, il était décoré:
«C'est Lui» disait quelqu'un – «Eh! qui donc?» – «Mais, Lui-même.
«Vous ne connaissez pas cet empereur si blême,
«Le meurtrier d'*Enghien*, et de tant d'innocents?
«Il le méritait bien.» Instruit par ces accents,
Je pensai qu'en effet la divine justice
Avait permis ce coup. Mais déjà la Police
Apprend qu'au pont des arts le Corse est appendu:
Et pour le délivrer, un mouchard accouru
A tranché brusquement le lacet équitable;
C'était un mannequin!... «Méprise déplorable!»
S'écrire un groupe entier, heureux de Son trépas.
J'ai senti leur douleur; je la partage, hélas!
Cependant n'est-ce rien d'avoir vu ma patrie,
Quelques instants du moins, vengée en effigie?
Mais de notre salut un gage moins douteux
Nous est encore offert; et ce gage est affreux.
C'est cet esprit d'erreur, d'orgueil et de démence,
Ce lâche entêtement, cette vaine ignorance,
Qu'a soufflé sur le Corse un démon destructeur.
Chassé des régions dont Il fut PROTECTEUR,
Délaissé par ces rois vassaux du brigandage,
A son tour devenu victime du pillage,
Il n'oppose au destin ni talent ni valeur.
A Moscou fugitif, à Leipzig déserteur,
Bientôt on le revoit au fond des Tuileries
Méditant d'autres vols et d'autres boucheries;
Joyeux comme un vainqueur, souple comme un fuyard,
Caressant et grossier, jactancieux[6], cafard,
Il demande la paix et rêve la vengeance;
Il cherche à S'aveugler pour aveugler la France,
Il ne le peut; enfin par d'utiles revers
La France est éclairée et les yeux sont ouverts.

---

[6] JACTANCIEUX, dira-t-on, est un mot de nouvelle fabrique: mais l'auteur aura cru devoir faire quelque chose pour Celuiqui a tant fait pour nous.

Qui ne vous rendrait grâce, ô flatteurs faméliques!
Nous jouirons du fruit de vos fades cantiques,
De vos discours si longs, si froids, si répétés.
Mais ne vous lassez pas; non, flatteurs, persistez.
N'allez pas délaisser votre immortel ouvrage;
C'est peu d'être éloquent si l'on n'a du courage.
Que la postérité ne dise pas un jour:
Regnaud et *Defermon* d'une brillante cour
Goutèrent les honneurs, reçurent les largesses;
D'un héros sans pareil exaltant les prouesses,
Ils ont chanté longtemps Sa gloire et Sa bonté;
Et lorsqu'au plus haut point ce héros fut monté,
Et qu'Il eut de l'Europe outrepassé l'attente,
Ces ingrats (que des GRANDS la race est inconstante!)
Ont tout à coup cessé leurs ravissants concerts.
Eh! que deviendras-tu, divinité des vers,
Si du Parnasse corse un jour *Arnault* transfuge
De ses molles chansons arrête le déluge?
Louez donc. *Neufchâteau*!, si *Marat* autrefois,
Si *Barère* échauffa ta noble et douce voix,
Quels sons plus enchanteurs vas-tu nous faire entendre!
François, ne laisse pas ta lyre se détendre:
Dans son ardeur déjà, prêt à te devancer,
Garat sur ses grands mots commence à se dresser.
L'abbé *Monck*, en secret, dans sa terre de Crosne
S'applaudit d'avoir pu COLLOQUER sur le trône
Un prince éminemment CONSTITUTIONNEL;
S'il abjure jamais son silence immortel,
Comme il va célébrer la grande PYRAMIDE[7]
Qui depuis quatorze ans sur sa POINTE réside!
Lacépède, dit-on, cherche dans les bas lieux,
Si quelque mot rampant, ignoble, obséquieux,
N'aurait pas éludé ses fameuses harangues;
Il pense qu'en creusant dans les diverses langues,
Il pourrait s'enrichir de quelque expression
Qui peindrait mieux l'excès de son objection.
Il n'est jusqu'au sec, roide et pesant *Laplace*
Qui ne veuille, en son style et de plomb et de glace,
Vanter l'être DIVIN par qui de froid savant
Il devint sénateur et comte impertinent;
Je le tiens pour disert si jamais il m'explique

[7] Dans le temps où le Comte Sieyes faisait le républicain, il comparait la folie des partisans de la monarchie à celle d'un architecte qui voudrait faire tenir une pyramide sur sa pointe.

Ce qu'il voit de CELESTE en cette MECANIQUE[8].
Sénateurs cependant, et vous, de qui les doigts
De globules armés, nous inondent de lois,
Aux bienfaits inouïs dus à votre silence,
A votre air résigné, même à votre éloquence,
Vous en pourriez peut-être ajouter un plus grand,
Et plus digne de vous; oui, tout Français l'attend:
Que dis-je, tout Français! votre Maître en personne.
Le froid, les révoltés, de Sa riche couronne
Ont flétri quelque peu la puissance et l'éclat:
Vous pouvez Le venger. Un jour du consulat
Vous Le fîtes, d'un mot, convoler à l'empire;
Je voudrais qu'aujourd'hui, quittant le nom de Sire,
Il fut poussé, d'un mot, au rang de DICTATEUR;
Et que chaque préfet devint un empereur,
Les sous-préfets des rois, tous les maires des princes,
Qu'on fit des Grands - duchés pour nos moindres provinces,
Et qu'assis au milieu de ce vaste appareil
Le grand *Napoléon* brillât comme un soleil.
Car enfin, me amis, si de l'Europe entière
Le bonheur souffre encore quelque atteinte légère,
C'est que *Napoléon* dans Son autorité
Fut, chacun en convient, beaucoup trop limité.
Sans cela verrait-on, sur les bords de la Seine
Refluer tant de rois! Compiègne[9], Mortefontaine[10],
Seraient-ils tout à coup royaumes devenus?
Y verrait-on régner ces deux monarques nus?
Ces fermiers couronnés, ces vivantes gabelles,
Dont le westphalien et l'Ibère infidèles
N'on pas su conserver les précieux dépôts?
D'un sceptre encore plus lourd armez donc le Héros:
Qu'il ordonne, commande, et nuit et jour, sans trêve;
Et de pouvoir gonflé, que de pouvoir Il crève!

Les Voilà, Deuxième partie, op. cit., p. 187 – 196.

---

[8] Le géomètre *Laplace* est aussi connu par son traité de mécanique céleste que le sénateur *Laplace* l'est par ses adulations et sa vile insolence.
[9] et [10] Compiègne est aujourd'hui le Casset de *Jérôme* et Mortefontaine le Madrid de *Joseph*.

1813 (décembre)

Jean-Gabriel PELTIER

SENTIMENTS D'UN VRAI FRANÇAIS

De la plus sanglante anarchie,
Le règne était près de finir,
Et de l'antique monarchie,
Déjà les lys allaient fleurir;
Du sein de l'impure licence
S'éleva, pour punir la France,
Un mortel farouche et pervers,
Qui, dans son audace insensée,
Conçut l'infernale pensée
De bouleverser l'univers.

Dans la Corse qui le vit naître,
Façonnée à la trahison,
Son âme semble toujours être
Le triste asile du soupçon:
Son visage est sombre et livide;
Son œil incertain et perfide
Recèle une noire fureur.
Rien ne l'émeut, rien ne le touche,
L'injure est toujours dans sa bouche,
Et la vengeance dans son cœur.

Héritier de la tyrannie
Des vils suppôts de la terreur,
Pour eux son atroce génie
Avait signalé sa fureur.
A jamais de vendémiaire,
Le mois terrible et sanguinaire
Epouvantera les esprits;
Ce fut sa première victoire:
Oui! Son premier titre à la gloire,
Fut le massacre de Paris.

Bientôt dispensateur prodigue
De l'or et du sang des Français,
L'insensé renverse la digue
Conservatrice de la paix.
Partout il porte le pillage,
Le fer, la flamme, le ravage:
Le nom de Français est en horreur.
Est-ce vous dont le noble zèle,
Soldats, jamais n'était fidèle
Qu'au panache blanc de l'honneur.

O dieu! quel affreux héritage
Laisse à notre prospérité,
Ce vil artisan de carnage,
Ce fléau de l'humanité!
Je vois les nations rivales,
De ses conquêtes si fatales,
Se ressaisir avec ardeur;
Et pour expier tous ses crimes,
Les Français devenir victimes
De son implacable fureur.

Par quelles vertus, à quel titre,
Prétend-il régler nos destins?
Eh, qui donc l'a rendu l'arbitre
Des peuples et des souverains?
Son génie? …. Orgueil détestable!
Ah! de son génie effroyable,
Dieu! délivrez ma NATION.
Ton génie, inflexible Corse!
Tu n'as que celui de la force,
Celui de la destruction.

Que devons-nous à ce génie
Dont on proclame la grandeur?
Du commerce et de l'industrie,
Et la ruine et le malheur;
Accablés d'impôts arbitraires,
Tous les Français sont tributaires
Du luxe et des ses courtisans;
Les campagnes sont dépeuplées;
Partout les mères désolées

Lui redemandent leurs enfants.

Contemplez l'Europe inondée
Du sang de nos malheureux fils;
Dans Saint-Domingue abandonnée,
Cent mille hommes ensevelis.
Le Nil a vu périr l'élite
Des Français dont sa lâche fuite
A déconcerté les succès.
Cruauté, fraudes, perfidie,
Voilà, voilà de ce génie
Les épouvantables bienfaits.

Luxembourg, Catinat, Turenne,
Et vous, noble et aillant Bourbon,
Condé, dont sa jalouse haine
Frappe le dernier rejeton;
Au milieu des coups, des alarmes,
Vos lauriers vous coûtaient des larmes,
Mais lui… féroce et sans remords,
Pour fonder sa folle puissance
Il épuisera de la France
Tout le sang et tous les trésors.

Mais de la religion sainte,
Il a relevé les autels!
L'imposteur! sa piété feinte
Cachait des desseins criminels.
Couvert de ce voile hypocrite,
Il trompa la foule séduite.
Que voulait-il?
Que ses forfaits
Publiés jusque dans les temples,
Fussent célébrés comme exemples,
Et chantés comme des bienfaits.

Ainsi ce tyran sacrilège,
Profanant la religion,
Marche toujours, tendant un piège
Ou semant la corruption.
Trompant le peuple qu'il domine,
De Jésus il suit la doctrine
Favorable à son intérêt:

Naguère, aux plaines de l'Afrique,
Sa détestable politique
Prêchait la loi de Mahomet.

Osera-t-on vanter encore
Sa clémence envers les proscrits?
Fausse clémence que j'abhorre!
Savez-vous quel en est le prix?
Les **. Les Clermont-Tonnerre.
A des emplois de mercenaires
Sont forcés de s'assujettir;
Et leur noblesse ravalée
Est de son abjecte livrée
Contrainte de se revêtir.

Et c'est ce monstre abominable,
Que plus d'un écrivain flétri
Ose nous montrer comparable
Au bon et magnanime Henry.
Oh! délire de la bassesse!
Et c'est aux Français que l'on s'adresse
Jamais sur ce front détesté,
Ce peuple sensible et fidèle
Ne reconnaîtra le modèle
De l'honneur et de la bonté.

O Henry! Si ta noble cendre
Pouvait se ranimer un jour;
Oh! si le ciel pouvait te rendre
A nos souhaits, à notre amour,
Que de transports, que d'allégresse
Et que de larmes de tendresse
S'échapperaient de tous les cœurs!
O bon Roi! ta seule présence
Ferait oublier à la France
Vingt ans de crime et de malheurs.

Tyran! opprobre de la terre,
Tremble sur ton trône sanglant;
Ton règne est un règne éphémère
Et la postérité t'attend.
A la gloire solide et pure,
Jamais l'assassin, le parjure,

Ne pourront obtenir des droits.
Pichegru frappé dans ses chaînes,
D'Enghien massacré dans Vincennes,
Ont obscurci tous tes exploits.

On ose dire Que ces crimes
Sont ceux de la nécessité,
Qu'un petit nombre de victimes
A suffi pour ta sureté.
Non, il laisse dormir sa rage.
Déjà, plus d'un triste présage
Glace mon cœur épouvanté!
Un péril, un soupçon peut-être,
Et la France verra renaître
Le règne de la cruauté.

Chantez! Poètes mercenaires!
Chantez le grand Napoléon!
Chantez, ses lauriers sanguinaires,
Sa dévorante ambition!
Pour nous, plus de paix, plus de trêve,
Le cruel a tiré le glaive.
Chantez! le sang coule à grands flots,
La guerre est une boucherie.
Chantez… ou craignez la furie
De votre implacable héros!

Mais moi… Français, sujet fidèle*
A l'auguste sang de mes Rois;
Je voue une haine éternelle
A l'usurpateur de leurs droits.
Quand viendra le jour de la vengeance,
Qui, de sa coupable puissance,
Finira le cours désastreux?
Tombe le tyran exécrable!
Et que sa chute épouvantable
Serve d'exemple à nos neveux!

O France! O ma chère patrie,
Jusqu'à quand souffriras-tu
Qu'une race impure et flétrie
Opprime ton peuple abattu?
Reprends ta royale couronne,

Et précipite de son trône
Ce fils du crime et des hasards
Trop longtemps la pourpre décore
Un infâme qui déshonore
Le diadème des Césars.

L'Ambigu ou Variétés littéraires et politiques, n° CCCLXXXVII, 30 décembre 1813, vol. XLIII, p. 749 – 753.

1813

ANONYME

EN PAYANT SES IMPÔTS, L'AUTRE JOUR, MONS CLÉMENT…

En payant ses impôts, l'autre jour, mons Clément,
Du grand Napoléon contemplait l'effigie;
Puis, tirant ses *Ecus*, aussitôt il s'écrie:
Dieu! que ce Monstre est *imposant!*

Napoléoniana ou Recueil d'anecdotes pour servir à l'histoire de la vie de Buonaparte par M. Charles Malo, op. cit., p. 178.

1813

ANONYME

TYRAN JUCHÉ SUR CETTE ÉCHASSE…

Tyran juché sur cette échasse
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir en cette place
Tu le boirais sans te baisser.

Rapporté dans *L'Echo des Salons de Paris depuis la Restauration… op. cit.,* . tome second, p. 165.

La duchesse d'Abrantès, dans ses *Mémoires ou Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration,* quatrième édition, Bruxelles, société Belge de Librairie, imprimerie etc., Hauman, Cattoir et Comp[e], 1837, III, p. 246apporte les précisions suivantes: «Un jour, on trouva placardé sous l'un des aigles du côté des Tuileries, au bas de la colonne [Vendôme], un quatrain contre l'Empereur qui était véritablement épouvantable. Le duc de Rovigo qui, ainsi que je l'ai dit, avait véritablement de l'amitié pour Napoléon, fit faire des recherches sur le quatrain. Impossible de découvrir l'auteur… Le lendemain, le quatrain reparut à la même place. Les agents de police l'enlevèrent de nouveau et firent le guet tout le jour autour du monument. L'Empereur n'avait pas seulement, comme on le sait, la police du ministère, il en avait malheureusement bien d'autres qui lui faisaient un mal réel, non seulement moralement, mais matériellement. Il fut instruit, lut le quatrain […] en fut douloureusement saisi et il répétait toujours: -Un tyran!... moi! … un tyran!... et sanguinaire encore… Ils verront, ils verront plus tard… Ils en auront du sang… ils en auront plus qu'avec moi, et sans gloire».

1813

ANONYME

BRAVES SOLDATS DE LA RUSSIE

Air de La Marseillaise

Braves soldats de la Russie,
Vrais enfants de la liberté!
Qui déployez pour la patrie,
L'étendard de la loyauté,
Et remplis d'un noble courage,
Vous hâtez de sacrifier
Vos biens, plutôt que de plier
Sous le fardeau de l'esclavage,
Marchez! Russes; marchez; ne vous arrêtez pas,
Volez, volez où le succès couronnera vos bras.

Ce n'est pas assez que la France
Ait senti le poids de vos coups;
Il faut poursuivre la vengeance
Et s'armer d'un juste courroux!
Tant que l'Europe assujettie
Gémit sous son sceptre sanglant,
Il faut lever l'acier tranchant,
Pour détruire sa tyrannie.
Marchez! Russes, etc.

Et vous qui vivez ans les peines
Arrosant vos champs de vos pleurs,
Germains, foulant aux pieds vos chaines,
Joignez-vous à vos défenseurs,
Que des Français le chef perfide
Sente à son tour le désespoir
Et se repente enfin de voir
Les maux de son règne homicide!

Marchez, peuples, marchez; aux Russes joignez –vous,
Volez, volez, et le succès couronnera vos coups.

Peuple français, peuple d'esclaves,
Seras-tu toujours enchainé?
Délivre-toi de tes entraves,
Et réclame ta liberté.
Des Bourbons rappelle la race
Au trône de tes anciens rois,
Et que de bienfaisantes lois
Viennent effacer ta disgrâce!
Et vous, nobles Bourbons, daignez combler nos vœux!
Volez, volez, pour remonter au rang de vos aïeux!

Cité par M. Capefigue, *L'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon*, Paris, Pithois-Levrault et Cie, rue de la Harpe, 81, 1840, tome 10, p. 245 – 246 (n.).

1813

ANONYME

CHANSON SUR LE RETOUR DE MOSCOU

Air: Dans les gardes françaises

Mes braves camarades,
Chantons Napoléon;
Mutilés ou malades,
N'avons-nous pas raison?
L'univers s'épouvante
A cet horrible nom;
Mais à Paris on vante
Le héros de Pluton.

Oh! les belles campagnes
Qu'on fait avec ce fou.
Du milieu des Espagnes,
Il nous mène à Moscou.
C'est, dit-il, pour sa gloire,
Et pour nous le Pérou;
Jai perdu la mâchoire,
Et je n'ai pas le sou.

Quand j'ai quitté l'armée
Au milieu des frimas,
Elle était affamée,
Sans souliers et sans bas;
Errant sans espérance
Cinq cent mille soldats
Redemandaient la France,
Qu'ils ne reverront pas.

Mais quel bruit! j'entends dire:
Le drôle a déserté!
Quoi, le chef de l'empire

Aurait la lâcheté?...
Amis, la rage m'outre,
J'entends mon sang qui bout;
En Egypte, J… F…,
Il le sera partout.

Le peuple, enfin moins bête,
Las d'être massacré,
Devrait crier: la tête
De ce monstre exécré!
Mais non; dès qu'il arrive,
Certain duc, plein d'honneur,
Fait crier: Vive, vive,
Vive notre empereur.

Rapporté dans *L'Echo des Salons de Paris depuis la Restauration… op. cit.*, tome premier, p. 286.

Le support musical «Dans les gardes françaises» consistait en une chanson créée en 1760 et qui fait toujours partie du répertoire des Chœurs de l'Armée française. On peut l'écouter surInternet :
http://www.carnetdechants.fr/modules/news/article.php?storyid=507 .

1813

Louis de FONTANES

LA SOCIETÉ SANS LA RELIGION
Ode
[Fragment]

[…]

Jadis fondé par toi, les empires chancellent;
D'un germe destructeur en tous lieux se décèlent
Les signes trop certains;
Je ne sais quelle force aveugle et redoutable
Pousse les nations au terme inévitable
Marqué pour leurs destins.

Des filles de Cybèle autrefois la première,
L'Europe était l'amour, la gloire et la lumière
De cent peuples domptés;
Elle parlait en reine, et ses sœurs elles-mêmes
Humiliaient l'orgueil de leurs trois diadèmes
Devant ses volontés.

Des mœurs et des talents mère active et féconde,
Dans la guerre, dans la paix, elle étonna le monde
Par ses nobles travaux;
L'éclat de trois mille ans doit-il donc se détruire?
Et le siècle appauvri ne peut-il reproduire
De grands hommes nouveaux?

J'ai consulté l'histoire, et j'ai vu la Fortune
Aux royaumes divers, de leur chute commune
Fixer le dernier jour;
Tout meurt, tout renaît, et quand un peuple expire,
Le dieu qui l'anima passe dans un autre empire
Qui s'élève à son tour.

Ce n'est plus maintenant un seul trône qui tombe,
Ce n'est plus un seul peuple entraînant dans sa tombe
Et les lois, et les arts;
C'est la société que le temps a minée,
Et qui, d'un dernier coup enfin déracinée,
Croule de toutes parts.

De ce désordre affreux qui dira l'origine?
Par qui fut envoyé cet esprit de ruine
Qui vint fondre ici bas?
Et comment voyons-nous tan de rois en démence
Jouer, comme un homme ivre, au bord du gouffre immense
Ouvert devant leurs pas?

C'est qu'on a négligé les antiques maximes,
C'est que des passions les freins légitimes
Sont brisés par le temps;
C'st qu'on abandonna cette ancre protectrice,
Par qui la Foi divine a fixé le caprice
De nos vœux inconstants.

Sur la religion les cités s'établissent,
Et partout, des cités où ses lois s'affaiblissent,
Le déclin est venu;
L'excès des maux succède à l'excès des blasphèmes,
Et le sage et le fort tombent frappés eux-mêmes
D'un délire inconnu.

Oui, dès que notre main, par l'orgueil égarée,
Voulut toucher la pierre éternelle et sacrée,
Fondement des états,
L'édifice à grand bruit en trembla jusqu'au faîte,
Et l'effroi de sa chute a fait courber la tête
Des plus fiers potentats.

L'autel tombe, et les mœurs, bientôt anéanties,
Ne garantissent plus des vieilles dynasties,
Le sceptre anéanti;
Du sort des souverains un vil sénat décide,
Et de Cromwell encor le poignard régicide
Est encore aiguisé.

Alors du cœur humain s'ouvres les noirs abîmes;

Lui-même ignorait qu'il cachât tant de crimes
Dans ses plis tortueux;
Et, quand de ses progrès la raison s'est vantée,
L'orgueilleuse raison recule épouvantée
De ses fruits monstrueux.

Hélas! plus de bonheur eût suivi l'ignorance!
Le monde a payé cher la douteuse espérance
D'un meilleur avenir;
Tel mourut Pélias, étouffé par tendresse
Dans les vapeurs du bain dont la tragique ivresse
Le devait rajeunir.

Est-ce assez de fureurs? Est-ce assez de vertiges?
Jusqu'à quand suivrons-nous les coupables vestiges
De nos maîtres pervers?
Dissipe enfin l'erreur de leur fausse science,
Et viens sous ta tutelle, ô sage expérience,
Replacer l'univers.

Ne verrons-nous point des poètes, des sages,
Sortant de leur retraite, ainsi qu'au premier âge,
Pour sauver les humains?
L'Orient ou le Nord sera-t-il leur patrie?
Viendront-ils des forêts où la docte Egérie
Instruisait les Romains?

Les Numa ne sont plus, Egérie est muette;
Du haut de la montagne il n'est plus de prophète
Qui parle aux nations;
Ces feux qui descendaient de la céleste voute,
Tous ces phares que l'homme implorait dans sa route,
Ont caché leurs rayons.

Heureux qui dans ses vers, sous un règne tranquille,
Du fils d'un Pollion, pourrait comme Virgile,
Annoncer les bienfaits,
Et qui, des demi-dieux ressuscitant la race,
Sous les pas de Thémis abolirait la trace
D'un siècle de forfaits!

Près d'un berceau royal, espérance du monde,
Amalthée à ma voix, de sa corne féconde

N'ouvre point le trésor;
Cume ne revient point, sur un ton magnifique,
Célébrer le retour de ce Dieu pacifique
Qui tient un sceptre d'or.

J'ai d'un astre ennemi signalé l'inclémence,
Je vois l'âge de fer qui pour nous recommence,
Et j'en frémis d'horreur;
J'ai redit des géants la révolte insensée,
Et d'un second chaos la terre menacée
Par le ciel en fureur.

Comme ceux de la mort mes accents sont sinistres;
Rompez votre sommeil, peuples, rois et ministres,
Ecoutez et tremblez!
Ceux qui ne croiront pas la muse qui m'inspire
Des débris de l'autel, du trône et de l'empire
Tomberont accablés!

Des marais infernaux quand la peste exhalée
Eut porté dans l'Attique, autrefois désolée,
Ses ravages impurs,
Athènes prodigua l'encens des sacrifices,
Et, calmant les enfers, vit des dieux plus propices
Revenir dans ses murs.

L'athéisme effronté, peste encore plus fatale,
Jusqu'en sa source même infectant la morale,
Fit des maux plus affreux;
Que la religion vienne épurer la terre,
Et, changeant les humains, désarme le tonnerre
Prêt à fondre sur eux.

Cèdre antique, planté par une main divine,
Dont les vents ennemis ébranlaient la racine,
Relève un front vainqueur,
Et, jusque dans les cieux, va chercher la rosée
Qui doit renouveler de ta sève épuisée
La première vigueur!

In *Œuvres de M. de Fontanes recueillies pour la première fois par M. de Fontanes et complétées d'après les manuscrits orignaux; précédées d'une lettre de M. de Chateaubriand avec une notice biographique par M. Roger, de l'Académie française, et une autre par M. Sainte-Beuve, op. cit.,* I, p.148 – 154. Nous avons fait grâce au lecteur des six strophes, verbeuses et insipides, qui servent d'introduction à cette description de la chute de l'empire en 1813 et son attribution à l'athéisme, c'est-à-dire au manque de respect de la religion manifesté par Napoléon (Vid. *supra*, «Ode sur l'enlèvement du Pape»).

1813

J.-F. BOISARD
Peintre

L'OISEAU-MOUCHE A PARIS
Fable

L'OISEAU-MOUCHE, un beau jour, ses pénates quitta;
Et traversa les mers pour passer en Europe,
Sachant qu'en ce pays l'esprit se développe.
Nous supposons que beaucoup il verra,
Et que, par conséquent, beaucoup il apprendra.
Arrivé à Paris, il vole aux Tuileries,
Entre dans un boudoir où des femmes jolies
Minaudaient, à l'envi, se mirant tour à tour.
Quel lieu charmant, dit-il, et quel brillant séjour!
C'est un plaisir, je crois, que d'y passer sa vie!
Et ce palais des dieux est celui que j'envie.
Je renonce au Brésil: adieu, tous mes parents;
Je deviendrai citoyen de l'empire des Francs.
Le Louvre vaudra bien ma brulante patrie;
Il fait là bas une chaleur…
Du moins, ici, sans gêne, on voltige, on respire.
(Mon petit oiseau-mouche était dans le délire.)
Pour lui la nouveauté était une fureur.
Il raisonnait ainsi dans son joli langage,
Lorsqu'une courtisane à la blanchette main,
Vous le happe soudain,
Et mit incognito le voyageur en cage,
Qui ne savait encore ce qu'était l'esclavage.
Il apprit à Paris, pour prix de son voyage…

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, op. cit., p. 7- 8. Pour feutrée qu'elle fût, la critique de la perte de la liberté de l'oiseau-mouche aux Tuileries

était bien une critique contre le régime impérial qui explique que cette fable resta inédite jusqu'en 1817.

1813

J.-F. BOISARD
Peintre

LE VOLEUR ET LE TRÉSOR
Fable

Depuis longtemps un voleur convoitait
Certain trésor: aussi se met-il en campagne
Pour s'emparer du coffre où cet or-là gisait.
Après avoir bâti maints châteaux en Espagne,
Il arrive hors d'haleine à l'endroit désiré.
Mais las! qu'aperçoit-il? un horrible incendie
Le voleur, qu'à bon droit le maître a soupçonné,
Ne trouva que le gite à demi-consumé,
Pour le désespoir de sa vie.

La maître du trésor agissait sagement:
J'en aurais fait autant,
Dut-on mal à propos m'accuser de folie.
Devant un scélérat qui vient pour vous piller,
Et dont on ne peut pas éviter la furie,
A brûler ce qu'on a, l'on ne peut rien risquer.
La perte est assurée, et voilà ma maxime:
Ce qu'on laisse aux brigands les encourage au crime…

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, *op. cit.*, p. 18 – 19. Cette fable fait évidemment allusion à la campagne de Russie et à l'incendie de Moscou.

1813

J.-F. BOISARD
Peintre

LE SINGE ET LE RENARD
Fable

Le singe un jour revenait de la guerre,
Quand il fut accosté par un compère renard.
Ah! lui dit celui-ci, je bénis le hasard
Qui me fait rencontrer un brave militaire:
Je grille de savoir ce que tu m'apprendras.
Déjà la renommée
A publié les faits de notre grande armée!
Tout cède au tigre, enfin!... son invincible bras…
–Tout beau, répond le singe; on sait que la victoire
Nous a rendus fameux;
Mais, mon cher camarade, hélas, tu peux m'en croire,
Nous n'en valons pas beaucoup mieux:
C'est ce qu'on pourra lire après nous dans l'histoire.
Avec un œil de moins, je m'en reviens boiteux,
Retrouver mes pareils et vive au milieu d'eux.
Je ne veux plus courir après la vaine gloire:
Pour m'être bien battu, je n'en suis pas plus gras.
Un pouce de terrain coûte cent bons soldats!...
Juge d'un vaste empire, après tant de combats…

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Seconde partie, *op. cit.,* p. 21.

1813

ANONYME

LA MOSKOWA
Ou le Bon exemple

Air: *La Moskova ou le Bon exemple*

Bonaparte, en revenant
Dit qu'tout l'mond', dès à présent,
Doit êt'content;
Qui n'demande pas d'argent,
Et qu'il est dev'nu maint'nant
Très bon enfant.
J'crois bien qui n'met pas,
Comme c'était son usage;
Qui r'nonce au fracas,
Qu'désormais y s'ra sage
A la Moskowa.

Les Bourbons et leur parti
Ne tiennent plus dans l'midi;
V'là qu'cst fini;
Quelle ivresse dans Paris!
Quel bonheur pour nos amis!
Y s'sont enfuis.
J'avais prédis ça.
(Les princes ont trop d'faiblesse)
Qui n'tiendront pas là,
Privés de leur noblesse
A la Moskowa.

Alexandre méchamment,
Dit qu'Napoléon-le-Grand
N'est qu'un brigand;
Et qu'vers la fin de c'printemps

Neuf cent mille combattants
Le fourrent d'dans;
Mais l'héros saura
S'dégager des entraves.
Craint-on lorsqu'on a
Deux ou trois cents mill' braves
A la Moskowa.

On dit qu'les pauv'employés
Depuis fort longtemps vexés
Et mal payés,
R'cevront une indemnité
Sitôt qui z'auront signé,
Ou p't'êtr'juré;
Je m'bats l'œil de ça,
A jurer je m'apprête;
Car de ces serments là,
Oui tant qu'on veut j'en prête
A la Moskowa.

Bientôt notre Toi chéri
Vrai portrait du bon Henri,
S'ra réuni
A ses enfants de Paris,
Dont les pleurs alors taris
S'chang'ront en ris.
Il récompensera
Les soutiens d'la patrie.
Vous surtout soldats,
Vous qui l'avez servie
A la Moskowa.

Chansonnier royal ou passetemps des bons Français. Dédié aux gardes nationaux, à Paris, J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf et Palais Royal, galerie de Bois, n°s 265 et 266, 1815, p. 108 – 110 b.

1813 – 1814

ANONYME ALLEMAND

NAPOLÉON, GRAND EMPEREUR…

Napoléon grand Empereur,
Vous n'avez plus que le malheur,
Et vous serez en peu de temps
Napoléon le ci-devant.

Cité par J. [Jhon] Grand-Carteret, *La France jugée par l'Allemagne. Appréciations d'Ecrivains, de Philosophes, de Voyageurs, d'Hommes d'Etat et de Souverains,* Paris, Montgredien et Cie, à la Librairie illustrée, s.d. [1897], p. 218.

1814 (1 janvier)

ALMANACH DE MATHIEU LOENSBERG

PRÉDICTION POUR L'ANNEE 1814 (AVRIL)

Exemple de sévérité
Qu'on est obligé d'exercer
A l'égard d'un grand scélérat
Qui désolait un vaste état.

Almanach de Mathieu Loensberg, édition de Liège, petit format, 1 janvier 1814, p. 86 reproduit in *L'Echo des salons parisiens depuis la Restauration op. cit.*, tome I, p. 126.

1814 (janvier)

N^{r}. de LAPRUNARIEDE

LA FLEUR CHÈRE AUX FRANÇAIS

AIR: *Amis, enfin voici le jour*

Le ciel trop longtemps rigoureux
Brille enfin d'un jour plus prospère;
Français, il sourit à nos vœux,
Un astre plus doux nous éclaire.
Disparaissez aigles, vautours sanglants,
Tyrans de la nature!
La fleur de lys aux roses du printemps
Mêle sa teinte pure.

Charme des yeux, brillante fleur,
Symbole de paix, d'innocence,
Tu fais succéder le bonheur
Au cruel hiver de la France.
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

Les noirs cyprès et les soucis
Usurpaient l'empire de Flore;
Nos lauriers abattus, flétris,
Touchaient à leur dernière aurore.
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

La tendre olive aux verts rameaux
Va consoler notre patrie;
Mais l'heureux baume de nos maux
Nous viendra d'une fleur chérie.
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

Un arbre antique et révéré
Nous offre une ombre tutélaire;

Aux pieds de cet arbre sacré,
Français, jurons d'aimer un père!
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

Grand Dieu témoin de nos serments,
Cesse de venger les victimes!
Un roi martyr pour ses enfants
Implore le pardon des crimes.
Disparaissez aigles, vautours sanglants,
Tyrans de la nature!
La fleur de lys aux roses du printemps
Mêle sa teinte pure.

Les Accents d'une muse royaliste. Recueil dédié à S. A. R. le Duc d'Angoulême, Paris, de l'imprimerie de J. G. Dentu, rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont – Neuf, 1816, p. 28 – 29. L'auteur précisaen note: «ces couplets faits dans les premiers jours de 1814, lorsque tout annonçait la fin de l'usurpateur, ont été chantés publiquement, le lendemain du jour où les aigles et tous les emblèmes du gouvernement impérial eurent été brisés dans les lieux publics. On sent bien que ces couplets furent trouvés de circonstance» (p. 87).

Selon le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France, l'auteur serait un certain Nestor de Laprunadière. Quérard pour sa part (*La France littéraire…* IV, p. 554) attribue *Les Accents d'une muse royaliste* à Nestor de La Prunadère. Nous ne saurions trancher entre ces deux sources et ignorons tout de l'auteur de ce poème.

Selon le site internet Chants.royalistes.free.fr , l'air *Amis, voici enfin le jour* aurait été composé en 1816 pour servir de support musical à une chanson royaliste que l'on retrouverait déformée dans un chant de bergère du Vivarais. Il est bien évident qu'il fut d'abord une chanson populaire avant d'être réutilisé par les royalistes en 1814 puis sous la seconde Restauration.

1814 (15 février)

J. F. BOISARD
Peintre

LE LION ET LE LÉOPARD
Fable

Lorsque je songe, hélas! aux horreurs de la guerre,
A ce fléau si destructeur,
Je palis, je gémis sur la nature entière,
Qu»enchaîne tous les jours un superbe vainqueur.
La douce paix, alors, n'étant plus sur la terre,
Pour les pauvres humains il n'est plus de bonheur.
Partout, je fuis Mars et Bellone,
Si par d'inutiles lauriers,
L'impitoyable Tisiphone
Couvre le front de nos guerriers.
Mon cœur me dit de haïr le carnage…
Un Nestor est mon Dieu… j'abhorre un Gengis Khan…
La sagesse vaut mieux qu'un forcené courage,
Et j'aime le héros dans l'homme bienfaisant.
C'en est assez, mais daignez me sourire;
Du ton de l'amitié vous me l'avez promis.
Que n'ai-je comme vous l'art séduisant d'écrire!
Le Pinde me serait soumis;
Et devant Apollon tout me serait permis,
Etant le premier, même, à flatter mon délire.
La fortune toujours ne sourit pas aux gens.
Je le dis aux poltrons, je le dis aux plus braves…
Elle prend bien ou mal son temps:
Et qui veut l'entraver en reçoit des entraves.
Le lion rugissant parcourait les forets…
Malheur à la nature!… il ne pesait jamais,
Au milieu de ses noirs accès,
Ce qu'il en coûte, hélas! pour faire une victime;
Et vaincre était pour lui la première maxime.

Les animaux quittaient leurs antres ténébreux,
Pour tenter d'éviter cette rage effrénée.
Le léopard fut seul dans ces moments affreux,
Qui crut pouvoir lutter contre la destinée.
Alors, comme lui rugissant,
Il fait tête au lion et l'attaque à l'instant.
– Audacieux pygmée!
Dit celui-ci, la crinière hérissée,
Tu crois donc me braver toujours? …
Téméraire! à quoi bon? J'eusse épargné tes jours…
Mais je vais punir ta jactance,
En te faisant, bientôt, par un seul coup de dent
Et par un coup de griffe éprouver ma puissance.
Défends-toi, maintenant,
Et sois payé de ta sottise.
Ce n'étaient pas des jeux d'enfants;
Car le lion, perdant son sang,
S'aperçut, mais trop tard, de sa lourde méprise,
Et fut forcé d'en convenir.
Il dit au léopard, sur le point de mourir:
Je croyais l'emporter sur toute la nature;
Mais je vois à présent la fidèle peinture,
Que le fier léopard pouvait seul résister
Au lion qui se crut le monarque suprême.

Il faut se défier de la victoire même…
Un Conquérant, bientôt, pourra vous l'attester.

Fables par J.-F. Boisard, peintre, Première partie, op. cit., p. 55- 57. Cette fable porte l'indication de la dédicace de l'auteur à M. de Planterose de Belville, commandant la garde urbaine d'Evreux, le 15 février 1814.

1814 (janvier – mars)

ANONYME

MARCHE EN AVANT!...

Air: *Le premier pas*

Marche en avant!
Royaliste fidèle,
Va droit aux lieux où règne le tyran;
Bientôt fuira cette horde rebelle
Qui protégea sa horde criminelle;
Marche en avant!

Marche en avant!
Ne fais ni paix ni trêve,
Que sous tes coups n'ait tombé le méchant;
Vois la terreur qui déjà se soulève,
Impatiente elle a saisi le glaive;
Marche en avant!

Marche en avant!
Frappe la ligue impie
Du régicide et de son partisan;
Trop de forfaits ont souillé la patrie,
Noble Français, c'est elle qui le crie:
Marche en avant!

Marche en avant!
Le brigand sans courage
Projette en vain un rempart menaçant;
Qu'espère-t-il d'un aussi faible ouvrage?
Tu confondras son impuissante rage:
Marche en avant!
Marche en avant!
Qu'une main étrangère

Ne cueille pas le laurier qui t'attend,
A la valeur nous devons un bon père,
Fût-il jamais un plus noble salaire?
Marche en avant!

Chansonnier royal ou passetemps des bons Français. Dédié aux gardes nationaux, op. cit., p. 27 – 29.

L'air du *Premier pas* qui servit de support musical à ce poème avait été composé par Joseph Doche (1766-1825) pour *Le Petit Courrier ou Comme les femmes se vengent, comédie en deux actes en en prose, mêlés de Vaudevilles, par MM. Bouilly et A. Moreau, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville le jeudi 20 avril 1809,* Paris, Demonville , imprimeur libraire, rue Christine, n° 2, 1809, p. 9. On trouvera la partition dans *Le Premier pas. Romance du Petit Courrier. Paroles de Mrs. Moreau et Bouilly. Avec accompagnement de harpe,* à Paris, chez Douve (s.d.). Nous ignorons comment Joseph Doche (qui, entre autres, composa la musique de chants maçonnique) réagit à la réutilisation de cette pièce.

Il n'est sans doute pas inintéressant d'observer que Ludwig Uhland, alors employé au ministère de la Justice du Wurtemberg, composa, le 4 février 1814, un poème intitulé «Vorwärts!» (En avant!), dédié au général prussien Blücher, surnommé en Allemagne «marschall Vorwärts» et dans lequel il appelait toutes les nations (y compris l'Alsace, la Lorraine et la Bourgogne) à marcher contre Napoléon. (Cf. Ingrid Cáceres Würsig y Remedios Solano Rodríguez, *Valiente Hispania: Poesía alemana de la Guerra de la Independenca (1808-1814). Estudio crítico y corpus anotado,* Universidad de Oviedo, 2014, p; 318-319.) Nous ignorons si l'auteur anonyme français avait eu connaissance du poème de Ludvig Uhland, ou si la similitude du titre et de la composition avec celui-ci fut purement fortuite.

1814 (janvier – mars)

ANONYME

LES MÉRITES DE BONAPARTE

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

J'ai de l'esprit et du goût,
Partout je l'entends dire;
Si l'on me vante beaucoup,
C'est que je suis propre à tout…
Détruire, détruire, détruire!

En tous lieux on doit savoir
Combien je suis aimable;
Et chacun, fier de m'avoir,
Donnerait tout pour me voir…
Au diable, au diable, au diable!

Dans ce pays agité,
Je sème la discorde,
Mais aussi sans vanité,
De lui j'ai bien mérité…
La corde, la corde, la corde!

Lorsqu'à faire à tous la loi
Sans cesse je m'applique,
Je puis régner par ma foi,
Ayant déjà l'ai d'un roi…
De pique, de pique, de pique!

Enfin de notre bonheur
L'édifice s'achève;
Comme je suis dictateur,
Je mourrai comblé d'honneur…
En grève, en grève, en grève

Chansonnier royal ou passetemps des bons Français. Dédié aux gardes nationaux, op. cit., 106-107.

Le support musical correspond à un air déjà cité dans *Le théâtre de la Foire ou L'Opéra comique. Contenant les meilleures pièces qui ont été représentées aux foires de S. Germain et S. Laurent. Enrichies d'estampes en taille douce avec une table de tous les vaudevilles et autres airs gravés notés à la fin de chaque volume. Recueillies, revues et corrigées par MM. Le Sage & d'Orneval.* Tome III, Paris, chez Etienne Ganeau, rue Saint-Jacques vis-à-vis la fontaine S. Sévrin, aux Armes de Dombes, 1721, avec approbation et privilège du roi, air 49, p. 246. Le site internet teaville.org recueille plusieurs versions de la musique, dont celle fournie par *La clé du Caveau* de 1811, sur laquelle dut être interprété ce poème:(www.teaville.org/kilesile/index.php?r=vaudevilles/afficher&ref=des_fraises)

1814 (janvier - mars)

ANONYME

LES VŒUX D'UN BON FRANÇAIS

AIR: *Amis, enfin voici le jour*

Le ciel trop longtemps rigoureux
Brille enfin d'un jour plus prospère;
Français, il sourit à nos vœux,
Un astre plus doux nous éclaire.
Disparaissez aigles, vautours sanglants,
Tyrans de la nature!
La fleur de lys aux roses du printemps
Mêle sa teinte pure.

Charme des yeux, brillante fleur,
Symbole de paix, d'innocence,
Tu fais succéder le bonheur
Au cruel hiver de la France.
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

Les noirs cyprès et les soucis
Usurpaient l'empire de Flore;
Nos lauriers abattus, flétris,
Touchaient à leur dernière aurore.
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

La tendre olive aux verts rameaux
Va consoler notre patrie;
Mais l'heureux baume de nos maux
Nous viendra d'une fleur chérie.
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

Un arbre antique et révéré
Nous offre une ombre tutélaire;

Aux pieds de cet arbre sacré,
Français, jurons d'aimer un père!
Disparaissez aigles, vautours sanglants, etc.

Grand Dieu témoin de nos serments,
Cesse de venger les victimes!
Un roi martyr pour ses enfants
Implore le pardon des crimes.
Disparaissez aigles, vautours sanglants,
Tyrans de la nature!
La fleur de lys aux roses du printemps
Mêle sa teinte pure.

Chansonnier royal ou passetemps des bons Français… op. cit., p. 27 – 29.

Sur le support musical, cf. *supra*, «La fleur chère aux Français» par N^{r}. de Laprunadière.

1814 (janvier – mars)

ANONYME

LA MARSEILLAISE

AIR: *Allons enfants de la patrie.*

Français, secouez l'esclavage,
Pouvez-vous vivre plus longtemps
Sous le joug d'un tigre sauvage,
Qui dévore tous vos enfants?
Souvenez-vous que vos ancêtres
Sous les Bourbons étaient heureux;
Vous pouvez l'être aussi bien qu'eux
Quand vous rappellerez vos maîtres.
Marchons, braves Français, soyons tous réunis,
Marchons (*bis*), pour relever les autels et les lys.

Soldats, cessez donc de combattre.
Et vous n'aurez plus d'ennemis;
Ramenez le fils d'Henri quatre,
Vengez les drapeaux de Louis;
Vous avez assez fait la guerre
Pour un infâme destructeur.
Louis dix-huit est votre père.
Allons, braves Français, soyons tous réunis,
Marchons (*bis*), pour relever les autels et les lys.

Ce Corse est un vrai minotaure,
D'un Bourbon, il fut l'assassin;
Il vous opprime, il vous dévore,
Il se gorge de sang humain;
Mais je vois un nouveau Thésée
Attaquant ce monstre odieux:
Il doit être victorieux,
Il l'a juré sur son épée.

Allons, braves Français, soyons tous réunis,
Marchons (*bis*), pour relever les autels et les lys.

Qu ce tyran sombre et perfide
Ne souille plus le sol français,
Et que sa horde régicide
Loin de nous cache ses forfaits.
Rendons à la France éplorée
Son Roi, son bonheur et la paix;
Qu'il triomphe le Béarnais,
Et la France sera sauvée.
Allons, braves Français, soyons tous réunis,
Marchons (*bis*), pour relever les autels et les lys.

.

Publié dans *Le Retour du Bien-Aimé ou Le Bonheur des Français. Chansonnier pour la présente année*; *par différents auteurs,* Paris, chez Mautaudon, Libraire, quai des Grands-Augustins, n° 19, 1816, p. 66 -69.

1814 (mars)

François CHÉRON

LA BORDELAISE

Air : *du Réveil du Peuple.*

Français! votre Roi vous appelle,
Marchez, volez sous ses drapeaux,
Peuple généreux et fidèle
Votre Roi vient finir vos maux;
Bientôt la douce Paix en France
Suivra l'étendard de Louis,
Et le commerce et l'abondance
Vont renaître à l'ombre de ses lys.

Un monstre affamé de carnage
Trop longtemps nous a fait frémir;
Sous le plus horrible esclavage
N'êtes-vous point las de gémir?
Votre Monarque, votre père,
Vous ouvre ses bras et son cœur,
Et sous sa royale bannière
Vous retrouverez le bonheur.

Que de fléaux, quelles misères,
Cesseront sous ses justes lois!
De mille tares arbitraires
Vous ne sentirez plus le poids;
Du pauvre en ses douleurs profondes
Tous les cris seront entendus
Et d'avoir été trop profondes,
Les mères ne se plaindront plus.

Du tyran, l'orgueil en délire
Vainement s'agite aujourd'hui;
Il n'est plus temps… son règne expire,
La main de Dieu frappe sur lui.
Mais l'éternelle Providence
Protège un monarque chéri,
Et rend le trône de France
Au digne héritier de Henri.

Français! l'Univers vous contemple!
L'heure est venue… imitez-nous:
Bordeaux vous a donné l'exemple,
Mais il l'aurait reçu de vous;
Qu'une même ardeur nous enflamme
A Louis nous donnons notre foi,
N'ayons qu'un esprit et qu'une âme,
Servons DIEU, L'HONNEUR Et LE ROI.

Tribut d'un Français ou quelques chansons faites avant et après la chute de Buonaparte par F. Chéron, *op. cit.,* p. 14 – 16.

«Cette chanson fut répandue dans tout Paris et circula dans les provinces», (*Mémoires de Chéron publiés par Hervé Bazin, op. cit.,* p. 209).

Sur le support musical, cf. *supra,* «Couplets sur la logomachie» par Eve, dit Démaillot.

1814 (22 – 30 mars)

ANONYME

VAILLANTE GARDE PARISIENNE…

Airdes *Deux Edmond*

Vaillante garde parisienne
Que ferez-vous? J'en suis en peine;
Les uns braillent comme des fous,
Défendez-vous!
Et par mille autres j'entends dire:
Vous défendre est un délire,
Des bourgeois sont-ils des soldats?
Ne vous défendez pas.

Si de la cravache prussienne,
Des lances du Don, de l'Ukraine
Vous voulez recevoir les coups,
Défendez-vous!
Mais si vos biens et vos familles,
L'honneur de vos femmes, de vos filles,
Ont encore pour vous des appâts,
Ne vous défendez pas.

Si de manger à la gamelle
Et de bivouaquer quand il gèle,
Vous paraît un destin bien doux,
Défendez-vous!
Mais s'il vous est plus agréable
D'avoir bon lit et bonne table,
En faisant vos quatre repas,
Ne vous défendez pas.

Si l'on vous dit: «Montrez du zèle
» L'honneuraux armes vous appelle;
» Braves bourgeois, accourrez tous,
» Défendez-vous!»

Répondez «Que la grande armée,
» A la victoire accoutumée,
» Nous tire de ce mauvais pas»,
Ne vous défendez pas.

L'Echo des salons parisiens depuis la Restauration… op. cit., tome I, p. 326 - 327.

Le support musical était constitué d'un aria tiré des *Deux Edmond,* comédie en deux actes en pose entremêlée de couplets par MM. Barré, Radet et Défontaine, créée au théâtre du Vaudeville, à Paris, en avril 1811 et publiée la même année à Paris, chez Barba. On peut l'écouter sur internet : http://mvmm.org/c/docs/prof/938.html .

1814 (23-30 mars)

ANONYME

LE GRAND ROI JOSEPH PÂLE ET BLÊME…

Le grand roi Joseph pâle et blême
Pour nous sauver reste avec nous.
Croyez, s'il ne nous sauve tous,
Qu'il se sauvera bien lui-même.

Cité par Henry Houssaye, *1814,* 97e édition, revue et augmentée depuis la 40e, Paris, Librairie classique Perrin éditeur, 35 quai des Grands-Augustins, 1937 , p. 74 [1ère édition: 1888], qui précise que ce quatrain fut colporté après que Joseph ait été désigné par Napoléon pour prendre en charge la défense de Paris.

1814 (30 mars au soir)

ANONYME

LORQUAX S'ENFUIT AVEC VITESSE…

LORQUAX s'enfuit avec vitesse:
Qui donc ainsi peut le faire courir?
- Il craignait le boulet. – Des gens de son espèce
Sont faits pour le traîner et non pour en mourir.

L'Echo des salons parisiens depuis la Restauration…, op. cit., tome II, p. 80.

1814 (1 avril)

ANONYME

ENFIN, GRÂCE A NAPOLÉON…

Enfin, grâce à Napoléon
On ne parle plus de Néron.

Cette épigramme fut reproduite dans *L'Echo des salons parisiens depuis la Restauration…, op. cit.,* tome II, p. 314.

Henry Houssaye, *1814, op. cit.,* p. 578 précise que ce distique fut placardé sur les murs de la capitale les 1er et 4 avril 1814.

1814 (1 – 3 avril)

ANONYME

L'HÉROINE DE BORDEAUX

Air: *Deux enfants s'aimaient tendrement*
Ou: *Air d'Agnès Sorel*.

Louis, ta fidèle Antigone
Guida jadis tes pas errants,
Naguère avec toi sur le trône
Elle consolait tes vieux ans.
Aujourd'hui qu'un trône impie
Livre ton sceptre à nos bourreaux,
Reconnais ta fille chérie
Dans l'Héroïne de Bordeaux.

Déjà, l'ardeur qui t'enflamme,
Fuyant la crainte et le repos,
Elle ose, et la voix d'une femme
De tes sujets fait des héros.
Ah! pour te rendre à l'héritage
De tes aïeux, de tes travaux,
Tout Français aura le courage
De l'Héroïne de Bordeaux.

Aux champs périlleux de Bellone
Pour toi Thérèse arme son bras,
Et son front qu'un laurier couronne,
Sourit à la gloire, aux combats.
Bientôt d'innombrables cohortes
Se rangeront sous ses drapeaux,
Et Paris ouvrira ses portes
A l'Héroïne de Bordeaux

Français, nobles fils de la gloire,
Nous tous, qui, fiers d'un si beau nom,
Jurons d'arracher la victoire
Au perfide Napoléon,

Marchons que le tyran expie
L'horreur de ses forfaits nouveaux
Et qu'un même vœu nous rallie
A l'Héroïne de Bordeaux.

Cette chanson fut simultanément publiée en 1815 dans *L'Echo des salons parisiens depuis la Restauration, op. cit.,* tome III, p. 37 – 38 (texte seul) et le *Chansonnier royal ou passetemps des bons Français. Dédié aux gardes nationaux,* (paroles et musique), *op. cit.,* n. p. [p. 27 – 29].

L'Héroïne de Bordeaux est Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, qui adressa une proclamation aux Bordelais le 1 avril 1814, trois jours avant la première abdication de Napoléon.

L'Echo des salons… indique comme musique l'air *Deux enfants s'aimaient d'amour tendre* et le *Chansonnier français…* celui d'*Agnès Sorel.* Nous n'avons pas réussi à identifier la première de ces compositions. La seconde correspond à une romance composée par Joseph Doche pour *Agnès Sorel, comédie en trois actes, mêlée de vaudevilles, représentée au théâtre du Vaudeville, le19 août 1806 par J. N. Bouilly et Emm. Dupathy,* à Paris, chez Barba, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre français, n° 51, 1806 (acte I, scène X, p. XI). Nous ignorons comment Joseph Doche réagit à cette réutilisation de l'air d'*Agnès Sorel*.

1814

ANONYME

AGONIE ET MORT DE NICOLAS

La Russie est la garde malade,
L'Angleterre fournit la médecine,
L'Autriche donne l'extrême-onction
La Suède sonne l'agonie et la mort,
Le Danemark porte la croix,
L'Espagne creuse la tombe,
La Prusse les met dedans,
L'Italie donne de l'eau bénite,
La France paiera l'enterrement,
Et tout le monde sera content.
Ainsi soit-il.

Reproduit dans *Les Tyrans démasqués. Recueil d'anecdotes historiques, épigrammes, chansons, etc., inédites ou peu connues sur les turpitudes des premier et second empire* [sic], Londres-Bruxelles, 1870, p. 123.

1814

ANONYME

BUONAPARTE ET BERTRAND

SIRE, il ne reste pas un seul homme des nôtres.
- Ami, fais-toi tuer, je vais en chercher d'autres.

Cité in *Acanthologie, ou Dictionnaire épigrammatique. Recueil, par ordre alphabétique, des meilleures épigrammes sur les personnages célèbres, et principalement sur ceux qui ont marqué depuis le commencement de la révolution, op. cit.*, p. 42.

Entre 1808 et avril 1810

Alphonse MARTAINVILLE

LE MONDE A REBOURS

Air : *Ça ne finira pas.*

Amis, tous dans ce bas monde
Allait mieux au temps passé;
Dans notre machine ronde
Tout me semble renversé.
J'en suis la cause secrète
Que je vous dis sans retour;
Dieu, dans un jour de goguette,
A mis tout le monde à rebours. (*bis*)

Jean menait les oisons paître,
Monsieur Jean est général,
Le valet se change en maître,
C'est vraiment un carnaval.
La pourpre cache la bure,
Dont un bout passe toujours;
Les cochers sont en voiture,
C'est bien le monde à rebours.

Ah! la plaisante navette!
Voyez-vous ce scélérat
Faire un saut de la sellette
Au siège du magistrat?
Des gens voués aux galères
De Thémis réglant le cours;
Voleurs jugent leurs confrères
C'est la justice à rebours. (*bis*)

D'où nous vient donc cette clique?
Cordonniers, barbiers, mitrons,

Ils ont tous fermé boutique.
Ils sont ducs, comtes, barons.
Mais de cette ignoble espèce
La crasse paraît toujours.
Ma foi! si c'est la noblesse,
C'est la noblesse à rebours. (*bis*)

Jadis on ornait le trône
De l'olivier bienfaisant;
A la moderne couronne
Il faut un laurier sanglant.
Je vois un torrent qui roule,
Ravageant dans tout son cours,
La torche luit, le sang coule.
Ah! c'est la gloire à rebours. (*bis*)

Des goûts de Naples et de Rome,
Un prince, amant crapuleux,
A fait une autre Sodome
De son palais scandaleux.
Ce satyre dans l'ivresse
De ses infâmes amours,
Prend un houzard pour maîtresse.
C'est le plaisir à rebours. (*bis*)

Vous qui, sortis de la fange,
Avez fait un si beau saut,
Doit-il vous sembler étrange
De monter encore plus haut?
D'une carrière si belle
Achevez le noble cours:
On vous prépare l'échelle
Qu'on ne monte qu'à rebours. (*bis*)

Ce texte fut reproduit dans *L'Ami des Bourbons ou Le Chansonnier des Royalistes, chez Le Normand, libraire, rue de la Parcheminerie, n° 2, Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, à Reims, chez Le Doyen, libraire,* 1815, p.171 ainsi que dans *La Violette et les œillets rouges, hommage poétique et lyrique, dédié à Thémistocle–Napoléon–le–Grand, Empereur des français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur des*

Cantons Suisses, Sauveur de la France. Petite Macédoine*, par une* bande *de Fédérés, arrangée par leur Secrétaire responsable. Premier bouquet,* Paris, chez Delaunai, Libraire galerie de bois du Palais Royal, n° 243, tous les Marchands de nouveautés et de vieilleries, août 1815, p. 7 – 8.

L'auteur de ces dernières miscellanées attribue cette chanson à Alphonse Martinville, auteur dramatique sous l'Empire qu'il accuse d'avoir chanté le mariage de Napoléon avec Marie-Louise ainsi que les bienfaits de la conscription «mesure salutaire qui n'enlève que le luxe de la population, comme le dit philosophiquement le saint homme chancelier de la Légion d'honneur» (p. 10). Comme on a pu le voir *supra* avec la «Chanson poissarde», Martinville aurait au contraire été emprisonné par avoir raillé le mariage de Napoléon avec Marie-Louise avant de se racheter en célébrant les louanges de Napoléon. C'est ce désir de se racheter aux yeux de l'Empereur qui nous conduit à considérer cette pièce comme ayant été composée avant avril 1810.

Entre août 1808 et janvier 1811

Alexandre COUPÉ DE SAINT-DONAT

LE RENARD ET LE BOUC
Fable

A S. E. le Marquis de La Romana

PRUDENS finem respicit,
Dit le curé de mon village.
Or savez-vous ce que ce latin dit?
Mes amis, il dit que le sage
En tout considère la fin.
Maître Goupil, renard hypocrite et malin,
Voyageait un beau jour avec dom Capricorne,
Portant barbe d'ermite et respectable corne.
A travers les déserts tous deux allaient, dit-on,
Vers le temple fameux de Jupiter-Ammon;
Non pas que goupil fût un dévot personnage,
Mais le matois avait l'usage
De battre en tous lieux les chemins,
Et de vivre aux dépens des pauvres pèlerins.
Le bouc, en cheminant, lui racontait l'histoire
De Jupiter: J'ai, dit-il, cette gloire,
D'être son allié: mon grand-père Egypan
Etait cousin-germain de son fils le dieu Pan;
Dans les archives de famille
J'ai lu certaine histoire, à mon gré, très gentille;
Je te la veux conter; le fait est très certain,
C'est un miracle de Jupin.
Mon cousin.
Dans les sables de la Lybie
Mon aïeul Egypan avait de grands troupeaux,
Mais pour les abreuver, il ne trouvait point d'eaux,
Tout serait mort de la pépie.
Il adressa ses vœux à Jupiter-Ammon,

Et comme entre parents on s'oblige sans peine,
Jupiter fit sortir d'un roc une fontaine,
Et le touchant du bout de son bâton;
Comment le trouves-tu? – Certes, le tour est bon,
Un tel miracle à point nous viendrait, mon compère,
Car j'ai soif, et grand'soif, et ne vois point d'eau claire,
J'aperçois bien un puits. Appelle tes parents,
Les grands, les petits Dieux, les Pans, les Egypans,
Moi je songe au moyen de descendre là dedans.
(Il court y regarder.) Achève ta prière,
Mon cher bouc, dans ce puits j'aperçois ton grand-père,
Avec moi, mon ami, viens le considérer.
Le bouc y court, et, voyant son image,
Crie au miracle. Eh! va donc embrasser
Ce respectable personnage,
Lui dit maître Goupil, je te suis, descends donc.
L'archisot, bien qu'il eût de la barbe au menton,
Descend. Notre Renard suit et se désaltère.
Le dieu Pan était disparu.
Il est fantasque, ton grand-père,
Mais grâce à lui nous avons bu;
Il faut sortir d'ici. L'autre dit: comment faire?
- Mets-toi là, je saurais te retirer d'affaire.
Des cornes et du dos du barbu compagnon
Il vous forme une échelle, et de cette façon
Incontinent hors du puits il s'élance.
Et le cousin des dieux? – Le bouc? … Il reste au fond;
Le renard par un beau sermon
Vous l'exhorte à la patience,
Et il lui dit: Mon ami, le proverbe a raison,
LA BARBE N'EST PAS LA PRUDENCE.

Fables du chevalier Coupé de Saint-Donnat, ancien officier supérieur d'Etat Major; chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, de l'ordre royal et militaire de Saint-Henri de Saxe; membre de la société royale académique des sciences, lettres et arts, de l'Athénée de Paris, de l'Académie des Arcades de Rome, etc., etc., op. cit. p. 30-32.

Ce n'est que par la dédicace au marquis de La Romana que cette pâle imitation de la fable de La Fontaine, *Le Renard et le bouc*, prit des accents antinapoléoniens. L'auteur crut d'ailleurs bon d'expliciter son propos dans cette

note (p. 46): «Le marquis de La Romana commandait, en 1808, l'armée espagnole auxiliaire de l'armée française dans le nord. On sait avec quelle adresse il rassembla ses troupes dans l'île de Langueland en Danemark, et en opéra la défection pour les conduire en Espagne. J'eus, dans ce temps là même, avec lui, des relations de service dans lequel le rusé général joua habilement le rôle du renard. Il en est résulté que certains personnages furent placés dans une position analogue à celle du bouc de la fable.»

Entre juin 1810 et 1814

ANONYME

RECETTE POUR COMPOSER
LE VIINAIGRE DES QUATRE-VOLEURS

Prenez un grand chaudron, bien éculé, luisant;
Jetez-y Ney, Davous [sic] et le brave Bertrand,
Ajoutez-y sans artifice
Savary, chef de la police;
Faites-les bien bouillir, et enlevez-en les fleurs
Et vous obtiendrez sans malice
Vinaigre des Quatre-Voleurs.

Ce texte fut reproduit dans *Les Tyrans démasqués. Recueil d'anecdotes historiques, épigrammes, chansons, etc., inédites ou peu connues sur les turpitudes des premier et second empire* [sic], *op. cit.,* p. 121 – 122.

Entre 1808 et 1814

Jacques JUGE,

FRAGMENTS D'UN POÈME
COMPOSÉ SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON
SUR LES MALHEURS DE LA PATRIE

[…]

Mortel audacieux que le vice dépare,
Fait pour régner despote ou ramper esclave;
Infatigable, vil, souple, fallacieux,
Et cruel par principe autant qu'ambitieux;
Perfide en tes bienfaits, ivre de tyrannie,
A son ambition devant tout son génie;
Coupable en ses desseins; fourbe en tous ses discours;
Ennemi des vertus qu'il affecta toujours;
Né d'un sol étranger, misérable insulaire,
Il ne sent pas pour toi [1]ce qu'on sent pour sa mère.

[…}

En flattant le despote, on le hait en silence.
On n'aime pas toujours l'idole qu'on encense
Rome sacrifiait à ses dieux ennemis.
Vous louez le tyran qui vous tient asservis:
On encensa Néron, on encensa Tibère,
On flatta de Cromwell le pouvoir arbitraire;
Mais on aima Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Et la postérité célèbre leurs vertus…
Mais le masque imposteur mis sur la vérité
Tombe aux regards vengeurs de la postérité.

[1] La France

[…]

Enfants de la patrie, allez sur ce rivage (l'Angleterre)
Conquérir du bonheur le plus précieux gage:
C'est le fils de nos rois, instruit par ses malheurs,
Qui, pour régner sur nous, veut régner sur nos cœurs.
De sa royale main il séchera nos larmes,
Et saura mettre un terme à nos longues alarmes.

Ces fragments sont cités par N. Bres dans le compte rendu de «Fragments d'un poème composé sous le règne de Napoléon, sur les malheurs de la patrie, par Jacques Juge, de Sarlat, avocat» qu'il publia dans le *Mercure de France* n° DCLX – juillet 1814- p. 32 et 33.

Nous n'avons pas retrouvé la brochure in 12 de 16 p. publiée à Paris chez Lenormant en 1814 qui fait l'objet de ce compte rendu et ne figure pas parmi les œuvres de Jacques Juge conservées à la Bibliothèque Nationale de France.
.
La première strophe est rapportée dans le *Dictionnaire des Protées modernes, ou Biographie des personnages vivants qui ont figuré dans la Révolution française, depuis le 14 juillet 1789, jusques et compris 1815, par leurs actions, leur conduite ou leurs écrits. Par un homme retiré du monde,* à Paris, chez Davi et Locard, Libraires, rue de Seine, n° 54, près la rue de Bussy et Delaunay, Libraire, Palais Royal, Galerie de Bois, 1815, p. 142, à l'article «Jacques-Juge». L'auteur nous y affirme que Jacques-Juges est connu comme «Jacques-juge, avocat» et que tout ce que l'on sait de lui c'est qu'il est «l'auteur d'un poème contre Napoléon, dont on ne connaît jusqu'ici que quelques fragments» dont celui-ci. Toutefois, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Jacques Juge s'empressa de faire paraître un ouvrage critique envers les Bourbons intitulé*Du Gouvernement de Louis XVIII ou Les Causes de la journée du 15 mars 1815*, Paris, Mongie jeune, 23 mars 1815.

Entre 1808 et 1814

ANONYME

SIMPLE CONVERSATION ENTRE UN BOURGEOIS HANOVRIEN ET LE SOLDAT FRANÇAIS LOGÉ CHEZ LUI

Le Français
Vite, qu'on me serve à l'instant (1)
Un dîner honnête et solide.
Mon appétit est aussi grand
Que c'chien de pays est aride.
Allons du Schnick et du bon vin,
Que ne suis-je déjà bien loin!
De ce maudit pas d'Hanovre.

Le Bourgeois
Moa ossi *nicks* Kuntang per wu,
Musie fese tro de Schpetakel,
Tuschur fene che moa peng su,
E fese Dischput e Mirakel.
Sche feh tonneh manscheh suwang,
Me moa sche swi *viel* power.
Miserabel und *Kein Larschang*
Mehr dans la Wille Hannover.

Le Bourgeois
Que me fait à moi ton malheur
Et le récit de ta misère!
Crois-tu que par gaité de cœur
Je veuille faire maigre chaire?
Si l'on vendange ton pays,
En Décembre comme en Octobre,
Ce n'est pas le soldat, mon fils,
Qui peut récolter en Hanovre.

Le Bourgeois
Mon Dieh, Musieh, *ich weiss* for bieng
Wassie da yuscher parliren;

Me nu *Alle haben Kein* Peng,
Biengto *für Hunger mussen* kreviren.
Moa *viel* Depangs , *bien nicks mehr froh*;
Denn pa ein Su *ich mehr erobre.*
Ja, *wenn das nicht* fibnir biengto
Ich desistire von Hannover (1).

Le Français
Console-toi, mon cher ami,
C'est une misère commune.
Nous partirons bientôt d'ici,
Pour terminer ton infortune.
Nous irons débarquer à Dovre,
Pour changer des guinées épais,
Pour les petits chevaux d'Hanovre.

Le Bourgeois
Da sis tutmehm, mon cher Musieh,
Ich nicks glaub, Parole donnehre!
Von Soldat *sind Sie,* mon Dieh!
Doch – nicks *Sie landen* in Angleterre.
Partir Sie lieber nach *Franz zurück* (2)
Ist surer, *als nach* Dower
Moa *Sie* trachtir mit Wein und Snick,
Nur fort num Abmarsch von Hannover.

(1) Il va sans dire que nous respectons absolument l'orthographe de la pièce allemande.
(2)– Soit, en un français moins panaché: Mon Dieu, Monsieur, je sais fort bien ce dont vous parlez toujours; mais nous tous, nous n'avons pas de pain, et bientôt il nous faudra crever de faim. J'ai beaucoup dépensé, moi et ne suis pas content, car je ne rattraperai pas un sou. Oui, si cela ne doit pas bientôt finir, je déserterai le Hanovre.
(3)Rentrez plutôt de préférence en France

Cette pièce «écrite en un français plus ou moins pur et en un français germanisé fort bien trouvé» (p. 224) est tirée de *Cent et quelques fanfaronnades de l'aventurier corse Napoléon Buona Parte,* 1814 et citée par J. [Jhon]. Grand-Carteret, *La France jugée par l'Allemagne. Appréciations d'Ecrivains, de Philosophes, de Voyageurs, d'Hommes d'Etat et de Souverains, op. cit.,* p. 226-226.

Entre 1808 et 1814

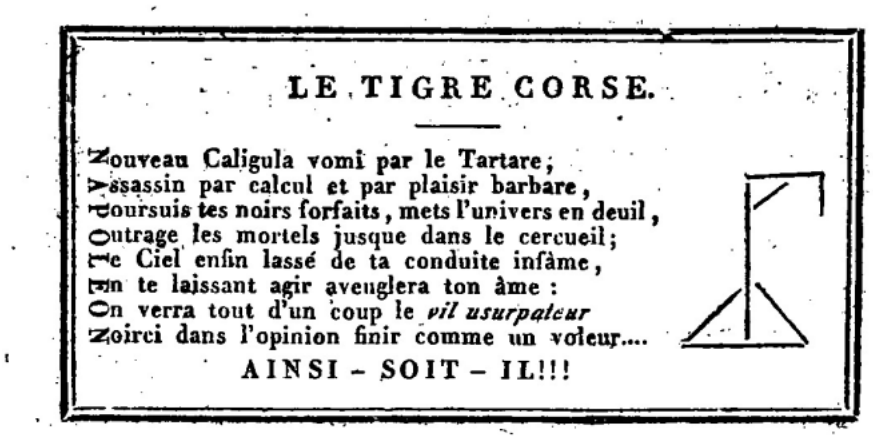
ANONYME

LE TIGRE CORSE

Nouveau Caligula vomi par le Tartare;
Assassin par calcul et par plaisir barbare,
Poursuis tes noirs forfaits, mets l'univers en deuil,
Outrage les mortels jusque dans le cercueil;
Le ciel enfin lassé de ta conduite infâme,
En te laissant agir aveuglera ton âme:
On verra tout d'un coup le *vil usurpateur*
Noirci dans l'opinion finir comme un voleur…

AINSI-SOIT-IL!!!

Ce poème fut publié, dans *Le Chanteur royaliste ou passe temps des bons Français dédié aux Gardes Nationaux* , à Lille, chez Vanackère, libraire-éditeur, Grande Place, s. d., n. n. [p. 22] ainsi que dans *Le Chansonnier royaliste ou L'Ami du Roi,* Paris, à la Librairie du Lys d'Or, quai des Augustins, n° 11, 1816, p. 126. Les seules différences entre les deux versions sont que dans *Le Chanteur royaliste*, on trouve une virgule au lieu d'un point virgule à la fin du quatrième vers et un seul point à la fin du poème au lieu de trois. Dans l'une et l'autre version, le graphisme et l'illustration précisaient le souhait de l'auteur. La copie reproduite ci-dessous correspond au *Chanteur royaliste.* Dans le *Chansonnier*… le nom de «Buonaparte» est inscrit (de la même façon que celui de «Napoléon») au bout de la corde de la potence.


LE TIGRE CORSE.

Nouveau Caligula vomi par le Tartare;
Assassin par calcul et par plaisir barbare,
Poursuis tes noirs forfaits, mets l'univers en deuil,
Outrage les mortels jusque dans le cercueil;
Le Ciel enfin lassé de ta conduite infâme,
En te laissant agir aveuglera ton âme :
On verra tout d'un coup le *vil usurpateur*
Noirci dans l'opinion finir comme un voleur....

AINSI - SOIT - IL!!!

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Entre 1808 et 1814

Népomucène LEMERCIER

UN DESPOTE PERSAN APPELAIT FANATIQUE…

Un despote persan appelait fanatique
Un libre Athénien soumis au seul devoir
Qui de nous l'est le plus dit l'homme de l'Attique;
J'aime la liberté, comme toi le pouvoir.

Népomucène Lemercier, de l'Institut de France (académie française), *Moyse, poème en quatre chants,* Paris, Galerie de Bossange père, libraire de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, rue de Richelieu, n° 60; Bossange frères, libraires, rue de Seine, n° 12; Delaunay, Ponthieu, libraires au Palais Royal, MDCCCXXIII, p. 222.

Le texte est accompagné de ce commentaire de l'auteur: «La divergence de nos opinions, à l'égard du gouvernement qu'il [Napoléon] dirigea, fut connu[e] de tout Paris, et même quand son dépit se plus à me donner le sobriquet de *fanatique*, je me défendis de cette imputation en publiant dans les recueils littéraires ce quatrain qui retint ses sarcasmes vindicatifs». Par ailleurs, en rapportant la discussion qu'il eut avec l'Empereur à propos de la lecture du poème *Alexandre*, Lemercier préciseque c'est «Napoléon qui *le* sépara de Bonaparte» en renversant toutes les libertés qu'il avait «glorieusement défendues» (Ibid., p. 220).

Népomucène Lemercier (Paris, 1771 - 1840),poète et dramaturge extrêmement prolifique, dont l'œuvre la plus célèbre fut *La Panhypocrisiade ou Le Spectacle infernal du seizième siècle* (Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot, imprimeur du Roi et de l'Institut de France, 1815).

Entre 1808 et 1814

Marie-Joseph CHÉNIER ou LEBRUN

POUR CÉLÉBRER LE GRAND NAPOLÉON…

Pour célébrer le grand Napoléon,
Tous les matins le prédicant Marron
Met à côté et spondée et dactyle;
Mais, par Calvin! Marron n'est pas Virgile;
Et son Auguste est pire que Néron.

Cet épigramme serait dû à la plume de Marie-Joseph Chénier (+ en 1811) selon l'éditeur des ses *Œuvres posthumes…*, M. Daunou (II, p. 357-358) et à celle de Lebrun selon de Labouisse-Rochefort, dans *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826)…* (*op. cit.,* tome VII, p. 626) qui ajoute le commentaire suivant: ««On lui attribue cette verte apostrophe au grand faiseur de vers latins, M. Maron, président à Paris du Consistoire protestant […] Ces boutades sanglantes étaient écrites en secret et circulaient sous le manteau, tandis qu'il régalait publiquement Buonaparte de ses éloges».

Elle fut également publiée, sans aucune indication de nom d'auteur, dans le *Dictionnaire des GirouettesOu Nos contemporains peints par eux-mêmes, Ouvrage dans lequel sont rapportés leurs discours, proclamations, extraits d'ouvrages écrits sous les gouvernements qui ont eu lieu en France depuis vingt-cinq ans; et les places, faveurs et titres qu' ont obtenus* les hommes d'Etat, gens de lettres, généraux, artistes, sénateurs, chansonniers, évêques, chansonniers, journalistes, ministres, etc. etc., etc., par une société de girouettes. Orné d'une gravure allégorique, Paris, Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30, 1815, p. 276. (p. 276).

Nous avons reproduit la version publiée dans les *Œuvres posthumes de M J. Chénier, membre de l'Institut; revues, corrigées et augmentées de beaucoup de morceaux inédits; précédées d'une notice sur Chénier par M. Daunou, membre de l'Institut*; *et ornée d'un portrait de l'auteur par M. Horace Vernet,* Paris,

Guillaume, libraire. Rue Hautefeuille, n° 14, 1825. Les autres éditions présentent, par rapport à celle-ci les variantes suivantes:
- à la place de «Et son Auguste est pire que Néron», dans le *Dictionnaire des girouettes*: «Ou n'est qu'un Virgile-Marron»;
- à la place de «met à côté et spondée et dactyle» «Met côte à côte Espondée et Dactile» dans le texte cité (de mémoire) par Labouisse-Rochefort.

Sur Marie-Joseph Chénier, cf. *supra*: «La promenade d'Auteuil» (1808).

Si ce quatrain est deLebrun, il est antérieur à la Guerre d'Indépendance puisque celui-ci, né en 1729, mourut en 1807. Auteur d'épigrammes assassines, Lebrun fut un poète si apprécié de ses contemporains qu'il mérita, de son vivant, le surnom de «Pindare français».

Entre 1808 et 1814

ANONYME

MUNIFICENCE IMPÉRIALE

J'ai vu notre empereur, il est content de moi,
Son affabilité m'a paru sans égale;
Il m'a serré la main, m'a promis de l'emploi…
Le lendemain j'avais la gale.

Rapporté dans *L'Echo des Salons de Paris depuis la Restauration… op. cit.*, tome premier, p. 123.

Entre 1808 et 1814

ANONYME

AVIS A NAPOLEON

L'encens que l'on prodigue à l'abus du pouvoir
Tyran n'est contre toi qu'une habile satire:
Quand on dit que le peuple est ivre de te voir
C'est saoul de te voir qu'on veut dire.

Ce texte a été reproduit dans *Les Tyrans démasqués. Recueil d'anecdotes historiques, épigrammes, chansons, etc., inédites ou peu connues sur les turpitudes des premier et second empire* [sic], *op. cit.,* p. 103

Entre 1808 et 1814

ANONYME

RECETTE POUR AVOIR UN NAPOLÉON

Prenez du sang de Robespierre,
De la cervelle de Néron;
Ajoutez du cœur de Tibère:
Vous aurez un Napoléon.

Ce texte a été publié dans *Les Tyrans démasqués. Recueil d'anecdotes historiques, épigrammes, chansons, etc., inédites ou peu connues sur les turpitudes des premier et second empire* [sic], *op. cit.*, p. 103.

Entre 1808 et 1814

ANONYME

LES DEUX CORSES

Le Corse de Madame Ango
N'est pas le Corse de la Corse;
Car le Corse de Marengo
Est un Corse d'une autre écorce;
L'un ne nous prend qu'un peu d'argent
Pour faire aller sa comédie,
A l'autre il faut tout notre sang
Pour terminer sa tragédie

Repris avecun«*Petit errata de circonstance : /* A la place d'*il faut*, lisez: il aurait fallu», dans *Napoléoniana ou Recueil d'anecdotes pour servir à l'histoire de la vie de Buonaparte par M. Charles Malo, op. cit.,* p. 20.

Entre 1808 et 1814

G***

DE MA PRISON J'ENTENDS L'ESCLAVE QUI TE PRÔNE…

De ma prison j'entends l'esclave qui te prône;
Lorsque j'en sortirai, tu descendras du trône.

Reproduit in[M. Giraud], *Histoire générale des prisons sous le règne de Buonaparte, avec des Anecdotes curieuses et intéressantes sur la Conciergerie, Vincennes, Bicêtre, Sainte-Pélagie, la Force, le château de Joux, etc., etc., et les personnages marquants qui y ont été détenus,* Paris, Alexis Eymery, Libraire, rue Mazarine, n° 30, 1814, p. 14 avec cette précision: «Cousin du moderne Tibère, le Corse G*** passa douze années de sa vie tant à la Force, qu'à Bicêtre et à Vincennes, par la protection spéciale de son noble parent. Il savait par cœur tous les poètes italiens, faisait des vers français avec esprit; mais il finit par perdre la raison. Dans les courts intervalles où il retrouvait l'usage, il ne l'employait qu'à écrire des lettres menaçantes à Buonaparte, et il les terminait par ces vers singuliers, mais assez prophétiques»

Entre 1808 et 1814

VAN BEMMEL

MA SOLITUDE

Air: *Fidèle ami de mon enfance*

Dans ma solitude chérie,
Au fond d'un bocage fleuri,
Cotre les peines de ma vie
Il est donc un abri.
Loin des chagrins et des alarmes,
Dont le poids venait de m'accabler;
Je puis enfin sécher les larmes
Que les méchants ont fait couler.

J'étais simple, j'étais crédule,
Et je croyais à la vertu:
C'en était trop: le ridicule
Attaque mon cœur abattu.
La douce amitié, la tendresse,
Pour mon bonheur semblaient s'unir…
J'ai tout perdu… de leur ivresse
Il n'est resté qu'un souvenir.

Bientôt le vent de l'infortune
Souffla sur moi de toutes parts:
Je vis la misère importune
Offusquer mes faibles regards.
D'amis une troupe fertile,
S'empresse de m'abandonner…
On devient au moins inutile,
Quand o n'a plus rien à donner.

Un ministre, prétendu sage
Et qui se trompa tant de fois,

Me priva de son héritage,
Au nom révéré de nos lois.
A la cruelle politique,
Il livrait un être isolé.
L'homme obscur reste sans réplique,
Dès que le puissant a parlé.

J'offris alors à ma patrie
L'hommage de quelques talents;
Mais j'ignorais la flatterie
Et fut rebuté par les grands.
Je l'ai vu… dans ce siècle étrange;
Qu'en vain l'on voudrait définir,
Ramper, se vautrer dans la fange
C'est le moyen de parvenir (I).

Le malheur enfin me rend sage:
Elève de l'adversité,
Je vois désormais mon partage
Dans la paisible obscurité.
Lorsque la tempête menace,
Celui, sous un abri désert,
Qui n'occupe que peu de place,
En est toujours mieux à couvert.

Habitants de cet humble asile,
Non, je ne vous quitterai plus;
Les biens qu'on recherche à la ville
Ici me seront superflus.
Je ne connaîtrai plus l'approche
Des regards, poisons du plaisir…
Vivre oublié, mais sans reproche,
Voilà mon unique désir.

(I) Cette chanson a été composée, comme on le voit, sous le régime de Buonaparte.

Ce texte a été publié dans *Etrennes lyriques dédiées à Madame, duchesse d'Angoulême, par Charles Malo,* 34e année, à Paris, chez Janet, Libraire rue St - Jacques, n° 59 [1815]. Seule la note ajoutée par l'éditeur permet (sans aucune certitude) de dater de l'Empire ce texte au demeurant fort peu virulent.

Le support musical était suffisamment célèbre pour être également repris dans *Le Piège, comédie en un acte mélée deVaudeville par M. Théaulon, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du vaudeville, le 22 août 1812* (Paris,chez Martinet, rue du Coq Saint-Honoré, n° 13. Imprimerie de Chaigniau, p. 33).

Nous ne disposons d'aucune information sur ce Van Bemmel, à qui ce texte est attribué.

Entre 1808 et 1814

ARMAND GOUFFÉ

LE BON HENRI

AIR: *Lison dormit dans le bocage*

En l'honneur du bon Henri Quatre
Chantons un cantique nouveau,
Et vidons, sans en rien rabattre,
Tous les muids de notre caveau:
Il sut aimer, boire et combattre;
Pour plaire il ne lui manquait rien;
Il aimait bien,
Il chantait bien;
Aucun revers ne put l'abattre:
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

Sa mère, quand il vint au monde,
Lui chanta des refrains joyeux;
Son aïeul, brisant une bonde,
Le régala de bon vin vieux.
Faut-il encore que l'on s'étonne,
Si prospérant par ce moyen,
Il aimait bien,
Il chantait bien;
Tout en se formant pour Bellone,
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

Henri fut tour à tour l'exemple
Des grands héros et des bons rois;
De la guerre il ferma le temple,

Et rouvrit le temple des lois.
De ses sujets il fut le père,
Des plaisirs il fut le soutien:
Il aimait bien,
Il chantait bien;
Dès qu'il n'avait plus rien à faire:
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

Sans escorte, un soir il arrive
Sous le toit d'un pauvre meunier;
Voyez-vous ce nouveau convive
A table s'asseoir le dernier?
Henri se croyait en famille
En dinant chez des gens de bien:
Il aimait bien,
Il chantait bien;
Lutinait la mère et la fille:
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

«Je veux (tel était son langage)
«Je veux, en modérant l'impôt,
«Voir mettre dans chaque ménage,
«Le dimanche la poule au pot».
En caressant cette espérance,
Dieu! quel plaisir était le sien!
Il aimait bien,
Il chantait bien;
Aussi chacun le chante en France :
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

A ses lauriers l'adroit compère
Des myrtes joignait des moissons,
Vous n'oublierez jamais, j'espère,
Ni ses amours, ni ses chansons.
On a su plus d'une belle
Que, dans un galant entretien,
Il aimait bien,

Il chantait bien;
J'en ai pour témoin Gabrielle :
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

De ce héros que l'on renommé,
La France, dont il fut l'appui,
Couronna jadis le grand homme.
Mais ce n'est pas assez pour lui:
Amis, rappelons-nous encore
Qu'il fut votre maître et le mien:
Il aimait bien,
Il chantait bien;
Au caveau que chacun l'honore:
Il aimait bien,
Il buvait bien;
C'était un franc-épicurien.

Reproduit dans *Etrennes lyriques et présentées à Madame, duchesse d'Angoulême par Charles Malo,* 35e année, à Paris, chez Janet, libraire, rue St Jacques, n° 59, 1816, avec la mention: «cette chanson a été faite sous le règne de Buonaparte (*Note de l'Editeur*)».

L'auteur, Armand Gouffé (Paris, 1775 – Beaune, 1845), créa avec Pierre Capelle *Le Caveau moderne* (qui reprit la tradition de l'ancien *Caveau*) en 1806. Poète, chansonnier, vaudevilliste, il collabora au *Journal des Dames et des modes* de 1800 à 1814 et fut extrêmement célèbre pour ses chansons.

L'air sur lequel devait être chanté ce poème était tiré de l'opéra *Julie*, oeuvre de Nicolas Dezède, représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du Roi le 22 septembre 1772. Cet air était si célèbre qu'il servit de thème des neuf variations pour piano K. 264 de Mozart.

Entre 1808 et 1814

PERCEVAL – DESCHENES

LE LOUP ET LE CONQUÉRANT

«Fuis de mes yeux, vils brigands, de carnage altéré;
«Fuis, tu m'es en horreur comme toute ta race,»
Disait un conquérant, à la chasse égaré,
A certain loup qu'il trouva face à face.
«Tout doux, ami, pourquoi ce ton altier?
«Répond le loup sans se mettre en colère,
«Ah! ce n'est pas ainsi que l'on traite un confrère,
«N'es-tu pas aussi du métier?»
- «De ton métier? la gloire m'environne,
«J'écrase mes rivaux, je marche au premier rang;
«Sur mon superbe front contemple ma couronne.»
- «Je vois sur tes lauriers bien des taches de sang.
«Je mange des moutons, mais pour toi tu consommes,
«En t'applaudissant de leurs maux,
«Cent fois plus de ces animaux
«Vulgairement appelés hommes.
«Tu dois à leur vaillance un prétendu renom:
«Je n'expose jamais que ma personne seule;
«Tu ne combats qu'avec du gros canon,
«Et mon artillerie est toute dans ma gueule.
«Cette gueule pourrait te dévorer, mais non,
«Elle ne sera pas de ton meurtre rougie,
«Vis, et par tes excès, fais mon apologie.»

Cette fable (dans laquelle il est facile d'identifier l'Empereur au Conquérant) est reproduite dans *Apologues politiques et poésies diverses par Santo-Domingo, auteur des Tablettes romaines*, Bruxelles, H. Tarlier, Libraire-éditeur, 1827, p. 37-38.

Dans la bibliographie dite de Michaud (*Biographie universelle, ancienne et moderne. Supplément, ou Suite de l'histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. Ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres et de savants. Tome soixante-seizième,* à Paris, chez L. G. Michaud, éditeur, rue de la Jussienne, 8, 1844, p. 316, Michaud jeune attribue cette fable à Jean-Marc P**ar**seval-Deschènes et cite ces deux vers «Je n'oppose au danger que ma personne seule/ Et mon artillerie est toute dans ma gueule». De Labouisse-Rochefort, dans *Trente ans de ma vie (de 1795 à 1826) ou Mémoires politiques et littéraires*, *op. cit.*, tome 2, p. 193 et 606, affirme que l'auteur (qu'il appelle P**erc**eval-Deschènes) lui avait lu cette fable dont il ne se souvenait que de ces deux mêmes vers qu'il cite avec une autre légère variante: «Je n'expose, du moins, que ma personne seule, / Et mon artillerie est toute dans ma gueule». L'un et l'autre affirment que le poète Deslille, en entendant réciter cette fable aurait particulièrement apprécié l'alexandrin: «Et toute mon artillerie est dans ma gueule» en déclarant «oh! le beau vers de loup!», sans prêter garde au calembour qu'il commettait(*verre de loupe*). Labouisse-Rochefort prétend avoir entendu réciter ces deux mêmes vers sous la forme: «Je brave le péril, je n'expose que moi/ Et toute mon artillerie est dans ma gueule», mais, comme il le fait remarquer, «moi ne rime pas avec gueule». Ces diverses variantes ou altérations prouvent le succès que cette fable, ou du moins des deux vers si souvent rapportés.

Nous ne sommes pas parvenu à déterminer si l'auteur était Parseval ou Perceval-Deschènes. Ni la *Biographie* … de Michaud, ni le catalogue général de la Bibliothèque Nationale de France ne contiennent de rubrique «Parceval-Deschènes (Jean-Marc)».

Entre 1808 et 1814

ANONYME

BOUTADE

Ce conquérant fougueux, qui met tout en déroute
Vaut-il, en bonne foi, le lampion qu'il me coûte?

Ce texte fut publié dans *Paris, Saint-Cloud et les départements, ou Buonaparte, sa famille et sa cour. Recueil d'anecdotes relatives aux personnages qui ont figuré depuis le commencement de la révolution française. Par un chambellan forcé à l'être,* Deuxième édition, Paris, Ménard et Desenne, fils, libraires, rue Git-le-Cœur, n° 8, tome second. 1820, p. 348.

Entre 1808 et 1814

F. de T.

L'ANTI – MARTIAL
[Fragments]

Plus n'est le temps où sous les hêtres
De doux et tendres pastoureaux
Chantaient sur leurs flûtes champêtres
Leurs bergères et leurs troupeaux;

[…]

Quels changements, quels jours d'orage
Ont troublé de si doux ébats!
La paix a fui loin d'ici bas;
On ne parle que de pillage,
De feu, de sang et de trépas!
Maintenant l'art seul de détruire
Des mortels détruit les instants,
Et quiconque est habile à nuire,
Reçoit pour prix de ses talents
Et l'apothéose et l'encens.

Loin d'étouffer cet art funeste,
Un souverain à ses sujets
Dans quelque beau discours proteste
Contre le repos et la paix:
L'un nous prouve en style énergique
Qu'il est de bonne politique
De tomber sur les ennemis
Avant qu'il soit en leur puissance
De rassembler tous leurs amis
Et puis se mettre en défense.

C'est dire d'une autre façon
Qu'être fort c'est avoir raison;
Que tout mal devient légitime
Quand on agit le fer en main,
Et que toute l'horreur du crime
Ne retombe que sur le prochain;
Que ce prochain, faux et perfide,
Sil se sentait assez puissant,
Viendrait, dans sa rage homicide,
Chez nous en faire tout autant.
Or, donc, qu'à tous il est notoire
Que pour nous la guerre est un bien,
Qu'il en revient profit et gloire,
Et qu'enfin nous ne risquons rien.

Un autre Roi plus lamentable
Dira que l'état pitoyable
Des banques et des coffres forts
Exige quelques grands efforts,
Vu qu'une nation ingrate,
Oubliant la foi des traités,
S'avance sur nous et se flatte
Que nous serons fort maltraités.

«O trahison! peuple parjure,
«tu prétends flétrir nos lauriers,
«Tu prétends faire quelque injure
«Aux plus généreux des guerriers!
«Mes chers sujets, je vous le jure,
«Sans craindre la déconfiture,
«Vous devrez vous battre contre eux:
«Quand on combat pour la justice,
«Alors le sort n'est plus douteux
«Et le Ciel est toujours complice.
«Des ordres sont déjà donnés
«Afin que vous soyez armés,
«Et vous ferez, j'espère, en sorte
«Que quand l'ennemi forcera
«Quelque barrière ou quelque porte,
«Par vous il s'en repentira.
«Vous en aurez un grand mérite,
«Vu qu'il est honnête et licite
«De faire, sous un général,

«Aux ennemis beaucoup de mal.
«Pour le bonheur de mon empire
«Il faut tâcher de les détruire;
«Ceux que vous ne pourrez tuer,
«Tâchez de les estropier.
«Que sans pitié la lance frappe;
«Qu'au moins, si quelqu'un en échappe,
«Il soit lardé, taillé, hongré,
«Et Dieu vous en saura bon gré.»

Tyrans, c'est là votre langage;
Le mal est tout votre projet:
Si parfois vous parlez de paix,
C'est pour mieux reprendre courage
Et puis en faire davantage.

[…]

L'Anti-martial ou Les Extravagances de la guerre. Boutade d'un poète par F.de T., Paris, chez les marchands de nouveautés, 1816, p. 7 (vers 1 – 4) et p. 9 – 11 (vers 63 -196).

Ce long poème (866 vers) ne fut achevé qu'après la restauration des Bourbons puisqu'en début de conclusion (p. 29, vers 792 sq.) l'auteur déclare: «Mais à quoi servent mes discours / Et pourquoi parler de la guerre / Puisque déjà de plus beaux jours / Commencent à luire sur terre? / puisque du temple de Janus / La porte est maintenant fermée, / Tous nos malheurs sont disparus. / Une famille bien aimée, / En dépit d'impurs jacobins, / Nous promet de meilleurs destins». D'après l'auteur, il fut toutefois commencé sous l'empire puisqu'il ajouta au vers 73 («Et l'apothéose et l'encens») la note suivante: «Cette bagatelle fut composée, comme on peut le présumer, sous le règne de Bonaparte; et comme on le sait aussi, il n'était pas permis de publier les vérités dans ce temps là» (p. 9).

Nous n'avons pas pu identifier à quel personnage correspondent les initiales F. de T.

Entre 1808 et 1814

ANONYME

VIVE A JAMAIS L'EMPEREUR DES FRANÇAIS…

Vive à jamais l'Empereur des Français
La famille royale est indigne de vivre
Oublions désormais la branche des Capets
La race impériale à jamais doit survivre
Soyons tous le soutien du grand Napoléon
Du duc d'Angoulême la race est maudite
C'est à lui qu'appartient cette punition
L'honneur du diadème est bien ce que mérite
L'Empereur des Français

Publié comme «Vers à double sens» dans *Le Lys et la Violette, chansonnier royal, contenant divers Poèmes, Chansons et Couplets satiriques sur* Buonaparte*, recueillis pendant son dernier règne par un Ami du Roi, suivis de Chants patriotique sur le Retour des Bourbons en France,* París, chez Caillot, libraire, rue Pavée –Saint-André, 1816, p. 105
En marquant fortement la césure de chaque vers (selon la technique des «vers brisés») apparaissent deux strophes au sens antinomique du supposé éloge de la race impériale et condamnation de la branche des Capets:

Vive à jamais	l'Empereur des Français
La famille royale	est indigne de vivre
Oublions désormais	la branche des Capets
La race impériale	à jamais doit survivre
Soyons tous le soutien	du grand Napoléon
Du duc d'Angoulême	la race est maudite
C'est à lui qu'appartient	cette punition
L'honneur du diadème	est bien ce que mérite
	L'Empereur des Français

Une version manuscrite écrite sur un feuillet inséré dans un ouvrage de classe du lycée impérial de Marseille a été retrouvée trouvé par Louis Robillot («Le Lycée de Marseille» in G. Aillaud, Y. Georgelin, H. Tachoire (eds.), *Marseille, 2000 ans de découvertes scientifiques. II – Vers la création de la faculté des Sciences*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002, p. 152).

APPENDICE

DEUX POÈMES COMPOSÉS EN FRANÇAIS ET CONNUS UNIQUEMENT PAR LEURS TRADUCTIONS EN ESPAGNOL

1808 (21 juillet)

ANONYME

DE LA FRANCIA EMPERADOR…

De la Francia Emperador,
Y Señor del mundo entero,
Rey de España ser no quiero,
Pero dándole un Señor,
De *mí*, digno sucesor,
A París al fin me voy
Con la gloria de que soy
(Lo apruebe el senado o no)
Protector de la Tudo
Y alcahuete de Godoy

Ce texte parut dans la *Gazeta del Infierno de 13 de agosto de 1808*, con las licencias necesarias, s.l., p. 15. Il était précisé que, le soir du départ de Bayonne de Napoléon, soit le 21 juillet 1808, "en la noche al salir la gente del teatro [de Bayona], dos personas incógnitas distribuyeron gratuitamente algunos centenares de cuartillas de papel azul, en que estaban impresos en francés cuatro versos martelianos, que traducidos casi literalmente al español componen la décima siguiente".

1809

ANONYME

MUERA NAPOLEÓN, MUERA EL SENADO…

Muera Napoleón, muera el senado
Y todo conscripto que tome las armas sea asesinado

Publié dans le *Diario de Mallorca*, año II, núm. 191, domingo 9 de julio de 1809, p. 768 qui reproduit une lettre datée de Marseille le 19 juin 1809 et adressée à un général de l'armée française de Catalogne. Le texte avait été antérieurement publiée dans la *Gazeta de Tarragona* du 3 de juillet 1809.

LISTE DES POEMES
CONTENUS DANS CE RECUEIL

1808

(juin) – Poésie à Mademoiselle Victoire***, par J. D..... 6
(juillet) – Voudrait-on savoir la raison…, par Jean-Gabriel Peltier..... 8
(juillet) – Ode aux Espagnols, par Charles Tancré..... 11
(août) – Ode au peuple portugais, par Charles Tancré..... 13
(août) – Epître aux Espagnols par Jean-Gabriel Peltier..... 15
(août) – Le pied au cul de Madrid ou Entrée triomphale de Joseph dans cette ville..... 20
(15 août) Que de lauriers tombés dans l'eau..... 24
(16 août) – A S.A.R. Madame la duchesse d'York à la veille de la naissance de Monseigneur le duc, le 16 août 1808 par le chanoine Humblet..... 25
(fin août) – Ode sur la délivrance de l'Espagne par Jean-Gabriel Peltier..... 27
(septembre) – Vaillance et justice par Alexandre Coupé de Saint-Donnat..... 33
(octobre) – Ode aux Romains, par Charles Tancré..... 35
(15 novembre) – Le Renard et le singe à la cour du lion par J. F. Boisard.. 37
La Napoléonique..... 40
Allons, Messieurs, trêve à tant d'injustices..... 46
Un bruit se répand dans la ville..... 47
Ode pindarique à l'occasion de la glorieuse insurrection des Espagnols Contre les Français, par P. V. Lenoir..... 48
Au médecin de Bonaparte..... 54
La promenade à Auteuil [extraits] par Marie-Joseph Chénier..... 55
Le Fou de qualité et le lapidaire par J.F. Boisard, peintre..... 58
Le cœur humain, par Eve dit Démaillot..... 60
Le Loup, le renard et le chien, par Louis-François Jauffret..... 61
Le monastère de la Grande Chartreuse, par J. B. P. Dalban..... 64
(fin 1808 – début 1809) – Napoléon a enfin passé l'Achéron..... 68
(1808 ou 1809) – Emancipation ou Liberté préméditée de l'Empire Ottoman, par le chanoine Humblet..... 69
(1808 ou 1809) – Je chante ce héros dont la haute fortune, par Perceval-Deschênes..... 70

(1808 ou 1809) – Dédaigner d'encenser un Corse ambitieux par le chevalier de Boufflers…….. 72

1809

(janvier) – Ton perfide empereur, dis-tu, vaut son poids d'or par le Chanoine Humblet…….. 73
(janvier) – Métamorphose et effet du cordon d'horreur dont ladite entrevue est une preuve bien sensible et le second tome de celle de Tilsit, par le chanoine Humblet……. 74
(janvier) – Epitaphe provisionnel pour un prétendu grand homme, par le chanoine Humblet……. 75
(février) – Je persiste, par Victor Alexandre Chrétien du Plat du Temple [?]……. 76
(mars) – La Paix avec tout le monde. Chanson morale, par Duronceray.. 81
(avril) – A Pie VII……. 83
(avril) – Satire, par A. Vastey…… 89
(juillet) – Ode sur l'enlèvement du Pape, par louis de Fontanes…….. 91
(4 août) – Infâme usurpateur que tout le monde abhorre……. 96
(août) – Extrait d'une lettre de Paris, par Jean-Gabriel Peltier…….. 98
(octobre) – Vers adressés au château de Wanstead [fragments] par le commandeur de Thuisy……. 100
Eh quoi! Napoléon habite ce palais……. . 102
Napoléon ou le Corse dévoilé. Ode aux Français, par François Chéron… 103
La mort de Henri IV. Ode, par Guillaume de La Madeleine …… 112
Description de Fontbelle [fragment], par le vicomte de Rivarol…… 116
Les Dindons, par J. F. Boisard, peintre……... 118

1810

(janvier) – Le divorce…… 120
(20 janvier) – Fragment d'un poème inédit intitulé l'entrevue de Tilsit, par Jean-Gabriel Peltier…… ……... 127
(février) – Joséphine abandonnée ou les plus grands sacrifices par Jean-Gabriel Peltier……. 131
(mars) – Tyran, ne commets pas un crime inutile……. 138
(mars) – Nécrologie (fragment)…….. 139
(mars) – Savez-vous pourquoi l'archiduc……... 141
(mars) – Ses goûts sont d'une double classe…….. 142
(mars) – Epigrammes grotesques…….. 143

(2 avril) – Epitre adressée à Son A. I. Madame l'Archiduchesse d'Autriche le jour de son mariage avec Buonaparte, par Eve, dit Démaillot…… 146
(avril) – Chanson poissarde, à l'endroit d'un grand mariage, par Alphonse Martinville…… …….. . 152
(mai) – Nos censeurs…….. 155
(juillet) – La première entrevue…… 158
(juillet) – La Bonne Mère Patrie, par un conscrit champenois…… . 162
(décembre) – La brebis, par Auguste Moufle…….. . 164
Le conscrit du Languedoc…….. . 166
Sage Empereur, ta gloire est assurée…… 168
La mort du duc d'Enghien, par P. Hédouin…… 169
Ode à l'ambition, par F. de La Pommeraie…… 171
Le Lion et la grenouille, par P. L. Guinguené…… . 174
Epître à Napoléon sur l'abus des conquêtes (en abrégé), par Buhaire-Dutheil…….. 177
Le Numide à Rome, par J. F. Boisard, peintre…… ……. 182
Le règne de Buonaparte, par Verlac. Première satire…… 184
Deuxième satire…… . 192
Troisième satire…… 204
Quatrième satire…….. 212
Cinquième satire…… . 219
Sixième satire…….. 226
Septième satire…… 232
Le réveil du géant Fort-en-Bras, par Eve dit Démaillot…….. .239
Vers pour être mis au bas du portrait de S. A. R. le Prince Régent d'Angleterre, par Jean-Gabriel Peltier…… 243
Epître à Morellet sur la philosophie du XVIIIème siècle [fragment], par J. P. G. Viennet…… 244
(1810 ou1811) – Chant héroïque, par Mme d'Arçon…….. 245
(1810 ou1811) – Apologue, par Eve dit Démaillot…….. 249
(1810 ou1811) – Réponse aux outrages outrés de Napoléon, par Eve, dit Démaillot…… 250

1811

(janvier) – Billet adressé au général Sarrazin…… 251
(janvier) – D'où te vient cet esprit de vertige et d'erreur…….. 253
(mars) – Stances par Jean-Gabriel Peltier…….. 255
(mars) – Portrait de Buonaparte, par C. J. Rougemaître…… 258
(mars) – Les deux Brutus par Jean-Gabriel Peltier …… 263
(mars) – Les révolutionnaires de *2440* ans par Jean-Gabriel Peltier ….. 264

(mars) – Sur la prétendue Mort du petit Roi de Rome, par le chanoine Humblet…… 265
(avril) – La pioche, par un voltigeur de la 3e division…… 266
(avril) – Mon tribut au petit astre des Tuileries par Jean-Gabriel Peltier .. 268
(avril) – Epitre à M. Odogharty de La Tour, par J. F. Ducis…… 269
(juin) – Le Roi de Rome [fragment]…… 272
(juin) – Ode sur la naissance du roi de Rome [extrait]…… 277
(septembre) – La conscription, par Jean-Gabriel Peltier…… 278
Le conscrit plein d'ardeur…… 280
Le conscrit champenois natif de Paris, par Aubert…… 283
Vers faits dans le Vendée en 1811, par M. F. F……... 286
Le Scythe et Tibère, par J.-F. Boisard, peintre…… 288
Mes adieux à Luisant, par Auguste Moufle…… 289

1812

(1 janvier) – Ode à l'impudence, par Eve, dit Démaillot…… 292
(1 janvier) – Lorsque le Sénat harangua…… 299
(janvier) – Il est fou…… 300
(janvier) – un jour dans ce Conseil, dit le Conseil d'Etat…….. 307
(début) – Couplets sur la logomachie, par Eve dit Démaillot…… 314
(20 mars) – Le cheval de Caligula, par B. F. A. Fonvieille…… 317
(avril) – Réflexions, par Joseph Chamoulaud…… 320
(avril) – Avis à Buonaparte avant l'expédition de Russie…… 321
(avril) – Au nord comme au midi, perdant encore la carte, par Marc-Antoine Jullien…… 322
(avril) – Sa tête est le chaos; dans son cœur est l'enfer…… 324
(juillet) – Impromptu, par le chanoine Humblet…… 325
(juillet) – Trio sur le ton de basse, par le chanoine Humblet…… 327
(juillet) – Satire sur l'ambition, par Petilt, le Jeune…… 329
(avant le 5 août) – Le Colosse, par J.F. Boisard, peintre…… 341
(août) – La délivrance, ou le pied au cu [sic] de Madrid, par le chanoine Humblet…… 342
(16 août) – Impromptu, par le chanoine Humblet…… 346
(août) – Les grandeurs du peuple français, par Jean-Gabriel Peltier…… 348
(août) – Pauvres Français, misérables ilotes, par Jean-Gabriel Peltier…… 349
(août) – Les trois tyrans, par Jean-Gabriel Peltier…… 351
(août- sq.) – Comme l'or sur ce dôme brille et s'accumule……
(septembre) – Madrid par les Anglais ne sera jamais pris, par J. R. …….. 353
(septembre) – Le double corse, par Jean-Gabriel Peltier…… 354
(septembre) – Boutade politique, par Eve, dit Démaillot…… 355
(septembre) – La paix de Moscow!!! par le chanoine Humblet…….. 360
(octobre) – Le bon Henri, par P. Hédouin…….. 361

(novembre) – Inscription pour le Gibet où *Buonaparté* sera pendu en Russie 363
(novembre) – Le cinquième élément, par Jean-Gabriel Peltier……. 364
(novembre) – Madrigal, par Jean-Gabriel Peltier……. 365
(décembre) – Je vis l'ogre de près, par G. Hache [?]……... 366
(décembre) – Le Néron de l'Europe ou L'Usurpateur du trône des lys, par G. Hache……. 367
(décembre) – Quand un pauvre soldat laissait perdre son aigle…… 373
(décembre) – Couplets par le comte de Bouillé…… 374
(décembre) – La fuite de Russie, par François Chéron…… 376
(décembre) – Fabliau tiré des manuscrits du Vatican et mis en langue vulgaire par M. Voit-de-Loin, par Eve, dit Démaillot…….. 384
(décembre) – Le brochet ambitieux, par Gauldrée de Boileau…… 387
(décembre) – Le jour de Noël 1812, par Jean-Gabriel Peltier…… 389
(décembre) – Aux enfants de Paris, par Jean-Gabriel Peltier…… 390
(décembre) – L'Espagne, la Russie et Napoléon, par Jean-Gabriel Peltier… 391
Le pâté de Stanislas, roi de Pologne, par le chanoine Humblet……. 396
Aux différentes nations du Nord, par le chanoine Humblet……. 397
L'Epervier et le pigeon, par J. H. Hubin…….. 399
(décembre 1812- début 1813) – Fragment d'un poème inédit intitulé la Bourbonide par J. J. L. G. Monnin…….. 400

1813

(6 janvier) – Vous n'étiez pas ce que vous êtes, par Louis Anseaume…….. 402
(janvier) – Ainsi soit-il par Pierre-Jean de Béranger…… 404
(janvier) – Le triomphe des Russes. Chant de victoire, par Jean-Gabriel Peltier…… 406
(janvier) – Récit lamentable de la déconfiture d'un nouveau Charlemagne par John Petit Senn……. 408
(janvier) Discours de Buonaparté au comte Régnaud d'Angely, par Jean-Gabriel Peltier …… 410
(mars) – Quatrains trouvés affichés dans Paris…… 413
(8 avril) – Sur le départ de mon fils le 8 avril 1813 pour la conscription de 1814 par J. F.Boisard, peintre…….. 414
(avril) – Extrait de la satire Ménipée……. 416
(avril) – Buonaparte en fuite…….. 418
(avril) – Le dégel prématuré en Russie…….. 419
(mai) – Campagne de Buonaparte en Russie en 1812, par un Turc…….. 420
(mai) – Dialogue entre un Gobe-mouche Parisien et un Homme de bon Sens sur la campagne de 1812 y celle à faire en 1813……. 426
(mai) – Romance composé par l'Impératrice Marie-Louise pour son cher Epoux lors de son départ pour la Russie en 1812, par Jean-Gabriel Peltier…… 428

(mai) – Le [sic] adieu d'un Gascon à la Russie au mois de décembre 1812.. 430
(mai) – Le Roi d'Yvetot, par J. P. de Béranger…….. 431
(juin) – Allant à l'échafaud, à grands cris sur la route…… 436
(juillet) – Dialogue entre Joseph et Napoléon, par Jean-Baptiste Peltier…… 437
(juillet) – Le Pape quand il veut *canonise* les gens, par Jean-Gabriel Peltier 438
(juillet?) – Au lord Wellington par un officier au service de l'Espagne…… 439
(août) – Les princes Charle et Charle-Jean, par Jean-Gabriel Peltier……. 440
(16 août) – A S. A. R Mgr. le duc d'York, &c., &c., &c., au jour de sa naissance, par le chanoine Humblet…… 441
(25 août) – Ode pour le jour de la Saint-Louis (fragments), par le comte de B……. 443
(25 août) – Stances sur les victoires remportées en Espagne par les alliés, par George de Curt…….. 445
(13 septembre) – Couplets prophétiques, par Deslys…… 447
(septembre) – Stances sur la mort de Moreau par Jean Gabriel Peltier…… 450
(automne) – Dieu de tous les forfaits avait rendu capable, par Ducis…….. 452
(octobre) – La triste Europe, en proie à d'horribles batailles…… 453
(novembre) – Il est mur…….. 454
(décembre) – Sentiments d'un vrai Français, par Jean-Gabriel Peltier……. 460
La Moskova ou Le bon exemple…… 466
En payant ses impôts l'autre jour, Mons Clément……. 468
Tyran juché sur cette échasse……. 469
Braves soldats de la Russie…… 470
Chanson sur le retour de Moscou…….. 472
La Société sans la religion. Ode, par Louis de Fontanes…… 474
L'Oiseau-mouche à Paris, par J. F. Boisard, peintre…….. 479
Le Voleur et le trésor, par J. F. Boisard, peintre…… 481
Le Singe et le Renard, par J. F. Boisard, peintre…… 482
1813-1814 – Napoléon, grand Empereur…… 483

1814

(1 janvier) – Prédiction pour l'année 1814 (avril)……. 484
(janvier) – La Fleur chère aux Français, par Nr. De la Prunarède…… 485
(15 février) – Le Lion et le Léopard, par J. F. Boisard, peintre…… 487
(janvier – mars) – Marche en avant……. 489
(janvier – mars) – Les mérites de Bonaparte…… 491
(janvier – mars) – Les vœux d'un bon Français…… 493
(janvier – mars) – La Marseillaise…… 495
(mars) – La Bordelaise, par François Chéron…… 497
(22 – 30 mars) – Vaillante Garde parisienne…… 499
(23 – 30 mars) – Le grand roi Joseph, pâle et blême…… 501

(30 mars au soir) – Lorquax s'enfuit avec vitesse…… 502
(1 avril) – Enfin, grâce à Napoléon…… . 503
(1 – 3 avril) – L'Héroïne de Bordeaux…….. 504
Agonie et mort de Nicolas……. 506
Bonaparte et Bertrand……. … 507

Entre 1808 et 1814

(Entre 1808 et avril 1810) – Le monde à rebours, par Alphonse Martainville……. 508
(Entre août 1808 et janvier 1811) – Le Bouc et le Renard, par Alexandre Coupé de Saint-Donnat…… 511
(Entre juin 1810 et 1814) – Recette pour composer le vinaigre des quatre-voleurs…….. 514
Fragment d'un poème composé sous le règne de Napoléon sur les malheurs de la patrie……. 515
Simple conversation entre un bourgeois hanovrien et le soldat français logé chez lui…… 517
Le Tigre corse…….. 520
Un despote persan appelait fanatique, par Népomucène Lemercier…… 521
Pour célébrer le grand Napoléon, par Marie-Joseph Chénier ou Lebrun…… 522
Munificence impériale…… 524
Avis à Napoléon……. 525
Recette pour avoir un Napoléon……. 526
Les deux Corses……... 527
De ma prison j'entends l'esclave qui te prône, par G***…….. 528
Ma solitude, par Van Bemmel…… 529
Le bon Henri, par Armand-Gouffe……. 532
Le Loup et le Conquérant par Perceval-Deschênes…… 535
Boutade…… 537
L'Anti-Martial [fragments], par F. de T…….. 538
Vive à jamais l'Empereur des Français…… 541

Appendice: deux poèmes écrits en français et connus uniquement par leur traduction en espagnol

1808 (21 juillet) – De la Francia Emperador……. 544
1809 (avant juillet) – Muera Napoleón, muera el Senado……. 545